



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

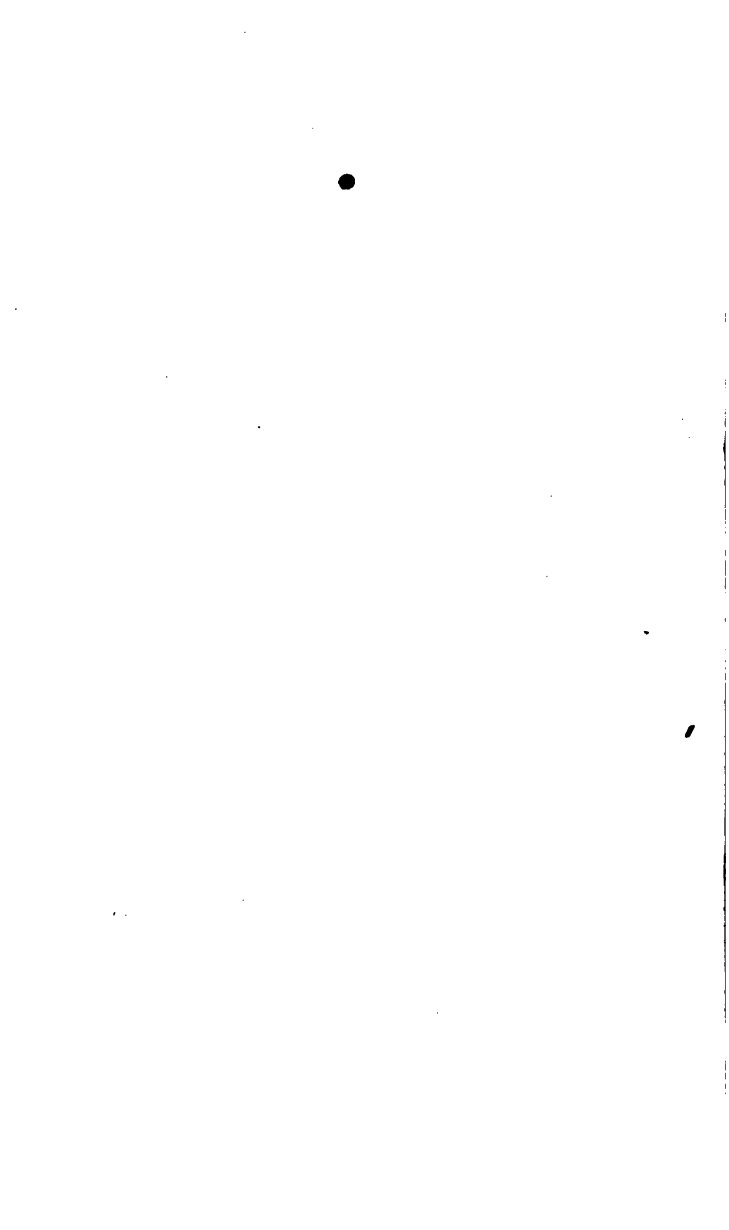
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY







BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

DE JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE.

1745.

TOME TRENTE - CINQ.

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLV.

BP 332.1



942.7
53-210
1-4

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout
& Septembre, 1745.

A R T I C L E I.

De quamplurimis PHOSPHORIS nunc primum detectis Commentarius.

C'est - à - dire :

MEMOIRE *sur un grand nombre de PHOSPHORES nouvellement découverts.* A Bologne, chez L. a Vulpe, 1744. Grand Quarto de 85 pages.

L'Auteur de ce Mémoire est *Jaques Barthélemi Beccari*, Professeur de l'Institut de Bologne. Son nom est exprimé à la fin de la Dédicace adressée à *S. Catherine Vigri*.

Malgré ce début, que la Patrie de l'Auteur excuse, nous avons lu avec plaisir un Ouvrage, qui ajoute aux découvertes de *Mr. du Fay*;
Tome XXXV. Partie I. A 2 &

4 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

& qui nous apprend plusieurs nouveautés sur la lumière.

Il y a cent ans, à peu près, qu'on ne connoissoit encore que trois Phosphores : celui de Bologne entre les Fossiles, les Bois pourris pour les Végétaux, & les Vers luisans dans le règne des Animaux.

Depuis ce tems-là les heureux travaux des Physiciens ont infiniment étendu les bornes de ce phénomène. On a découvert les Phosphores de l'Urine, de l'Alun, & de presque tous les Excrémens. Mr. *du Fay* a ajouté à ces Phosphores d'autres corps qui s'imbibent de la lumière du Soleil, & qui rendent une lueur plus ou moins considérable dans les ténèbres. Mr. *Beccari* ne parle que des corps luisans de cette dernière espèce, mais il en a trouvé beaucoup davantage que Mr. *du Fay*. Toute la Terre se trouve remplie d'éponges de la lumière.

Il partage ces corps en deux Classes. La première rend de la lumière, ou simplement par elle-même, ou après en avoir été abreuvée par l'action du Soleil : la seconde demande un frottement plus ou moins considérable. Mr. *Beccari* commence son Mémoire par la première de ces Classes.

Le hazard avoit offert à Mr. *Boyle* la découverte de la lumière des Diamans. Ce même hazard revint en faveur de Mr. *Beccari*, à peu près dans le tems même que Mr. *du Fay* travailloit à Paris sur le même sujet. Encouragé par une découverte, dont la Nature avoit fait toutes les avances, il se mit à examiner toutes sortes de corps, & il y travailla avec un succès,

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 5

cès, dont cet Ouvrage est une preuve incontestable.

Mais, pour découvrir cette lumière, souvent foible ou passagère, il faut se procurer un réduit parfaitement obscur, & qui n'ait qu'une seule ouverture pour la lumière, & une ouverture dont on soit le maître, & qu'il soit également aisé de fermer & d'ouvrir. Mr. *Beccari* nous donne le détail de sa Machine, qui est une Chaise à porteurs parfaitement bien fermée, où il n'y a qu'une seule fenêtre, défendue contre la lumière dans toute la rigueur de la Physique moderne.

Placé dans cette Cave ambulante, Mr. *Beccari* se faisoit apporter presque tous les corps, que nous fournit la Nature. Il commença par le plus simple de tous, c'est la Terre. Il y a plusieurs Terres luisantes, mais peu qui jettent un éclat considérable. Mr. *Beccari* trouva qu'une Terre apportée du Mont-Argentier, & une autre, qui vient de la Sicile, sous le titre de Bézoard minéral, se distinguent par la vivacité de leur éclat. Les Terres brunes, ou qui tirent sur le brun, ne rendent point de lumière, & les blanches mêmes ne sont pas toutes luisantes. C'est une règle au reste, dont Mr. *Beccari* s'est convaincu par de nombreuses expériences, que les corps d'une couleur obscure ne luisent point.

Les Sables blancs, ou d'une couleur claire, admettent & rendent la lumière. Les Pierres ne luisent pas toutes, ce sont les Marbres qui se distinguent le plus, & sur-tout de certaines espèces d'Albâtres. Le Gips même, après avoir été mis en œuvre, lorsqu'il a servi des Siècles entiers de ciment aux murailles, conserve sa

propriété de s'imbiber de la lumière.

Les Pierres-à-chaux ont toutes de l'éclat. L'Amiante & le Talc, qui flatent l'espérance d'un Physicien par leur éclat apparent, ne rendent point de lumière. Mais les Stalactites, & les Fleurs crySTALLINES en rendent richement.

Les Pierres précieuses opaques n'excellent point par-là : il n'y en a presque aucune de luisante. L'Agate même, qui est à demi-transparente, ne rend qu'une foible lumière. Pour les Calcedoines, elles s'imbibent de la lumière, & s'élèvent par-là au-dessus des Agates.

Le Diamant est la seule de toutes les Pierres transparentes, qui se remplit de la lumière; le Verre, les CrySTaux les plus blancs & les plus gros n'en rendent aucune. Les Métaux & les demi-métaux en ont paru également incapables. Mais les Sels, pourvu qu'ils ne contiennent rien de métallique, acquièrent de l'éclat. Le Sel cathartique, le Nitre, & sur-tout le Borax, surpassent le reste des Sels par leur brillant.

Les Coquilles des Animaux sont presque toutes luisantes; les Dents pétrifiées de quelques Poissons, & les Glossopètres se distinguent à cet égard. Pour les parties pétrifiées des Quadrupèdes, & les Bois changés en Pierres, ils ne rendent aucun éclat.

Les Végétaux ne sont pas amis de la lumière. Il y en a peu qui en rendent, & ce n'est que lorsqu'ils sont bien secs, encore les Bois luisans ne luisent-ils guère que vers les bords.

Pour le Coton, il rend un éclat considérable. Les Sels essentiels des Plantes luisent aussi, comme le Tartre, & le Sucre, qui excelle par
la

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 7

la lumière, dont toute la substance est pénétrée. Les Coraux blancs rendent encore quelque lueur.

Les Animaux ont beaucoup plus de penchant à éclairer. Les Os des Quadrupèdes, & surtout l'Email des Dents humaines, rendent de la lumière. Les Pierres bézoardiques, & celle que de certains poissons portent dans la tête, leur ressemblent par-là. Les Oeufs des Oiseaux, ceux des Autruches & des Casuels deviennent lumineux.

Voilà à peu près les corps, qui rendent une lumière étrangère, dont ils se sont imbibés. Le Soleil les en pénètre mieux que la lumière simple du jour; mais il est absolument nécessaire de les exposer à l'air ouvert, les vitres & les fenêtres empêchent absolument l'effet du jour; & les lumières artificielles, comme celle des Chandelles, ne communique aucune lueur aux Albâtres mêmes, qui en sont les plus susceptibles. Pour le tems, c'est assez de quatre ou de cinq minutes; quand on le prolongeroit, la lumière n'en feroit pas plus d'effet, & les corps se trouvent dès-lors *rassasiés* de tout l'éclat dont ils sont susceptibles.

De tous les corps dont nous avons fait le dénombrement, la Pierre de Bologne & le Diamant sont ceux qui rendent le feu le plus vif: ce sont les seuls qui ne demandent que de médiocres ténèbres pour rendre leur éclat.

Pour la durée, elle n'est que fort courte. Cet éclat emprunté n'est que passager, c'est beaucoup s'il dure six secondes, & on n'en a pas vu encore qui en ait duré plus de dix. Générale-

ment parlant, les lumières les plus vives sont aussi les plus durables.

Après avoir exposé ce que Mr. *Beccari* a découvert sur les Phosphores naturels, passons à ceux qui doivent leur propriété lumineuse à l'art & à la préparation.

Les Végétaux doivent être dépouillés de leurs sucs, & de tout ce qu'ils ont de visqueux. C'est par cette préparation seule que les écorces du Chanvre & du Lin deviennent des Phosphores, quand elles sont transformées en Toiles ou en Papier. La dernière de ces Manufactures luit par elle-même, mais elle prend un tout autre éclat, quand elle est rechauffée : elle devient alors un véritable Phosphore, & des plus beaux qu'il y ait. Sa lumière est aussi constante, qu'elle est vive, elle se conserve dix secondes entières; voila un Phosphore bien commun, bien facile, & cependant bien nouveau. Il faut tout dire, la disposition qu'a le Papier à rendre de l'éclat, s'épuise à la fin, & s'affoiblit à force de rechauffer trop souvent la même feuille.

Les Animaux ne demandent guère plus d'appât pour devenir lumineux. Il ne faut que rotir une Poule pour en faire un Phosphore. Les Os des Animaux, leurs Nerfs sur-tout, rendent une lumière fort vive, après qu'ils ont éprouvé l'action du feu. La Colle, qui se tire des tendons des Animaux, égale par-là les plus beaux Phosphores. Les Coquilles des Oeufs, & leur Jaune desséché prennent aussi de l'éclat. Pour le Blanc, si voisin du Jaune, il n'en faut rien espérer, il n'éclaire jamais. Le Fromage bien sec, & roti au feu, garde encore la propriété

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 9

priété originale de l'Animal, dont il est produit; il jette de la lumière.

Les Gommès bien sèches deviennent luisantes par l'action du feu, sur-tout la Gomme de Sénégal, vulgairement dite d'Arabie. Mais il faut, pour les rendre capables d'éclairer, que les Gommès exhalent ce qu'elles ont de trop de parties aqueuses; alors plus elles deviennent blanches, plus elles rendent de l'éclat. Les Légumes bien secs & bien friables éclairent fort bien, sur-tout les Amandes & les Chataignes; les Fèves mêmes, les Poix chiches, ont cette propriété. Le Pain, qui est de la Farine paitrie avec de l'eau, ne demande pour être Phosphore, que la main du Boulanger; il jette plus d'éclat là où il est le plus blanc, & le moins roti. Sa moelle, frite au feu, devient éclatante, & les Oublies encore plus.

Les corps dont nous avons parlé, ne requièrent qu'un feu bien modéré; il y en a d'autres, où ce degré ne produiroit aucun éclat. Il faut distiller les Résines, en séparer l'acide & l'huile, & les réduire à une espèce de Verre friable, transparent, & électrique: c'est alors du *Colophonia*. Mr. *Beccari* en a tiré de la Poix de Pin, de celle de la Térébenthine, de l'Ambre jaune: il a toujours éclairé. La préparation a ses difficultés, il est aisé d'y échouer, & il faut ôter le feu, dès-que la Résine a aquis une couleur blanche tirant sur le jaune. Il faut avouer encore, que tous ces Phosphores, qui doivent leur éclat à l'*ustulation*, le perdent avec le tems, & rentrent dans leur opacité naturelle. Les Sels lixivieux, & ceux qui ressemblent au Sel

admirable de *Glauber*, sont bien plus constans, si conservent leur faculté d'éclairer pendant plusieurs années.

D'un autre côté, si la Gomme n'est lumineuse que pendant six jours, si le Pain ne l'est guère au-delà de 24 heures, il est facile d'en resusciter l'éclat, & il n'est besoin que d'une médiocre chaleur pour le leur rendre. Ces Phosphores nouveaux ressemblent par-là à celui de Bologne.

Il ne faut jamais se hâter de tirer des conséquences. Les Physiciens qui croient, que la lumière & la chaleur ne sont qu'un même corps, pourront tirer des expériences de Mr. *Beccari* un argument en faveur de leur hypothèse. Les corps exposés au feu deviennent des Phosphores ; ils rendent, diront-ils, la lumière, dont ils sont pénétrés. Mais ce raisonnement spécieux n'est pas juste. Tous ces corps ne rendent le plus d'éclat, que lorsqu'ils se refroidissent, la Pierre de Bologne même n'éclaire point pendant qu'elle est chaude.

Mr. *Beccari* finit son Ouvrage par quelques conjectures physiques. Il est presque impossible de n'en pas faire, quand on découvre des phénomènes surprenans, dont on ignore les causes. Mais tout le monde n'a pas la sincérité de notre Auteur, qui ne donne ses idées, que pour ce qu'elles sont, & les met au-dessous peut-être de leur véritable prix.

Il est tenté de réduire les lueurs phosphoriques à leurs causes. Les unes résideroient essentiellement dans les parties huileuses : ce sont celles qui paroissent, après que les corps ont passé
par

Juillet, Aout & Septembre, 1745. II

par le feu, & qu'ils sont rotis. Les autres Phosphores plus fixes auroient la lumière incorporée à leurs molécules terrestres ; telle est la Chaux, qui, de tous les corps connus, conserve le plus constamment sa faculté d'éclairer. Mais l'Auteur, trop Philosophe pour se livrer à des apparences, nous ramène bientôt à une cause plus générale, & qu'il soupçonne ne point trouver d'exception ; car il ne desespère pas de mettre les Métaux en état de luire. Déjà le Cailou s'est rendu ; exposé au feu d'une Tuillerie, il devient poreux & blanc, & retient avidement la lumière, & ne la perd qu'avec peine. Le Sel de Saturne jette quelque éclat, quand il est nouveau, & bien sec : la Tutie en fait de même par sa surface convexe & inégale, car sa surface cave ne luit point.

Plusieurs Chaux métalliques commencent à luire, & Mr. *Beccari* se promet, que les Métaux mêmes y parviendront, après une préparation qu'il croit être aisée & de peu de travail. Ajoutons ici, que les espérances de M. *Beccari* sont actuellement remplies, & que Mr. *Bose*, à qui nous devons tant de belles expériences, a découvert dans les Métaux mêmes la propriété de rendre de la lumière.

Après avoir trouvé, qu'une infinité de corps appartiennent à la Classe des Phosphores, Mr. *Beccari* espère qu'ils y appartiennent tous ; que la lumière s'atache plus ou moins aux corps opaques, & qu'elle ne les quitte, qu'après un intervalle de tems, plus ou moins considérable.

Il croit pouvoir ajouter cette propriété aux attributs universels des corps : & peut-être, ajoute-t-il,

te-t-il, cette matière luisante, qui nous paroît aquise, est-elle essentielle aux corps terrestres, & n'a besoin de la lumière du Soleil, que pour être mise en mouvement, & pour être enflammée. Si cela se trouvoit vrai, la Nature entière ne seroit plus qu'un incendie général, il se perdrait continuellement de tous les corps une matière inflammable; & cette matière seroit infiniment subtile, puisque sa dissipation ne diminue point le poids de ces corps. Mais ce sont-là des conjectures, de l'aveu même de Mr. *Beccari*.

En voila assez pour prouver que la lumière devient tous les jours plus commune dans l'Univers. Les expériences sur les Phosphores & sur l'Electricité éclairent le Monde, dans le sens le plus littéral.

A R T I C L E II.

JACOBI THEODORI KLEIN Historiæ Piscium Naturalis Missus Quartus, &c.

C'est-à-dire:

Quatrième MEMOIRE sur l'HISTOIRE Naturelle des POISSONS, contenant le premier ordre des Poissons à Ouies découvertes; avec un Supplément au troisième Mémoire. Par JACQUES THEODORE KLEIN. A Dantzic & à Leipzig, chez Gleditsch, 1744. Grand Quarto, de 68 pages, avec 15 Planches.

Nous avons parlé de ce magnifique Ouvrage à la page 418 du XXX Tome de ce Journal.

Mal-

Malgré la Charge importante dont l'Auteur est revêtu, il vient de nous en donner la continuation, en nous promettant un cinquième Mémoire, qui achèvera la Classe des Poissons à Oues découvertes; & peut-être même un sixième, où il donnera la description de plusieurs Poissons de toutes les Classes, dont nous n'avons ni de bonnes descriptions, ni d'exactes figures.

Il commence par une réforme, qui regarde presque tous les Auteurs de l'Histoire Naturelle. Il efface du nombre des Classes des Animaux, celles des Amphibies. Il y a une infinité d'Oiseaux, dit-il, qui ne vivent presque jamais hors de l'eau, & personne n'a pensé à les séparer du gros des Animaux volatiles. Pourquoi sépareroit-on les prétendus Amphibies des Quadrupèdes, s'ils en ont tous les caractères, ou des Poissons, s'ils y appartiennent par leurs Ailerons?

Mr. *Klein* fait encore quelques réflexions contre le Système d'*Artédus*. On ne devoit jamais, dit Mr. *Klein*, tirer les caractères des Animaux, de leur anatomie. Peut-on prescrire aux Physiciens de ne nommer un Poisson, qu'après en avoir fait la dissection, compté leurs vertèbres, ou fait un détail de leurs viscères? Cela est trop lent, trop laborieux; y a plus, cela éloigne trop les Philosophes du reste du Genre-humain. Faut-il se faire, pour parler de la Nature, un langage savant, qui soit inconnu aux Auteurs, aux Chasseurs, aux Pêcheurs, & à tout le Genre humain en général? Convient-il d'appeler les Pigeons, des Moineaux, & de rapporter les Huitres sous le Genre des Vers?

Il est sûr, qu'en supposant même une nécessité absolue de réformer les noms des Espèces, il ne faudroit jamais se hâter d'entreprendre cette réforme. Je m'explique. Il est impossible de former un Systême régulier, & de finir les caractères des Classes & des Genres, lorsqu'on ne connoît encore que peu d'Individus. On est trop sujet à prescrire des bornes, qu'on sera obligé d'élargir en faveur d'une nouvelle Plante, qui refusera, par quelque endroit, d'entrer dans le caractère artificiel d'un Genre, où cependant la nature l'appelle visiblement.

Il est également trop commun de définir les Espèces connues par quelque marque, qui la fixe présentement, mais qui ne la déterminera plus, dès qu'une autre Espèce viendra à paroître, qui aura la même marque distinctive, & qui cependant sera différente de la première.

Plus une partie de l'Histoire Naturelle est imparfaite, & plus un Auteur à Systême est-il exposé à ces inconvéniens. On voit assez, que Mr. *Klein* n'est que trop autorisé à faire ces remarques, puisqu'elles ont pour objet les Poissons, la moins connue sans contredit de toutes les Classes des Animaux.

Mr. *Klein* entre en matière par une Table, où les Poissons à Ouies découvertes sont distingués par leurs caractères, tirés du port & de la figure extérieure. Il en a formé six Classes inférieures, & vingt Genres, dont les noms sont dérivés du Grec. Cette Langue excelle, comme on sait, par sa facilité à composer les mots, & à les rendre significatifs. La nouvelle distribution de Mr. *Klein* rend celle d'*Artédus* inutile ;

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 15

tile; & cela prouve ce que nous venons de remarquer. Notre Auteur rejette les marques caractéristiques du Physicien Suédois, trop anatomiques, trop abstruses, & même trop arbitraires. Il en emploie d'autres, qui lui fournissent d'autres Classes & d'autres Genres. Il n'y a que les Espèces qui se soutiennent; elles partent de la main de la Nature, leurs marques sont constantes & sacrées pour toutes les Sectes.

Quelque Curieux peu systématique s'avisera peut-être de se prévaloir de nos aveux. A quoi sert, dira ce Philosophe empirique, de former des Classes & des Systèmes? La vie d'un Homme ne suffit pas pour en finir un seul, & trois ou quatre ans, qu'y mettra un Critique, suffiront à le détruire. Il y a eu, sur-tout en Botanique, des profanes de cette espèce, qui ont traité de chimères les travaux de *Tournefort*, & les raffinemens de *Linnaeus*.

Mais il y a de fort bonnes répliques à faire à de pareilles objections. Le Système du Monde le plus imparfait vaut mieux que le desordre absolu des Anciens. Prenons pour exemple le Système de *Morison*: l'Auteur vécut trop peu, & ne fut peut-être pas assez Philosophe pour le finir: il est oublié, & à peine en parle-t-on, quand on donne l'Histoire des Systèmes. Malgré ses défauts, *Morison* a fait beaucoup de bien, simplement parce qu'il étoit systématique; il a établi des Classes, qui se soutiennent & qui se soutiendront toujours, il a rapellé un grand nombre de Plantes, mal placées, à leurs véritables Espèces, & il a commencé à arranger ce cahos de matériaux confus, qu'avoit amassé *Gaspard*

pard Bauhin, & qui devoient servir à former un édifice complet.

Il y a plus. Les Systèmes les plus arbitraires, les plus insoutenables, rendent des services considérables à l'Histoire Naturelle.

Quand un Homme s'est formé un Système, il s'y affectionne, tout ce qui y a du rapport lui devient cher, & il regarde avec des yeux d'intérêt, ce qui peut servir à le rendre plus plausible ou plus complet. Si c'est un Botaniste, un Auteur qui traite de l'Histoire Naturelle, s'il s'est choisi des caractères, sur lesquels il élève un Système, n'en doutez point, il les approfondira, & il y mettra une toute autre attention, que s'il n'avoit à combattre que pour la vérité, sans apparence de conquérir pour lui-même. *Tournefort* avoit choisi les Fleurs & les Fruits, pour déterminer les Genres & les Classes des Plantes; aussi en a-t-il donné de parfaitement belles Planches. *Mr. Linnæus* s'est attaché aux Etamines, aux Trompes; aucun Botaniste n'auroit déchiffré avec le même soin des parties si petites, & si peu prévenantes, si son Système ne les lui eût rendues précieuses. Il en est de même d'*Artédus*; qui eût jamais compté avec tant d'application les Osselets des Ailerons, de la Membrane qui couvre les Oues, & des Bosses mêmes du Dos des Poissons?

Après ces exemples, il est aisé de voir que chaque Système arbitraire ne regarde la Nature que d'un seul point de vue, mais aussi la regarde-t-il fixement & avec des yeux amoureux. Que plusieurs Auteurs de cette tournure d'esprit se succèdent, & que chacun d'eux se choisisse

fisse un nouveau point de vue, il se trouvera, à la fin, qu'on aura regardé la Nature de tous les côtés, & qu'on la connoitra telle qu'elle est. *Morison & Césalpin* se sont attachés au Fruit des Plantes, *Tournefort & Rivinus* à la Fleur, *Magnol* au Calice, *Linnaeus* aux Etamines, aux Trompes, aux Nectariums; voilà le tour fait, les caractères naturels rapportés pièce à pièce, & la statue dessinée dans tous ses points de vue.

Ne plaignons donc plus le *Système d'Arté-dus*, s'il doit être détruit. Nous lui devons toujours des dénombremens & des descriptions, dont personne n'auroit essuié la longueur & le dégoût, s'il n'avoit été animé par cette utile variété, qui fait prendre à un Physicien un intérêt de Créateur aux Créatures.

Revenons à notre Extrait, dont nos réflexions nous ont écarté. *Mr. Klein* ouvre la scène par les Poissons à Oues découvertes, dont la tête & le ventre sont d'une grosseur considérable. Les premiers en rang sont ceux que la Nature a destinés à être les plus gros entre tous les Poissons, qui ne sont pas Cétacées. C'est le Genre des Silures dont je parle, & dont l'Auteur détermine trois Espèces par leurs Moustaches. Les Eturgeons suivent les Silures, ils en diffèrent par leur Bec, qui est toujours des plus considérables. On en trouvera un grand nombre d'Espèces, auquel on ne s'attendroit pas, toutes définies par des noms caractéristiques. Les Sterlètes si vantés des Russes, les Eturgeons, dont les Romains couronnoient la tête, & ne servoient le plat qu'au son des instrumens: le Hufon, dont la Vessie à nager nous fournit la

Tome XXXV. Partie I. B colle

celle de Poissons, & l'Eléphant de quelques Voyageurs, paroissent sous ce nom. L'Auteur en a fait dessiner plusieurs Espèces avec beaucoup d'exactitude. Le Labrax des Anciens diffère des Silures par les Dents dont il est armé, & par le Bec qu'il a fendu, sur lieu que l'E-turgeon l'a entier.

Un autre Genre de la même Classe est celui des Poissons à Epées, dont le Nésse prolonge, & forme une lame tranchante: c'est une arme dangereuse pour les plus gros Poissons, quoiqu'elle soit trop faible pour attaquer des Chaloupes, malgré ce qu'en disent les Anciens, amateurs de l'hyperbole & du merveilleux. Il y en a six Espèces, dont plusieurs sont ou entièrement nouvelles, ou décrites avec beaucoup de négligence dans les Auteurs.

Le Genre, qui suit le Xiphius, est formidable par son nom, autant qu'il l'est par sa Machoire inférieure, qui passe la supérieure & ressemble à un Lance. Mr. Klein l'appelle Mastaciembelos, dont une Espèce vient de l'Amérique & une autre de la Mer Baltique.

D'autres Poissons ont leurs Machoires d'une longueur égale. Mr. Klein les appelle Osalistomes, Bees-à-tenaille. Après eux viennent les Solenostomes, vaste Genre à long Museau, dont la bouche n'occupe que l'extrémité. Il y en a de toute taille & de tout Pais: Mr. Klein nous donne les desseins de plusieurs Espèces.

L'Amphiselen diffère du Genre précédent, parce que sa queue est aussi éfilée que le Museau, & qu'elle ressemble à un Serpent Amphisbène.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 19

Je n'ai garde de pousser plus loin mon Extrait. Ces détails, privés des descriptions & des figures, ne sont que des squelettes capables d'éfrayer des Lecteurs peu aguerris, sans contenter ceux qui aiment l'exactitude & la solidité. Je me contenterai de dire, que le reste de ce Mémoire contient les Poissons plats, dont les Indes nous fournissent des Espèces fort singulières, les Poissons cuirassés, les Poissons ronds, & quelques Espèces de Poissons grêles, tels que les Anguilles, mais qui en diffèrent par les Oues, qu'elles ont découvertes.

Le Supplément contient une Anatomie fort curieuse & fort circonstanciée d'une Espèce de Chien de Mer.

Les Planches contiennent les Figures de soixante-quatorze Poissons, exécutées avec beaucoup d'exactitude, & même de magnificence.

ARTICLE III.

BESCHREIBUNG des A. 1744. erschienenen COMETEN, &c.

C'est-à-dire :

DESCRIPTION de la COMETE qui a paru au commencement de l'Année 1744. Avec des réflexions. Par GODEFROI HEINSIUS, Professeur en Astronomie de l'Académie de Petersbourg. A Petersbourg, de l'Imprimerie de l'Académie, 1744. Grand Quarto de 105 pages, & quatre Planches.

IL n'est pas aisé de donner un Extrait d'un Ouvrage de la nature de celui de Mr. *Heinsius*,
B 2 qui

qui a quitté Petersbourg depuis sa publication, pour occuper la Chaire des Mathématiques à Leipzig.

Un Journaliste écrit pour tout le monde, il écrit même préférablement pour un Public, qui ne demande que la fleur des choses, & qui ne le suivroit jamais dans un détail de Mathématiques, ou même d'Histoire Naturelle. Il n'est pas aussi aisé, qu'on le pense, de mettre à la portée de ce Public, ce qu'un Mathématicien, un Astronome, un Anatomiste auront découvert. Il est bien difficile de ne pas sacrifier la clarté à la solidité, ou de ne pas tomber dans l'opposite de ce défaut. On déplaît par le premier au gros du Public, & on s'expose au mépris des connoisseurs par le second.

D'ailleurs un Journaliste n'a pas toujours toutes les qualités, que demande Mr. de *Voltaire*, disons plus, il ne les a jamais, & ne sauroit les avoir. Il est impossible au génie borné d'un Homme d'embrasser la vaste circonférence des connoissances. Un *Grotius*, un *Leibnitz*, un *Fontenelle* ne seront étrangers que dans peu de Provinces de ce Pais immense, il le seront pourtant toujours dans quelque'une: & s'ils le sont, ils ne sauroient dès-lors satisfaire à ce que leur demande un Lecteur critique, à qui ce Pais sera familier.

Convaincus de ces difficultés, nous n'avons pourtant pas cru devoir priver le Public de la connoissance d'un Livre utile, curieux, & profond, que la Langue, dans laquelle il est écrit, auroit dérobé à sa connoissance. Mais aussi nous demandons de l'indulgence aux Lecteurs Mathé-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 21.

thématiciens, & nous les prions de ne pas attendre de nous un détail de Calculs, qui déplairoit au Public, auquel nous devons tous nos soins.

La Comète, qui parut en Europe au commencement de l'année passée, a eu bien des prérogatives, qui la distinguent des autres Astres de son espèce. Elle a été fort grande: elle a parcouru une course fort longue: sa proximité avec le Soleil n'a point empêché de l'observer; & la Saison même a été favorable aux Astronomes par la longueur & par la clarté de ses nuits. Tous ces avantages ont mis les Mathématiciens en état de déterminer son Orbite avec plus de précision.

Mr. *Heinsius* s'est servi d'un Télescope catoptrique de la façon de *Short*, qui grossissoit les objets 110 fois au-delà de la vue simple. Il commença à apercevoir la Comète le 16 de Janvier, N. S. dans l'Astérisme du Pégase. Dès-lors cet Astre passager égaloit les Etoiles de la seconde grandeur, mais il n'avoit pas le même brillant. On distinguoit fort bien sa queue, longue de sept degrés, & son Noyau environné d'une Atmosphère lumineuse. Ce Noyau n'étoit pas exactement fini par les bords: on évalua pourtant son Diamètre à deux tiers de celui de Saturne: & son Atmosphère étoit douze fois plus large que le Noyau.

La Comète prit son cours vers l'Ouest, elle augmenta en grandeur, égala les Etoiles du premier rang dès le 19 de Janvier, & les surpassa le 24. Son Noyau, ou Disque, parut constamment ovale; mais sa lumière n'étoit pas également vive, & le bord inférieur assez mal terminé. Peu à peu sa queue s'étoit alongée, elle fut

de 20 Degrés le 18 de Janvier. Une vapeur lumineuse presque en forme de barbe, qui sortoit de son extrémité inférieure, se partageoit, & remontoit des deux côtés du Noyau en forme de Parabole. La lumière parabolique s'accrut, & devint plus vive dans les observations suivantes. On y distingua dans la suite une Atmosphère intérieure plus brillante, en forme de Croissant, qui embrassoit l'extrémité inférieure de la Comète, & une lumière parabolique plus pâle, qui embrassoit le Croissant. Cette apparence fut très marquée le 16 de Février. Le Diamètre aparent du Noyau éga pendant plusieurs jours les trois quarts de celui de Saturne, elle fut même de $\frac{4}{5}$ le 7 de Février. Sa lumière devint plus claire que celle de la Canicule, mais elle n'en avoit pas la vivacité; le Crépuscule même ne l'empêchoit pas d'être visible. C'étoit le tems de sa conjonction avec le Soleil, que Mr. *Heinsius* croit s'être faite le 18 de Février. Depuis le terme, que nous venons de marquer, la Comète s'éloigna, & cessa peu à peu d'être visible.

Voilà les faits réduits à la simplicité de la Physique, & depouillés de ce qu'ils ont de trop astronomique. Passons aux réflexions. On fait assez généralement, qu'une Comète se meut dans une Orbite, qui approche de la Parabole. Cet Astre part des espaces inconnus, parcourt une moitié de sa courbe, en s'approchant du Soleil, en est fort voisin dans la pointe de la Parabole, & s'en éloigne pour retourner dans le fond de l'immensité des Cieux par la seconde moitié de sa Courbe. On est parvenu à tracer cette Or-

bite,

Juillet, Août & Septembre, 1745. 23

bite, comme on a tracé celle de la Terre. Mr. *Heinfius* trace celle de la Comète sur trois observations faites le 8, le 19, & le 24 de Janvier. Il est fort aisé de conclure de son plan, que la lumière de la Comète a dû augmenter, à proportion de ce qu'elle s'approchoit du Soleil. On en conclut encore que la rapidité de sa course a augmentée dans la même proportion; que la Comète a été dans son Périgée, ou à la plus petite distance de la Terre, le 10 de Février; que sa grandeur aparente a été à son plus haut point ce jour-là; que cette distance a été des deux tiers de celle de la Terre au Soleil; qu'elle s'est éloignée de la Terre après le terme marqué, avec une rapidité toujours plus grande; que sa lumière acrut en vivacité jusqu'au Périgée, c'est-à-dire, au 18 de Février, & qu'elle diminua à grande pas après ce terme, parce que la Comète s'éloignoit également du Soleil & de la Terre. Tout cela pouvoit être prédit par un Astronome, qui auroit tracé l'Orbite de la Comète le 24 de Février, & tout cela est arrivé exactement. Il me semble que je suis tenté de m'enorgueillir au nom du Genre-humain, quand je vois cet empire de l'Homme sur les Astres. Mais il n'y a rien à craindre, la Physique a assez de Phénomènes, dont l'Homme ignore les causes & les ressorts, & qui suffisent pour l'humilier.

Mr. *Heinfius* est un des premiers Physiciens, qui aient remarqué la figure ovale de la Comète: elle a été trop constante en apparence pour ne le pas être en effet. C'est une ressemblance marquée de cet Astre avec *Jupiter* & avec la Terre, qui sont elliptoïdes l'un & l'autre. La

Comète l'est pourtant davantage que ces Planètes régulières : ses deux axes sont dans la proportion de deux à trois : sa grandeur effective approche assez de la Terre. Son grand axe est à celui de la Terre comme 4 à 5. C'est bien peu de chose en comparaison de son Atmosphère. Le Diamètre de celle-ci est de 25000 milles d'Allemagne, mais elle est peu de chose encore, si on la compare avec la longueur de sa queue, qu'on ne sauroit mettre au-dessous de sept millions de ces mêmes lieues.

Voilà une propriété, dont nos Planètes sont fort éloignées : en voici une autre. La Comète paroît toujours de la même figure, toujours ronde, dans quelque relation qu'elle soit avec le Soleil. On pourroit conclure delà, & de la figure constante de son Atmosphère lumineuse, que la Comète n'emprunte pas sa lumière de notre Soleil ; mais on se tromperoit. Elle prend de l'éclat en s'approchant de ce grand Astre, elle en perd en s'en éloignant ; cela prouve assez qu'elle lui en est redevable. C'est à la masse prodigieuse des vapeurs de la Comète qu'elle doit ce Phénomène : c'est cette masse en effet, qui est visible, le Noyau ne l'est pas, & ce que nous apellons de ce nom, n'est que l'Atmosphère éclairée du Soleil, qui environne le Noyau parallèlement à son centre. En effet, l'Atmosphère parabolique a jetté le 4, le 8, le 9 & le 16 de Février un éclat, qui ne cédoit en rien à celui du Noyau : c'est la même cause, qui a empêché ce Noyau d'avoir une circonférence bien finie ; & la même qui a présenté au Spectateur une même rondeur dans toutes les situations.

Une

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 25.

Une figure géométrique, où il n'y a rien de trop recherché, achève de démontrer la manière, dont les vapeurs ont été éclairées, à un point à pouvoir passer pour la Comète même. Il suit de ces principes, que la Comète elle-même est moins grande, que le calcul ne l'a donnée.

Les Phénomènes de la queue sont plus difficiles à expliquer. Nous donnons ce nom à une trainée de vapeurs, que répand la Comète, & qu'éclaire le Soleil. Ces vapeurs sortent de l'Atmosphère de la Comète, échauffée par la proximité du Soleil, & se dispersent dans la partie de l'Ether, qui est de l'autre côté de la Comète, & par conséquent beaucoup moins exposée aux rayons du Soleil. La longueur aparente de cette queue dépend de trois causes très différentes, de sa longueur intrinsèque, de sa distance de la Terre, & de son inclinaison vers l'Horizon. Car elle paroît la plus longue, lorsqu'elle y est perpendiculaire, & diminue à mesure qu'elle s'incline vers l'Horizon.

L'Auteur a déduit de ces règles, dont la démonstration n'a rien de difficile, une partie des changemens de la queue qu'on a observés à Petersbourg. Mais il y en a d'autres qui nes'expliquent pas par-là. La queue auroit dû augmenter en longueur jusqu'au Périhélie de la Comète, & c'est ce qu'elle n'a pas fait : au contraire, elle s'est acourcie de deux millions de lieues depuis le 24 jusqu'au 28 de Janvier. Mr. *Heinsius* cherche la solution de cette difficulté dans la vélocité des vapeurs qui composent la queue. Cette vélocité doit avoir été la plus grande dans le tems que la Comète étoit à la

B 5

plus

plus petite distance du Soleil. Quand ces vapeurs sont montées avec le plus de rapidité, elles se sont dissipées le plus vite dans les espaces immenses de l'Ether : moins elles montoient vite, moins cet Ether leur résistoit, & plus elles étoient forcées à rester unies en forme de colonne. Les exhalaisons de la Terre, celles mêmes qui montent de la surface de l'eau échauffée, observent les mêmes loix. Une autre raison, mais plus compliquée, y a contribué : elle dépend du mouvement de la queue autour du Soleil, qui est plus lent que celui de la Comète même.

Mr. *Heinsius* passe à l'explication de la lumière de la queue. Une partie en appartient à son Atmosphère ; il doit y avoir des vapeurs, qui réfléchissent la lumière du Soleil ; mais plus fines que celles de la Terre, parce qu'on a distingué les Etoiles fixes au travers de l'Atmosphère de la Comète ; au lieu que nos Nuées sont assez fortes pour nous cacher le Soleil. Mr. *Heinsius* tire de ces principes une explication fort nette des apparences paraboliques de l'Atmosphère de la Comète.

Il passe à une autre Théorie, c'est celle des Atmosphères des Planètes. Il fait voir qu'elles en ont, & que ces Atmosphères n'ont effectivement point de bornes, parce que les vapeurs de ces grands Corps montent sans discontinuer, & se portent dans les espaces, où l'Ether plus atténué leur offre moins de résistance. On peut pourtant leur concevoir des limites : ce sont les points, où la gravitation de ces vapeurs devient aussi grande vers le Soleil que vers la Terre. La lumière Zodiacale démontre l'existence de

ces vapeurs qui flagent dans l'immensité de l'Ether. Elle nous représente une figure lumineuse, parce qu'il y a dans l'Ether des places éclairées, & d'autres qui ne le sont point, & qui ne renvoient aucune lumière. La Comète a dû être fertile en vapeurs, puisqu'elle a égalé la chaleur du fer rouge le 13 de Février, suivant les expériences & le calcul de *Newton*. Elle en a même fourni beaucoup plus que la Terre, parce que celle-ci tourne sur son axe, & se rafraichit pendant la nuit : au-lieu que la Comète ne paroît pas avoir ce mouvement, & qu'elle est par conséquent exposée sans relache aux rayons du Soleil. Mr. *Heinsius* ne doute point, ces principes posés, que la Comète n'ait fourni elle-même cette immense trainée de vapeurs extrêmement délicées, que nous apellons sa queue. Il n'est point épouvanté par sa longueur : elle a dû être aussi longue, que le surplus des forces de la chaleur du Soleil, par-dessus la résistance du milieu presque vuide de l'Ether, & elle a dû finir là où cette même chaleur n'a plus été assez forte pour en troubler l'équilibre. La Comète n'a point manqué de matière, parce qu'elle est fort dense, & que ses vapeurs se raréfient dans une proportion extrêmement grande : Un pouce d'air, tel que nous le respirons, suffit pour remplir les espaces entre le Soleil & Saturne, d'une matière presque dix fois plus dense que celle de l'Atmosphère de la Comète, telle qu'elle étoit sur les frontières de l'Ether.

Mr. *Heinsius* répond ici à une Objection qui se présente fort naturellement. D'où vient, dira-t-on, que les Planètes n'ont point de queues?

S'il

S'il ne faut avoir qu'une Atmosphère, & un Soleil qui la rechauffe pour être Comète, d'où vient que Mars, que la Terre même ne sont pas des Comètes? Notre Auteur croit nos vapeurs trop grossières pour s'élever dans l'Ether; il soupçonne du même défaut ces Nuées qui paroissent en forme de taches sur la surface des Planètes. Leurs vapeurs, ajoute-t-il, retombent vers leur surface, dès-quelles parviennent à une hauteur où l'Ether ne peut plus les faire nager. Cela arrive bientôt, parce qu'elles sont plus éloignées du Soleil, & qu'elles se raréfient moins. Pour l'Atmosphère de la Comète, comme elle est fort dense, & que ses vapeurs sont fort rares, sa hauteur est de 12534 milles d'Allemagne, distance immense, à laquelle la gravitation des vapeurs vers la Planète ne peut plus guère les empêcher de monter.

Voilà, à peu-près, ce que la nature des choses nous a permis de mettre à profit. Nous avons été obligés d'abandonner les calculs, les preuves, les détails, enfin ce qu'il y a de plus intéressant pour les véritables Physiciens. Aussi n'est-ce qu'un Extrait, qui ne doit pas leur rendre l'Ouvrage même inutile. Il ne doit que le leur faire connoître.

A R T I C L E IV.

TRAITE' DE L'EGLISE DE JESUS-CHRIST, dans lequel on examine quelle est la nature de cette Société Sainte, quels sont les Caractères dont elle est revêtue, & quels sont les Privilèges dont elle jouit. 1743.

Trois

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 29

Trois Volumes in 12 I. Tom. p. 652. II. Tom. 492. III. Tom. 432, *sans la Table générale des Matières.* CONTINUATION DU TRAITE' DE L'EGLISE DE JESUS-CHRIST, contenant XII Dissertations sur cette matière importante. 1743. Trois Volumes in 12. I. Tom. p. 539. II. Tom. 600. III. Tom. 412, *sans la Table générale des Matières.*

L'Ouvrage, dont on vient de lire le titre, de même que la *Continuation*, est d'un Auteur déjà connu par un autre Traité, auquel celui-ci sert de suite. Dans le premier, son but étoit de démontrer la nécessité de reconnoître le Christianisme pour la seule vraie Religion, & qu'entre toutes les Sociétés Chrétiennes l'Eglise Catholique est la seule qui professe toutes les Vérités du Christianisme. Cet Ouvrage porte le titre de *Traité de la véritable Religion*, & a été imprimé à Paris en cinq Volumes in 12. Dans le second, il revient à l'examen de cette dernière question, pour la traiter avec toute l'étendue qu'elle mérite. *Nous ne craignons point d'avancer*, dit l'Auteur dans son Avertissement, *que les Protestans de bonne foi trouveront ici toutes leurs difficultés résolues, pour ce qui regarde le point de l'Autorité & le juge des Controverses. On croit n'avoir rien oublié de ce qui concerne cette matière, quoiqu'elle soit très étendue.*

Nous ne pourrions suivre cet Auteur dans tous ses raisonnemens, sans donner à notre Extrait une longueur excessive. Il suffira donc d'indiquer le plan général de l'Ouvrage, & de nous arrêter sur quelques endroits particuliers, pour faire connoître sa manière de raisonner & d'écrire.

Le

Le *Traité de l'Eglise* est composé de sept *Dissertations* de grosseur fort inégale. „ La première aura pour objet de développer avec „ précision & avec soin quelle est l'idée qu'on „ doit avoir de l'Eglise de *Jésus-Christ*. La seconde fera voir que le Sauveur du Monde a „ établi une Eglise sur la Terre, & que cette „ Eglise subsiste encore. Dans la troisième on „ fixe & on détermine qui sont ceux d'entre les „ hommes, qui font partie de cette Eglise. La „ quatrième sera employée à approfondir quelles sont les propriétés de l'Eglise de *Jésus-Christ*. La cinquième traitera des Caractères distinctifs de cette même Eglise. Dans la sixième on examine l'autorité de cette Société Sainte, que *Jésus-Christ* a formée de son sang; on développe quelle en est la nature & l'étendue. Enfin on démontre dans la septième que l'Eglise Romaine est la seule des Sociétés Chrétiennes, qui soit réellement l'Eglise de *Jésus-Christ* (a).

Comme il n'étoit pas possible, qu'en traitant cette matière, l'Auteur ne rencontrât en son chemin quantité de questions incidentes, qui auroient fait perdre à ses Lecteurs le fil de son raisonnement, il a eu soin de les écarter, & d'en former un Ouvrage à part, qu'il donne sous le nom de *Continuation du Traité de l'Eglise*. Il est composé de douze *Dissertations*, dont nous croyons devoir indiquer les sujets. I. De la Méthode qu'il faut suivre dans la recherche des Vérités Catholiques. II. De la distinction des Ar-

tit.

(a) *Traité de l'Eglise*, Tom. I, pag. 5, 6.

oies de foi en fondamentaux & non fondamentaux. III. Sur les promesses faites à l'Eglise par rapport à l'enseignement de la Vérité. IV. De l'infailibilité de l'Eglise dans l'interprétation des Ouvrages Ecclesiastiques. V. De l'Obéissance due aux Supérieurs Ecclesiastiques. Nature de cette Obéissance. Peines qu'ils peuvent décerner contre ceux qui refusent de se soumettre à leurs Ordonnances. Nature de ces peines. VI. Sur le Schisme & sur l'Hérésie. Quelle est leur nature, & quels sont leurs effets. VII. Du Droit d'Appel des jugemens du Pape au Concile général. VIII. Sur l'Autorité & sur le vrai sens des Décrets de la IV. & de la V session du Concile de Constance. IX. De l'Autorité des Princes Chrétiens dans le gouvernement de l'Eglise. X. De l'Autorité des Princes infidèles sur les Chrétiens Catholiques qui se trouvent dans leurs Etats. Bornes de cette Autorité. De l'Obéissance que leur doivent ceux d'entre leurs Sujets qui sont Catholiques. Bornes de cette Obéissance. XI. De la Tolérance en matière de Religion. XII. Du sens des Canons du Concile de Sardique, qui concernent l'Autorité du Pape par rapport aux jugemens personnels des Evêques. Nature de l'Autorité des Conciles Provinciaux & Nationaux sur le même point.

Les matières, qui forment le Traité de l'Eglise, ont entre elles une étroite liaison, & semblent naître les unes des autres. Elles sont traitées avec un grand ordre & beaucoup de netteté; sans aucune aigreur & d'une manière plus polie que ne le font d'ordinaire les Controversistes. Quant à la solidité des Raisonnemens, il

y auroit bien des choses à remarquer ; & bien loin que les *Protestans* y trouvent toutes leurs *difficultés résolues*, nous ne craignons pas de dire qu'il n'a fait qu'effleurer une partie de leurs objections, & rapporter contre eux des argumens auxquels on a cent fois répondu avec beaucoup de solidité. Je ne doute même pas qu'un grand nombre de Catholiques Romains ne trouvent des défauts essentiels dans cet Ouvrage, & qu'on ne taxe son Auteur de s'être écarté trop souvent des sentimens de son Eglise. L'Auteur définit l'Eglise (a), *une Société de personnes liées & unies entres elles par la profession d'une seule & même Foi Chrétienne, & par la Communion des mêmes Sacremens, sous le gouvernement des mêmes Pasteurs, & principalement du Pontife Romain, qui est le premier de tous les Evêques.*

Cette Eglise est comparée par l'Apôtre *St. Paul* (b) à un Corps vivant, dont *Jésus-Christ* est la Tête & le Chef. Comme cette comparaison paroît à l'Auteur tout-à-fait propre à donner une juste idée de l'Eglise, il s'attache à la développer dans sa première *Dissertation*. C'est sur ce qu'il en dit que nous nous arrêtons uniquement dans notre Extrait du *Traité de l'Eglise* en particulier.

L'Homme est composé d'un Corps & d'une Ame. Chacune de ces parties prises séparément, ne forme pas ce qu'on appelle un Homme ; mais leur union seulement. Il faut cependant remarquer

(a) *Traité de l'Eglise*, Tom. I. pag. 21.

(b) Eph. I. v. 22 & 23 ; & V. v. 23. Coll. I. v. 24.

quer que l'Ame peut subsister sans le Corps, & le Corps de même sans l'Ame; quoique dans l'un & l'autre cas, ils ne constituent pas un Homme. L'Eglise aussi est composée d'un Corps & d'une Ame. Les dons intérieurs du *St. Esprit*, tels que sont la Foi, l'Espérance, la Charité, en forment l'Ame; & la profession extérieure de la Foi, jointe à la Communion des Sacremens & à la soumission extérieure aux Pasteurs légitimes, en constituent le Corps. Cette Ame & ce Corps, pris séparément, ne font point l'Eglise de *Jésus-Christ*; mais leur union seule produit cet effet; parce que l'essence de l'Eglise, considérée dans son tout, renferme incontestablement l'union de ces deux choses.

Un Membre particulier du Corps humain est censé faire partie de l'Homme, tandis qu'il tient au Corps par les liens extérieurs qui lui sont propres; c'est-à-dire, par la continuité de l'extension & de l'organisation; sans qu'il soit nécessaire pour cela que l'Ame humaine lui communique la vie: quoique mort, il ne cesse d'être Membre de l'Homme qu'après qu'on l'a séparé du Corps. Il en est de même de l'Eglise. Les Membres, qui la composent, ne laissent pas d'en faire partie, quoiqu'ils ne soient pas animés de son Esprit. Tant qu'ils professent la Doctrine de *Jésus-Christ*, & qu'ils participent à ses Sacremens, sous la conduite des Pasteurs légitimes, ils sont Membres du Corps de l'Eglise, quelque corrompus qu'ils soient dans la Foi & dans les Mœurs. Ils ne cessent d'en faire réellement partie, que quand ils renoncent publiquement aux Dogmes de l'Evangile,

qu'ils dédaignent les Sacremens, & qu'ils refusent d'obéir à ses Ministres; parce que, pour lors, ils rompent les liens extérieurs qui forment le Corps de l'Eglise.

Il faut raisonner de même par rapport à l'Âme de ce tout. On peut lui appartenir, lors même qu'on ne fait point partie de son Corps.

Un Chrétien, par exemple, qui est excommunié injustement, n'est plus du Corps de l'Eglise; & cependant, il appartient à son Âme, tant qu'il conserve dans son cœur la Foi, l'Espérance & la Charité. Ces vertus, qui résident en lui, le rendent agréable à Dieu, & le conduiront sûrement à la Vie éternelle, pourvu qu'il travaille avec soin & avec douceur, à faire connoître son innocence, & qu'il se soumette avec humilité à l'autorité qui le frappe injustement, lorsqu'il se trouve dans l'impossibilité de faire voir qu'elle se trompe. S'il se tenoit en repos, à la vue d'une Excommunication injuste lancée contre lui, son indolence seroit criminelle, parce qu'il marqueroit pour lors qu'il se soucie peu de la participation des Sacremens, qui sont les sources de la vie. Qu'une personne, qui est séparée sans raison du Corps de l'Eglise, & qui ne peut prouver son innocence, se garde donc de se soulever contre les Pasteurs, qui abusent du pouvoir des Clefs, & d'en faire des peintures odieuses. *Jésus-Christ* punira dans toute sa colère ceux qui se conduiront ainsi (a).

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que ceux, que nous avons nommés Membres du Corps ou de l'Ame de l'Eglise, sont réellement Membres du Tout moral qui naît de l'union de ce Corps & de cette Ame. En effet, s'ils sont Membres d'une partie du Tout, ils doivent nécessairement faire partie de ce Tout, parce qu'il est impossible qu'une chose soit partie d'une partie de quelque Tout, sans être en même tems partie de ce Tout, puisqu'un Tout renferme nécessairement toutes ses parties.

Tous ces raisonnemens sont assez ingénieux, & font suffisamment connoître le parti, que notre Auteur a embrassé, dans la fameuse controverse qui divise depuis si longtems l'Eglise Romaine. Mais en sont-ils, pour cela, plus solides? La comparaison, que *St Paul* a faite de l'Eglise à un Homme, doit-elle être si fort pressée, qu'il faille dire de l'Eglise tout ce qu'on peut dire d'un Homme? Si l'on examinait de près le but de l'Apôtre dans cette comparaison, il se trouveroit peut-être que notre Auteur a bâti tout son Système sur un fondement bien peu solide.

Nous avons déjà indiqué ci-dessus les *Dissertations* qui composent la *Continuation du Traité de l'Eglise*. Il suffira, pour en donner une idée un peu plus détaillée, de nous arrêter un moment sur la première. Il s'y agit de la *Méthode qu'il faut suivre dans la recherche des Vérités Catholiques*. L'Auteur en indique deux: l'une d'*Examen*, & l'autre d'*Autorité*. La première n'est pas de son goût; & il la rejette hautement. Les raisons qu'il en allègue sont,

qu'elle est par elle-même sujette à illusion ; qu'elle ouvre la porte au Libertinage de sentimens en matière de Foi ; qu'elle est déraisonnable, imprudente & présomptueuse ; qu'elle est contraire à celle que toute l'Antiquité a suivie ; enfin, qu'elle est directement opposée à l'institution divine. Envain on lui objecte qu'une Foi raisonnable doit être fondée sur un examen sérieux des preuves qui lui servent de fondement ; que l'Ecriture nous exhorte à faire cet examen, & que nous sommes indispensablement obligés à l'entreprendre ; tout cela ne fait aucune impression sur lui, & il s'en tient à la voie d'*Autorité*, comme l'unique Méthode qu'il faille suivre dans la recherche des Vérités Catholiques.

Si l'Auteur avoit ajouté au mot *Catholiques* celui de *Romaines*, nous ne serions pas si éloignés d'entrer dans ses idées. En effet, ceux de cette Communion reçoivent plusieurs Dogmes, qui passent, parmi eux, pour des *Vérités*, qu'on ne sauroit établir par la voie de l'*Examen* & de la *Discussion*. Cette Méthode n'est donc d'aucun usage dans la recherche de ces *Vérités* ; &, dans ce sens, il a raison de la condamner, & de lui substituer celle de l'*Autorité*, qui est le seul fondement sur lequel elles s'appuient.

A R T I C L E V.

RECHERCHES sur les VERTUS de l'EAU de
GOUDRON, où l'on a joint des REFLEXIONS
PHILOSOPHIQUES sur divers autres sujets

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 37
importans. Traduit de l'Anglois du Dr.
GEORGE BERKELEY, Evêque de CLOY-
NE. Avec deux Lettres de l'Auteur. In 8.
Pag. 343, sans compter l'Avertissement du
Traducteur, & l'Indice des Matières. A Am-
sterdam, chez Pierre Mortier, 1745.

LEs Anglois ne donnent que trop souvent dans l'excès, ils gardent rarement un juste milieu. C'est le vice des Grands & des Petits; c'est le défaut de presque toute la Nation. On voit chez eux & le Vice & la Vertu à leur comble. Le Scélérat y est un *Cartouche*, l'Honnête-homme y est un *Caton*. Le Fanatisme n'y est pas moins sur le trône, que le Culte religieux le plus épuré. Leur amour excessif pour la Liberté leur a fait noyer dans des Mers de sang l'idole du Pouvoir despotique. Une légère infortune les jette souvent dans le desespoir, & les porte à s'ôter sans remords une vie qui leur est à charge. Mr. *Berkeley* reconnoit lui-même (a) que „ le caractère des Anglois en „ général est celui de Brutus: *quidquid vult* „ *valde vult*, de vouloir fortement ce qu'ils „ veulent”. Tout répond à ce caractère de la Nation. Ils louent sans mesure ceux qu'ils estiment, & regardent avec dédain ceux qu'ils n'aiment pas. *Newton* est un Homme Divin, & *Descartes* n'est qu'un Romancier. *Marlborough* est un brave, & *Villars* n'est qu'un poltron.

Lorsque, sous *George I*, on eut introduit
la

(a) Pag. 19.

la coutume d'insérer la Petite Vérole, presque toute l'Angleterre se déclara en faveur de cette pratique : chacun donna cette terrible maladie à ses enfans, & cela sans beaucoup de scrupule & d'examen. Par-tout où il y a des Médecins en Europe, il regardent le Quinquina comme le plus excellent remède que l'on connoisse contre les Fièvres intermittentes. Les Anglois, par une espèce de prédilection pour ce Spécifique, ont étendu ses vertus beaucoup au-delà de leurs bornes. Ils font prendre de cette Ecorce dans un grand nombre de Maladies, où elle ne sauroit être d'aucune utilité, & où elle est même souvent nuisible. Ils la recommandent dans la Gangrène comme un remède souverain, sans faire attention que, dans un Vieillard, cette Maladie est d'ordinaire incurable, lorsque la Nature manque de ressource pour exciter un mouvement suffisant dans les parties les plus éloignées du Cœur. Quel effet produira le Quinquina dans la Gangrène des Intestins, causée par l'acrimonie & par la putréfaction des eaux dans l'Hydropisie. Quel avantage doit-on en attendre dans la plupart des Maladies pestilentielles accompagnées de Gangrène; dans le Pourpre, & dans cette sorte de Petite Vérole, où les parties extérieures du Corps se trouvent toutes couvertes de taches noires & livides, tandis qu'on voit sortir le Sang du Nés, de la Bouche, & par les conduits ordinaires de l'Urine. En pareil cas, c'en est fait de la vie d'un Homme, vous pouvez presque toujours prédire une mort prompte & certaine.

S'il y a de l'abus à recommander un remède
dans

dans des cas où il est inutile, il y a de l'imprudence & de la témérité à l'ordonner dans ceux où il peut être nuisible. C'est ce qu'a fait un Anglois à l'égard de l'Eau commune, qu'il prétend être un remède souverain pour prévenir & guérir la plupart des maux auxquels les Hommes sont sujets. Il n'y a presque personne qui ne connoisse le *Traité des Vertus médicales de l'Eau commune* de Mr. Smith, lequel a été traduit de l'Anglois en François par Mr. Noguez Médecin de Paris, qui a mis à la tête une belle Préface de sa façon, où il donne une explication physique des effets de l'Eau. A entendre parler l'Auteur de ce *Traité*, il n'y a presque aucune sorte de maladie, quelque rebelle, quelque invétérée qu'elle soit, qui ne cède à l'usage de l'Eau commune. C'est une vraie Panacée, un *Remède universel*, comme il le dit lui-même en propres termes. Elle guérit les Tremblemens, la Paralyse, l'Apoplexie, les Vertiges, les douleurs de Tête, la Goute, la Pierre, l'Hydropisie même, les Rhumatismes, les Hémorrhoides, la Pleurésie, les inflammations de gorge, la Consomption, les Défaillances, les Insomnies, les Fièvres intermittentes & continues, la Petite Vérole, la Peste, le Haut-mal, la Rage, les Hémorragies du nez, les Ulcères, la Gravelle, la Mélancolie, le Vomissement, le Flux de ventre, les chaleurs du Visage, la Colique, le Scorbut, les Vapeurs, les Vents de l'Estomac, la Surdité, le Rhume, la Brûlure, les Foulures, les Entorses, la foiblesse des Jointures, les Coupures, la Folie, les Ecouelles, la Jaunisse, les Fluxions,

xions, les Callosités, l'Asthme, la Toux, les Convulsions, la difficulté d'uriner. Elle fortifie l'Estomac, procure de l'appétit, conserve la vue, rend les Sens plus vifs, & donne au Corps plus de force & de vigueur que quelque autre Liqueur que ce soit.

C'en est trop. Un seul remède ne sauroit guérir tant de maladies, souvent compliquées, souvent même incurables; & s'il a toutes ces vertus qu'on lui attribue, qu'avons-nous besoin de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaire, pour nous conduire au tombeau, après nous avoir fait longtems languir & vuider nos bourses. Ces promesses sont trop magnifiques pour n'être pas trompeuses. Une infinité de personnes, au lieu de trouver du soulagement à leurs maux, en observant le régime recommandé dans ce Traité, n'ont fait que les augmenter, & se sont même rendues sujettes à de nouvelles infirmités. On quitte rarement sans danger un régime de vivre auquel on est accoutumé depuis longtems. Les uns sont devenus hydropiques, les autres ont entièrement ruiné leur estomac. Les Femmes Hollandoises se porteroient infiniment mieux, si elles buvoient moins d'eau qu'elles ne font. Dans des Corps presque sans ame, sans feu, sans vivacité, sans mouvement, & qui plus est, dans un air presque toujours rempli de vapeurs humides, il ne faut boire de l'Eau qu'autant qu'il en faut pour humecter les alimens, les délayer & leur servir de véhicule. L'Eau pure est une excellente boisson pour éteindre la soif, c'est un très bon remède pour tempérer l'ardeur d'une Fievre violente; mais
c'est

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 41.

c'est tendre un piège aux Hommes que de la leur recommander comme un Spécifique pour toutes sortes de Maladies. Il faut distinguer les tems, les lieux, l'âge, le tempérament, la nature du mal; sans cela on court risque de se tromper dans l'application de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Tout ce que je viens de dire de l'*Eau commune*, au sujet du *Traité de ses Vertus médicinales*, vous pouvez l'appliquer à l'*Eau de Goudron*, tant vantée dans l'Ouvrage dont je vais donner l'Extrait. Le Docteur *Berkeley* n'attribue pas moins d'efficace à son Eau de Goudron, que le Sieur *Smith* en reconnoit dans son Eau commune. C'est à qui louera le plus sa *Panacée*. Si l'on en croit notre Docteur, son Eau de Goudron est un excellent préservatif contre les fâcheux accidens de la Petite Vérole. C'est un remède contre la corruption du Sang, l'ulcération des Entrailles, celle du Poumon, les Toux consomptives, la Pleurésie, la Péri-pneumonie, l'Erysypèle, l'Asthme, les Indigestions, les maux cachectiques & hystériques, la Gravelle, l'Hydropisie, & toutes les espèces d'Inflammations. Elle renferme toutes les vertus de l'Elixir de Propriété, des Goutes de Stoughton, de la Térébentine, des Décoctions de certains Bois, des Eaux minérales, & celle des plus excellens Baumes. Elle est d'un grand usage dans la Goute & dans les Fièvres. Elle guérit la Gangrène, l'Erysypèle, le Scorbut, & tous les maux hypocondriaques. C'est un préservatif pour les Dents & les Gencives. L'Auteur en recommande l'usage aux Gens de

C 5

Mer.

Mer, aux Dames, aux Gens d'étude, & à tous ceux qui mènent une vie sédentaire. Elle procure la Transpiration insensible, & produit une infinité d'autres effets merveilleux.

Quoique l'Auteur reconnoisse que c'est une prétention chimérique de s'imaginer que toutes les Maladies, qui naissent de causes très différentes & souvent contraires, puissent être guéries par un seul & même remède, il ne laisse pas de croire que la vertu de l'Eau goudronnée s'étend à une surprenante variété de maux très éloignés, qui se ressemblent très peu les uns aux autres. „ C'est de quoi, *dit-il*, j'ai fait „ l'expérience sur mes Voisins, sur ma Famille, & sur moi-même. Comme j'habite un „ Canton fort reculé, où je suis entouré de „ Pauvres qui, faute d'un Médecin dans les „ formes, ont souvent recours à moi, j'ai eu „ de fréquentes occasions d'éprouver ce remède, & de me convaincre qu'il observe un „ juste tempérament qui le rend ennemi de „ tous les extrêmes. Je l'ai vu faire grand bien, „ en qualité de Cordial & de Stomachique, à „ une constitution froide & aqueuse, tandis „ qu'il calmoit l'ardeur fiévreuse & la soif „ brulante dans un autre. Je l'ai vu guérir la „ Constipation dans les uns, & remédier dans „ d'autres à une habitude opposée”. Qu'on ne soit pas surpris de ce Phénomène. *Les qualités, qui tiennent un certain milieu, rapprochent naturellement les extrêmes.* C'est ce que prétend notre Evêque, &, pour prouver cette vérité, il cite l'exemple suivant. *Versez, dit-il, d'une Eau médiocrement chaude, dans de l'Eau bouil-*

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 43

bouillante & dans de l'Eau froide, elle échauffera celle-ci, tandis qu'elle tempérera l'ardeur de celle-là. La comparaison est ingénieuse; mais est-elle juste? Il me faudroit entrer dans de trop longues discussions pour l'examiner; j'en laisse le jugement au Lecteur.

Je ne m'éloigne pas beaucoup de l'idée que Mr. Berkeley se forme de son Eau de Goudron, en lui donnant le nom de *Panacée*. Je ne parle qu'après lui; & si ce terme magnifique, qui marque toujours quelque chose de Divin, scandalise ces Médecins à visage refrogné, qui se déclarent hautement contre toute sorte de hableries, qu'ils s'en prennent à lui-même, & non pas à moi. Pour me disculper, je citerai ce qu'il dit sur cela dans ses *Nouvelles Remarques* publiées en forme de *Lettre* à Mr. T. P. & insérées à la fin de son Ouvrage. Il tranche le mot, & ne biaise pas. „ La grande objection, dit-il, que je vois faire à ce remède, „ c'est qu'il promet trop. Quoi! disent ses „ Adversaires, prétendez-vous nous donner „ une *Panacée*? chose absurde, chimérique, „ contraire à l'opinion & à l'expérience de tout „ le Genre-humain. Hé bien, pour parler net, „ & répondre en forme à cette question, j'avouerais franchement que je soupçonne l'Eau „ de Goudron d'être une *Panacée*. Je puis me „ tromper, mais cela vaut bien la peine qu'on „ en vienne à l'épreuve. Dans l'espérance „ d'obtenir pour le Genre-humain un si précieux avantage, j'essuierai volontiers les railleries qu'excite la proposition que j'en fais. „ Et, comme cet ancien Philosophe qui du „ haut

„ haut des toits crioit à ses Concitoyens, *son-*
 „ *gez à bien élever vos Enfants*, je voudrois
 „ me pouvoir placer assez haut, & avoir la voix
 „ assez forte, pour crier à tous les Infirmes qu'il
 „ y a sur la Terre; *buvez de l'Eau de Goudron*.

Ne murmurons donc plus, & cessons de nous plaindre de notre destinée. Au milieu de nos maux & de nos infirmités, la Nature libérale & bienfaisante nous offre un puissant secours pour nous en délivrer. Le pauvre & le riche peuvent se le procurer également. La matière de ce Remède divin est répandue par-tout. Quel dommage que le Genre-humain en ait été privé si longtems! „ L'Illustre Auteur, qui nous en
 „ recommande l'usage dans ce Traité, & qui,
 „ du fond de l'Amérique, a fait passer dans
 „ notre Europe un Spécifique si merveilleux,
 „ si tant est qu'on doive se borner à le quali-
 „ fier de la sorte, est un de ces Hommes ra-
 „ res, qui joignent au zèle le plus ardent pour
 „ le bonheur du Genre-humain, toutes les lu-
 „ mières propres à rendre ce zèle utile. Grand
 „ Physicien, & qui plus est, grand Philoso-
 „ phe,..... après s'être convaincu de l'ef-
 „ ficace du remède en question par un grand
 „ nombre d'épreuves heureuses, il a trouvé
 „ dans la profonde étude qu'il a faite de la Na-
 „ ture, dequoi rapeller ses Expériences à des
 „ principes solides qui les expliquent, & par-là
 „ s'est mis en état de les varier elles-mêmes,
 „ & de les étendre beaucoup plus loin, en sui-
 „ vant une analogie qui paroît très raisonna-
 „ ble (a).

L'Au-

(a) Avertissement du Traducteur, page VI.

L'Auteur n'a rien laissé à desirer sur tout ce qui peut faire connoître son Spécifique, ni sur la manière de le préparer & de s'en servir. Il nous apprend en même tems d'où provient le Goudron; par quelle voie, & comment il opère. Ce sont des détails auxquels nous renvoyons ceux de nos Lecteurs qui voudront en faire usage. Nous pourrions en dire trop pour ceux qui ne croient pas en avoir besoin, & dans un Extrait nous ne saurions en dire assez pour les autres.

Qu'on ne s'étonne pas que Mr. *Berkeley* ait donné tant d'étendue à son Ouvrage. L'Eau de Goudron n'est pas le seul objet de ses recherches. Il traite en même tems de l'Economie animale, de l'Analyse chimique, de l'organisation des Plantes, de la nature de leurs Sucs, des propriétés des Sels, des Huiles & des Baumes. Il donne sur cela une savante Théorie, toute fondée sur des Faits. Il examine ensuite les premiers Elémens des Corps, les Loix de la Nature, & l'harmonie générale qui règne entre les parties de l'Univers. Il porte son vol encore plus haut, & vous êtes tout surpris, sans que vous sachiez par quel enchantement cela s'est fait, de vous voir transporté tout à coup dans la région des idées pures, & dans les routes les moins fréquentées du Monde Intellectuel.

Quelque grande que soit la variété des objets qu'il parcourt, tout est cependant lié, & se soutient merveilleusement bien. D'abord tout paroît en désordre & dans une affreuse confusion, mais en redoublant un peu l'attention, vous remarquez un ordre & une symmétrie qui vous
sur-

surprend. L'entreprise est hardie, & marque un génie supérieur. Au-lieu de se renfermer dans la petite sphère de son premier sujet, il en franchit bientôt les bornes, & s'ouvrant insensiblement une plus vaste carrière, il monte par degrés jusqu'à la source des premières Vérités.

Avant que d'entrer dans aucun détail de ce qu'il établit, il est bon de donner au Lecteur une idée générale de son Système. Quoiqu'il parle le langage de ces Philosophes modernes, qui admettent du Vuide dans la Nature, & une Vertu attractive dans les Corps, il croit cependant que ces mêmes Corps n'ont en eux aucune force, aucun principe intérieur de mouvement. Tous les Phénomènes naturels, qui frappent nos yeux, sont l'effet immédiat de l'action de Dieu, réglée selon de certaines Loix. Il n'y a que les Esprits qui soient de vrais Agens, de vrais principes d'action. C'est en eux uniquement que réside un pouvoir proprement dit; eux seuls sont les vraies Substances, le Monde corporel n'ayant point une existence absolue, & ne devant être regardé que comme un assemblage d'apparences, comme un cours réglé de Phénomènes liés ensemble avec une admirable régularité, & soumis à un certain ordre que la Divine Sagesse a établi pour l'usage & la correspondance mutuelle des Etres intelligens.

Il fait voir contre les Matérialistes, que la Substance intelligente ne sauroit être une Substance visible & palpable, & que la Cause active, qui seule imprime le mouvement, ne doit pas être confondue avec l'Etre passif qui le reçoit. Suivant lui, le mouvement dans les Corps
n'est

n'est qu'une image, &, pour ainsi dire, l'ombre de ce pouvoir qui réside dans les seuls Esprits : il prouve ce pouvoir des Esprits, par celle même qu'il en est l'effet, & par-là il établit leur existence entièrement séparée de celle des Corps. Vous le voyez remonter sans cesse du Corps à l'Esprit, auquel il rapporte toutes ses recherches comme à leur véritable but. Dans les Loix fixes & constantes de la Nature il reconnoit la Liberté souveraine de leur Auteur. En privant la Matière de toute cette activité que d'autres Philosophes lui attribuent, il n'envisage ses divers Phénomènes que comme des signes & des expressions de la puissance & de l'intelligence d'un Etre parfaitement simple, immatériel, infini.

Tel est l'idée générale qu'on peut se former de son Système, si on l'envisage dans le sens le plus favorable ; car de la manière dont l'Auteur l'expose en divers endroits, il a quelque chose qui revolte, & il donne lieu à d'énormes difficultés, qu'il n'a pu résoudre lui-même, & qu'on ne résoudra peut-être jamais en adoptant ses Principes. Je ne sais pas même si les Théologiens ne seront pas un peu scandalisés de la Doctrine qu'il enseigne. J'extrairai fidèlement tout ce qui mérite le plus d'être remarqué, j'indiquerai même les principaux endroits où j'ai puisé, afin qu'on ne m'accuse pas de lui avoir attribué autre chose que ce qu'il enseigne en termes bien formels.

Il n'y a qu'un seul Agent dans l'Univers, & l'Instrument dont se sert cet Agent, c'est l'Ether, la Lumière, ou le Feu qui émane du Soleil.

Jeil. Il semble que les formes, les amas ou principes de la Vie végétative soient dans cette Lumière, qui fait dans le grand Monde la fonction des Esprits animaux dans le petit, savoir, *de servir d'Enveloppe, d'Organe subtil, de Véhicule à l'Agent (a).* Voilà donc le Feu ou la Lumière qui sert d'enveloppe à l'Agent, comme si l'Agent ne pouvoit rien opérer sans une enveloppe. Qu'on remarque bien ces expressions. Voyons maintenant ce que c'est que cet Agent.

Cet Agent c'est notre Ame, c'est celle des Animaux, c'est Dieu même, c'est l'Esprit infini. „ L'ordre & le cours des choses, joint à „ nos Expériences journalières, montre qu'une „ ne Ame gouverne l'Univers, & le meut en „ qualité d'Agent & de Cause proprement dite. La Cause subalterne, qui sert d'instrument à cette première, c'est le pur Ether, „ le Feu ou la Substance de la Lumière, qui, „ appliquée & déterminée par un Esprit infini, „ avec un pouvoir sans bornes & selon des règles fixes, exécute dans le grand Monde, „ ce que l'Ame humaine, avec un pouvoir & une intelligence limitée, opère dans le petit. „ La Raison ni l'Expérience ne nous manifestent aucun autre Agent, ou Cause efficiente, que l'Ame ou l'Esprit (b) ”.

Il n'y a ni Agens, ni Causes corporelles. La Substance ignée, qui donne le branle à tout, qui produit tous les effets, n'est elle-même qu'un moyen, un instrument employé par l'Ame de l'Univers. Le Mouvement n'est non plus

(a) Page 36.

(b) Page 125.

plus qu'une *Passion* ; il n'est cause de rien, il ne produit proprement rien (a). Dans l'Homme la Flamme vitale, l'Esprit animal est l'instrument, au moyen duquel l'Ame agit & se manifeste elle-même dans les mouvemens du Corps. Dans le grand Monde, le Feu du Soleil est aussi l'instrument dont se sert l'Esprit infini pour le faire agir & le diriger. L'Auteur avertit que toutes les fois qu'il parle de force, de pouvoir, de vertu & d'action, comme subsistant dans un Etre étendu, corporel, ou mécanique, il n'emploie ces expressions que pour se conformer au langage établi, il ne veut pas qu'on les prenne dans un sens propre & réel (b). Il n'y a donc d'autres Causes de tout ce qui arrive dans l'Univers, que l'Esprit infini & les Ames particulières. Ces Causes agissent donc par elles-mêmes, elles sont les Causes efficientes de tout, & elles doivent par conséquent intervenir dans toutes sortes de changemens & de révolutions. Ces conséquences découlent nécessairement des Principes de l'Auteur.

Pour donner du poids à cette Hypothèse, l'Auteur a fouillé dans ce que l'Antiquité nous a laissé sur cette matière, & cite en sa faveur le témoignage des plus grands Philosophes. *Aristote* regardoit la chaleur, qui anime les Corps vivans, comme quelque chose de céleste & de divin, dérivé de ce pur Ether, auquel il croyoit la Divinité incorporelle intimement unie, ou sur lequel il la faisoit agir immédiatement. Les

Pla.

(a) Page 127. (b) Ibid. & suiv.

Platoniciens disoient que l'Entendement résidoit dans l'Ame, & l'Ame dans un Véhicule éthérée; & que comme l'Ame est une Nature moyenne, qui fait l'union de l'Intellect avec l'Ether, de même l'Ether étoit une autre Nature moyenne, propre à lier l'Ame avec les Corps grossiers. *Galien*, en reconnoissant l'Ame incorporelle, enseigne qu'elle a pour Enveloppe ou Véhicule immédiat, un Corps d'air ou de feu, par l'intervention duquel elle met les autres Corps, & en est réciproquement affectée. „ Cet
 „ habit de l'Ame, dit *Mr. Berkeley*, soit qu'on
 „ l'appelle pur Ether, ou Véhicule lumineux,
 „ ou bien Esprit animal, semble n'avoir été au-
 „ tre chose que le Principe qui agit sur les or-
 „ ganes grossiers, en la façon qu'il y est déter-
 „ miné par l'Ame, dont il reçoit immédiate-
 „ ment son impression, & en laquelle réside
 „ proprement & véritablement la force mou-
 „ vante. *Platon* parloit de l'Esprit ou de l'A-
 „ me, comme d'un Cocher qui mène un Char.
 „ Ce Char n'est pas mal nommé *ἀσώματος*, *ἀσ-
 „ ματος*, une Voiture lumineuse ou éthérée: ter-
 „ mes qui expriment bien la pureté, la légè-
 „ resse, la subtilité, l'agilité de cette Substance
 „ déliée & céleste, en quoi l'Ame réside &
 „ opère immédiatement. C'étoit un Dogme
 „ favori des *Stoïciens*, que le Monde est un A-
 „ nimal, & que la Providence qui le gouver-
 „ ne, y fait la même fonction que l'Ame ra-
 „ sonnable dans l'Homme. Mais aussi vou-
 „ loient-ils que cette Providence ou cette A-
 „ me residât dans le Feu, y fût immédiatement
 „ présente, qu'elle y habitât, & qu'elle agit
 „ par

, par son entremise (a)".

L'Auteur ne se borne pas à ces autorités. Il nous apprend que les *Mages* enseignoient que Dieu a pour Corps la Lumière, & la Vérité pour Ame. Selon les Oracles Chaldéens, toutes choses sont gouvernées par un Feu intellectuel. Il joint à ces autorités le témoignage même des Ecrivains Sacrés. On lit dans les Pseaumes: *Tu es vêtu de Lumière comme d'un Habit.* Un autre trait remarquable, c'est celui où il est dit, que *Dieu fait ses Ministres flamme de Feu.* Il paroît par un grand nombre de passages que l'Etre Suprême se rendoit présent d'une façon particulière, & se manifestoit dans l'Elément du Feu. Les apparitions Divines se firent par Feu, dans un Buisson ardent, sur le Sinai, dans le Tabernacle, dans les Langues divisées. La Divinité nous est souvent représentée comme descendant dans un Feu, environnée de Feu, ou ayant un Feu qui la précède. Les Anges, les Chars y paroissent entourés de Feu, de Lumière & de Splendeur. Dans la Vision de *Daniel*, le Trône de Dieu paroît semblable à une Flamme, & ses Roues comme un Feu brulant. Une flamme de Feu y sort de devant lui. Dans la Transfiguration, les Apôtres virent le Visage de notre Sauveur, brillant comme le Soleil, & ses Vêtemens blancs comme la Lumière. Ce fut aussi d'une Nuée resplendissante, ou d'un Corps de Lumière, que sortit la Voix qu'ils entendirent; & il n'y a que peu de Siècles qu'on soutenoit dans l'Eglise Greque que cette Splendeur étoit

(a) Page 139, 5^e suiv.

étoit Divine , incréée , & la Gloire même de Dieu , comme on le peut voir dans l'Histoire qu'a écrite l'Empereur *Jean Cantacuzène*. Les Chinois Lettrés adorent le *Tien* , sous l'idée d'un Ether vivant ou intelligent , du *πῦρ σοφον* des *Chaldéens* & des *Stoïciens* (a).

Ces autorités sont plus que suffisantes pour confirmer l'Hypothèse de l'Auteur. Rien n'agit donc dans le cours visible de la Nature.

„ Tous les divers mouvemens , soit des autres
 „ parties du Système de la Nature , qui ne sont
 „ pas l'effet de quelque volonté particulière ,
 „ semblent naître de la même Cause générale
 „ qui fait végéter les Plantes , savoir de l'E-
 „ ther , mu par un Esprit intelligent (b)”. Tel
 est le précis de ce qu'il dit en cent endroits , en
 cent manières différentes ; car son Ouvrage est
 tout plein de répétitions.

Pour faire mieux sentir la différence qu'il y a entre l'Esprit & le Corps , entre l'Esprit infini & l'Ame d'un Animal , il fait cette remarque : que „ le Corps étant l'opposé de l'Es-
 „ prit , l'idée que nous nous formons de l'Es-
 „ prit , consiste dans la pensée & dans l'action ;
 „ & celle que nous avons du Corps , dans la
 „ résistance. Par-tout où il y a un pouvoir réel ,
 „ il y a un Esprit ; par-tout où il y a résistan-
 „ ce , il y a incapacité , ou manque de pouvoir ,
 „ c'est-à-dire négation d'Esprit. Nous sommes
 „ engagés dans un Corps , c'est-à-dire , char-
 „ gés d'un poids , retenus par une résistance.
 „ A l'égard d'un Esprit parfait , il n'y a rien de
 „ dur

(a) Page 147 , & suiv. (b) Page 220.

„ dir ni d'impénétrable. Rien ne résiste à la
 „ Divinité ; aussi n'a-t-elle point de Corps.
 „ Ainsi l'Etre Suprême n'est point uni à l'U-
 „ nivers, comme l'Ame de l'Animal l'est à son
 „ Corps ; union qui implique nécessairement
 „ quelque défaut, soit que vous regardiez le
 „ Corps comme un instrument, soit que vous
 „ le regardiez comme un poids & un obstacle
 „ perpétuel ”.

Voilà maintenant le Système de Mr. Berke-
 ley assez connu. Mais dans quels embarras ne
 jette-t-il pas ? De quelque manière que vous
 l'envisagiez, quelque adoucissement que vous
 lui donniez, Dieu sera toujours l'Auteur im-
 médiate de tout le Mal Physique qu'il y a dans
 le Monde ; sentiment horrible, & qui repugne
 entièrement à l'idée qu'on doit se former d'un
 Etre parfait. Vous ne sauriez parer la difficul-
 té, si vous ne reconnoissez dans la Nature des
 Forces mouvantes, qui influent continuelle-
 ment sur tous les Corps de l'Univers, sans le
 concours immédiat d'un Esprit infini. Dieu est
 bon, & il ne sauroit être l'Auteur du Mal.
 Mais il y a du Mal dans le Monde. Quel est
 donc l'Auteur, quelle est la Cause de ce Mal ?
 Puisque Dieu n'en sauroit être l'Auteur, il faut
 de toute nécessité que la Cause, la raison du
 Mal soit hors de lui. Mais où la trouver cette
 raison du Mal, si ce n'est dans l'existence des
 Corps, dans leurs actions, dans leurs forces.
 Lorsque nous voyons un Volcan, tel que le
Vésuve, lancer continuellement des pierres ron-
 ges de feu, le mettre aux campagnes, aux édi-
 fices, détruire entièrement des Villes & des Vil-

lages par le torrent de les matières liquéfiées, & donner quelquefois la mort à des milliers d'Hommes, comme il arriva en 1631, dirons-nous que Dieu est lui-même l'Auteur immédiat de tous ces desordres? Dirons-nous qu'il agit lui-même dans ce Volcan depuis plus de mille ans, & que par le moyen de l'*Esber* ou du *Feu* souterrain il communique le mouvement nécessaire aux matières qu'il fait sortir de ce goufre avec tant de force & d'impétuosité.

N'est-ce pas aussi une chimère de prétendre que notre Âme soit la Cause immédiate de tous les mouvemens de notre Corps? L'expérience nous démontre qu'elle agit sur le Corps; mais il n'est pas moins constant que le Corps agit aussi sur elle, & qu'il y a par conséquent dans la Machine du Corps humain, une force active, une force mouvante, qui n'est point l'effet immédiat d'un Être immatériel. Toutes les fonctions vitales, tant dans l'Homme que dans les Animaux, ne sont-elles pas produites par le mouvement constant & régulier d'une Machine douée de ressorts & d'organes faits avec un art merveilleux? Ce n'est pas mon Âme qui donne le mouvement à mon Cœur, qui envoie le Sang dans toutes les extrémités de mon Corps, & qui le ramène ensuite vers le Cœur. Ce n'est pas elle qui produit & entretient ce mouvement continu & alternatif de compression & de dilatation dans les Pouvmons. Elle ne donne point ses ordres pour la digestion des Alimens dans l'Estomac, dans les Intestins, ni pour la formation du Chyle dans les Vaisseaux lactés, ni pour celle des autres Liqueurs dans les

Fuillet, Août & Septembre, 1745. 15

les différentes routes qu'elles prennent. Forme-t-elle la Bile, les humeurs de l'Oeil, & une infinité d'autres, qui se filtrent dans des Glan- des & dans des Vaisseaux d'une petite infinité? Préside-t-elle à tout ce qui se passe dans le Cerveau, dont l'économie & la structure admirable lui sont entièrement inconnues? Y donne-t-elle ses ordres pour la distribution des Esprits animaux, qui donnent le branle aux organes & aux parties, dont le jeu ne dépend nullement de la volonté? Est-ce elle qui forme les membres de l'Embryon dans l'Oeuf qui le renferme? Conduit-elle cet Oeuf de l'Ovaire dans les Trompes, & des Trompes dans la Matrice, où il doit s'enter & prendre racine? Rien de tout cela n'est l'ouvrage de l'Âme, elle n'y contribue en rien, c'est même pour elle un mystère.

Si l'Âme, aidée du *Véhicule* qu'on lui donne ici pour *Envelopse*, est le seul *Agent*, la seule *Cause efficiente* de tout ce qui se passe dans notre Corps, elle est donc aussi la cause de toutes les maladies qui viennent d'un principe interne, & elle devient son propre Bourreau en détruisant son Tabernacle. Croyez-moi, l'Âme est trop intéressée à la conservation de son Corps, pour chercher à le détruire; elle ne s'en sépare presque jamais volontairement, & lorsqu'elle le fait, ce n'est que par un coup de désespoir, & pour éviter de plus grands maux. Jetez les yeux sur toutes les classes des Animaux, passez en revue tous les Êtres qui ont vie & sentiment, vous n'en trouverez aucun qui ne cherche le plaisir, qui ne fuie la douleur

& la mort. S'aimer, chercher son bien-être, c'est le propre de l'Homme, c'est son instinct, c'est celui de tous les Animaux. Les maux qui leur arrivent, viennent donc du dehors, ce n'est point l'Ame qui les produit.

Dans le Sommeil est-ce l'Ame qui agit sur le Corps ou le Corps sur l'Ame? Elle n'est plus alors maîtresse d'elle-même, de ses pensées, de ses réflexions; elle ne gouverne plus, elle est gouvernée, elle est tenue sous le joug par une puissance étrangère, qui certainement est douée de force & d'activité. Ce n'est pas Dieu qui la trompe, à l'aide de son *Ether*; on ne dira pas non plus qu'elle devienne le jouet de quelque Esprit malin; il faut donc que ce soit son propre Corps qui agit sur elle sans son consentement. Voilà donc & le *Cocher* & le *Char* de *Platon*, ou l'*Ame* & son *Véhicule* (a) emportés au-delà de la sphère de leur domination par une force supérieure. Dans le sommeil, dans l'ivresse, dans le délire, notre pauvre Ame n'a pas plus de pouvoir sur elle-même, qu'en auroit un Homme attaché à une aîle de Moulin, ou à une Girouette, qui tourneroit rapidement au gré du vent.

Je voudrois bien savoir ce que c'est que ce *Véhicule*, cette *Enveloppe*, cet *Organe*, que Mr. *Berkeley* donne à l'Ame pour la faire agir. Il dit nettement en divers endroits de son Ouvrage, que cet Organe n'est autre chose qu'une *Flamme vitale*, ou les *Esprits animaux*, lesquels lui servent d'instrument pour exercer son empire sur le Corps, de même que Dieu emploie l'*Ether*,

(a) Voyez ci-dessus, page 50.

ther où le *Feu du Soleil* lorsqu'il lui plaît d'exciter quelque mouvement particulier dans l'*U-nivers*.

Voilà donc l'Ame de notre Evêque de *Cloy-ne* renfermée dans une *Coque*, sous la forme de *Nymphe* ou de *Chrysalide*, à la manière des Vers à soie, lorsqu'ils ont quitté leur fourreau. Ou bien, si vous voulez, la voila emprisonnée dans une *Coquille*, qu'elle traîne par-tout avec elle, comme font les Huitres & les Limaçons. Belle découverte! Plaisante imagination! Un Poète auroit pu hasarder cette pensée, en faisant le Roman de l'Ame; mais conceit-on qu'elle puisse être le fruit & le résultat des profondes méditations d'un Philosophe Ecclésiastique? Je vous avoue que j'en suis surpris, & je connois des Gens fort graves qui en ont bien ri.

Parlons sérieusement. Sur quel fondement Mr. *Berkeley* donne-t-il à l'Ame une Enveloppe? Il ne sauroit jamais prouver qu'elle en ait une, & il ne lui sert de rien d'alléguer en sa faveur le témoignage de l'Antiquité. Une bonne raison auroit mieux valu que l'autorité de cent Philosophes, dénuée de preuves. Sommes-nous obligés de croire que l'Ame réside dans un *Véhicule éthérée*, ou qu'elle ressemble à un *Cocher qui mène un Char*, parce que le Divin *Platon* se l'est imaginé. Il enseignoit aussi qu'il y a trois sortes d'Ames dans l'Homme, l'*irascible*, qu'il plaçoit dans la Poitrine; la *concupiscible*, qu'il faisoit résider dans les Entrailles, & la *raisonnable*, qu'il perchoit dans la Tête. Cette dernière Ame n'étoit, selon lui,

qu'une portion de l'Âme universelle , & cette Âme universelle étoit comme une troisième chose en Dieu. N'auroit-il pas mieux fait d'avouer son ignorance sur cet article, que de débiter de pareilles chimères?

Supposons cependant pour un moment, que l'Âme ait un *Véhicule*, ou qu'elle soit renfermée dans une espèce d'*Enveloppe*. Quel avantage en retirera-t-elle? En fera-t-elle mieux ses fonctions? Un Homme, qui seroit enfermé dans un Sac, auroit-il plus de pouvoir sur les objets qui l'environnent, que s'il se trouvoit en pleine liberté? Si vous dites que cette Enveloppe est composée d'Esprits animaux, vous l'exposez à être emportée successivement dans toutes les parties du Corps, tantôt de la tête aux pieds, tantôt des pieds à la tête, ou ailleurs, suivant les loix de la circulation. Les Humeurs du Corps humain ne sont presque jamais en repos, elles n'ont point de place fixe. Le mouvement des Esprits animaux est encore plus rapide. Le moindre acte de la Volonté, la moindre impression d'un objet, accélère ce mouvement, & les transporte en un instant d'une partie du Corps à l'autre. Il n'y auroit donc plus alors de *Sensorium* fixe, que l'on dit être l'endroit du Cerveau où l'Âme fait sa résidence, & où elle reçoit toutes les impressions des objets. Ce *Sensorium* seroit tantôt au Cœur, tantôt au Foie ou à la Rate, dans les Poumons, dans l'Estomac, dans les Intestins, par-tout enfin où l'Enveloppe de l'Âme seroit entraînée. Un Homme, à qui on auroit coupé la main, ne seroit plus qu'un Corps sans Âme, si malheureusement

sement l'Enveloppe de l'Âme se fût trouvée dans la main au moment de cette terrible opération. Voyez, je vous prie, quelles absurdités naissent de l'Hypothèse de notre Evêque.

Mais ce n'est pas encore tout; voici un autre inconvénient. Lorsqu'un Homme vient à mourir, comment son Âme peut-elle sortir de son Corps? Suivant la bonne Physique, la mort du Corps n'est autre chose qu'un défaut de mouvement dans les Liquides, causé par le dérangement de quelques ressorts, qui empêche le jeu des principaux organes de la Machine hydraulique. Le dernier vivant, c'est le Cœur; dès qu'il cesse de battre, de se dilater & de se contracter, tout le jeu de la Machine cesse dans les autres organes, & l'Âme prend sur le champ son congé. Or comment s'en ira-t-elle, cette Âme, si elle est enfermée dans son Enveloppe? On ne peut pas dire qu'elle rompe ses liens pour être plus libre, puisqu'il n'y a point de Substance spirituelle à qui Mr. Berkeley ne donne un fourreau, pour lui servir de Véhicule & d'instrument pour agir. Veut-elle sortir avec son Enveloppe, il faut qu'elle le fasse ou tandis que le Cœur bat encore, & que le Sang circule, ou lorsqu'il n'y a plus de mouvement ni dans le Cœur, ni dans le Sang. Si vous dites qu'elle sort avant la mort du Corps, le Corps peut donc vivre sans Âme, ce qui est absurde, dans la supposition qu'il n'y a point de Corps humain vivant sans Âme. Si vous dites qu'elle diffère son départ jusqu'au moment qu'il n'y ait plus ni balancement dans le Cœur, ni circulation dans le Sang, voilà l'Enveloppe aux ar-

rêts

rêts avec l'Ame qu'elle contient, la voila dans un état à ne pouvoir sortir de prison, du moins pour un tems, jusqu'à ce que les parties du Corps venant à se dissoudre, elle trouve moins d'obstacles à se dégager & à se rendre au lieu de sa destination.

Il y a d'autres armes pour foudroier cette Hypothèse; mais ce que je viens d'en dire doit suffire pour faire voir tout le ridicule des conséquences qu'on peut en tirer naturellement. L'idée que s'en sont formée Messieurs *Bayle & le Clerc*, n'est pas plus avantageuse. „ *Mr. Cud-*
 „ *worth*, dit *Mr. Bayle*, nous apprend que ceux,
 „ qui voulurent satisfaire aux objections que
 „ l'on fonde sur ce que l'Ame change de lieu
 „ (car elle quitte le Corps quand un Homme
 „ meurt), suposèrent qu'il y a une portion de
 „ Matière très subtile qui est le *Véhicule* per-
 „ pétuel de l'Ame; mais *Mr. Le Clerc* obser-
 „ ve, avec beaucoup de raison, que cela ne
 „ leve point la difficulté, puisqu'on peut fai-
 „ re, par rapport à ce Véhicule de l'Ame, les mê-
 „ mes instances que l'on avoit faites par rapport
 „ au Corps qui meurt, ou qui se sépare de l'A-
 „ me. On ne peut nier que ce Véhicule ne
 „ change de lieu; il transporte donc son Ame
 „ tantôt ici, tantôt là; elle passe donc réellement
 „ d'un lieu en un autre, & il ne serviroit de
 „ rien de dire que le Vin d'un Tonneau demeu-
 „ re toujours dans le même lieu, quoique le
 „ Tonneau soit transporté d'une Province en
 „ une autre. Ce n'est qu'à certains égards que
 „ le Vin garde toujours la même place; ce
 „ n'est, dis-je, qu'à l'égard du Tonneau; mais,
 „ ab-

„ absolument parlant, il est mu & transporté ;
„ il acquiert de nouvelles relations locales à tous
„ les autres Corps ; ce qui ne peut convenir à
„ une chose non étendue ”.

C'est pour parer ces difficultés que Mr. *Quenz* a recours à d'autres suppositions, dans son *Essai d'un Système nouveau concernant la nature des Etres Spirituels*. Il établit & tâche de démontrer qu'il n'y a aucun Etre qui ne soit étendu, & que Dieu même est un Etre réellement étendu, quoique d'une manière incompréhensible ; que tout ce qui n'a aucune étendue n'est qu'une pure fiction de l'Esprit, un Etre de raison ; que l'étendue de l'Ame réside dans un Corps invisible, impalpable à nos sens grossiers, & indivisible ; que la Puissance active & passive de l'Ame résulte du Souffle Divin, dont Dieu a animé le premier Homme ; que ce Souffle Divin n'est pas une Substance ou un Principe actif par lui-même, mais un mode, une modification, ou plutôt une émanation immédiate & constante de la Divinité même, sans que pour cela elle perde rien de sa Substance réelle ; que ce Souffle donne le mouvement & la vie à tous les Etres dont l'Univers est composé ; que la Propagation des Ames humaines se fait, quant au Corps invisible, par *formation*, &, quant au principe de vie, par *communication* ; que la différence qu'il y a entre l'Homme & les Bêtes, consiste principalement dans la faculté de former des idées abstraites nominales ; que l'Immortalité de l'Ame est uniquement fondée sur la volonté & la toute-puissance de Dieu ; que l'Espace immense est une suite de l'existence & un

un domaine éternel de l'Etre Suprême ; que l'Ame est passive dans la réception des idées qui lui viennent du dehors, & active en formant les idées abstraites nominales ; que ce qu'on appelle *Mouvement*, le Mouvement local, est un effet ou une modification de la Puissance qui réside originairement dans l'Etre Suprême, & qui en est l'unique source ; que tous les Mouvements des Corps insensibles procèdent immédiatement & uniquement de cette Puissance, &c. Ce Système de Mr. *Quenz* a quelques avantages sur celui de Mr. *Berkeley* ; mais il ne leve pas encore toutes les difficultés, & il en fournit même de nouvelles, comme il paroît par le grand nombre d'objections qu'on lui a faites, & dont il prétend avoir donné la solution.

Un Homme sage & réservé dans ses décisions, dira sur tout cela ; que nos lumières sont trop bornées pour déterminer de quelle manière un Etre pensant agit sur les Corps. Dieu étant tout-puissant, comment ose-t-on dire qu'il ait besoin d'un *Feu*, d'un *Véhicule*, qu'il lui serve d'*instrument* pour faire tout ce qu'il fait ? Est-ce à l'aide du *Feu* qu'il a tiré le Monde du néant ; il n'y en avoit point. Dieu veut, & la Nature exécute ses ordres, sans que nous sachions comment elle agit en conséquence de cette Volonté. A l'égard de l'Ame, nous ne connoissons ni sa nature, ni la manière d'opérer. La supposer spirituelle, & lui donner une *Enveloppe*, comme pour la tenir chaudement & l'empêcher de s'évaporer, c'est une pensée tout-à-fait burlesque & peu digne d'un Philosophe.

L'Ouvrage de notre Auteur est tout plein de sem-

Juillet, Août & Septembre, 1745. 63
semblables paradoxes, & ce sont peut-être ces
paradoxes qui ont fait tant parler de lui en An-
gleterre, & qui ont excité la curiosité du Pu-
blic. En voici quelques autres.

La prédilection de Mr. Berkeley pour son
Feu libéré est si grande, qu'il lui attribue pres-
que tout ce qui arrive dans l'Univers sous la
direction de l'Être Suprême. C'est ce Feu qui
contient les Semences, les Causes naturelles, ou
les Formes de toutes les productions sublunaires
(a). C'est à la diversité des particules de cet
Élément qu'il faut rapporter les diverses Odeurs
qu'exhalent les Végétaux (b). La raison qu'il
en donne, c'est que les Couleurs étant produi-
tes de la séparation des rayons de la Lumière,
suivant les découvertes de Newton, „ les qua-
„ lités spécifiques des Sucres des Plantes paroîs-
„ sent devoir aussi être virtuellement ou émi-
„ nemment renfermées dans la lumière de cet
„ Astre, & se développer actuellement par la
„ séparation que savent faire de ses rayons, les
„ divers tuyaux capillaires qui les attirent &
„ s'en imbibent, d'où résultent certaines Odeurs,
„ certaines qualités, à peu près comme de tels
„ ou tels rayons réfléchis résultent telles ou
„ telles couleurs (c).

Il faut avouer que voilà une plaisante origi-
ne des Odeurs. Suivant ce beau Système, tout
esprit qui sort des Baumes ou des Huiles des
Végétaux, & qui produit les Odeurs, n'est au-
tre chose que le Feu même du Soleil, & la diver-
sité des Odeurs dépend de la manière dont les
par-

(a) Page 36, 134. (b) Page 33, 134. (c) Page 34.

particules de ce Feu sont attirées dans les Tuyaux capillaires. Apparemment que les Odeurs, qui exhalent des Corps des Animaux, seront aussi produites par la même cause. Comme il y a bien des Odeurs dans le Monde, il faut qu'il y ait une prodigieuse variété d'attractions dans les Corps odoriférans. Il n'est pas besoin d'Expériences pour faire ces sortes de découvertes ; avec de l'imagination & un certain tour d'esprit, un seul Homme parviendrait bientôt à former un Cours complet de Physique.

C'est un sentiment assez généralement reçu aujourd'hui, que Dieu a formé dès le commencement du Monde toutes les *Semences*, tous les *Elémens* des Corps, & qu'il n'y a dans toute la Nature aucune Génération proprement dite, mais un simple développement des parties de chaque Élément. On prouve la nécessité de ces Elémens par cette considération, que les différentes Espèces des Corps animés ou inanimés sont toujours invariablement les mêmes, & qu'il ne s'en forme point de nouvelles. Cette Hypothèse si raisonnable n'est pas du goût de Mr. *Berkeley* ; & la raison qui le porte à la rejeter, c'est que „ sur ce pied-là, la structure „ industrieuse des Plantes & des Animaux, qui „ naissent chaque jour sous nos yeux, ne requiert actuellement, pour la produire, l'exercice d'aucun art, ayant été déjà formée dès „ l'origine du Monde”. On lui accorde volontiers cette conséquence. Les Elémens une fois formés avec un art merveilleux, il n'est plus besoin de l'exercice d'un nouvel art pour les produire ; il suffit que Dieu les ait fait tels, qu'ils puissent

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 65

puissent se conserver jusqu'au moment de leur développement, dans les Matrices qui conviennent à chacune de leurs espèces.

Au défaut de ce Système, notre Evêque en propose un autre. Mais quel Système! Vous n'avez jamais rien vu de si singulier. Il vachercher les Elémens des choses dans le Soleil même, dans la *Lumière*, ou le *Feu élémentaire*; delà il les fait descendre dans leurs Matrices, où ils se dévelopent par l'opération immédiate d'un *Esprit* (a). „ Comme les Formes des
„ choses, dit-il, ont leur existence idéale dans
„ l'Intellect, de même il semble que les *Se-*
„ *mences* aient leur existence naturelle dans la
„ *Lumière*, Milieu hétérogène, dont les par-
„ ties diffèrent l'une de l'autre par diverses qua-
„ lités qui se manifestent aux Sens (b)”.

Il s'exprime ailleurs d'une manière encore plus précise sur cet article. Il prétend que pour expliquer ce *Feu vivant*, cette *Pépinière vivante du Monde*, & semblables expressions de l'ancienne Philosophie, il faut „ les entendre de la
„ *Lumière*, ou du *Feu élémentaire*, dont on
„ fait que les parties sont hétérogènes, & dont
„ rien n'empêche d'en suposer quelques-unes
„ organisées, lesquelles, malgré leur étonnan-
„ te petitesse, contiendront les *premières Se-*
„ *mences*, qui, reçues & façonnées dans les
„ Matrices convenables, se développeront & se
„ manifesteront par degrés, croissans toujours,
„ jusques à ce qu'elles aient atteint la juste me-
„ sure de grandeur qui convient à leur Espè-

„ cc.

(a) Page 244.

(b) Page 191.

Tome XXXV. Partie I.

E

„ ce. Ne pourroit-on pas croire, conformé-
 „ ment aux idées de cette Philosophie, qui don-
 „ noit beaucoup de part dans la production des
 „ choses aux Influences célestes, que ce *Sémi-
 „ naire éthérée* transmet aux Plantes, aux A-
 „ nimaux, les premiers Principes, les *Stamina*,
 „ ou ces *Animalcules* que *Platon* dans son *Ti-
 „ mée* dit être invisibles pour leur petitesse ;
 „ mais qui, semés dans le terroir qui leur est
 „ propre, se gonflent, se dévelopent graduelle-
 „ ment, & enfin se produisent au jour sous la
 „ forme où nous les voyons. Plusieurs Phi-
 „ losophes dans ces derniers tems ont fait revi-
 „ vre cette opinion, sans peut-être savoir com-
 „ bien elle est ancienne, ni qu'on la trouve dans
 „ *Platon*”. Mr. *Berkeley* rejettoit tout-à-l'heu-
 re la préexistence des *Elémens* des Corps, &
 voila qu'il l'admet ici ; mais en suposant tou-
 jours que ces Elémens viennent originairement
 du *Feu éthérée* ou de la Lumière du Soleil, ce
 qu'il ne prouvera sûrement jamais. Suivant cet-
 te ingénieuse Hypothèse, les Hommes, les A-
 nimaux, les Végétaux, ont dû avoir fait leur
 premier séjour dans le Soleil, avant que de ve-
 nir ramper sur la Terre ; car ce *Feu*, qui est le *Sé-
 minaire* de tous les Corps primitifs, a sa sour-
 ce dans cet Astre.

Il est démontré par un grand nombre d'Ex-
 périences que les Elémens des Corps ne sau-
 roient être changés en d'autres Elémens d'une
 nature différente. Le Feu ne se changera jamais
 en Air, ni l'Air en Feu. On ne fera point d'Eau
 avec de la Terre, & la Terre ne se transforma-
 ra point en Eau. Il en est de même de tous les
 autres

autres Corps. Avec du Fer vous ne ferez point d'Or, & vous ne convertirez point l'Or en Fer. Les premiers Elémens des Corps sont immuables, indestructibles.

Ce Principe est constant. Cependant Mr. Berkeley, qui souvent est en contradiction avec lui-même, parle de l'Air & du Feu, comme s'ils changeoient quelquefois de nature. Il dit en plus d'un endroit, que l'Air n'est point *un Elément par & simple, un Elément à part*, ce sont ses propres termes; & parce qu'il y a dans l'Air des Corps étrangers, il prétend que ces Corps deviennent Air, en aquérant de l'élasticité & de la volatilité (a). Il dit ailleurs (b) que l'Air ne paroît autre chose, que des Vapeurs & des Exhalaisons rendues élastiques par le Feu; ce qu'il repète à la page suivante en ces termes: *l'Air n'est réellement autre chose que les particules des Corps humides & secs, volatilifées & rendues élastiques par le Feu*; & plus bas il enseigne encore que *l'Eau se change en Air* (c). Il s'imagine aparemment que ces petits Corps déliés & extrêmement légers, qu'on voit flotter dans une Chambre, & qui semblent y prendre leurs ébats, lorsqu'on y fait entrer un rayon de Lumière, ne sont que de l'Air; erreur grossière, dans laquelle il ne seroit point tombé, s'il eût eu quelque idée de cette partie de la Physique expérimentale, dont il témoigne ne pas faire grand cas.

Il tient le même langage à l'égard du Feu même,

(a) Voyez sur-tout les pages 121 & 123.

(b) Page 162.

(c) Page 250.

même, son Elément favori, qu'il convertit en Air. *Un degré de Feu*, dit-il, *entretient la fluidité de l'Eau, un autre degré le change en Air élastique (a)*. On voit bien que cette proposition vient d'un Auteur accoutumé à se promener dans la vaste étendue du Pais des Conjectures. Un Philosophe, qui ne s'occupe que de belles & sublimes idées de Métaphysique puisées dans les Ouvrages du divin *Platon* ou du sage *Socrate*, s'égare presque à chaque pas qu'il fait, lorsqu'il veut se mêler de Physique. Ce changement du *Feu* en *Air* est une pure chimère. Je dis que le Feu ne se convertit jamais en Air, ni l'Air en Feu, ou en quelque autre Elément; & si l'on est curieux de voir sur cela des preuves sans nombre, on n'a qu'à consulter les *Elémens de Chimie* du célèbre Professeur *Boerhave*, & sur-tout les recherches qu'il a faites sur le Feu, sur l'Air, sur l'Eau, sur la Terre, & sur les Dissolvans. C'est peut-être la source de Physique expérimentale la plus pure que nous ayons. Le résultat des *procédés* chimiques de ce Médecin sur le Feu, est que cet Elément demeure toujours le même; qu'il est ingénérable & indestructible; qu'il ne peut, ni engendrer un nouveau Feu, ni naître où il n'étoit pas; qu'il peut saisir, pousser, & diviser d'autres Corps, ou s'y engager, & s'y emprisonner; mais qu'il ne peut, ni se convertir en d'autres natures, ni rien convertir en la sienne; qu'autrement tout seroit devenu Feu, depuis six mille ans que le Feu brule.

Cette

(a) Ibidem.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 69

Cette même indestructibilité que Mr. *Boerhave* démontre dans le Feu, il la fait apercevoir dans l'Air, dans l'Eau, dans la Terre, dans le Sel & dans les Métaux. Il prouve par mille expériences la proportion admirable, qui met ces matières en état d'agir conjointement ou séparément, & de diversifier les effets de la Nature. Mais cette diversité n'est qu'un changement de place, & non une génération de choses qui ne fussent pas auparavant, ni un changement intime de configuration des parties élémentaires, ni une transmutation d'une Substance simple en une autre. Le fond de chaque Élément est hors de prise, & le mouvement n'attaque que les dehors. Ainsi, l'Air élargi, ou comprimé, & mis plusieurs années de suite à telle épreuve qu'on voudra, conserve son ressort, sa fluidité & sa nature spéciale. Il entre par-tout, fait partie de la substance des Mixtes où il entre, mais sans déchet, sans altération. On convient que l'Air est un magasin de toutes sortes de matières ; mais elles n'y font que flotter, & ne deviennent jamais Air, comme le prétend Mr. *Berkeley*. Ces matières peuvent former divers accroissemens par leur dépôt, & tromper tous les yeux par une apparence d'augmentation de substance, par une apparence de germination, ou de conversion d'Elémens, tandis qu'il n'y a qu'un rapprochement de natures auparavant subsistantes, mais distinctes & masquées l'une par l'autre.

Ce qui a pu tromper Mr. *Berkeley* à l'égard de l'Eau, qu'il croit aussi *se changer en Air*, c'est que l'Eau est universellement unie à l'Air ;

qu'elle y est dispersée, suspendue comme une Mer supérieure, mais raréfiée & élevée jusques bien au-delà des Nuages; qu'elle y monte dans une quantité d'autant plus grande, que l'Air est plus sec & plus pur. Mr. *Baerhava* fait voir que l'Eau, par la soustraction du Feu qui la rend fluide, peut devenir Neige, Grêle, Givre, ou Glace; mais sans cesser d'être Eau. Quant à la Terre, le même Auteur prétend qu'elle n'est ni moins simple, ni moins persévérante en sa nature. Il fait voir que *Boyle* & *Newton* se sont mépris, le premier en pensant que la Terre se pût changer en Eau, ou que l'Eau se pût convertir en Terre; & le second en croyant que la Terre pouvoit être changée en Feu.

Il y a des Vérités qu'on ne sauroit guère se dispenser de reconnoître, quoiqu'on ne puisse les démontrer par l'Expérience. Telle est la Doctrine du *Vuide*, que l'on nomme encore l'*Espace pur*, ou le *Lien absolu*. Cet Espace, suivant la définition qu'on en donne, est une *Etendue similaire*, ou *homogène, uniforme, continue, immobile, indivisible, immuable, pénétrable, sans aucune résistance, infinie, éternelle* même, comme le prétendent quelques Philosophes, enfin le *Vase universel qui contient toutes les choses créées*. Mr. *Berkeley* ne veut point du tout reconnoître d'*Espace réel* dans la Nature; & la raison qu'il en donne, c'est que les propriétés, qu'on lui donne, conviennent aussi au *Néant*; car le *Néant*, dit-il, *n'a point de bornes, il ne peut être ni mu, ni changé, ni divisé; il ne sauroit être ni créé, ni détruit (a)*.

truit (a). Il ne fait pas attention que le *Rien*, ou le *Néant*, n'est qu'une négation de l'existence, & qu'il n'a par conséquent aucune propriété. Je n'ai aucune idée du *Néant*, mais j'ai une idée du *Vuide*, & même une idée très distincte.

J'appelle *idée* le sentiment d'une existence distincte d'une autre par le sentiment d'une différence ou d'une propriété quelconque; ou, ce qui revient au même, j'appelle *idée* le *sentiment distinct d'une chose*. Or il est facile de montrer que nous avons une idée, ou sentiment distinct du *Vuide* & de ses propriétés. Je me bornerai à la seule preuve que voici. Je vois divers objets, ou divers Etres distincts les uns des autres, mais je les vois cependant tous dans un autre, dont j'ai un sentiment & même une idée si nécessaire, que sans cela je ne pourrois concevoir l'existence de deux objets, distincts, bornés & mobiles; & cet objet, dont je crois que j'ai besoin d'avoir si nécessairement l'idée, pour concevoir ou pour apercevoir l'existence actuelle des autres, est ce que j'appelle l'*Espace*, le *Vuide*, le *Lieu des Corps*, ou le *Vase* qui les contient. J'ai non seulement l'idée d'une étendue, dont je ne connois pas les bornes; mais encore d'une étendue infiniment pénétrable, homogène, uniforme, &c.

Pour donner une idée plus distincte du *Vuide*, je n'ai besoin que de cette simple supposition. Soient plusieurs Corps, posés les uns proche des autres, & dans un repos parfait; que Dieu, par sa toute-puissance, en anéantisse
un

un, tandis que les autres resteront en repos ; je demande si le Corps anéanti ne laisse pas nécessairement un Espace vuide, ou un Lieu dans lequel il n'y a point de matière, & que je puis par conséquent remplir ? Je puis certainement placer dans cet Espace un Corps proportionné à sa grandeur. Que Mr. *Berkeley* me dise à présent s'il pourroit loger un Corps dans ce qu'il appelle le *Néant*, ou le *Rien* ? Le *Vuide* a donc des propriétés, & le *Néant* n'en a aucune. Donc le *Vuide* n'est pas la même chose que le *Néant*.

Mr. *Berkeley* semble insinuer que les Corps n'ont d'autre *Lieu* que l'*Ame* même ou l'*Esprit*. Voici en effet ce qu'il ajoute immédiatement après s'être déclaré contre l'Espace pur.

„ *Plotin* ne connoit d'autre *Lieu* que l'*Ame* ou
 „ l'*Esprit*, affirmant expressément que l'*Ame*
 „ n'est pas dans le *Monde*, mais que le *Monde*
 „ est dans l'*Ame*. De plus, le *Lieu* de l'*Ame*,
 „ dit-il, n'est pas le *Corps* ; mais l'*Ame* est dans
 „ l'*Esprit*, & le *Corps* dans l'*Ame* (a)”. Mais
 ce qui prouve invinciblement que Mr. *Berkeley*
 adopte aussi cette opinion, c'est qu'en parlant
 des Naturalistes qui s'attachent à la structure
 visible des choses, il leur reproche de *supposer*
toujours que l'Ame est contenue dans le Corps,
 au-lieu de se conformer au sentiment de ceux
 qui ne se payant pas des apparences sensibles, disent
 que le *Monde est contenu dans l'Ame* (b). Voilà
 ce que je ne comprends pas, & que bien d'autres
 ne comprendront pas mieux que moi ; car je
 ne sai ce que c'est qu'une *Ame dans un Esprit*,
 &

(a) Page 232.

(b) Page 246.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 73

& le Monde ou un Corps dans une Ame. Tout cela n'est qu'un jargon inintelligible.

On ne croiroit peut-être pas que Mr. Berkeley est un *Egoïste*, nom qu'on donne à certains Philosophes qui nient & l'existence des Corps, & la réalité des phénomènes les plus sensibles de la Nature. Rien n'est cependant plus vrai. Ces Philosophes ne sont pas en grand nombre; mais il est certain qu'il y en a, & notre Evêque en est un. Selon lui, il n'y a dans les Corps ni *Attraction*, ni *Répulsion*: tout ce qu'on en dit, doit être regardé comme une pure *Hypothèse mathématique*, & nullement comme quelque chose de réellement existant dans la Nature. Ainsi, c'est en vain que le *Physicien*, le *Mécanicien*, s'efforcent de découvrir ces Loix par l'*Expérience* & par le *Raisonnement* (a). Vous voyez qu'il s'ape par-là tout le fondement de la Philosophie expérimentale, & sur-tout de celle de Newton. C'est aussi perdre son tems & ses peines que de rechercher les *Forces mouvantes* par la considération des *mouvements mêmes*, puisque la Force n'est point une chose corporelle, ni n'appartient à rien de corporel, ni ne se peut découvrir à l'aide des *Expériences* & des *Raisonnemens mathématiques* (b). La découverte de ces Forces n'est point l'affaire de la Philosophie expérimentale (c). La raison qu'il en donne, c'est que tous les *Phénomènes* ne sont, à proprement parler, que des *Aparences* & des *Phantômes* (d).

Suivant

(a) Page 196.

(b) Page 210.

(c) Page 211.

(d) Page 212, 214, 251, 252.

Suivant cette Hypothèse, il n'y a proprement ni Ciel, ni Terre, aucune Substance corporelle, & le Monde sensible que nous voyons, est un Monde imaginaire, il n'y en a point d'autre que l'intellectuel. Si le Mécanicien, si le faiseur d'Expériences, veut examiner les choses telles qu'elles sont en effet, *il reformera son Système, & s'apercevra que ce qu'il prenoit pour des Substances & pour des Causes, ne sont que des ombres fugitives (a). Leur nature & leur existence est incertaine, & même, à le prendre à la rigueur, elles n'existent point, étant toujours, comme parle l'Ecole, in fieri, c'est-à-dire, dans un flux perpétuel, sans aucune permanence d'être, qui puisse les constituer l'objet d'une vraie Science (b).*

Lorsque je dis que la Table sur laquelle j'écris, a trois pieds de long, qu'elle est quarrée, je me trompe grossièrement; cela ne paroît qu'une vaine supposition, qui n'est appuyée d'aucun argument, ni d'aucune expérience, puisque les choses n'ont ni grandeurs, ni figures absolues (c). Lorsque je dis que je vois cette Table, je ne vois qu'une ombre, & lorsque je crois la toucher, je ne touche qu'un phantôme; car, comme l'Entendement ne perçoit point, c'est-à-dire, n'entend, ni ne voit, ni ne touche, de même les Sens ne connoissent pas. L'Ame même, *entant que sensitive, ne connoît rien; car la Science ne consiste pas en perceptions passives, mais en raisonnemens que l'on fait sur ces perceptions (d).*

Qu'un

(a) Page 254.

(b) Page 262, 263.

(c) Page 264.

(d) Ibidem.

Qu'un Homme mette le doigt au feu, il ne sentira pas qu'il se brule, & même il n'en saura jamais rien, s'il ne fait un raisonnement sur cette perception. Si un Criminel qu'on met à la torture, pouvoit s'abstenir de raisonner, il ne sentiroit rien, puisqu'il n'auroit alors que des *perceptions passives*. Si les Bêtes ne raisonnent pas, comme le prétendent les *Cartésiens*, ils ont eu raison d'en conclure qu'elles ne sentent pas.

Où Mr. Berkeley a-t-il puisé une si belle Doctrine? Il l'a puisée dans les Ecrits de *Pythagore*, de *Platon*, d'*Aristote*, & de leurs Disciples, qui étoient de bien plus grands Philosophes que tous nos faiseurs d'expériences. *Aristote* disoit qu'il ne s'ensuit pas, de ce qu'une chose est, qu'elle doive exister actuellement; & ni ce Philosophe, ni *Platon* son Maître, n'entendoient pas par la *Matière*, une *Substance corporelle*, ni aucun *Etre actuel & positif*. *Aristote* la composoit de plusieurs *négations*, comme n'ayant ni *quantité*, ni *qualité*, ni *essence*. Non seulement les Disciples de *Platon* & de *Pythagore*, mais aussi les *Péripatéticiens* eux-mêmes déclaroient qu'on ne la connoit ni par les Sens, ni par aucune méthode juste & directe de raisonnement, mais par je ne sai quelle méthode illégitime & batarde. C'est la Doctrine constante d'*Aristote*, de *Théophraste*, & de toute l'ancienne Ecole Péripatéticienne, que la *Matière* n'est rien actuellement, mais qu'en puissance elle est toutes choses (a).

Tout

Tout cela est hors de prise, vous ne sauriez démontrer le contraire. Quelques-uns de nos Philosophes modernes se sont imaginés pouvoir inférer la réalité ou l'actuelle existence de la Matière, de ce que *la Pésanteur est toujours proportionnée à la quantité de la Matière*; mais notre Evêque les relance de la belle manière, en leur faisant voir que cette prétendue démonstration n'est qu'un *Cercle illusoire*, qui ne conclut autre chose, sinon que *la Pésanteur est proportionnée au Poids*, c'est-à-dire, à elle-même, puisque la Matière doit être conçue comme un défaut & une pure possibilité (a).

Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer tout ce qu'il y a d'absurde dans ce Système de Mr. Berkeley; on voit assez, par ce que j'en ai dit, quelles conséquences on peut en tirer. Il avoit déjà enseigné la même Doctrine dans un petit Livre écrit en Anglois, & intitulé: *Three Dialogues between Hylas and Philonous*. Comme je n'entens pas l'Anglois, je n'avance ce Fait que sur le témoignage de Mr. de St. Hyacinthe, Auteur des *Recherches Philosophiques*. En parlant de ce petit Livre de notre Evêque, il dit que *cet habile homme y détruit le Monde matériel, comme inutile à tous les sentimens & à toutes les idées que peuvent avoir des Etres purement spirituels* (b). Dans une Dissertation, qu'on a ajoutée à la fin de la *Démonstration de l'existence de Dieu* de Mr. de Cambray, on accuse Mr. Berkeley de n'avoir eu d'autre but que de

(a) Page 277.

(b) Voyez les *Recherches Philosophiques*, page 95.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 77

de conduire à l'*Atbéisme* par une voie nouvelle. Rien de plus injuste que cette accusation, si l'on en croit Mr. de *St. Hyacinthe*, puisque le Livre en question ne paroît avoir été composé que pour détruire cet affreux dogme.

A R T I C L E VI.

Histoire Universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois d'une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES, &c. Tome VI. Pag. 752 (a).

LE mérite & le plan général de cet Ouvrage étant déjà connus, nous nous bornerons ici à donner une légère idée de ce que contient ce nouveau Volume. On y trouve d'abord la Suite de l'Histoire des *Macédoniens*, depuis le règne d'*Alexandre le Grand* jusqu'au tems où les Romains en firent la conquête. C'est un morceau des plus curieux & des plus intéressans, par le grand nombre d'événemens remarquables qu'il contient. Delà nos Auteurs passent à l'Histoire des *Selencides* en *Syrie*, jusqu'au tems où ils furent assujettis aux Romains. Ils donnent ensuite celle d'*Egypte*, depuis la fondation de cette Monarchie par *Ptolémée Soter*, jusqu'au tems où elle fut réduite en Province Romaine. A la suite de l'Histoire d'*Egypte* vient celle de la Grande & Petite *Arménie*, celle du Royau-

(a) On trouvera l'Extrait du Tome V à la page 110 du Tome XXXIII de cette *Bibliothèque*.

Royaume de Pont, des Cappadociens, des Rois de Pergame, de Thrace, de l'ancien Royaume d'Epire, de Bithynie; & enfin celle des Royaumes de Colchide, d'Ibérie, d'Albanie, de Bosphore, de Médie, de Bactrie, d'Edesse, d'Emese, d'Adiabène, d'Elimaïde, de Characène, de Comagène, & de Chalcidène.

On est toujours avide de connoître jusqu'aux moindres traits de la Vie & du caractère des Princes qui ont eu une réputation éclatante, soit qu'ils se soient distingués par de grands vices ou par de grandes vertus. Nous avons tous cette misérable foiblesse de regarder avec autant d'admiration un Souverain qui a fait beaucoup de mal d'une manière brillante, que celui qui s'est rendu immortel en rendant ses Peuples heureux. Delà vient que les Historiens nous ont fait connoître avec tant de soin les exploits d'*Alexandre* & de *César*, quoique le premier n'ait été qu'un destructeur d'Empires, & le second un Usurpateur & un Tiran. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'esprit, beaucoup de courage, qualités que peuvent avoir les plus grands Scélérats; mais ils étoient injustes & ennemis du repos public.

Nos Historiens nous insinuent ce qu'il faut juger du caractère d'*Alexandre*, en disant qu'il fut un Héros tel qu'on en pourroit imaginer un, en rassemblant différens traits répandus çà & là dans les Poèmes d'*Homère*. On peut conjecturer delà qu'il avoit de grands vices & de grandes vertus; mais ce seroit prodiguer les louanges que de donner absolument le nom de *Grand-homme* à un Prince, dont la plus forte passion

passion est de porter le fer & le feu chez des Nations étrangères, qui vivent dans une profonde paix & avec qui il n'a rien à démêler.

Pour nous donner le vrai caractère de ce Héros, nos Auteurs ont puisé dans les sources les plus pures, en ne consultant que les Historiens les plus sages & les plus dignes de foi. *Arrian* est celui à qui ils ont donné la préférence, tant à cause de la grande impartialité, que parce qu'il a suivi *Aristobule* & *Ptolémée*, les deux meilleurs guides que l'on eût autrefois pour l'Histoire des expéditions d'*Alexandre*. Voici en abrégé ce qu'ils nous apprennent touchant la vie, les qualités, & quelques-uns des principaux exploits militaires de ce Conquérant.

Alexandre, Fils de *Philippe*, avoit l'esprit fin sans être rusé; &, quoique capable de juger par ses propres lumières, il aimoit à consulter ceux qu'il croyoit plus habiles que lui. Un si beau génie fut cultivé par une excellente éducation. Il eut pour Gouverneur *Léonidas*, parent de la Reine, & d'une grande austérité de mœurs; & *Lyfimaque* l'Acarnanien, homme d'un caractère tout-à-fait modéré, lui tint lieu de Précepteur. Dès qu'il fut en âge de pouvoir profiter des leçons d'*Aristote*, ce Philosophe fut chargé de son instruction. Dans ses exercices, il distingua toujours entre le réel & l'apparent; il n'aima que les plaisirs qui avoient quelque chose de viril, & méprisa dans le cours de ses études, tout ce qui étoit peu important ou pédantesque. Il cultiva heureusement l'Art de parler avec dignité, ou la Rhétorique des Rois. Les connoissances Métaphysiques & la Philosophie

sophie Naturelle furent aussi les objets de ses études ; mais il s'appliqua particulièrement à la Morale, & à la connoissance des devoirs de la Vie Civile. Ce fut dans cette vue qu'il étudia *Homère*, à la recommandation d'*Aristote*, qui lui en fit connoître le vrai mérite ; & nos Auteurs prétendent que ce fut proprement ce qui acheva de le former. Les Ouvrages d'*Homère*, en de pareilles mains, étoient un Système complet de Théologie, de Morale & de Politique, exprimé de la manière la plus propre à faire impression. Les troubles qui agitèrent le milieu du règne de *Philippe*, furent pour *Alexandre* une Ecole de Guerre ; & les dernières années de ce même règne ayant été plus tranquilles, lui fournirent occasion de faire des progrès dans la Politique, & de l'instruire à fond des intérêts de la Grèce.

Les affaires se trouvoient alors dans un affreux desordre. Les Peuples voisins & tous les Etats de la Grèce ne songeoient qu'à secouer le joug de la Macédoine ; & *Démosthène* travailloit à former une Ligue contre *Alexandre*, qu'il apelloit *un jeune étourdi, incapable de gouverner un Empire*. *Attalus*, qui conjointement avec *Parménion* avoit le commandement de l'Armée Macédonienne sur les Frontières de l'Asie, aspirait à la Couronne, & mettoit en œuvre différens moyens pour débaucher les Soldats. Ainsi *Alexandre*, à peine parvenu au Trône, eut à craindre en même tems des Guerres étrangères & des trahisons dans le sein de ses Etats.

Dans une conjoncture si embarrassante les meilleurs Amis du jeune Roi furent d'avis qu'il falloit

falloit user de diffimulation, & ménager ceux qu'il n'étoit pas en son pouvoir de vaincre. *Alexandre* ne fut pas de ce sentiment; il eut recours aux armes, & brava hardiment tous les dangers. Sa première démarche fut d'entrer en Thessalie à la tête d'une nombreuse Armée, mais sans commettre la moindre hostilité. La Harangue qu'il fit aux Princes de ce Pais, les charma au point qu'ils le déclarèrent Général des Grecs. Les Etats voisins entrèrent aussi dans ses intérêts, en partie par le respect que leur inspiroit son Armée, & en partie par la force de son éloquence. Après avoir rétabli la tranquillité de ce côté-là, il s'en retourna en Macédoine. *Hécateé*, qui étoit un homme de confiance, fut envoyé à l'Armée d'Asie, avec ordre de se rendre maître de la personne d'*Attalus*, ou même, si la chose rencontroit trop de difficultés, de le faire assassiner. Cet ordre fut exécuté, & l'orage qu'on avoit à craindre de ce côté-là, fut entièrement dissipé.

La première expédition d'*Alexandre* fut contre le Pais des Triballes & des Illyriens, connu aujourd'hui sous le nom de Bulgarie & d'Esclavonie. Il les défit; & les Gètes ayant assemblé une Armée, dans l'intention de se joindre à ses Ennemis, il les prévint, remporta sur eux de grands avantages, & intimida par leur défaite tous les Peuples voisins, qui n'eurent plus d'autre parti à prendre que de lui demander la paix. Il lui vint des Ambassadeurs de la part de *Syrmus*, Roi des Triballes, de celle des Celtes, Peuple fier & robuste, & de celle de quelques autres Nations. *Alexandre*, qui étoit un peu

Tome XXXV. Partie I. F vain,

vain, ayant demandé aux Députés des Celtes, *ce qu'ils craignoient le plus au monde*, suposant que leur réponse seroit, qu'ils ne craignoient rien tant que ses Armes, ils lui dirent fierement, *qu'ils ne redoutoient rien que la chute du Ciel & des Astres*. Cette réponse plut tellement au Roi, qu'après avoir dit, *les Celtes sont un Peuple haïssable*, il leur accorda son amitié, & les admit au nombre de ses Alliés. La défaite de *Glancias*, Roi des Taulantiens, & de *Clytus*, Roi d'Illyrie, suivit de près celle de ces Peuples. Il surprit ces deux Princes dans leur Camp, mit leur Armée en déroute, & les obligea à se sauver dans les Montagnes.

Au milieu de tous ces avantages, *Alexandre* reçut la nouvelle que toute la Grèce étoit prête à prendre les armes contre lui. Cette disposition étoit l'effet du zèle infatigable de *Démotène*, l'Ennemi invétéré de la Macédoine. Déjà les Thébains avoient trainé indignement dans la Place publique, & mis à mort *Amyntas* & *Timolaüs*, deux des principaux Officiers Macédoniens qui étoient en garnison dans leur Citadelle. Ils se préparoient même à mettre le siège devant cette Forteresse, & excitoient ouvertement le reste des Etats de la Grèce à secouer le joug. A cette nouvelle, le Roi vola à Pellène, Ville de Thessalie, & six jours après il se trouva en Béotie; avant que les Thébains sçussent qu'il eût passé les Thermopyles. Sa prompte marche retint les Etats voisins dans le respect, & effraia les Athéniens, au point qu'ils ne songèrent qu'à réparer leurs murailles, & à remplir leurs Magazins. Cette conduite justifia
par

parfaitement cette espèce de prédiction, qu'*Alexandre* avoit faite en mettant le pié dans la Béotie : *Démofthène*, dans ses Harangues, m'a appelé Enfant pendant que j'ai été en Illyrie, & Jeune-homme quand j'ai été en Thessalie, mais je lui montrerai aux piés des murailles d'*Athènes*, que je suis homme fait.

Le Roi tint sa parole ; la Ville de Thèbes fut prise & entièrement rasée, à l'exception de la maison de *Pindare*, Poète fameux, qui avoit célébré dans ses Vers les exploits d'*Alexandre*, le premier Roi de Macédoine : particularité qui ne pouvoit qu'être agréable au Vainqueur. Les Terres, hormis celles qui étoient destinées à des usages religieux, furent partagées entre les Soldats, & les Prisonniers vendus à l'encan ; ce qui fit entrer 440 Talens dans le Trésor Royal. Cette conduite remplit de fraieur tous les Etats de la Grèce. L'épouvante des Athéniens alla si loin, qu'ils firent complimenter le Roi sur son heureux retour de son expédition contre les Barbares, & lui témoignèrent par leurs Députés qu'ils étoient charmés qu'il eût châtié les rebelles Thébains. *Alexandre* se contenta de demander par Lettre, que *Démofthène*, *Lycargue*, *Hyperde*, *Polyencte*, *Charète*, *Charidème*, *Ephialte*, *Diotème* & *Mérocès* lui fussent remis comme Auteurs de tous les maux de la Grèce, depuis que son Père *Philippe* avoit été élu Général. Les Athéniens ne lui accordèrent pas cette demande. *Démade* fit d'abord passer un Décret en faveur de ceux que le Roi demandoit, & dressa une Pièce qui lui parut propre à l'apaiser. Outre cette Pièce, qui devoit

être présentée à *Alexandre* par *Démade* lui-même, qui fut le Chef de la Députation, on demanda encore à ce Prince qu'il fût permis aux Athéniens d'accorder un azile aux Thébains fugitifs, & qu'il voulût à l'avenir les considérer comme ses fidèles Alliés. Le Roi, affectant une estime singulière pour les Athéniens, accorda aux Députés ce qu'ils souhaitoient, & se contenta de commander à *Charidème* de se bannir lui-même: ordre que celui-ci exécuta, en se retirant à la Cour du Roi de Perse. *Démade* fut traité avec beaucoup de civilité, & eut la commission d'assurer ses Concitoyens qu'ils n'avoient rien à craindre.

On a remarqué dans un des Volumes de cette *Bibliothèque* (a), que les circonstances de ce Fait sont diversement rapportées par les anciens Auteurs, & on renvoie sur cela à *Simson*, *Cronique Catholique*, ad A. M. 3670. Nos Auteurs mêmes exposent la chose d'une manière fort différente qu'ils ne le font ici, dans un des précédens Volumes de cette *Histoire Universelle* (b). Je transcrirai ce qu'ils en disent, afin qu'on puisse le comparer avec ce que je viens d'exposer. „ Pour ce qui est des Athéniens, disent-
 „ ils, il (*Alexandre*) refusa de les recevoir en
 „ grace, à moins qu'ils ne lui livraissent *Démosthène*, & , suivant quelques Ecrivains,
 „ encore neuf autres de leurs Orateurs. Il y
 „ a des Auteurs qui ne fixent ce dernier nom-
 „ bre qu'à sept. Le Peuple, consterné à l'ouïe

(a) Voyez le *Tome XIII*, page 294.

(b) Dans le *Tome IV*, page 560.

de cette proposition, ne savoit que répondre. A la fin on manda *Phocion* pour savoir son avis, qu'il donna en ces mots. *Les Hommes qu'Alexandre vous demande, sont ceux-là mêmes qui vous ont mis dans le cruel embarras où vous êtes; embarras si cruel, que, s'il me demandoit mon Ami Nicoclès, je vous conseillerois de le livrer, tout innocent qu'il est. Pour ce qui est de ma propre vie, je la donnerois volontiers, si elle pouvoit vous tirer de peine; car c'est une chose qui me perce le cœur, de voir que ceux qui ont été les témoins de la ruine de Thèbes, ne puissent pas même espérer de trouver ici un azile: cependant je crois qu'il est plus de notre intérêt d'apaiser le Vainqueur à tems, & d'intercéder pour les deux Villes, que de hasarder une autre Bataille. Démosthène se contenta de répondre: Les Loups demandèrent un jour aux Brébis, que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les Chiens qui les gardoient. Le torrent cependant étoit trop fort, & Démosthène fut obligé de s'y laisser aller. Le premier Décret que les Athéniens passèrent pour faire la paix, & qu'ils envoyèrent à *Alexandre*, fut reçu avec le dernier mépris par ce Prince, qui ne daigna pas même s'informer en quoi il consistoit, mais tourna le dos aux Ambassadeurs, comme étant indignes de ses regards; mais, quand *Phocion* vint lui présenter le second Décret, il le reçut fort honnêtement, & lui accorda non seulement sa demande, mais écouta aussi ses avis, & eut même la bonté de lui dire, à son départ: Que*

„ vos Athéniens prennent garde à eux ; car je
 „ me trompe, ou ils sont le seul Peuple qui mé-
 „ rite de commander ”.

Voilà deux récits bien opposés l'un à l'autre, tous deux dans le même Ouvrage, tous deux des mêmes Historiens. Nos Auteurs n'ont pas ignoré la contradiction qu'on y remarque, ils nous apprennent même que cette *diversité* ne vient ni de négligence, ni de quelque erreur. La raison qu'ils allèguent pour se justifier, c'est-que l'un & l'autre de leurs récits sont fondés sur l'autorité de quelques anciens Ecrivains, & que pour peu qu'on veuille faire attention aux citations, on s'apercevra aisément pourquoi ils ont suivi tels Guides dans l'Histoire des Athéniens, & tels autres dans celle des Macédoniens. Un Auteur se trouve fort embarrassé lorsqu'il rencontre de pareilles contradictions dans l'Histoire, & il n'a alors guère d'autre parti à prendre que celui de rapporter le pour & le contre, en laissant au Lecteur le choix de se déterminer en faveur du sentiment qui lui paroît le mieux fondé. On peut souvent se tromper en suivant les meilleurs Guides, parce que ceux-ci peuvent avoir été trompés eux-mêmes.

Mais ce qu'il y a de certain, touchant le fait en question, c'est qu'*Alexandre* eut un sensible regret d'avoir ordonné la ruine de Thèbes, jusques-là que, suivant *Plutarque*, il s'efforça de réparer sa faute, en ne refusant dans la suite aucune grâce à un Thébain. C'est de quoi tous les Auteurs conviennent ; & ce trait s'accorde parfaitement avec le caractère de ce Prince, qui étoit aussi sincère dans son repentir que violent dans ses passions.

La

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 87

La Grèce soumise, *Alexandre* retourna en Macédoine, où il fit les préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditoit contre la Perse. Son Armée s'assembla aux environs d'Amphipolis, passa le Strymon, puis l'Hèbre, & arriva enfin à Seste, après une marche de vingt jours. Ce fut là que la plus grande partie de l'Armée, sous le commandement de *Parménion*, s'embarqua à bord d'une Flote de 160 Galères à trois rangs de rames, & de plusieurs autres Vaisseaux moins considérables. *Alexandre* se rendit de Seste à Eléonte, & étant arrivé au milieu de l'Hellespont, il sacrifia un Taureau à Neptune & aux Néréides, & fit des libations dans la Mer avec une coupe d'or. Arrivé à Ilion, il fit immoler des Victimes à l'honneur des Héros enterrés aux environs de cette Ville. Il continua sa marche vers le Granique, & ayant trouvé les Perses sur l'autre rive, il résolut de passer ce Fleuve pour leur livrer bataille.

Cette entreprise eut tout le succès dont on s'étoit flatté. Dès que les Macédoniens eurent gagné l'autre bord du Fleuve, les Perses, qui avoient d'abord fait quelque résistance, ne purent plus soutenir l'attaque. Le premier endroit où ils plièrent, fut celui où *Alexandre* commandoit en personne. Leur Infanterie, entourée de tous côtés, fut taillée en pièces, à la réserve de 2000 hommes qui furent faits prisonniers. Les Macédoniens ne perdirent que peu de monde.

Après cette Victoire, *Alexandre* se mit en possession de la Province voisine, dont il exigea le même tribut qui avoit été payé jusqu'alors

lors à *Darius*. En peu de tems il se rendit maître de plusieurs Places importantes ; mais il lui en couta & du tems & de la peine pour réduire sous son obéissance la Ville d'Halicarnasse. *Memnon*, à qui *Darius* avoit donné le commandement de l'Armée navale, & le gouvernement de toute la Côte de la Mer, s'étoit jetté dans la Place avec une nombreuse Garnison. Il se fit à ce Siège des prodiges de valeur, tant de la part des Assiegeans que de la part des Assiégés. Cette Ville fut prise, entierement ruinée, & rasée jusqu'aux fondemens.

Le Roi, en quittant Halicarnasse, prit le chemin de la Phrygie, après avoir laissé un Corps de Troupes sous les ordres de Ptolémée pour garder la Carie. Lorsqu'il entra dans ce País, une Dame, nommée *Ada*, reclama le Titre de Reine de Carie. Ce Prince, charmé de ses manières & de sa grandeur d'Ame, lui donna le gouvernement de tout ce País. *Ada*, pour reconnoître ce bienfait, lui envoya souvent des Viandes délicatement préparées ; & quand il fut sur le point de partir, elle lui fit présent des plus excellens Cuisiniers & Pâtissiers ; mais *Alexandre* les renvoya, en leur disant, que *beaucoup marcher dès le matin, lui préparoit un bon diner, & que diner sobrement, lui aprêtoit un excellent souper.*

Le dernier exploit de cette Campagne fut contre les Marmariens, Peuple peu considérable, qui habitoit vers les Frontières de la Lycie. Leur Ville étoit située entre des Rochers, & ils la croyoient imprenable. Soit par ardeur pour le butin, ou par affection pour les Perses, ils avoient

avoient attaqué l'Arrière-garde de l'Armée d'*Alexandre*, taillé en pièces un grand nombre de Macédoniens, & pris une bonne partie du Bagage. Le Roi, irrité de ce trait d'audace, fit sur le champ investir leur Ville. Après un assaut, qui dura deux jours, les Vieillards s'efforcèrent de persuader à leurs Citoyens de se rendre. Cette proposition n'ayant pas été acceptée, ils leur en firent une autre. *Mettez à mort, leur dirent-ils, tous les Hommes qui auront passé un certain âge, les Femmes & les Enfans, & puis faites-vous jour au travers du Camp des Ennemis.* Les Jeunes-gens ayant approuvé ce conseil, chacun d'eux se rendit chez lui, fit un Festin à sa Femme & à ses Enfans, & après avoir bien mangé & bien bu, ferma la porte de sa maison, & y mit le feu. Aussitôt que l'embrasement fut général, ils sortirent de la Ville, au nombre de 600, se firent jour à travers les Macédoniens, & se sauvèrent dans les Montagnes. Voila une résolution bien desespérée.

Je passerai légèrement sur les autres expéditions de notre Conquérant. Après avoir évité le danger d'une Conspiration qui lui avoit causé de grandes inquiétudes, il fit les dispositions nécessaires pour une nouvelle Campagne, dans le dessein de se rendre maître des Provinces voisines. Dès qu'il eut subjugué la Cappadoce jusqu'au Fleuve Halys, il prit le chemin de la Cilicie, & y entra, sans avoir été obligé d'en venir à la moindre escarmouche. Par-tout on se soumettoit à lui.

L'évènement le plus remarquable, c'est la bataille d'Issus, où *Alexandre* remporta une vic-

toire signalée sur *Darius*. Les Auteurs cités par nos Historiens ne s'accordent pas touchant les détails de cette action. On nous dit dans le Texte que *les Perses perdirent autour de 100000 hommes* ; mais dans une *Note* on nous apprend que *Diodore* fait monter leur perte à 1200000 Fantassins, & à 10000 Chevaux. *Justin* fait l'Armée des Perses forte de 400000 Fantassins, & de 100000 Chevaux. Il dit que la victoire fut longtems disputée, que les deux Rois furent blessés, & que les Perses combattoient encore vaillamment quand leur Roi prit la fuite, mais qu'ils furent dans la suite entièrement défaits. Leur perte monta, suivant lui à 61000 Fantassins & à 10000 Chevaux, outre 40000 prisonniers. Les Macédoniens ne perdirent que 130 Fantassins & 150 Chevaux. Si l'on en croit *Quinte-Curce*, les Perses perdirent 100000 Fantassins & 10000 Chevaux. Quant à l'Armée d'*Alexandre*, il y en eut, dit-il, 504 de blessés, 32 Fantassins de tués, & 150 Chevaux.

Il y a dans tous ces récits bien de la contradiction ; ce sont des faits qu'il n'est plus tems de vérifier. Cela doit d'autant moins nous surprendre, que l'Histoire de notre tems est sujette aux mêmes inconvéniens. Se donne-t-il une Bataille, nous avons d'abord une cinquantaine de Gazetiers qui semblent prendre à tâche de nous jeter dans l'erreur, par les contradictions manifestes de leurs relations. Eux-mêmes sont les dupes de leurs Correspondans ; & c'est ainsi que les Hommes cherchent à se tromper les uns les autres. Nous ne savons guère au juste, que ce qu'on ne sauroit absolument nous cacher.

Alexan-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 91

Alexandre tira tout le fruit possible de sa victoire, encourageant les Princes voisins à venir se soumettre volontairement, & traitant ceux qui en agissoient ainsi comme d'anciens & fidèles Sujets. *Straton* fils de *Gérostrate*, Roi d'Arade & des Iles voisines, alla au-devant de lui, & après lui avoir présenté une Couronne d'or, se soumit lui-même, & tous ses Etats, à son pouvoir. Les Tyriens payèrent chèrement le refus qu'ils firent de recevoir le Prince victorieux dans leur Ville. Cette Ville, qui étoit située dans une Ile, & dont la muraille étoit d'une prodigieuse hauteur, fut assiégée, prise, & traitée avec la dernière rigueur. Il y périt environ 8000 Tyriens. Le nombre des prisonniers, tant habitans qu'étrangers, monta à 30000, qui furent tous vendus à l'encan. La perte des Macédoniens n'alla en tout qu'à 400 hommes. Le traitement que les Tyriens éprouvèrent, ne s'accordoit guère avec l'humanité d'un Prince Grec; mais *Alexandre*, qui ne manquoit ni d'esprit ni de connoissances, alléguait des raisons du moins plausibles pour justifier sa conduite. Les Princes ont toujours l'art de trouver des excuses pour tout ce qu'ils font de plus mauvais.

Après la prise & le sac de Tyr, *Alexandre* résolut d'aller châtier les Juifs qui l'avoient offensé; car leur ayant fait demander des Vivres pour son Armée devant Tyr, ils avoient répondu qu'étant Sujets de *Darius*, le serment de fidélité qu'ils avoient prêté à ce Monarque, ne leur permettoit pas de fournir du secours à ses Ennemis. Pour apaiser ce Prince, le Grand Prêtre *Jaddus* revêtu de ses Habits Pontificaux,

ficaux, avec tous les Sacrificateurs aussi revêtus des leurs, & tous les autres vêtus de blanc, alla au-devant de lui, & s'avança hors de la Ville jusqu'à un endroit élevé, qu'on apelloit *Sapha*, d'où l'on découvroit tout le Plat-païs, aussi bien que le Temple & la Ville de Jérusalem. Le Monarque, frappé de respect à la vue du Grand Prêtre, s'avança vers lui, s'inclina en terre, & le salua avec une vénération religieuse. Il se rendit ensuite avec *Jaddus* à Jérusalem, monta au Temple, & y offrit des Sacrifices à Dieu, en la manière qui lui fut marquée par le Souverain Sacrificateur.

Ce n'est que d'après *Josèphe*, Historien Juif, que nos Auteurs raportent cette entrevue, avec d'autres circonstances que nous passons sous silence. Ils auroient bien dû nous faire remarquer que ce fait est revoqué en doute par de bons Critiques, & qu'il n'est fondé que sur le témoignage de l'Historien Juif. Ni les Auteurs Grecs, ni les Auteurs Latins, ne nous disent absolument rien de ce voyage d'*Alexandre* à Jérusalem. On prétend même prouver, par la suite des expéditions de ce Prince, qu'il est impossible qu'il ait fait ce voyage dans le tems marqué par *Josèphe*. Quoique *Bayle* ne le révoque pas en doute, il ne laisse pas de donner à entendre qu'il y a lieu d'en douter. Voici comme il en parle. „ Je „ me garderai bien de mettre au nombre des „ Fables le voyage d'*Alexandre* à Jérusalem : „ la narration que *Josèphe* en a laissée (a) pour- „ roit bien être fabuleuse, quant à certains points.

„ Dira

(a) Antiquitat. Lib. XI, Cap. VIII.

„ Dira qui voudra qu'elle l'est en tout & par-
 „ tout ; le silence des Auteurs Payens, qui ont
 „ parlé de tant d'autres choses moins considé-
 „ rables concernant ce Prince, arrivées dans
 „ des Pais aussi obscurs pour le moins que la
 „ Judée, sera une raison forte pour qui vou-
 „ dra ; mais non pas pour moi (a).

Alexandre, sorti de Jérusalem, prit la route de Gaza, Ville grande & forte, située sur une hauteur & entourée de bonnes murailles. *Batis*, ou *Bétis*, un des Eunuques de *Darins*, commandoit dans la Place. *Alexandre* en fit le siège, & ne s'en rendit maître qu'au bout de deux mois. Cette conquête lui conta cher par la vigoureuse résistance que fit *Bétis*. *Quinte-Curce* en rapporte une étrange particularité (b). Il dit que ce brave homme ayant été mené au Roi, qui avoit reçu plus d'une blessure, ce Prince lui adressa ces paroles : *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourmens que la vengeance peut destiner à un Captif. Bétis*, regardant le Roi avec fierté, ne répondit rien à ces menaces. *Quoi ! dit Alexandre, tu ne daignes ni parler, ni fléchir le genou, ni faire la moindre soumission ? Je vaincrai ce silence obstiné, & je tirerai de toi au moins des gémissemens.* Il commanda alors qu'on lui perçât les talons, y fit passer une corde, & la faisant attacher à un Char, il le fit trainer ainsi autour de la Ville jusqu'à ce qu'il en mourut.

Action

(a) Bayle, *Diction.* Artic. *Macedoine*.

(b) Q. Curt. L. IV. C. 26.

Action inhumaine & barbare. Si ce fait est vrai, on ne sauroit regarder *Alexandre* que comme un Monstre de nature. Quelle raison alléguer pour le justifier ? Je n'en vois aucune. Quelle bassesse, & quelle cruauté, de faire mourir dans les tourmens un illustre Captif, qui n'est coupable que d'avoir été fidèle à son Maître !

Sans m'arrêter à quantité d'autres détails touchant la vie de ce Prince, je passe tout d'un coup à la fameuse Bataille qui se donna entre son Armée & celle de *Darius*, près d'un Village nommé *Gaugamèle*. Si l'on en croit *Arrian*, l'Armée de *Darius* étoit de 40000 Chevaux & d'un million de Fantassins. *Diodore* la fait monter à 200000 Chevaux & à 800000 Fantassins. *Plutarque* nous dit que l'Infanterie & la Cavalerie faisoient ensemble un million d'hommes. *Justin* ne prend précisément que la moitié des nombres de *Diodore*. Les Forces d'*Alexandre* montoient en tout, suivant *Arrian*, à 7000 Chevaux & à 40000 Fantassins. Voilà une prodigieuse différence pour le nombre des Combattans.

Cette action fut longue & sanglante, mais elle finit par l'entière défaite des Perses. *Alexandre* poursuivit *Darius* l'espace de dix milles, tandis que *Parménion* s'assuroit des Tentes, du Bagage, des Chameaux & des Eléphants de l'Ennemi. Les Perses perdirent 300000 hommes & le champ de Bataille. Le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. C'est ce que dit *Arrian*, qui ne fait monter la perte des Macédoniens qu'à 100 Cavaliers & à 1000 Chevaux. Voilà du merveilleux. *Diodore* ne fixe le nombre des morts de l'Armée des Perses qu'à

qu'à 90000; il y a là plus de vraisemblance. Cette Bataille, qui décida du sort de l'Asie, est désignée par la plupart des Historiens sous le nom de Bataille d'*Arbelles*.

Au-lieu de m'engager dans le récit des autres exploits de notre Héros, je me bornerai à faire remarquer l'étendue de ses conquêtes, & je finirai par quelques traits qui feront connoître son véritable caractère.

La Macédoine fut le Païs héréditaire de ce Prince. Il subjugua une partie de la Thrace & de l'Illyrie. Toute la Grèce se trouva sous sa protection, ou plutôt sous sa dépendance. Ses conquêtes Asiatiques s'étendoient depuis l'Hellespont jusqu'à l'Océan Indien. L'Egypte & la Lybie le reconnurent pour Souverain, de même que toutes les Iles Grèques. Il se rendit maître de tous ces Païs dans l'espace d'un petit nombre d'années, & de quelques-uns en aussi peu de tems qu'il en falloit pour les parcourir.

Nos Historiens ont placé toutes ces conquêtes suivant l'ordre des tems où elles furent faites. Pour donner une idée plus claire des expéditions d'*Alexandre*, ils ont fait graver une Carte des Etats de ce Prince, dans laquelle se trouve marquée la route de son Armée, depuis sa sortie de Macédoine, jusqu'à son arrivée en dernier lieu à Babylone. Comme cette Carte est la même que le fameux Mr. *de Lisle* fit en 1729 pour l'usage du Roi de France, il y a tout lieu de croire qu'on n'a rien négligé pour la rendre aussi parfaite qu'il étoit possible. Elle contient une double description des Païs qui y sont marqués; l'une par Mr. *de Lisle*, fondée
sur

sur des Observations Astronomiques ; l'autre apuïée sur l'autorité des autres Géographes modernes. Le Lecteur peut comparer ensemble ces deux descriptions , & voir les conquêtes d'*Alexandre* tracées dans l'une & dans l'autre. La situation des Lieux est déterminée par des Observations Astronomiques , quand il y a eu moyen d'en faire ; & , quand il n'y a pas eu moyen , par les Tables Géographiques des Astronomes Orientaux , qui , à en juger par les situations qu'ils ont assignées aux lieux à l'égard desquels on a pu faire des Observations , ne se sont guère trompés. Quand ces deux moyens ont manqué , on a fait usage des Rélations des Voyageurs les plus dignes de foi.

On a parlé si diversément d'*Alexandre* , qu'il est bien difficile , pour ne pas dire impossible , d'en faire un portrait , qui ressemble à celui qu'en ont donné différens Auteurs anciens & modernes. Les uns en font un Héros du premier ordre , qui possédoit presque toutes les Vertus. D'autres le traitent de fou , d'extravagant , d'écervelé , d'ambitieux ; ils prétendent qu'on doit le regarder plutôt comme un Brigand & un Usurpateur , que comme un Grand-homme de guerre & un glorieux Conquérant. Il y en a même qui n'attribuent ses victoires qu'à la foiblesse de ses Ennemis. *Quinte-Curce* en parle avec assez d'impartialité ; il expose également ses vertus & ses vices. Les Philosophes & autres Ecrivains Moraux n'ont été rien moins que ses Panégyristes , si l'on en excepte cependant *Plutarque* , dans son *Traité de la Fortune & de la Vertu d'Alexandre*. *Lucien* l'a dépeint

dépeint avec beaucoup d'esprit & de jugement, mais il semble n'avoir fait attention qu'aux dernières scènes de sa vie : période où son bonheur a paru dans un bien plus grand éclat que son mérite.

A mon avis, la plus grande, &, sans contredit, la plus dangereuse de toutes ses extravagances, c'est celle qu'un de nos fameux Poètes lui reproche dans cette belle & ingénieuse invective :

Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?

Qui ? cet écervelé, qui mit l'Asie en cendre ?

Ce fougueux l'Angeli, qui, de sang altéré,

Maître du Monde entier s'y trouvoit trop serré ?

L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province,

Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage Prince,

S'en alla follement, &, pensant être Dieu,

Courir comme un Bandit, qui n'a ni feu ni lieu,

En trainant avec soi les horreurs de la guerre,

De sa vaste folie emplir toute la Terre.

Heureux ! si de son tems, pour cent bonnes raisons,

La Macédoine eût eu de Petites Maisons ;

Et qu'un sage Tuteur l'eût en cette demeure,

Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.

Il me semble que *Montagne* a beaucoup trop vanté ses exploits militaires, qu'il a donné un air de mérite à quelques-uns de ses plus grands défauts, &, en général, que le portrait qu'il en fait, est infiniment trop flateur. Si on me demandoit, dit-il, le choix de tous les hommes qui sont venus à ma connoissance, il me semble en trou-

ver trois excellens au-dessus de tous les autres. Le premier de ces trois excellens hommes, dont parle ici Montagne, c'est Homère; le second, Alexandre le Grand; le troisième, Epaminondas, qu'il dit être le plus excellent.

En traçant le portrait d'*Alexandre*, il le loue
 „ d'avoir à l'âge de trente trois ans, passé vic-
 „ torieux toute la Terre habitable, & en une
 „ demie vie avoir atteint tout l'effort de l'hu-
 „ maine nature : si que vous ne pouvez ima-
 „ giner sa durée légitime, & la continuation de
 „ son accroissance en vertu & en fortune, jus-
 „ ques à un juste terme d'aage, que vous n'i-
 „ maginiez quelque chose au-dessus de l'hom-
 „ me (a) ”.

C'est exagérer l'étendue des conquêtes de ce Prince, que de dire, comme *Montagne*, qu'il *passa victorieux toute la Terre habitable*. Ce trait est entierement dans le gout de l'éloge; il n'est point du tout conforme à la vérité. Nos Auteurs ont judicieusement remarqué que, *bien loin que sa domination n'eût d'autres bornes que celles de la Terre, il ne posséda qu'une partie de l'Asie, une très petite partie de l'Afrique, & une partie moindre encore de l'Europe.*

Montagne lui donne des Vertus qu'il n'avoit certainement pas; il avoit plutôt les Vices opposés à ces Vertus. *Tant d'excellentes Vertus qui étoient en lui, justice, tempérance, libéralité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus (b).* Est-ce un acte

(a) Voyez *Essais de Montagne*, Tome IV, page 217.

(b) Ibid. page 218.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 99

acte de justice d'aller faire la guerre à tout le Genre-humain; & y a-t-il de l'*humanité* à détruire des Villes entières, à les mettre au pillage, & à réduire souvent les habitans dans l'esclavage?

Plutarque nous apprend, dans la vie de ce Héros, que, pour reconforter le deuil que lui causoit la mort d'Héphestion, & passer un peu son ennui, il s'en alla à la guerre, comme à la chasse des Hommes, là où il subjuga la Nation des Cosséiens, qu'il extermina toute, y tuant jusqu'aux petits enfans; ce qui fut appelé le Sacrifice des Funerailles d'Héphestion (a). Voila une horrible cruauté; cette seule tache est capable de ternir toutes ses plus belles actions. Quel jugement faudroit-il porter d'une Bête féroce, qui auroit assez de force & d'adresse pour détruire des millions d'Individus de son Espèce? Mériteroit-elle qu'on fît son éloge? C'est à peu près le cas d'*Alexandre*. Il avoit des qualités que nous admirons quelquefois dans les Tigres & dans les Lions; mais il n'avoit pas celles qui devroient faire l'apanage de la Race humaine.

(a) *Plutarque*, Vie d'*Alexandre*, Chap. XXII, de la Traduction d'*Amysot*.

A R T I C L E VII.

FIFTEEN SERMONS upon Social Duties
by the *Author of the Life of DAVID*, &c.

C'est-à-dire: .

QUINZE SERMONS sur les Devoirs sociaux,
G 2

bles, par l'Auteur de la *Vie de David*. A Londres chez J. Rivington. In 8o. de 319. p. sans compter l'*Epitre dédicatoire* & la *Préface*.

LA seule considération des Préceptes moraux de l'Evangile fournit un argument bien simple & bien fort contre les Ennemis de la Religion Chrétienne. Si vous ne pouvez rien m'enseigner d'aussi propre que cette Religion, à me rendre sage & heureux, à avancer la gloire du Créateur & à procurer le bien de la Société, peut dire l'homme le plus simple à ces prétendus Esprits forts, qu'ai-je affaire de vos scandaleuses Leçons? Je suis encouragé à pratiquer ces excellens Préceptes en particulier par les motifs de l'immortalité de l'Ame, & des peines & des récompenses dont je la crois susceptible après la mort; pouvez-vous m'en indiquer de plus intéressans? Et, si je renonce à de si puissans motifs, pour entrer dans vos plans chimériques, ne seroit-ce pas *abandonner la Roche pour bâtir ma Maison sur le sable*?

Les Sermons dont il est ici question, peuvent beaucoup contribuer à mettre tout Chrétien en état de faire ce raisonnement & d'en sentir toute la force, puisqu'on y trouve dans un ordre clair & précis l'explication des Devoirs auxquels des Personnes unies en Société par de certains liens, sont obligées les unes envers les autres.

C'est l'Ouvrage du Docteur *Patrick Delany*, aujourd'hui Doyen de Down en Irlande & Recteur de St. Warburgh à Dublin, Auteur de plu-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 101

plusieurs autres Livres favorablement reçus du Public, & fameux Prédicateur. Peut-être auroit-il donné aux Devoirs dont il traite, l'épithète de *Relatifs*, au-lieu de *Sociables*, si le Docteur *W. Fleetwood* n'avoit pas publié en 1705 un cours de XVI Sermons sur les mêmes sujets, intitulé, *The Relative Duties*, réimprimé depuis *in folio* avec ses Oeuvres posthumes. Beaucoup d'autres y ont aussi travaillé, parmi lesquels se trouve le célèbre *Tillotson*.

Cela n'a pas empêché le Docteur *Delany* d'entrer dans la même carrière; mais il s'est cru obligé d'en rendre raison à ses Lecteurs: c'est ce qu'il fait dans sa Préface (a). D'abord, quoique ces sujets aient été maniés une infinité de fois, il est cependant vrai qu'on n'est pas encore parvenu à connoître à fond les principes & les fondemens de tous les Devoirs religieux & moraux, comme on pourra s'en convaincre en lisant ses Discours. D'ailleurs, la source des motifs dont on peut appuyer ces Devoirs, est peut être inépuisable. Ensuite, chacun les traite à sa manière, suivant son génie, ses talens, les remarques qu'il a faites, de sorte que les travaux de ceux qui nous ont précédé, n'empêchent ni l'usage ni la nécessité d'un nouveau travail. Un Prédicateur peut avoir le don de montrer la Sainteté avec avantage, de faire aimer la piété & la vertu par les graces dont il orne ses Discours, pendant qu'un autre Prédicateur

(a) Il semble que ce soit un Tiers qui parle dans cette Préface, mais le tour & le stile découvrent d'abord que c'est lui-même.

cateur n'aura guère que le talent d'effraier les coupables par la véhémence avec laquelle il leur dénonce les châtimens du Seigneur. Heureux celui en qui les dons de la Nature, la grâce de Dieu, l'amour de ses Loix, le zèle pour sa gloire, ont réuni ces talens avec la force & la justesse du raisonnement ! Mais un tel homme existe-t-il, avons-nous jusqu'à présent de tels Ecrits ? L'Auditeur ou le Lecteur peut le décider, chacun uniquement pour soi-même.

L'Auteur assure enfin qu'il a longtems médité ces sujets ; qu'il les a travaillés avec grand soin ; qu'il n'est ni Plagiaire, ni Copiste, & que si ses Sermons ne sont pas d'excellens Originaux, ils peuvent du moins servir de supplément à ce qui a été dit jusqu'ici sur les mêmes sujets.

Venons au premier Sermon, qui est comme la baze & le fondement de tout le reste. On y prouve que la *Justice universelle* n'est pas moins nécessaire à l'*Honnêteté Sociable* (a) qu'à la félicité temporelle & éternelle du Genre-humain ; c'est-à-dire, que pour bien s'aquiter des devoirs relatifs, il faut absolument observer tous les commandemens de Dieu. Le Texte est pris de l'Épître Catholique de S. Jacques, Ch. II, v. 10. *Quiconque ayant observé tout le reste de la Loi, la viole en un seul commandement, n'est pas moins sujet à la condamnation, que s'il les avoit tous transgressés* (b).

L'Écriture semble se contredire, quand d'un côté

(a) Social Honesty.

(b) On s'est servi pour ce qui regarde le N. Testament, de la Version de Mrs. Lefant & de Beaufobre, qui est, sans contredire, la meilleure que nous ayons jusqu'à présent.

côté elle nous représente Dieu comme un Être plein de compassion, dont la miséricorde tempère la sévérité de ses Loix, pendant que d'un autre côté elle le fait sévère, au point de charger du crime de desobéissance universelle, tout homme qui en aura violé un seul article. Mais cette difficulté dispaçoit, en considérant que le pardon accordé par l'Evangile, s'étend aux Pécheurs repentans & aux péchés d'erreur & d'ignorance, en un mot, à tous ceux qui sont inséparables de l'infirmité humaine, & par conséquent involontaires & inévitables; pardon qui cadre parfaitement avec les fins du gouvernement de Dieu & l'autorité de ses Loix. Au lieu que la sentence dénoncée dans le Texte, regarde la violation habituelle & volontaire d'une Loi connue, que l'erreur ou l'infirmité ne peuvent excuser. Si donc on fait voir qu'une telle infraction d'une seule Loi est aussi préjudiciable aux fins de la Religion que la desobéissance universelle, la conclusion ne doit paroître ni outrée ni injuste: *Quiconque ayant observé toute la Loi, &c.*

Deux considérations le prouvent: 1. L'autorité de Dieu est également outragée & renversée par la violation habituelle & volontaire d'une seule Loi que de toutes. C'est l'argument de S. Jaques: *Parce que celui qui a dit, tu ne commettras point adultère, a dit aussi, tu ne tueras point. Si donc vous ne commettez point adultère & que vous soyez homicide, vous êtes transgresseurs de la Loi.* Le Législateur est outragé au même point que si toutes ses Loix étoient violées. Il est absurde de vouloir se dis-

culper, en disant que nous violons une Loi par inclination, & que nous observons l'autre par devoir. *Vous marcherez dans toutes les voies que l'Eternel votre Dieu vous a prescrites (a)*, dit Moïse. L'humeur & le tempérament n'ont rien à faire avec l'obéissance. Si faire ce qui nous plaît, & négliger ce qui ne nous plaît pas, s'appelle obéissance, c'est obéir à nous-mêmes & non pas à Dieu, obéissance justement condamnée dans sa Loi (b). En effet, on ne sauroit concevoir un plus grand mépris du Tout-puissant, qu'une telle soumission. C'est l'insulter, en faisant semblant de lui obéir; c'est renverser son autorité, pour établir notre bon-plaisir en la place; & cet attentat ne renferme-t-il pas en soi tous les crimes possibles?

Ce n'est pas seulement insulter l'autorité de Dieu que de l'offenser en un seul point, c'est également la détruire. L'obéissance universelle est essentielle à toute autorité législative; autrement l'autorité deviendrait inutile, & il seroit impossible qu'elle subsistât. S'il étoit libre à chacun de choisir en quel point il voudroit désobéir, la diversité d'intérêts & d'inclinations produiroit nécessairement une variété de choix; si l'on permettoit à l'un de violer une Loi, à l'autre une autre, & ainsi du reste; que deviendrait l'autorité législative qui les enjoint, puisqu'elles seroient toutes foulées aux piés? ne seroit-elle pas méprisée en tout point? Une telle obéissance ne détruiroit-elle pas bientôt toute Morale, toute Religion?

La

(a) Deut. V. 33.

(b) Deut. XII, 8 & 32. Nomb. XV, 30, 31.

La violation d'une seule Loi est tout de même aussi contraire au but du gouvernement de Dieu, que la transgression de toutes les Loix ensemble. Dieu a constamment en vue le bien de ses Créatures; c'est le grand but de toutes ses Dispensations & de toutes ses Loix: les Ecritures en font foi, & la nature même des ordonnances qu'elles contiennent. Or les maux que recevrait la Société de la part des Sujets qui ne transgresseroient la Loi de Dieu chacun qu'en un seul point, ne seroient pas moindres que ceux qui résulteroient d'une desobéissance universelle. Un homme peut causer à la Société d'aussi grands maux par les actes réitérés du même vice, que par les actes divers d'autant de vices qu'il en pourroit avoir. Par exemple, un homme ne jurera point, il sera chaste, tempérant; mais il s'appliquera à étudier l'art de tromper tout le monde, dès qu'il le pourra. Il fera certainement autant & peut-être plus de mal dans la Société par ce seul vice, que s'il se livroit à tous ceux dont il pourroit être capable. Car comme dans le Commerce, un Négociant qui ne s'attache qu'à une seule branche, réussit mieux d'ordinaire que celui qui forme plusieurs plans à la fois; de même dans le vice, celui qui a un péché favori dont il est toujours occupé, en obtiendra les fins bien plus sûrement & avec plus de succès, que celui qui voltige incessamment d'un vice à l'autre.

D'ailleurs un homme qui n'a qu'un seul vice est moins soupçonné, il atteint son but avec plus de certitude & avec plus de secret; au-lieu qu'on se défie d'un homme qui n'a ni Reli-

„ cun des dix Commandemens; son ventre est
 „ son Dieu; le vin est son idole; il prend à
 „ tout moment le nom du Seigneur en vain;
 „ il profane le Sabat; il deshonne ses Pa-
 „ rens; il assassine ses meilleurs Amis & trahit
 „ leurs secrets; il commet adultère en son
 „ cœur avec toutes les femmes qu'il regarde;
 „ il dépouille sa femme & ses enfans de leur
 „ subsistance & de leur héritage; il débite tou-
 „ tes les sottises & les faussetés qui lui viennent
 „ dans la tête, & il convoite tout ce qu'il aper-
 „ çoit; en sorte qu'on peut dire de ce vice ce
 „ que l'Evangile dit du malin Esprit; ce n'est
 „ pas un seul Diable, *c'est une Légion*”.

Les autres exemples sur lesquels l'Auteur
 insiste, sont pris de l'avarice, la fraude & la
 paillardise. Et, après avoir récapitulé son A-
 nalyse, il finit par quelques conséquences qui
 résultent des principes qu'il a établis. La pré-
 mière, c'est qu'on doit à la Religion Chrétien-
 ne, la perfection de la vertu; bien loin que les
 Philosophes Payens en aient donné d'aussi gran-
 des idées, les Juifs mêmes ne l'ont pas fait.
 2. Nous devons examiner avec soin si nous ne
 serions point coupables de quelque péché d'ha-
 bitude, qui rendroit inutiles toutes les vertus que
 nous pourrions avoir d'ailleurs, ou plutôt qui
 nous empêcheroit d'en avoir réellement aucu-
 ne. 3. Enfin nous devons être toujours en gar-
 de contre notre passion dominante, car chacun
 a la sienne, à laquelle il est porté par son tem-
 péramment & sa constitution.

Nous nous sommes beaucoup étendus sur ce
 premier Sermon, à dessein de mettre nos Lec-
 teurs

teurs mieux en état de juger du génie, de la méthode & du stile de l'Auteur. Nous ne ferons donc à présent qu'indiquer la plupart des autres.

Le second & le troisième traitent des devoirs réciproques des personnes mariées. Le Texte est dans l'Epître aux Eph. Ch. V, 33. *Ainsi que chacun de vous aime sa Femme comme soi-même; & que la Femme respecte son Mari.* On examine 1. le devoir d'un Mari envers sa Femme; 2. le devoir d'une Femme envers son Mari. Les devoirs des Maris envers leurs Eponces peuvent se réduire à trois Chefs principaux, l'amour, la fidélité, le support (a).

L'affection & l'amitié dans la vie requièrent une certaine égalité non moins nécessaire pour l'union. „C'est ce que l'Auteur de notre nature savoit très bien, puisqu'il créa le premier couple parfaitement égal; & pour marquer cette égalité, comme les Théologiens l'observent, il forma *Eve* du côté d'*Adam*. „La Femme” (c'est apparemment ici un Commentaire de l'Auteur sur cette remarque), „la femme fut prise de cette partie, ni plus haut, ni plus bas, pour signifier qu'elle n'est ni la maîtresse de son Mari, ni son esclave; que comme elle n'a pas droit de le mépriser, elle ne doit pas non plus en être méprisée, mais qu'elle en doit attendre l'affection & les égards qu'exigent une égalité naturelle”. Nous croyons que par-là, Dieu a bien moins voulu marquer l'égalité, que l'union intime qui doit régner entre le Mari & la Femme. C'est aussi sur la

ma-

(a) Premier Sermon.

manière dont la Femme fut créée, que *St. Paul* fonde évidemment l'amour que l'Homme doit avoir pour elle: *Les Maris doivent, dit-il, aimer leurs Femmes comme leurs propres corps. Celui qui aime sa Femme s'aime soi-même; car personne n'eut jamais de haine pour sa propre chair, mais il l'entretient & la chérit (a)*. Nous craignons même que les Lecteurs ne trouvent ce Commentaire du Docteur *Delany* peu solide & peu digne d'un homme qui pense bien. Il n'en est pas de même des raisons sur lesquelles il appuie cette union inséparable; elles nous paroissent également bien choisies & concluantes. Il fait, en parlant de la fidélité, une digression contre l'adultère, la fornication, les divorces; & il montre enfin, en peu de mots, qu'un Mari doit protéger & entretenir sa Femme.

Les Devoirs de celle-ci se réduisent tout de même à trois Chefs, savoir l'amour, la fidélité & l'obéissance (b). On passe légèrement sur les deux premiers articles, parce qu'ils sont fondés sur les mêmes raisons déjà alléguées dans le Sermon précédent. Il y a pourtant dans l'article de la fidélité, quelque chose qui mérite d'être remarqué. Si l'infidélité d'une Femme deshonne un Mari, c'est parce que lui-même l'y a provoquée par sa mauvaise conduite & ses infidélités précédentes; il est bien rare qu'un Mari fidèle, complaisant & tendre, ne gagne pas le cœur de son Epouse & ne se l'attache entièrement. „ En effet, qu'on réfléchisse sérieusement

(a) *Ephes. V, 28, 29.*

(b) C'est le second Sermon.

ment sur le traitement que le général des Femmes reçoivent de leurs Maris, & qu'on juge sans partialité si elles n'ont pas réellement trop de sujet d'être provoquées par leur brutalité & leur négligence. Avant le mariage on les adore, on les préfère au reste du Monde ; mais bientôt après on les méprise, on n'a pas plus d'égards pour elles que si elles ne méritoient pas la moindre estime ; & ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'on les méprise pour les mêmes raisons pour lesquelles on devoit les traiter avec respect & avec tendresse (a)".

Le troisième devoir des Femmes envers leurs Maris, c'est l'obéissance qu'on trouvera très bien expliquée & solidement appuyée. Mais l'Auteur commence ce dernier article, en disant que Dieu avoit créé l'Homme & la Femme parfaitement égaux, & en affirmant qu'ils étoient tels dans l'état d'innocence. Nous ne saurions goûter ce principe, ni les raisons sur lesquelles on prétend l'appuyer. Les Théologiens, en général, aiment beaucoup à remonter jus-

(a) Tant qu'ils ne sont qu'Amans, nous sommes Souveraines,

Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines,
Mais après l'Hyménée, ils sont Rois à leur tour.

Polyeulle, Act. 1. Sc. 3.

In the beginning of an Amour, when these innocent Charmers (the fair Sex) are first accosted, they hear of nothing but *tender Vows, submission, service, love*. But soon afterwards, when won by this appearance of gentleness and humility, they have resign'd themselves and are no longer their own, they hear a different Note, and are taught to understand *submission, and service* in a sense they little expected. *Shafesbury, Caract. Vol. III, 115.*

ques-là ; ils se plaisent beaucoup à promener leur fertile imagination dans ce période arbitraire, qui ne dura peut-être, depuis la création de nos premiers Parens, qu'autant de tems qu'il leur en falut pour penser, & pour agir par choix. Quoiqu'il en soit, on ne conçoit guère de Société sans une espèce de supériorité ; mais outre cela, l'Homme paroît avoir dans sa constitution & dans son génie, des marques suffisantes de supériorité sur la Femme, comme *S. Paul* l'insinue dans plusieurs passages que l'Auteur cite & qu'il voudroit éluder, sous prétexte qu'il s'y agit de l'Homme considéré *depuis sa chute*, ce qui nous paroît insoutenable, vu que l'Apôtre compare cette supériorité, non seulement avec celle que *Jésus-Christ* a sur l'Eglise, mais encore avec la supériorité de Dieu le Père par rapport à *Jésus-Christ* : *Je veux*, dit-il, *que vous sachiez que Jésus-Christ est le Chef de tout Homme ; que l'Homme est le Chef de la Femme, & que Dieu est le Chef de Jésus-Christ (a)*. Cela paroît décisif.

Passons à l'éducation des Enfans, qui occupe quatre Sermons sur le Verset 6 du Chapitre XXII des Proverbes : *Instruis le jeune Enfant à l'entrée de son train ; lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en retirera point*. L'Auteur réduit ce Devoir des Pères & Mères à six Chefs ou six propositions. 1. Les Pères & Mères doivent prendre soin de la santé & de la constitution de leurs enfans ; 2. ils doivent leur donner de bons préceptes ; 3. ils doivent les corriger de leurs défauts ; 4. ils doivent leur mon-

trer.

(a) *Cor. II, v. 2.*

rer bon exemple ; 5. ils doivent pourvoir à leur subsistance ; 6. enfin ils doivent prier Dieu pour eux. La première de ces propositions est démontrée dans le premier Sermon où l'on insiste principalement & fortement sur l'obligation où sont les Mères, d'allaiter leurs enfans. Les deux Sermons suivans & une partie du quatrième roulent sur l'instruction.

Ce n'est pas assez d'avoir soin du corps, il faut aussi prendre soin de l'Âme. Quand nous venons au monde, notre intelligence est un vrai papier blanc qui ne porte l'empreinte d'aucun caractère, bon ou mauvais, mais qui est capable de recevoir ceux qu'on veut. Et comme la Science & la Vertu constituent sa force & sa santé, la première chose qu'on doit faire, c'est d'y imprimer de bons principes & de justes connoissances : un grand respect pour le Créateur de l'Univers, ce que c'est que vertu & bonté, vice & méchanceté, l'amour de l'un & l'horreur de l'autre ; la véracité, la crainte du Seigneur, l'humanité, l'humilité & la justice. Outre ces vertus principales, on doit inculquer les vertus subordonnées, la tempérance, la soumission, la modestie, la politesse, la patience & l'industrie. L'Auteur indique plusieurs raisons que les Pères & Mères peuvent alléguer à leurs enfans pour les former à la soumission & à l'obéissance ; mais il nous semble qu'il en a omis une essentielle & à la portée d'un enfant en qui le jugement commence à se développer ; c'est que toute l'éducation qu'il peut recevoir dépend de son obéissance. Comment pourra-t-il profiter des préceptes & des leçons qu'on

lui donne, s'il ne se soumet pas volontairement à ceux qui l'instruisent ?

Pendant qu'on travaille à former les enfans aux différentes vertus, il faut les instruire dans la Religion Chrétienne, & pour cet effet, leur en faire apprendre un Systême abrégé ou Catéchisme, non seulement par cœur ou plutôt par routine, comme c'est l'ordinaire, mais par raison. Il faut en même tems leur inspirer du gout pour la lecture des Livres Saints. C'est le grand moyen de les accoutumer à la pratique de leurs Devoirs & de les leur faire aimer. Mais on ne doit pas négliger la correction, comme on le fait souvent par une tendresse mal entendue. Un Père sage *n'épargne point la verge* à ses enfans, lorsqu'elle est nécessaire pour les corriger de leurs défauts, puisque c'est un moyen de les rendre dignes de sa tendresse, & de l'estime des autres hommes. Ajoutez qu'il doit pourvoir à leur subsistance, autant qu'il en est capable. *Celui qui n'a pas soin de sa Famille*, dit St. Paul, *est pire qu'un Infidèle* ; c'est-à-dire, qu'un Chrétien qui néglige de procurer à ses enfans les choses nécessaires à la vie, est pire à cet égard, que les Payens qui ont reconnu la justice de ce devoir. Enfin il doit prier Dieu pour eux. Sans sa bénédiction, tous les soins que nous prenons de leur bien-être, tous les bons conseils que nous pouvons leur donner ne produiront aucun fruit. *Paul plante, Apollos arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.*

Il seroit à souhaiter qu'à ces préceptes généraux, l'Auteur eût ajouté quelques directions touchant l'âge où les passions se dévelopent,
&

& où leur fougue & leur impétuosité ruinent souvent en peu de tems les soins & l'éducation de plusieurs années; âge où le fils présomptueux se croit plus habile que ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont instruit, & mis en état de secouer le joug; & où les Parens doivent tâcher d'arrêter un fils qui va se perdre, & craindre cependant de le dépiter & de hâter sa ruine par une sévérité à contre-tems.

On traite dans les Sermons VIII & IX des Devoirs des Enfans envers leurs Pères & Mères. Le Texte est le cinquième Commandement, *Exod. XX, 12: Honore ton Père & ta Mère, afin que tes jours soient prolongés sur la Terre que l'Eternel ton Dieu te donne.*

Tous ceux qui nous tiennent lieu de Pères & Mères, en contribuant à notre bien-être, ont droit à l'honneur paternel. Tels sont nos Pasteurs, ceux qui nous gouvernent, les Rois & les Magistrats. Nous devons donc honorer d'abord nos Parens, ou ceux que la Providence ou les Loix du País leur ont substitués. Ce Devoir consiste en trois points: 1. le respect; 2. l'obéissance; 3. la reconnoissance des bienfaits reçus. La brièveté à laquelle nous sommes atteints, ne nous permet pas d'entrer dans le détail de ces articles qui renferment d'excellentes choses, sur-tout le dernier qui fait seul le sujet du second Sermon. Cependant nous avons de la peine à croire qu'un Fils soit obligé de souffrir patiemment tel châtiment que son Père jugera à propos de lui infliger pour avoir refusé de lui obéir dans des choses contraires à la

Loi de Dieu (a). Cela mériteroit d'être confirmé par des exemples Scripturaires, & il ne seroit pas facile d'en trouver. Le Docteur *Dela-ny* assure encore que l'article du Mariage fait partie de l'obéissance que les enfans doivent à leurs Pères & Mères; cela demanderoit quelques modifications; „ car, *dit-il*, pendant tout „ le tems que les enfans demeurent dans la maison paternelle, ce qui doit être jusqu'à ce „ qu'il en soit autrement ordonné par leurs Pères, ils sont dans leur dépendance absolue, „ & ils n'ont pas plus de droit de disposer „ d'eux-mêmes que des biens de leurs Pères & „ Mères”. Cette proposition lui sera contestée; nous ne la croyons pas suffisamment appuyée de la Loi de *Moïse*, où il est seulement dit qu'un Père a droit de rompre le vœu que sa Fille auroit fait *dans sa jeunesse* étant encore chez lui (b). On ne voit pas qu'il soit fait mention là, de Fils ou de mariage. L'usage établi chez les anciens Romains n'est point non plus une autorité suffisante. J'avoue que les Législateurs de Rome avoient réduit les enfans à la condition des Esclaves, jusqu'à donner aux Pères & Mères le droit de les tuer impunément; mais cette Loi tyrannique étoit alors même désapprouvée par d'autres Nations (c). Dans les cas où la Religion se tait, il faut consulter la Nature. Or la Loi naturelle permet à un Fils en

(a) Pag. 152. Il se fonde sur *Hebr. XII*, 9, passage qui ne prouve rien moins que cela, selon nous.

(b) Nomb. XXX, 4, 5.

(c) Voyez *Grotius de Barbeyrac*, Liv. II, Ch. V, §. 6, 7.

en âge de discrétion ou *Majeur*, comme on parle, de disposer de lui-même & de quitter la maison paternelle, pour aller s'établir où son intérêt & son inclination l'appellent; & il n'est point obligé d'attendre pour cela le consentement d'un Père qui seroit assez peu sage pour s'y opposer (a). La Religion Chrétienne autorise facilement cette liberté. *Jésus-Christ* ne fait pas un crime à l'*Enfant prodigue* d'avoir demandé à sortir de la maison paternelle, mais d'avoir fait un mauvais usage de sa liberté & des biens qui lui avoient été délivrés (b).

Les Devoirs des Domestiques envers les Maîtres & des Maîtres envers les Domestiques font la matière des deux Discours suivans, sur *Ephes. VI, 5—9*. Nous ne nous y arrêterons point, afin de pouvoir nous étendre davantage sur les Sermons XII & XIII, qui traitent du *payement des dettes*. Rom. XIII, partie du vs. 8. *Ne devez rien à personne, si ce n'est l'amour que vous vous devez toujours les uns aux autres*. Le sujet est singulier & intéressant par sa nouveauté; du moins il n'est pas venu à notre connoissance qu'il ait encore été traité *ex-professo* par aucun Prédicateur.

Considérons les maux qu'entraîne la négligence à payer ce qu'on doit; 1. par rapport au Débiteur; 2. par rapport au Créancier. La négligence à contracter & à payer les dettes est un des plus malheureux caractères de la vie; il entraîne après soi plus de maux qu'on ne sauroit.

(a) *Pasendorff* du même, Liv. VI, Ch. II, §. 13, 14.

(b) *Luc.* XV.

roit dire ou concevoir. De l'argent emprunté est tout gain pour un homme qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne fait point d'attention aux fatales conséquences de sa conduite. Il est nécessairement la proie des artifices de certains Scélérats rusés, qui se tiennent sur les voies pour tromper; car il y a dans le monde de ces sortes de gens, dont tout le métier est d'épier les extravagans & de fournir à leurs folles dépenses; ils donnent peu pour recevoir beaucoup, semblables au Laboureur qui ne sème que dans l'espérance d'une abondante recolte. Et, malgré les précautions ou les plaintes de l'Emprunteur, ils ont l'art de l'amener à leur but. Plus pourvu de sens qu'*Esau*, qui vendit son droit d'Aînesse pour assouvir une faim réelle & pressante, le Débiteur sacrifie sa fortune à des besoins faux & capricieux. Que dis-je? Il sacrifie ses biens & sa santé à la délicatesse & à l'abondance même. S'il n'empruntoit que pour de pressans besoins, on l'excuseroit; mais emprunter pour avoir des choses inutiles, souvent même pernicieuses, aux risques de tout ce qu'il y a d'estimable dans la vie, sa santé, sa fortune, sa liberté, c'est une folie impardonnable. Ce n'est pas tout: la fureur de s'endetter est la source de bien d'autres mauvaises habitudes, telles que sont le mensonge, les juremens, la fraude, & toute sorte de vice & de bassesses. Lorsqu'on a longtems donné carrière à l'esprit d'extravagance, on ne peut plus le retenir, il faut se satisfaire à tout prix. Si le crédit vient à manquer, il faut inventer de nouveaux moyens, & voir recours à tous les criminels artifices dont
on

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 119

on peut s'aviser; bientôt on se trouve plongé dans le goufre de la corruption & dans les derniers malheurs.

Ce n'est pas seulement de jeunes-gens évaporés & livrés au plaisir, qu'on voit contracter des dettes à tort & à travers, sans songer à ce qu'il leur en coûtera pour les payer, c'est souvent le cas des personnes de tout âge & de toute condition, qui se laissent dominer par l'orgueil & la vanité. Jetez les yeux sur le monde, vous en verrez la moitié sortir de leur état & faire des dépenses au-dessus de leurs moyens; & n'est-ce pas-là se perdre infailliblement, eux, leurs familles & ceux avec qui ils négocient?

Voilà les maux que les Débiteurs négligens attirent sur eux-mêmes & sur leurs meilleurs amis; mais ce n'est rien, en comparaison des calamités qui en retombent sur les Créanciers ou sur le Public. On fait que le Commerce, qui fait l'opulence & le bonheur des Nations, est pour l'ordinaire entre les mains de gens qui ne sont pas nés avec assez de fortune pour vivre dans l'oïveté, & que le profit du Négociant vient du prompt retour de ses fonds. Par conséquent, celui qui néglige de payer les Marchands, contribue à la ruine entière du Commerce & à la destruction totale des fondemens sur lesquels il est établi: crime que la plupart des gens de qualité commettent sans remord. Il y en a même qui font gloire de tromper leurs Créanciers, en éludant le payement, soit par des menaces, soit par de belles paroles. Alors le Marchand, dont le crédit dépend de son exactitude à payer, est ruiné; car comment peut-il

H 4 payer,

payer, si on ne le paye pas lui-même?

Il est une autre race de gens, qui ne payent point leurs dettes, & qui sont beaucoup plus criminels à cet égard que les premiers : ce sont les Riches avarés & nécessaireux ; ils ne payent point, ou parce qu'ils ont fait quelque nouvelle acquisition, ou parce qu'ils ne veulent pas diminuer un capital qui leur porte intérêt. Aqueurs insatiables, ils s'endettent avec tout le monde, & si cela dépend d'eux, il ne payeront que pour des Maisons & des Terres, encore ne sera-ce que par les revenus qu'ils en tireront. „ Le Libertin inconsidéré est un homme qui dépense plus qu'il n'a, & qui par conséquent ne peut pas payer : l'avid Aqueur est un homme qui a beaucoup & ne dépense rien, & qui ne veut pas payer, parce qu'il en voudrait avoir davantage : monstre affreux, composé de cruauté & d'avarice, ne payant personne & ne voulant pas faire crédit d'un sou. Ce sont les pestes de la Société ; infiniment pires que les Voleurs de grands chemins, ils volent, non par nécessité, mais par la hardiesse que leur donne leur opulence, par une cruauté & une lâcheté préméditées ; & , pour achever leur caractère, ils volent souvent même sous prétexte d'amitié, impunément & sans remord”.

(a) Pour faire maintenant quelque application de ce qui vient d'être dit, aux personnes de tout rang & de tout état, je le répète, quelle peut être la fin de celui qui dépense mal-à-propos & qui emprunte à toutes mains, que sa rui-

ne

(a) Second Sermon.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 121

ne & celle des autres ? Ce qu'il y a de plus revoltant, c'est que ceux qui tiennent cette conduite insensée, ont souvent la réputation d'être d'un *bon naturel* (a), & de n'être ennemis que d'eux-mêmes. „ Mais la vérité est que tout „ vicieux, quelque bonnes que soient ses intentions, est en effet l'ennemi de toute la Société ; & particulièrement un *bon naturel* vicieux est un des plus cruels caractères de la vie ; il est doux où il ne devoit pas l'être, à l'égard du vice & de l'infamie. Il a de l'indulgence pour tout, excepté pour l'honnêteté & l'innocence qu'il est toujours prêt de sacrifier. Un indigne d'un *bon naturel* soulèvera un sot & gorgera un glouton ; il prodiguera même à ses Chevaux & à ses Chiens, des alimens pour lesquels le Vendeur mourra de faim un jour en prison. Un monstre d'un *bon naturel* se divertit des dépouilles des Veuves & des Orphelins. Le *bon naturel*, destitué de vertu, est la plus mauvaise qualité du monde, du moins si c'est avoir un *bon naturel* de nourrir un Chien & d'affaffiner un Homme. Si donc vous prétendez être d'un vrai *bon naturel*, payez vos dettes : vêtissez ainsi ces pauvres Familles que votre luxe a réduites à se couvrir de haillons : nourrissez celui qui meurt de faim pour le pain que vous mangez ; rachetez de la misère celui qui pourrit en prison pour les friandises dont vous vous traitez tous les jours splendidement (b). Outre le bien que vous ferez „ aux

(a) *A good natured.*

(b) *Luc. XVI, 12*

„ aux autres par ces actes de justice, vous vous
 „ en ferez infiniment à vous-même. Le paye-
 „ ment de vos dettes est, après la grace de Dieu,
 „ le meilleur moyen de vous délivrer de mil-
 „ le tentations au péché & à la vanité. Payez
 „ vos dettes, & vous n'aurez point de quoi a-
 „ cheter un Bijou de prix, ou un plaisir perni-
 „ cieux. Payez vos dettes, & vous n'aurez
 „ point de quoi jouer en dupe. Payez vos det-
 „ tes, & vous n'aurez point de quoi entretenir
 „ un nombre d'inutiles Chevaux ou d'infectes
 „ Débauchées. En un mot, payez vos dettes,
 „ & vous vous abstenrez nécessairement de
 „ plusieurs convoitises charnelles qui combattent
 „ l'Âme (a), & vous entraînent dans l'escla-
 „ vage du péché, & qui ne sauroient manquer
 „ de finir par la destruction totale du Corps &
 „ de l'Âme”.

Si ceux, à qui vous vous endettez, sont ri-
 ches & entendus, songez qu'ils ne fournissent
 à votre extravagance que pour vous ruiner, de
 même qu'on humecte une Pompe avec un peu
 d'eau pour en tirer en abondance : songez qu'ils
 ne vous confieroient pas leurs effets, s'ils ne
 comptoient pas faire sur vous des gains excessifs.
 Vous achetez, pour un court espace, des cho-
 ses vaines, superflues, pernicieuses, aux risques
 de manquer du nécessaire le reste de vos jours.
 Le tems qui adoucit les autres afflictions ren-
 dra continuellement celle-ci plus amère & plus
 douloureuse. C'est un conseil bien sage, que
 donne le fils de Sirach : *Garde-toi bien de deve-*

nir

(a) *Eccl. II, 11.*

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 123

nir pauvre en contribuant aux fraix des Banquets par l'argent pris à intéré; autrement tu seras ennemi de ta propre vie: Quiconque bâtit sa maison de l'argent d'autrui, est semblable à celui qui amasse des pierres pour le monument de sa sépulture (a).

Adressons-nous à présent à l'Homme de qualité, qui est coupable de ce vice: si vous ne voulez pas penser à payer vos dettes, réfléchissez du moins sur ce que vous vous devez à vous-même, à votre Famille, à votre Patrie, à votre Roi. N'avez-vous donc été distingué des autres, que pour que vos bassesses en devinssent plus remarquables? Vos Ancêtres furent anoblis pour leurs vertus; & vous vous servez de la Noblesse comme d'un privilège au vice? La Dignité supérieure est-elle dégénérée en souveraine indignité? Si vous aviez un reste de modestie, vous renoncerez aux titres & à la fortune de vos Pères, puisque vous renoncez aux vertus qui les accompagnoient. Vous auriez honte de vous asseoir auprès d'un Pauvre vertueux; prétendez-vous donc encore être meilleur que les autres hommes, vous qui avez renoncé à l'humanité même, & qui n'êtes plus des hommes, mais des monstres?

Mais les Riches avares sont encore plus excusables que tous les autres, de ne pas payer leurs dettes. Ceux qui se sont enrichis par l'industrie, & qui l'oppriment dans les autres, sont tout-à-fait impardonnables. Le moins qu'on puisse attendre du Riche, n'est-ce pas qu'il fasse justice de

(a) *Ecclesiast. XVIII, 13. XXI, 9.*

de son opulence? suivant le précepte qu'*Elisabeth* donna à cette Veuve, dont il avoit miraculeusement multiplié l'huile (a). En effet l'argent que nous devons, n'est point à nous; c'est un dépôt fait en nos mains par d'autres personnes; nous n'y avons pas plus de droit que sur ce qu'ils ont dans leur coffre.

L'Auteur parle enfin aux Négocians eux-mêmes, pour les engager à réfléchir sur la manière dont ils payent leurs dettes, sur-tout à l'égard des Ouvriers qu'ils emploient, & sur les maux infinis que causent les mauvais Payeurs de cette sorte. Ce morceau n'est pas moins intéressant que le reste. Mais nous n'avons peut-être déjà que trop copié l'Auteur, pour donner une idée suffisante de son Ouvrage. C'est-pourquoi nous nous dispenserons de rien dire des deux derniers Sermons, qui roulent sur *les Devoirs des Princes envers leurs Sujets*, (b) & *des Sujets envers leurs Princes* (c). D'ailleurs, il faut laisser quelque chose à la curiosité des Lecteurs, qui seront bien dédommagés de leurs peines en lisant l'Ouvrage même.

(a) 2 Rois IV.

(b) Rom. XIII, 3, 4.

(c) Prov. XXV, 4, 5.

A R T I C L E VIII.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, ou HISTOIRE de la LITTERATURE FRANÇOISE, &c. par Mr. l'Abbé GOUJET, &c. Tom. 7 & 8. A Paris chez Pierre-Jean Mariette & Hypolite-Louis Guérin, 1744.

Les

LEs Extraits que nous avons déjà donnés des six premiers Volumes de cet Ouvrage, ont fait connoître le plan de Mr. l'Abbé *Goujet*. Une courte Préface à la tête du 7^{me}. annonce qu'il l'a un peu changé. Son dessein, dit-il, après avoir parlé des Traductions Françaises des Poètes Latins modernes, étoit de passer tout de suite aux Poètes François. Il a déferé aux représentations qu'on lui a faites, qu'il convenoit qu'il parlât des Traductions Françaises des Poètes Italiens, Espagnols, Portugais, & Anglois, ne connoissant de Traductions Françaises des Poètes Orientaux qu'un petit Recueil de *Vattier*, & n'en connoissant point de Poètes du Nord (a). On verra que ce changement a été d'une grande ressource à Mr. l'Abbé *Goujet*, qui cependant par l'abondance de sa matière n'en avoit pas besoin. Il lui a fourni deux Volumes, dans lesquels il est beaucoup moins question des Traductions de ces Poètes, que des Poètes mêmes, comme on le verra.

Avant

(a) On observera ici une faute de Mr. l'Abbé *Goujet*, au sujet de ce Recueil. Il dit qu'il contient l'Élégie du *Togral Abu Ismaël*, communément appelée *la Lamique de la Gagème*. Ce n'est point ainsi qu'elle doit être nommée; le Titre est, *Élégie Lumique*, c'est à-dire, qui commence par la Lettre L. nommée *Lam* en Arabe, & ce n'est point de la *Gagème*, mais *Hadgen* qui signifie, dans la même Langue, *Persan*. On a donné ce nom à ce Poème, pour le distinguer d'un autre, intitulé *Lamique* composé par un fameux Poète Arabe nommé *Shaaphari*. On ne fait cette remarque que par occasion; il n'est pas étonnant que Mr. l'Abbé *Goujet* ignore cette particularité.

Avant que d'entrer en matière, Mr. l'Abbé *Goujet* donne, à son ordinaire, quelques pages destinées uniquement à corriger les fautes ou les omissions des Volumes précédens. Ces corrections sont toujours de peu de conséquence, il ne s'agit que de rendre quelques Ouvrages à leurs véritables Auteurs, restitution souvent peu importante au Public, ou de lui faire connoître quelques noms qui seroient restés ensevelis dans l'oubli la plus profonde, si le soin laborieux de Mr. l'Abbé *Goujet* ne les en eût tirés. Il est pourtant question dans les Additions, qui sont à la tête du 7^{me}. Volume, de quelque chose de plus. Un fameux Critique de nos jours, ayant donné l'année dernière une Traduction de *Virgile*, s'est vu attaqué sur bien des choses qu'on lui a reprochées; accoutumé à donner des loix dans la République des Lettres, il n'a pu souffrir qu'on usât à son égard de la liberté qu'il prend avec les autres; c'est ce qui a donné lieu à plusieurs réponses très vives de sa part, dont Mr. l'Abbé *Goujet* rend compte. Il ose rapeller à ce Critique une pensée de Mr. de *Fontenelle*, qui dit que les Hommes se trompent, & que les Grands-hommes avouent qu'ils se sont trompés. Ou cette réflexion de Mr. de *Fontenelle* n'est pas vraie, ou Mr. l'Abbé *Goujet* n'en a pas fait une juste application. Le Traducteur de *Virgile*, loin de convenir de ses fautes, a depuis peu publié une Lettre où il prétend terrasser ses Adversaires, & détruire sans ressource leurs objections. Lorsqu'un Citoyen d'une République aspire à dominer sur ses égaux, il ne peut maintenir son autorité, que

que par la douceur ou par la force. Ces deux qualités manquant souvent à ce nouveau Dictateur Littéraire, il peut être sûr qu'il s'élèvera bien des conjurations contre lui, & que son empire, qui a été renversé une fois, ne sera pas de longue durée.

La Traduction plate & prosaïque que *Pierre Tamisier* a faite du Poème de *Juvenius*, sur la Vie de *Jésus-Christ*, est le premier Ouvrage dont parle Mr. l'Abbé *Goujet* au commencement de son 7^{me}. Volume. Il y joint quelques remarques sur l'Auteur, car on ne peut rien dire sur le Traducteur : c'est le cas où il se trouvera souvent dans le cours de ces deux Volumes. Delà il passe rapidement au 15 siècle, & vient droit à *Michel Verin*, mort volontairement, comme on le sait, d'une maladie bien rare dans le siècle où nous sommes (a). Nous avons en François deux Traductions des *Distiques* de *Verin*, remplis de Maximes édifiantes & solides, mais on n'en peut conseiller aucune des deux.

Le Mantouan, *Sannazar* & *Palingénius* succèdent à *Andrélini Beroalde* & autres, dont les Ouvrages ne sont guère plus connus que les Traductions que l'on a faites. Il en est de même des Traductions du Mantouan, après lequel Mr. l'Abbé *Goujet* vient à *Sannazar*. „ Cet „ Ecrivain, dit-il, qui fut le Censeur sévère „ des Ouvrages de son tems, est un Poète a- „ voué des Muses; s'il a des défauts, dont „ personne ne disconvient, il a aussi de gran- „ des

(a) Il mourut de continence.

„ des beautés, que tout le monde avoue ; une
 „ singularité défigure ses Ouvrages , dont le Sti-
 „ le est naturel & très pur ; il a transporté des
 „ Bois & des Prairies, la Scène Pastorale, pour la
 „ placer sur le rivage aride de l'Océan ; il intro-
 „ duit des Veaux marins au - lieu d'Agneaux ;
 „ un panier d'Huitres présenté à une Mai-
 „ tresse fait chez lui l'office d'un bouquet de
 „ fleurs”. On peut convenir avec Mr. l'Abbé
Goujet, que ces sujets ne conviennent point au
 genre d'Eglogue accoutumé à peindre la dou-
 ceur de la vie champêtre & les agrémens que
 présentent à la vue ou à l'imagination, la soli-
 tude & la fraîcheur des Bois, ou le riant émail
 des prairies ; mais comme la Nature a des gen-
 res sans nombre de beautés différentes, & que
 tout l'art de la Poésie consiste à bien peindre,
 doit-on faire un reproche à *Sannazar* d'avoir
 choisi un genre nouveau, s'il y a réussi. Une
 Marine bien peinte ne fait-elle pas autant de plai-
 sir qu'un beau Paysage ; on avoue qu'il y a bien
 de la hardiesse à proposer ce sentiment, que ce
 n'est pas ici le lieu d'expliquer.

Sainte Marthe, dans le 16^{me}. Siècle, a tra-
 duit quelques morceaux du *Zodiaque* de la Vie
 humaine de *Palingenius*, voulant tenter par ces
 essais le gout du Public. Mais cet Ouvrage n'a
 pas eu de suite. La seule Traduction que l'on
 puisse lire de ce Poème est celle de Mr. de la
Monnerie, imprimée à la Haye en 1731. Malgré
 cet éloge, Mr. l'Abbé *Goujet* ne peut s'empê-
 cher de reprocher au Traducteur le zèle avec
 lequel il a voulu défendre son Auteur des re-
 proches trop mérités qu'on lui fait des maximes
 d'irrè-

d'irréligion ; & d'une censure trop aigre répandues dans son Ouvrage.

Le 16^{me}. Siècle a produit plusieurs Poètes Latins célèbres, tels que *Vida*, *du Bellay*, le Chancelier de *l'Hopital*, le fameux *Mr. de Thou*, *Buchanan*, & autres. La plupart de ces Auteurs nous ont laissé des Ouvrages dignes du Siècle d'*Auguste* ; cependant, par un défaut attaché à la Langue Françoisse si sujette au changement, ou parce qu'elle n'étoit point encore alors portée à la perfection où elle est parvenue depuis, nous n'avons que de très mauvaises Traductions de la plupart de ces Ouvrages qui mériteroient bien de paroître avec tout l'éclat qu'on pourroit leur donner à présent, sur-tout celles du Chancelier de *l'Hopital*, où l'on voit la vertu la plus pure briller dans les tems les plus difficiles. *Mr. Pérault* de l'Académie Françoisse a traduit l'Épître où ce Chancelier donne des avis au Roi sur le choix des Ministres. On ne peut qu'être du sentiment de *Mr. l'Abbé Goujet*, qui, comparant cette Traduction avec celle que *du Bellay* a faite de la même Pièce, donne la préférence à la dernière. Mais on sait que *Mr. Pérault*, décrivant sans cesse les Anciens, a prouvé, sans le vouloir, par ses Ouvrages, que les Modernes leur étoient bien inférieurs.

Les tems malheureux de la Ligue ont produit un nombre infini de Pièces dans lesquelles, selon *Mr. l'Abbé Goujet*, „ l'esprit de parti se fait trop sentir, ce qui en a fait oublier „ le plus grand nombre, & ce qui les rend si „ difficiles à trouver”. On doit lui savoir gré de parler des deux Hymnes du Clergé de Tours

de 1590, très rares à présent. Ces Hymnes étoient adressées à *Henri IV*, à qui cette Ville étoit fidèle. C'est une espèce de parodie d'Hymnes faites à Paris à la louange du Duc du Maine. On voit dans la dernière que la Clergé de Tours, exhortant *Henri IV* à rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique, proteste cependant de lui être toujours soumis, quelque Religion qu'il professe. *Instruits par la Bible ancienne, & nourris sous la Loi Chrétienne, aux Rois nous devons corps & biens, même la Catholique Eglise s'est toujours humblement soumise au joug des Princes Ariens.* Que de Sang répandu pour soutenir la maxime opposée ! Pourquoi faut-il que les hommes remédient presque toujours à un mal par un plus grand ?

On ne peut qu'applaudir aux éloges que Mr. l'Abbé *Goujet* donne aux Poésies de Mr. de *Thou*, où l'on admire en même tems l'homme de génie & l'Ecrivain religieux ; presque aussi grand Poète que grand Historien, ses Poésies répandues dans les Mémoires de sa Vie, ont été traduites, à ce que nous apprend Mr. l'Abbé *Goujet*, par un Gentilhomme d'auprès de Caen.

Mr. l'Abbé *Goujet* indique d'une manière assez exacte les différentes Traductions des Poésies de *Santenil*. La seule de ces Traductions sur laquelle il porte son jugement, est celle des Hymnes, faite par Mr. l'Abbé *Saurin*, & qu'il trouve fort au-dessous de l'Original, quoiqu'exacte & fidèle ; mais qui peut approcher, en traduisant, du feu qui animoit *Santenil* ?

Ce seroit s'engager dans un détail trop long, que de suivre Mr. l'Abbé *Goujet* dans tout ce qu'il

qu'il dit sur les Poètes Latins qui ont écrit en France sous *Louis XIV*, & dans ce Siècle, tels que le Père *Commire*, de la *Rue*, & autres. On verra avec plaisir dans l'Ouvrage même l'analyse qu'il fait du Poème des *Passions* du Père *Brumoy*, traduit par lui-même, ainsi que le Poème de la *Verrerie*. Quelque peu de déférence que Mr. l'Abbé *Goujet* paroisse au commencement de ce Volume avoir pour les décisions de l'Abbé des *Fontaines*, c'est cependant de lui qu'il emprunte tout ce qu'il dit sur ces deux Poèmes. A la place de Mr. l'Abbé *Goujet*,

*Magno de flumine malle
Quam ex hoc fonticulo tantumdem sumere.*

Un court détail de l'origine & des différens genres de la Poésie Italienne prépare le Lecteur à ce que Mr. l'Abbé *Goujet* va dire des Poètes Italiens & de leurs Traductions en François.

Dante, le plus ancien de tous les Poètes Italiens que l'on connoisse à présent, est aussi le premier dont parle Mr. l'Abbé *Goujet*. Il emploie plusieurs pages à nous donner une idée de la Vie de ce Poète, de l'objet de son Ouvrage, & à réfuter l'opinion singulière du Père *Hardouin*, qui le mettoit au rang de tous les Ouvrages qu'il imaginoit supposés. Ce détail est ce qu'il y a de plus singulier sur le *Dante*, dont nous n'avons qu'une mauvaise Traduction en Vers, dédiée par *Grangier* à *Henri IV*.

Les Traductions des Ouvrages de *Pétrarque* n'offrant rien d'intéressant à dire, Mr. l'Abbé *Goujet* s'est étendu sur l'Auteur même, &

nous renvoie, pour les particularités de sa Vie, à ce qu'en ont dit Mr. l'Abbé *du Renel* & Mr. le Baron *de la Bastie* dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. On sait que le vif amour qu'il conçut pour *Laure* est ce qu'il a le plus chanté dans ses Poésies. Cet amour singulier, qui naquit le jour du Vendredi-saint, où *Petrarque* aperçut *Laure* allant à l'Office, ne l'est pas moins dans tout son cours, puisqu'il n'a point interrompu sa dévotion qui le faisoit jeûner trois fois la semaine, & se lever régulièrement à minuit pour prier Dieu. Qu'il est ordinaire de voir de grands Génies comme *Petrarque* agir différemment de leurs principes, ou penser différemment de leurs actions : *O quantum est in rebus inane !*

Le *Boyardo*, dans son Poème de *Roland* l'amoureux, avoit fait des fautes sans nombre contre la Géographie. Mr. *le Sage*, dans sa Traduction, a voulu corriger ces fautes, en substituant les Pais vrais aux pais imaginaires de *Boyardo*, ou les mettant dans leur véritable place. „ Il a de plus, selon Mr. l'Abbé *Goujet*, lié les „ aventures l'une à l'autre, & fait disparoitre „ les contrariétés qui se trouvent dans l'Auteur. Son Stile est pur, élégant, & léger. Est-ce traduire que de renverser ainsi tout le plan d'un Auteur ? Un Peintre seroit-il excusable de changer tous les traits de quelqu'un dont il feroit le portrait, parce qu'il ne les trouveroit pas à son gré ? Traduire, c'est, pour ainsi dire, faire le portrait d'un Ouvrage ; il faut donc, par conséquent, y donner autant de vie & de ressemblance qu'il est possible.

Roland

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 133

Roland amoureux a fait naître *Roland le furieux* de l'*Arioste* : il a été traduit plusieurs fois en Vers & en Prose ; mais, au jugement de Mr. l'Abbé *Goujet*, la seule Traduction que l'on puisse lire, est celle de Mr. de *Mirabeau*, Secrétaire de l'Académie Française. Mr. l'Abbé *Goujet* ne peut s'empêcher de lui faire un reproche, de ce qu'il n'a pas porté fort loin le scrupule ; par rapport aux libertés que le Poète Italien s'est données dans tout ce qui regarde les Mœurs, & de ce qu'il semble excuser ces libertés, par la différence de celles de ce Siècle d'avec celles du tems de l'*Arioste*, dont il donne pour exemple la Comédie des Tyrans d'*Agostino Ricchi*, Pièce extrêmement libre, & qui fut néanmoins représentée à Bologne au couronnement de *Charlequint*, en présence de l'Empereur & de sa Cour, du Pape *Leon X* & des Cardinaux. Cet exemple, en effet, ne paroît pas concluant pour Mr. de *Mirabeau* ; & , quoique Mr. l'Abbé *Goujet* porte un peu trop loin son scrupule, on ne peut qu'être de son avis, une chose vicieuse en elle-même ne pouvant être justifiée par des exemples, quelque grands qu'ils soient ; & dans ce cas-ci, la présence d'un Pape & de tout le Sacré Collège n'a pu sanctifier des obscénités.

Le *Tasse* ouvre le huitième Volume de Mr. l'Abbé *Goujet*, qui avant que de parler de la Traduction de ses Ouvrages, donne un abrégé de sa Vie, & indique les sources où l'on peut en savoir plus de particularités. Toute l'Italie a été partagée sur la préférence à donner à l'*Arioste* ou au *Tasse* ; & enfin l'Académie de la *Crasca* a décidé en fa-

veur de ce premier ; on a appelé de ce jugement, plus d'une Académie illustre a éprouvé ce sort lorsqu'elle a voulu décider. Mr. l'Abbé *Goujet* rend compte de ce procès, ainsi que de celui que les Italiens ont intenté à Mr. *Despreaux*, sur ce qu'il a dit du clinquant du *Tasse* ; & tout cet article mérite d'être lu. Mr. *de Mirabeau* a fait pour le *Tasse*, ce qu'il a fait depuis pour l'*Arioste*, & cette première Traduction lui avoit ouvert les portes de l'Académie Française ; mais il eut le malheur de se voir censuré rudement par M^{lle}. *Riccoboni*, célèbre Actrice de la Comédie Italienne. Une Lettre qu'elle écrivit, dans le tems que cette Traduction parut, y fit voir quantité de défauts, entr'autres celui d'avoir altéré l'Original ; ce que M^{lle}. *Riccoboni* condamne par ces raisons que nous avons dites ci-dessus, au sujet du *Boyardo*. Cette Lettre fut utile à l'Auteur, qui corrigea dans sa Traduction ce qu'il crut qu'on lui reprochoit avec raison ; desorte que la seconde Edition est de beaucoup préférable à la première.

Mr. l'Abbé *Goujet*, qui traite souvent fort au long des vieilles Traductions publiées avec justice dès leur naissance, ne fait qu'indiquer deux Traductions de l'*Aminie* du *Tasse*, l'une donnée en 1734 par Mr. *Pecquet*, & l'autre en 1735 par Mr. l'*Escalopier*. On ne peut dire à laquelle il donne la préférence, il les juge aparemment toutes deux égales, puisqu'il se borne à dire qu'elles sont écrites avec beaucoup de délicatesse. Son travail cependant paroît avoir pour objet, de pouvoir apprendre quels sont les meilleurs Traductions, puisqu'il est entrepris pour faire

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 135

faire connoître les Auteurs Latins, ou étrangers, à ceux qui ne peuvent les lire dans leur Langue.

Il n'en est pas de même au sujet du *Pastor fido* du Cavalier *Garini*, dont Mr. *Pecquet* a aussi donné une Traduction, & que Mr. l'Abbé *Goujet* préfère à toutes celles qui l'ont précédé; cette Traduction, sans être parfaite, l'emportant de beaucoup sur toutes les autres, pour l'exactitude, la fidélité & les agrémens du Stile.

Le double amour de *Célie*, dans la *Phylis* de *Scyre* du Comte *Bonarelli*, a causé de grandes disputes en Italie. Mr. l'Abbé *Goujet*, sans l'approuver, trouve pourtant des raisons apparentes pour le justifier; mais une page après, il se contredit, en rapportant le précis de la Dissertation que le Comte *Bonarelli* fit alors pour répondre aux objections qu'on lui faisoit. Il faut convenir, dit Mr. l'Abbé *Goujet*, que tous ses efforts ne sauroient persuader la possibilité du double amour; d'où peut venir cette contradiction?

*Tout est mystère dans l'Amour,
Ses fleches, son Carquois, son flambeau, son en-*
fance;

*Ce n'est pas l'Ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette Science (a).*

Il n'y a point de Nation, dont le Théâtre soit plus riche que celui des Espagnols; mais le gout de leurs Pièces, si différentes de celles des

au-

(a) *La Fontaine*, Tab. 12. f. 14.

autres Théâtres, & dont Mr. l'Abbé *Goujet* rend un compte instructif, fait que nous en avons peu de Traductions, & par conséquent peu de chose à en dire. Mr. *le Sage* & Mr. *de Castéra* sont les seuls qui nous ont fait connoître le Théâtre Espagnol, par des Traductions qu'ils nous ont données de quelques Pièces où Mr. *le Sage* a même pris bien des libertés qui altèrent beaucoup l'Original.

C'est au même Mr. *de Castéra* que nous devons la Traduction de la *Lusiade* de *Camoens*. Ce Poème, où l'Auteur décrit les conquêtes faites par les Portugais dans les Indes, est aussi mal nommé que si *Virgile* avoit nommé l'*Enéide* la *Troade*, parcequ'*Enée* étoit Troyen. C'est dans l'Ouvrage périodique, intitulé *le pour & le contre*, qu'il faut chercher le jugement que l'on doit porter sur cette Traduction, Mr. l'Abbé *Goujet* ne faisant qu'extraire ce qu'en dit cet Auteur, ce qui nous dispense de rapporter les sentimens de celui de la Bibliothèque Française.

Le Chapitre où Mr. l'Abbé *Goujet* traite de la Traduction des Poètes Anglois, commence par quelques mots qu'il dit sur le caractère & les règles de la Poésie Angloise pleine d'irrégularités, & où l'on peut se donner beaucoup de licence, sur-tout pour l'hémistiche qui n'a point de place certaine (a). Le Poème du *Paradis perdu* de *Milton*, ignoré pendant long-tems, même en Angleterre, & ensuite élevé

(a) Mr. l'Abbé *Goujet* fait le mot hémistiche féminin; c'est sans doute une faute que l'on ne peut reprocher qu'à l'Imprimeur.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 137

à l'égalité d'*Homère* & de *Virgile*, n'est connu en France que par la Traduction qu'en a donnée Mr. *Dupré* de *St. Maur*, de l'Académie Française. Mr, l'Abbé *Goujet* trouve que, quoiqu'en prose, elle est écrite d'un Stile vir & brillant, animé, & qui aproche de la Poésie; & il le loue de n'avoir pas toujours suivi les traits qui choquoient la modestie, ou le gout. Cette Traduction unique ne permettant pas à Mr. l'Abbé *Goujet* de s'étendre, il s'en est dédommagé en rapportant les jugemens différens sur l'Auteur Anglois.

Après *Milton*, le Poète le plus célèbre de l'Angleterre est le fameux Mr. *Pope*, mort depuis peu de tems. Suivant Mr. de *Voltaire*, il réduit les Siflemens aigres de la Trompette Angloise, aux sons doux de la Flute; on peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets, pour la plupart, sont généraux & du ressort de toutes les Nations.

Les principaux Ouvrages de Mr. *Pope*, traduits en François, sont l'*Essai sur la Critique*, l'*Essai sur l'Homme*, tous deux traduits en Vers par Mr. l'Abbé *du Resnel*. Mr. l'Abbé *Goujet* ne parle qu'en passant d'une Traduction en Vers peu élégante & souvent platte de l'*Essai sur la Critique*; il l'attribue à Mr. *Robeton* Secrétaire du Roi d'Angleterre, George Premier. Il donne des éloges justement mérités à la Traduction de Mr. l'Abbé *du Resnel*, qu'il dit être noble, ingénieuse, élégante, tantôt gracieuse, tantôt austère, & quelquefois sublime, suivant les différens tons que la matière demande. Il y a aussi une Traduction en Prose de cet Es-

fai par Mr. *Silhouette*, qui a des beautés par sa précision, & qui rend plus vivement l'Original Anglois. L'Essai sur l'Homme a de même été traduit en Vers par Mr. l'Abbé *du Resnel*, & en Prose par Mr. *Silhouette*. C'est à la Traduction en Vers que Mr. l'Abbé *Goujet* donne le prix, Mr. *Silhouette* étant obscur, parce qu'il a voulu être trop littéral, & Mr. *du Resnel* s'étant prêté davantage au génie de la Langue Française, & au gout de la Nation.

Les Principes que Mr. *Pope* a répandus dans son *Essai sur l'Homme*, ont donné lieu à bien des objections. Le plus grand Adversaire de ce Système a été le fameux Mathématicien Mr. *Croufaz*; mais, selon Mr. l'Abbé *Goujet*, il faut être déterminé à s'ennuyer pour lire son bizarre Commentaire, où rien n'attache que la Traduction même de Mr. l'Abbé *du Resnel*.

Le Poème de la *Boucle de Cheveux* est mis par les Anglois à côté du *Lutrin de Boileau*, où l'on ne peut pas leur reprocher de partialité pour leur compatriote. Ce Poème mérite cette place. L'Abbé *des Fontaines* l'a traduit en Prose, & sur cette Traduction Mr. *Despreaux* de l'Académie d'Angers, l'a mis en Vers de dix syllabes. On peut voir dans le Tome XXX de cette Bibliothèque, page 437, ce que l'on doit penser de cette Traduction, sur laquelle Mr. l'Abbé *Goujet* se trouve du même sentiment que nous.

Les deux Volumes de Mr. l'Abbé *Goujet* devroient naturellement finir ici. Après avoir épuisé toutes les Traductions Françaises des Poètes étrangers, il entre dans une nouvelle carrière,

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 139

re, par laquelle on croit qu'il auroit pu commencer un nouveau Volume; c'est l'histoire de la Poésie Française. Mr. l'Abbé *Goujet* se plaint, avec raison, que nous n'en avons point de suivie, celle de *Nostradamus* n'étant qu'un recueil rempli d'anachronismes & de fables, & ne traitant que des *Troubadours*, ou Poètes Provençaux. Ce que *Fauchet* a donné sur cette matière n'est pas moins imparfait, & *Paquier* a plus cherché à faire connoître les différens genres de la Poésie Française, qu'à en donner l'histoire.

On peut consulter l'Article VI. du 26 Volume de cette *Bibliothèque*, p. 123, où nous avons donné un Extrait de la Poésie Française de Mr. l'Abbé *Masseu*, & l'Article de cette même *Bibliothèque*, qui contient aussi l'Extrait de l'Ouvrage de Mr. l'Evêque de la *Ravalière* sur l'origine de la Langue & de la Poésie Française. Mr. l'Abbé *Goujet* traite ici de ces deux Ouvrages, & se déclare pour Mr. l'Evêque, qui croit notre Poésie bien antérieure aux Poésies Provençales, & la fait naître en Normandie.

Mr. *Tison du Tillet* a fait exécuter en bronze un Parnasse, sur lequel il a placé les Poètes & les Musiciens François qui ont fait le plus d'honneur à la Nation. Il a en même tems donné un Ouvrage intitulé, *Remarques particulières sur la Poésie & la Musique Française, & sur les Spectacles*. Mr. l'Abbé *Goujet* ne trouve pas qu'on y puisse apprendre rien de nouveau, cet Ouvrage n'étant qu'un Extrait de ceux qui ont précédé.

Le Théâtre chez toutes les Nations de l'Europe a des commencemens fort obscurs. Mr. de
Fon-

Fontenelle dans l'Histoire du Théâtre François, qu'il a donnée en 1742, a traité ce sujet avec l'élégance & les graces qui ornent tout ce qu'il écrit. Quoique ce ne soit, pour ainsi dire, qu'un essai d'Histoire, cet Ouvrage est cependant plus instructif que beaucoup d'autres. Deux Auteurs ont travaillé, depuis Mr. de *Fontenelle*, à éclaircir cette Histoire du Théâtre François, Mrs. *Parfait*, Frères, & Mr. de *Beauchamp*. Chacun de ces Ouvrages a un mérite particulier, parce que ce sujet y étant traité différemment, l'un donne des connoissances que l'on chercheroit inutilement dans l'autre.

L'Opéra si brillant nous fournit une preuve, que ce qui flate les Sens arrive bien plus rapidement à la perfection, que ce qui sert à éclairer la raison. Ce Spectacle est tout nouveau, eu égard aux autres; & cependant, à quelque chose près, il est au point où on peut le porter: au-lieu que la Comédie a été très longtems informe, & la Tragédie bien plus longtems ignorée. Mr. l'Abbé *Goujet* finit son 8^{me}. Volume par l'Histoire abrégée de l'établissement de ce Théâtre en France.

Telles sont, à peu près, les matières que contiennent ces deux derniers Volumes. L'Auteur a sçu y répandre plus de variétés amusantes que dans les précédens, parce qu'il s'est plus étendu sur les Auteurs originaux que sur leurs Traducteurs. Comme il va sans doute traiter une nouvelle matière en parlant des Poètes François, on espère qu'il glissera légèrement sur ceux qui n'ont d'autre mérite, pour entrer dans son Ouvrage, que parce qu'il est intitulé *Bibliothèque*,

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 141

thèque, & que ne s'attachant à faire connoître en détail que ceux qui ont des beautés réelles, il intéressera davantage ses Lecteurs.

A R T I C L E IX.

LETTRE d'un Bibliothécaire de Genève,
sur JEAN FAUST, Imprimeur de Mayence.

M O N S I E U R,

VOUS savez que *Jean Faust*, ou *Fust*, comme d'autres l'écrivent, passe pour un des principaux Inventeurs de l'Imprimerie. Son nom a paru avant aucun autre, dans les premiers Livres imprimés. Il y a là dequoi l'immortaliser. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'on nous a conservé très peu de particularités de cet Homme illustre.

On fait seulement qu'il étoit Orfèvre de profession, quoique d'une bonne Famille de Mayence. *Jaques Fust* son Frère étoit Bourguemaitre en 1461. Leur Famille étoit originaire d'*Aschaffembourg*. Mr. *Marchand*, dans son *Histoire de l'Imprimerie*, a ramassé tout ce que l'on peut savoir de cet illustre Allemand, qui a fait tant d'honneur à sa Nation. Il nous a même appris que les descendants de *Fust*, reçus parmi les Familles Patriciennes de Francfort, vers la fin du XVI Siècle, s'y sont perpétués jusqu'en 1704, & peut-être au-delà, & que deux d'entre eux se sont rendus illustres par leurs Ecrits.

Mr. *Marchand* qui nous a rassemblé tout ce qu'il

qu'il a pu découvrir de la Vie de *Fust*, avoue qu'il ne peut rien nous apprendre de sa mort. Il n'a pu trouver aucuns Mémoires sur cet article, & il est réduit à tâtonner là-dessus.

„ On ne voit plus le nom de *Fust*, dit-il,
 „ sur aucune Edition, après celle des *Offices*
 „ de *Cicéron*, achevés le 4 de Février 1466:
 „ & la première avec le nom de *Schoeffer* seul,
 „ est du 8 Octobre 1467. Il est donc fort apa-
 „ rent que *Fust* mourut peu auparavant en 1466,
 „ ou 1467 (a)”. La conjecture de Mr. *Mar-*
chand paroitra encore plus vraisemblable, si l'on
 descend plus bas. Voici encore deux ou trois
 Livres où il ne paroît d'autre nom que celui
 de l'Associé de *Fust*. *Institutiones Juris Civi-*
liscum Glossis, 1468. *Thomæ de Aquino Quæ-*
siones, &c. 1469. *Valerius Maximus*, 1471. *Au-*
gustinus, de *Civitate Dei*, 1473. Ces trois ou
 quatre Livres sont imprimés à Mayence par
Schoeffer seul.

Il est surprenant qu'aucun Auteur ne nous ait rien dit de plus précis sur la mort d'un Homme qui s'est rendu aussi célèbre. Personne n'a eu soin de nous apprendre ce qu'il devint. On peut dire que nous ne savons ni où, ni quand il a fini ses jours. Quoiqu'il ne soit pas fort important d'en être instruit, il me semble que tout ce qui regarde cet habile Artiste, à qui la République des Lettres a de si grandes obligations, doit paroître intéressant. Je suis sûr, *Monsieur*, que les Curieux comme vous, sauroient gré à celui qui leur fourniroit quelques documens sur
 la

(a) *Hist. de l'Imprimerie*, pag. 46.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 143

la mort de *Fust*. C'est ce que je vai essayer de débrouiller. Je me flate qu'à l'aide de quelques recherches, que je soumetts à votre jugement, je pourrai indiquer le lieu où *Fust* a fini ses jours, la date de cette mort, & jusqu'au genre de maladie qui lui a ôté la vie.

On voit dans la Bibliothèque de *Genève* deux anciens Exemplaires des *Offices de Cicéron*, imprimés à Mayence par *Fust* en 1465 & 1466. Ils sont sur de très beau vélin, & très bien conservés. Celui de 1466 avoit appartenu à *Messire Louis de la Vernade*, Chancelier du Duc de *Bourbon*, & il le tenoit de la main de *Fust*, qui lui en avoit fait présent. Voici ce qu'il avoit écrit au-dessous de la souscription de l'Imprimeur, & qu'on y lit encore fort distinctement.

Hic Liber pertinet michi Ludovico de la Vernade, Militi, Cancellario Domini mei Ducis Borbonii & Alvernien, ac Presidenti Parlamentii Lingue Occitanie, quem dedit michi Jo. Fust supradictus Parisiis, in mense Julii, Anno Domini M. CCCC. LXVI, me tunc existente Parisiis pro generali reformatione totius Francorum Regni.

On avoit déjà publié cette Note manuscrite, dans la *Bibliothèque Raisonnée*, en donnant la notice de ces deux Editions des *Offices de Cicéron* (a). On l'avoit communiquée au Public, dans la pensée qu'elle pourroit être de quelque usage pour l'Histoire de l'Imprimerie. Mais peu de personnes ont aperçu tout ce qu'on en pouvoit tirer. Je vous avouerai même, *Monsieur*,

(a) *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXV, pag. 222.

fleur, que je fus un peu prévenu contre cette Note la première fois que je la lus. Je ne comprenois rien dans le titre fastueux que prend le Possesseur du Livre. Il se donne pour un Homme chargé de remédier à tous les abus qui se commettoient en France. Quel est donc ce Réformateur général de tout le Royaume, disois-je en moi-même? Ce Monsieur de la Vernade ne fait-il pas un peu trop l'important?

J'ai fait quelques perquisitions pour connoître mieux le Personage, & je n'ai pas découvert grand'chose. J'ai seulement trouvé dans les *Mélanges de Baluze* un *Charles de la Vernade*, Maître des Requêtes à Paris, dont il est fait une mention honorable dans des Instructions que *Charles VIII* donne à des Ambassadeurs qu'il envoyoit à Rome en 1484(a). Il y a aparence qu'il étoit Fils de notre *Louis de la Vernade*. Mais quelque figure que cette Famille puisse avoir fait dans la Robe, on ne voit point encore comment un Chancelier du Bourbonnois pouvoit avoir été chargé de la Réformation générale de la France.

Ne pouvant point deviner cette Enigme, & qui n'étoit même qu'une pure curiosité qui ne sembloit mener à rien, je m'en tins à ce qu'il y a de clair dans la Note manuscrite. Elle nous apprend que *Fust* étoit à Paris en Juillet 1466, qu'il y étoit venu pour débiter ses *Offices de Cicéron*, & qu'il en donnoit quelques Exemplaires à des Seigneurs pour acheter par-là leur protection.

Voilà

(a) *Baluzii Miscellanea*, Tom. VII, p. 572

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 145

Voilà déjà des particularités qui ne se trouvent point ailleurs, & je doute que qui que ce soit nous ait rien appris de *Fust* postérieurement à cette date. Mais, *Monsieur*, lorsque je ne pensois plus à cet Imprimeur, ni au Patron qu'il avoit voulu se procurer par son présent, le hazard m'a mis entre les mains un Livre nouveau où j'ai trouvé bien des éclaircissemens sur ce qu'il y avoit d'obscur dans la petite Note de la main de Mr. de la Vernade.

Vous avez vu, sans doute, l'*Histoire de Louis XI* par Mr. Duclos de l'*Académie des Inscriptions*, qu'on a publiée en France il n'y a pas longtems. J'y ai trouvé le Commentaire de ces paroles obscures, *me tunc existente Parisiis pro generali reformatione totius Francorum Regni*; & en même tems la condamnation du jugement précipité que j'avois fait de ce Seigneur, comme ayant un peu trop enflé ses titres.

„ En 1466, dit Mr. Duclos, il se tenoit une
„ Assemblée à Estampes pour la Réformation
„ de l'Etat. On étoit convenu par le Traité
„ de *St. Maur*, qu'on nommeroit trente-six
„ personnes notables, savoir douze Prélats,
„ douze Gentilshommes, & douze Magistrats,
„ pour travailler à la Réformation de l'Etat.
„ La contagion qui affligeoit Paris, avoit retardé l'exécution de cet article; mais enfin les
„ Réformateurs, au nombre de vingt-un, ouvrirent leurs Assemblées à Paris le 15 Juillet
„ 1466. (a).

Le nom des Commissaires vient ensuite. *La Vernade*

(a) *Histoire de Louis XI. Tom. II. p. 23.*

Tome XXXV. Partie I. K

Vernade, Chancelier du Bourbonnois, s'y trouve des premiers. Le Chef de la Commission étoit le Comte de *Dunois*. Il devoit toujours être présent, & approuver ce qui seroit réglé à la pluralité des voix. L'Assemblée fut transférée à Estampes, à cause de la contagion qui régnoit toujours à Paris.

Mr. *Duclos* nous décrit cette année-là comme fort funeste à la France. La récolte fut perdue, & la peste, suite ordinaire de la disette, désola cruellement Paris & les environs. Dans les seuls mois d'Aout & de Septembre, il périt quarante mille hommes.

La circonstance n'étoit guère favorable pour un Imprimeur, qui avoit apporté des Ouvrages curieux à vendre à Paris. Ce que j'y vois de plus triste, c'est que, suivant toutes les apparences, le pauvre *Fust* se trouva envelopé dans cette mortalité. Nous avons vu qu'il étoit à Paris en Juillet 1466. Au mois d'Aout & de Septembre la peste emporte un prodigieux nombre de personnes dans cette Capitale. Il est vraisemblable que *Fust* n'aura pas su se retirer à propos. Un homme qui a de précieuses Marchandises dans un lieu, ne sait pas s'en arracher quand il le faudroit; &, quand le danger est éminent, & qu'on voudroit se sauver, on ne le peut plus. Ce qui rend cette conjecture fort probable, c'est que depuis cette époque, il n'est plus fait mention de *Fust*. S'il est mort de cette manière, il ne faut pas être surpris de ce qu'aucun Auteur contemporain ne nous a rien dit de sa mort. On sait que le sort de ceux qui meurent de la peste est ordinairement le plus igno-

Juillet, Août & Septembre, 1745. 147

ignoré, à cause de la confusion qui règne dans ces tristes conjonctures. Un Etranger sur-tout, envelopé dans une semblable désolation, n'est remarqué de personne.

Si *Fust* a fini ses jours si tragiquement; comme il y a tout lieu de le croire, avouez, *Monsieur*, qu'il a essuyé de rudes traverses. Après qu'il eut vendu à Paris plusieurs Exemplaires de sa Bible, qu'il avoit achevée en 1462, la Patrie fut désolée. Il s'éleva de grands troubles à Mayence sur la fin de cette même année. Deux Concurrans se disputèrent cet Archevêché (a). *Adolphe de Nassau* surprit la ville, la mit au pillage, tailla en pièces plus de 400 Bourgeois. Ceux qui n'y périrent pas, prirent la fuite. Tout le commerce fut interrompu; le travail de *Fust* & de son Associé cessa pendant plus de deux ans. Il rétablit sa presse & la fait rouler en 1465 & 1466. Il est obligé de retourner à Paris pour y vendre ses Livres. Cette grande ville étoit fort propre pour débiter le fruit de son travail; sur-tout à cause de son Université. Mais après un très-petit séjour dans cette Capitale, il y meurt tragiquement de la Peste. Ce qui restoit de ses Livres dut même être perdu pour ses Héritiers, soit par la difficulté de les retrouver, soit à cause du droit d'*Aubaine* qui a lieu en France (b). Ne vous semble-t-il pas, *Monsieur*, que le triste sort de *Fust* donne lieu à faire une objection contre la Providence? Il seroit digne du Créateur de l'Univers de protéger ces Génies inventeurs.

(a) *Adolphe de Nassau*, & *Dietherich d'Umbourg*.

(b) Sur le droit d'*Aubaine*, voyez *Hist. de l'Acad. des Inscrip.* Tom. XIV. p. 244. Edit. de Paris.

inventifs, qui, après bien des efforts, & un courage que les difficultés n'avoient point rebutés, étoient venus à bout de procurer aux hommes un Art aussi utile que l'Imprimerie; un Art surtout propre à multiplier à l'infini les Livres Sacrés, & qui met tous les Chrétiens en possession de ce trésor à fort peu de fraix. Cependant ces habiles Artistes, qui ont si bien secondé les vues de la Divinité, sont ceux qui semblent avoir essuié les plus rudes traverses.

Voilà comment nous raisonnons, quand nous ne regardons que superficiellement les évènements de la vie. Mais un examen un peu plus approfondi, nous fait juger bien autrement; & ce qui donnoit lieu auparavant à une difficulté contre la Providence, devient une preuve de sa Sagesse. L'Imprimerie encore dans son berceau à Mayence, fut bouleversée par le sac de cette ville. Quelles furent les suites de ce désastre? Plusieurs Ouvriers que *Fust* & *Schoeffer* employoient, & de qui ils avoient exigé le secret, s'enfuirent de Mayence. Ils allèrent porter dans d'autres Villes une industrie qui, sans cet accident, auroit été renfermée encore longtems dans l'enceinte de la maison des Inventeurs de l'Imprimerie. Les malheurs de Mayence avancèrent donc l'établissement d'un Art si utile, en différens lieux de l'Europe. Ce sont donc là des calamités heureuses, & qui favorisent les sages vues de la Providence Divine. On doit prononcer sur le desordre & la confusion de Mayence, comme sur la confusion des Langues à la Tour de Babel. Elle donna lieu à une dispersion & à des établissemens qui entroient dans

dans les desseins du Maître de l'Univers.

Mes petites Remarques sur l'Imprimerie auroient été plus à propos il y a quatre ou cinq ans. Il parut en 1740 une prodigieuse quantité d'Ecrits sur cette matière. On peut dire que c'étoit alors l'*Evangile du jour*. On fit une Fête dans la plupart des Universités d'Allemagne pour célébrer le 3 Jubilé de la découverte de l'Imprimerie, & les éloges de ce bel Art occupèrent beaucoup la presse. Mais on n'a pas laissé depuis ce tems-là de régaler le Public de diverses productions, pour répandre de nouvelles lumières sur un sujet qui en avoit encore besoin. Nous avons reçu, il n'y a pas fort longtems, deux Volumes de l'Académie des Inscriptions de Paris, où l'on y est revenu plus d'une fois. Vous trouverez dans le Tome XIV, jusqu'à trois Mémoires sur l'Imprimerie, qui se suivent immédiatement. Le premier roule sur quelques endroits des *Annales Typographiques de Maillaire*. Le second sur *quelques circonstances de l'Histoire de l'Imprimerie*; & le troisième est la *Notice du premier Livre imprimé avec une date certaine (a)*.

Dans le premier de ces Mémoires, Mr. de Boze examine la date d'un Livre imprimé à Venise en 1461, par *Nicolas Jenson*. C'est le *decor Puellarum*. On fait voir évidemment, contre le sentiment de *Mailaire*, que cette date est fautive, & qu'il faut nécessairement la reculer jusqu'en 1469. La seule Remarque que j'ai à faire

re

(a) *Hist. de l'Acad. des Inscriptions*. Tom. XIV, pag. 227, & suiv.

re la-dessus, c'est que Mr. *Iselin* qui est mort Professeur de Théologie à Bâle, & qui étoit aussi de l'Académie des Inscriptions, avoit déjà prouvé la même chose dans une Dissertation insérée dans le Journal qui s'imprime à Neuchâtel en Suisse (a). Quand on compare ces deux Pièces, on est surpris de leur conformité.

Dans le second Mémoire, Mr. l'Abbé *Sa-lier* donne la Notice d'une ancienne Bible découverte il n'y a pas longtemps, & il en fait l'histoire. Mr. *Boudot*, employé dans la Bibliothèque du Roi, a eu le bonheur de la tirer d'*Anneci* en Savoie, & l'a cédée au Roi, qui l'a placée dans sa belle Bibliothèque. Elle n'a aucune indication d'impression, mais Mr. l'Abbé *Sa-lier* a de fortes raisons de la croire imprimée à Mayence en 1550. Comme moi-même d'*Anneci*, j'ai eu la curiosité de m'informer de qui le Libraire de Paris avoit acheté cette Bible. Voici ce que m'a répondu un Religieux, Bénédictin, dont le Monastère n'est pas éloigné, & qui a beaucoup de goût pour la Littérature.

„ La belle Bible qui a été achetée dernièrement pour la Bibliothèque du Roi de France, est sortie d'*Anneci*, de la Bibliothèque de notre fameux Jurisconsulte le Premier Président *Favre*. Ses Héritiers la vendirent, ou plutôt la donnèrent pour un morceau de pain, à un Ecclésiastique de notre Diocèse, Professeur ou Régent de Seconde à *Anneci*, nommé Mr. *Vittaz*, qui la revendit au Sieur *Boudot*, Libraire de Paris, pour un Ecu de

(a) *Mercur* Suisse, Novembre 1734.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 151

„ trois Livres. Il l'a mise dans la Bibliothèque
„ du Roi, & cela lui a valu, dit-on, une gra-
„ tification de trois ou quatre mille Livres. Le
„ bon homme *Vittoz* vient de demander à son
„ Evêque un Bénéfice dans les Montagnes du-
„ Faucigni d'où il est originaire, & il s'y est
„ retiré pour le reste de ses jours”.

Ne soyez point surpris, *Monsieur*, de la ma-
nière dont cette Bible a été payée. Sans parler
de la libéralité du Prince, qui n'a pas voulu s'en-
tenir précisément à la valeur du Livre, on a vu
vendre presque autant des Bibles postérieures à
celle-là. Il y a un peu plus de vingt ans que, dans
une vente publique qui se fit à Paris, la Bible
de Mayence de 1462, s'y trouva parmi les Livres
rares. L'Abbé de *Rothelin* la poussa jusqu'à
trois mille Livres; mais le Comte d'*Orléans*, Am-
bassadeur du Roi de Pologne, renchérit sur l'Ab-
bé, & l'emporta. Il est vrai que cette dernière
Bible de *Fust* est beaucoup mieux imprimée
que la première. Mais on sait qu'en matière
des premiers essais de l'Imprimerie, les plus in-
formés & les plus grossiers sont les plus recher-
chés, parce qu'ils marquent une date plus an-
cienne. Avouez, *Monsieur*, que si ces Inven-
teurs de l'Imprimerie revenoient au monde, ils
seroient bien surpris de voir l'empressement des
curieux pour les premières productions de leur
Art, dont eux-mêmes avoient honte vingt ans
après les avoir produites.

Dans le troisième Mémoire de l'Académie
des Inscriptions, Mr. de *Boze* donne la No-
tice du fameux Psautier imprimé à Mayence en
1457, qui est le premier Livre portant une da-

te certaine. L'inscription, qui est à la fin, apprend qu'il a été imprimé par *Jean Fust & Pierre Schoeffer*, & qu'il fut achevé le 14 d'Aout. Ce Psautier a des singularités que Mr. de Boze décrit avec une grande exactitude, & qui donnent beaucoup de jour à l'Histoire de l'Imprimerie.

L'Académicien nous dit, à la fin de son Mémoire, que si *Fust & Schoeffer ne sont pas absolument les premiers Inventeurs de l'Art de l'Imprimerie*, ils sont du moins les premiers & les seuls qui l'aient exercé publiquement jusqu'en 1462, qu'ils donnèrent en deux Volumes in Folio, cette fameuse Bible encore si recherchée des curieux (a).

Avec quelque soin que l'on ait fouillé dans les Bibliothèques, pour y déterrer les premiers Essais de l'Imprimerie, on n'en a pu trouver aucun qui porte le nom de *Guttemberg*. Cependant on convient presque généralement aujourd'hui qu'il doit passer pour le véritable Inventeur. Dès l'an 1450, il avoit mis la plus grande partie de son bien à chercher le secret de l'Imprimerie. Commencant à desespérer du succès, il communiqua le tout à *Fust* son voisin, Citoyen de la même Ville, dans la bourse de qui il trouva de quoi fournir aux dépenses qu'il falloit encore hazarder pour parvenir à son but. Ils travaillèrent ensemble, & l'on prétend qu'en 1452, ils avoient porté la chose à peu près au point où ils le souhaitoient.

Mr. *Schepflin*, Professeur des Belles-Lettres & d'Histoire à Strasbourg, a entre les mains plu-

(a) *Hist. de l'Acad. des Inscript.* Tom. XIV, pag. 165.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 153

plusieurs Pièces originales propres à éclaircir l'origine de l'Imprimerie, & qui en font honneur à *Guttemberg*. Ce sont plusieurs de ses Lettres, par où il paroît qu'il avoit réellement trouvé les Caractères mobiles & sculptés. Peut-être n'étoient-ils qu'en bois, & propres seulement à imprimer des Livres d'Eglise en fort grosses Lettres. Le Psautier de 1457 est de ce genre. Quoiqu'il en soit, *Fust* & *Guttemberg* se brouillèrent en 1455, après avoir travaillé de concert pendant quelque tems, & cette rupture donna lieu à *Fust* de s'attribuer toute la gloire de la découverte. Mr. *Schepflin* a envoyé un Mémoire là-dessus à l'Académie des Inscriptions dont il est Membre. Il y a apparence qu'il ne tardera pas à paroître. Ce Savant m'a appris qu'il travaille actuellement à l'Histoire d'Alsace en deux Volumes *in fol.* Le premier aura pour titre, *Alsatia illustrata*, & le second, *Alsatia Litterata*. Dans ce dernier, il donnera les Pièces qui regardent l'Imprimerie. Les Lettres de *Guttemberg* y seront imprimées en Allemand & en Latin.

Tout le monde fait que le génie de *Pierre Schoeffer*, que *Fust* s'étoit associé, & à qui il donna sa Fille, contribua beaucoup à perfectionner cet Art naissant. C'est lui qui trouva le secret de fondre les Caractères, article des plus essentiels dans l'Imprimerie. Mr. *de Boze* nous apprend que le premier Livre, qui fut imprimé avec des Caractères de métal, fut le *Rationale Durandi*, imprimé à Mayence en 1459. Il me semble, Monsieur, que l'on fait présentement à quoi s'en tenir sur l'Histoire & l'Origine

ne de l'Imprimerie , sur quoi on a tant écrit depuis quelque tems. Je suis, &c.

A Genève, ce 1 Mai

1745.

B. B.

A R T I C L E X.

LETTRE du Chevalier NEWTON à Mr.
BOYLE.

JE dégage, quoiqu'avec peine, la promesse que j'ai faite dans un Volume de cette Bibliothèque (a). Il n'est pas facile d'être clair, quand il s'agit de sujets aussi abstraits que ceux sur lesquels roule cette Lettre, & je n'ai que trop senti que je traduisois *Newton*. Aussi ai-je sacrifié l'élégance à la précision & à la fidélité. On ne cherche point d'ornemens dans les Ecrits de mon Auteur; & la vraie exactitude consiste à se rendre intelligible.

Au reste, on fera bien de comparer cette Lettre avec quelques-unes des Questions qui se trouvent à la fin de l'Optique de *Newton* (b). Elles se donnent du jour mutuellement. Seulement l'Auteur est-il plus concis & plus réservé

(a) Tom. XXXIV, Part. II. pag. 432. Au reste la Lettre que je traduis, se trouve à la page 70, de la Vie de Mr. Boyle qu'on a placée à la tête de ses Oeuvres, & à la page 234 de l'Edition in 8.

(b) *Quest.* XVIII — XXIV.

Juillet, Août & Septembre, 1745. 135

servé dans les Questions, qu'il ne l'est & qu'il ne devoit l'être dans la Lettre. Il l'écrivoit à un Ami & il ne prévoyoit pas, qu'elle dût devenir publique.

MONSIEUR,

„ J'ai différé si longtems à vous communi-
„ quer par écrit mes idées sur les Qualités Phy-
„ siques, dont nous nous sommes entretenus,
„ que la honte m'eût empêché de le faire ja-
„ mais, si je ne m'y étois pas cru engagé par
„ ma promesse. La vérité est que mes pensées
„ sur ce sujet sont si peu digérées, qu'elles ne
„ me satisfont pas bien moi-même, & ce qui ne
„ me satisfait pas, me paroît peu digne d'être
„ communiqué à d'autres; sur-tout en matière
„ de Philosophie Naturelle, où il n'y a plus de
„ bornes, dès qu'on se donne la liberté d'imagi-
„ ner. Mais enfin, puisque c'est une dette, &
„ que j'ai rencontré hier mon ami Mr. *Max-*
„ *wellen*, qui m'a dit qu'il alloit à *London*,
„ & qu'il avoit dessein de vous faire une visi-
„ te, je n'ai pu m'empêcher de profiter de cet-
„ te occasion pour me dégager envers vous.

„ Comme ce que vous me demandez n'est
„ qu'une simple explication des *Qualités Phy-*
„ *siques*, je donnerai à mes idées la forme de
„ suppositions. Je suppose donc d'abord qu'il y
„ a une Substance éthérée, répandue par-tout,
„ capable de contraction & de dilatation, très
„ élastique, & semblable à l'Air à tous égards, à
„ la réserve qu'elle est beaucoup plus subtile.

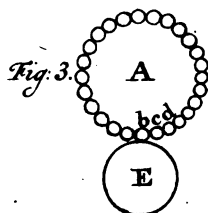
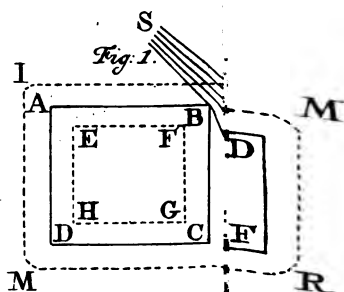
„ 2. Je suppose que cet Ether pénètre tous
„ les

„ les gros Corps (a), mais de telle manière
 „ cependant qu'il est plus raréfié dans leurs po-
 „ res que dans les espaces libres, & d'autant
 „ plus raréfié que les pores sont plus petits. Je
 „ crois avec d'autres *Philosophes*, que c'est-là
 „ la raison pour laquelle la lumière, qui tom-
 „ be sur ces Corps, est réfractée vers la perpen-
 „ dicule ; que deux métaux bien polis s'atta-
 „ chent l'un à l'autre dans un Récipient vuide
 „ d'air ; que le Vif-argent s'arrête quelquefois
 „ au haut d'un Tube de verre, quoique fort au-
 „ dessus de trente pouces. *Je conçois encore,*
 „ *que* c'est-là une des principales causes de la
 „ cohésion des parties de tous les Corps ; de
 „ même que de la filtration & de l'élévation
 „ de l'eau dans les Tuyaux capillaires, au-dessus
 „ du niveau de l'eau dans laquelle ils sont plon-
 „ gés. Je soupçonne, en effet, que l'Ether peut
 „ être plus raréfié, non-seulement dans les po-
 „ res insensibles des corps, mais même dans les
 „ cavités sensibles de ces tuyaux. Ce même
 „ principe peut faire encore, que les Dissolvans
 „ pénètrent avec violence dans les pores des
 „ Corps qu'ils dissolvent, parce que l'Ether qui
 „ les environne, de concert avec l'Atmosphè-
 „ re, les presse les uns contre les autres.

„ 3. Je

(a) Il y a dans l'Original *gros Bodies*. Il paroît cepen-
 dant que notre Auteur donne à tous les Corps cette pro-
 priété d'être pénétrés par l'Ether. Je crois donc qu'il a eu
 en vue de distinguer ici les Corps que nous connoissons,
 qui tous ont des pores, des petites particules de matiè-
 re parfaitement solides, dont on conçoit qu'ils sont
 composés,





Figures p

„ 3. Je suppose que les limites de la rare-
„ faction de l'Ether au-dedans des corps, & de
„ la condensation au dehors, ne sont point des
„ surfaces mathématiques, mais que le passa-
„ ge de l'une à l'autre se fait graduellement.
„ L'Ether intérieur commence à devenir plus
„ raréfié, & l'extérieur plus condensé, à une
„ petite distance de la superficie du Corps, &
„ l'un & l'autre passent dans l'espace intermé-
„ diaire par tous les degrés moyens de densité.
„ C'est peut-être par cette raison que, dans l'ex-
„ périence de *Grimaldi*, la Lumière qui passe
„ près du tranchant d'un couteau, ou de quelque
„ autre Corps opaque, se détourne, souffre une
„ espèce de refraction, & par-là produit diver-
„ ses couleurs. (Fig. 1.) Soit ABCD un Corps
„ dense, soit opaque, soit transparent, EFGH la
„ borne extérieure de l'Ether uniforme qui est
„ au-dedans de ce Corps, & IKLM la borne
„ intérieure de l'Ether uniforme qui est au de-
„ hors. Concevez de plus que l'Ether qui est
„ entre EFGH & IKLM passe par tous les
„ degrés intermédiaires, qui sont entre les den-
„ sités des deux Ethers uniformes de chaque
„ côté. Les rayons du Soleil SB, SK, qui
„ passent près du bord de ce Corps entre B &
„ K, traversant un Ether inégalement dense,
„ ne pourront que se plier par l'action de l'E-
„ ther plus dense qui est du côté de K, & ce-
„ la d'autant plus que ces rayons s'approche-
„ ront davantage du Corps. Ils se disperseront
„ donc dans l'espace PQRST, & c'est aussi ce
„ que l'expérience démontre. J'appellerai l'es-
„ pace qui est entre les limites EFGH & IKLM
„ l'espace

„ l'espace de la raréfaction graduée.
 „ 4. Je suppose que, lorsque deux Corps qui
 „ se meuvent l'un vers l'autre, viennent à s'a-
 „ procher, l'Ether qui est entre eux devient plus
 „ rareté qu'il ne l'étoit auparavant, & que les
 „ espaces de la raréfaction graduée s'étendent
 „ plus loin qu'ils ne le faisoient du côté des
 „ superficies de ces Corps, qui sont tournées
 „ l'une vers l'autre. La raison en est que l'E-
 „ ther ne sauroit se mouvoir aussi librement de
 „ tous côtés dans le passage étroit qui est en-
 „ tre ces Corps qu'il le pouvoit, avant qu'ils
 „ fussent aussi près l'un de l'autre. Par exemple
 „ (Fig. 2.) si l'espace de la raréfaction graduée
 „ de l'Ether ne s'étendoit au-delà du Corps
 „ ABCDFE qu'à la distance GHLMRS, lors-
 „ qu'il n'y avoit aucun autre Corps près du pré-
 „ mier, il pourroit s'étendre plus loin comme en
 „ IK, à l'approche d'un nouveau Corps NOPQ;
 „ & plus celui-ci s'approchera plus, l'Ether en-
 „ tre ces deux Corps deviendra rareté.
 „ Dans la vue d'être plus clair, je me suis
 „ exprimé en faisant ces suppositions, comme
 „ si je croyois que les espaces de l'Ether gra-
 „ dué eussent des limites précises, telles que
 „ IKLM (Fig. 1), & GMRS (Fig. 2). Mais
 „ dans le fonds je suis bien éloigné de penser
 „ qu'il y ait de telles limites. Je crois plutôt
 „ que l'Ether change de densité par des degrés
 „ insensibles, & que de cette manière les espa-
 „ ces de la raréfaction graduée s'étendent beau-
 „ coup plus loin qu'on ne se l'imagineroit, &
 „ qu'il n'est nécessaire de le supposer.
 „ 5. Il suit de la quatrième supposition que
 „ quand

„ quand deux Corps s'approchent assez l'un de
„ l'autre, pour que l'Ether qui est entre eux
„ commence à se raréfier, ils commencent
„ aussi à ne plus s'approcher sans peine, & ils
„ font un effort pour s'éloigner. Cette difficul-
„ té & cet effort augmentent à mesure que les
„ Corps s'approchent davantage, parce que par-
„ là l'Ether se raréfie de plus en plus. Mais à
„ la fin, lorsque ces Corps sont fort près l'un de
„ l'autre, & que la pression de l'Ether exté-
„ rieur qui les environne, surpasse assez celle de
„ l'Ether raréfié qui est entre eux, pour l'em-
„ porter sur la difficulté qu'ils ont à s'apro-
„ cher, cet excès de pression les pousse avec
„ violence, & les fait s'attacher fortement l'un
„ à l'autre, comme je l'ai dit dans la seconde
„ supposition. Ainsi (Fig. 2), lorsque les Corps
„ ED & NP sont assez près l'un de l'autre pour
„ que les espaces de la raréfaction graduée de
„ l'Ether se rencontrent & se joignent à la li-
„ gne IK, l'Ether qui est entre eux est fort ra-
„ réfié, & cette raréfaction n'a pu se faire sans
„ une grande force, c'est-à-dire, sans une forte
„ pression de ces corps l'un vers l'autre. L'ef-
„ fort que fait cet Ether pour retourner au pré-
„ mier état de condensation, qui lui est naturel,
„ produit dans ces corps un effort pour s'éloi-
„ gner l'un de l'autre. Pour balancer cet ef-
„ fort, il n'y a encore aucun excès de densité
„ de l'Ether, qui environne ces Corps par-dessus
„ celle de l'Ether, qui est entre eux à la ligne
„ IK. Mais s'ils s'approchent davantage, enfor-
„ te que l'Ether de la ligne du milieu IK de-
„ vienne plus raréfié que ne l'est celui dont ces
„ Corps

„ Corps sont environnés, l'excès de densité de
 „ ce *dernier* Ether presse les deux Corps l'un
 „ vers l'autre. En continuant de s'approcher ils
 „ augmentent cette pression ; elle devient su-
 „ périeure à l'effort qu'ils font pour s'écarter ;
 „ ils s'approchent , & s'attachent *enfin* l'un à l'au-
 „ tre. Que si , au contraire , quelque force les é-
 „ carte à la distance , où leur effort pour s'é-
 „ loigner l'emporte sur celui qu'ils font pour
 „ s'approcher , ils se séparent de nouveau. Je
 „ conçois que c'est-là principalement ce qui
 „ fait qu'une Mouche marche sur l'eau sans se
 „ mouiller les piés , & par conséquent sans tou-
 „ cher l'eau ; qu'il faut quelque effort pour que
 „ deux morceaux de verre poli parviennent au
 „ contact , lors même que l'un est plan & l'au-
 „ tre un peu convexe ; qu'on ne peut par au-
 „ cune pression produire quelque cohésion en-
 „ tre les particules de la poussière , comme on
 „ le pourroit si elles se touchoient parfaitement ;
 „ que les particules des teintures & des sels
 „ qu'on dissout dans l'eau ne se réunissent & ne
 „ se précipitent pas d'elles-mêmes au fonds du
 „ vase , mais qu'au contraire elles se répandent
 „ dans toute la liqueur ; & cela d'autant plus
 „ qu'on met plus de liqueur. Delà vient enco-
 „ re que les particules des vapeurs des exhalaï-
 „ sons & de l'air se tiennent à quelque distan-
 „ ce , & tendent à s'éloigner les unes des au-
 „ tres , autant que la pression de l'Atmosphè-
 „ re le leur permet. Je conçois , en effet , que cet-
 „ te masse confuse , que nous apellons l'At-
 „ mosphère , n'est qu'un amas de particules
 „ tirées de toutes les espèces de Corps dont la
 „ Terre

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 161

„ Terre est composée, qui sont séparées & éloignées les unes des autres par le principe dont je viens de parler.

„ Les suppositions que je viens de faire peuvent servir à expliquer l'action des Dissolvans sur les corps. Mettez dans l'eau quelque corps coloré, comme de la Cochenille ou du bois de *Campêche*. Dès que cette eau s'insinue dans les pores de ce corps, & qu'elle mouille de tous les côtés une des particules, qui n'étoit adhérente à ce corps que par le principe de la seconde supposition, elle détruit, ou du moins, diminue beaucoup l'efficacité de cette cause pour retenir cette particule au corps, en rendant l'Ether, qui est de tous côtés autour d'elle, d'une densité plus uniforme qu'il ne l'étoit auparavant. Alors cette particule étant arrachée du corps par le moindre mouvement, flotte dans l'eau, & se joignant à plusieurs particules pareilles elle fait une teinture. Cette teinture sera d'une couleur vive, si toutes les particules sont de la même grandeur & de la même densité; sinon elle sera terne. Car les couleurs de tous les corps naturels me paroissent ne dépendre que de la diversité des grandeurs & des densités de leurs particules, comme vous l'avez vu, à ce que je crois, dans un autre Ecrit, où j'ai expliqué la chose plus amplement (a). Si
„ les

(a) En 1666 *Newton* commença ses expériences sur les Couleurs. On en trouve le détail & le résultat dans les *Transf. Phil.* de 1672, No. 80. L'Auteur publia ensuite divers autres Ecrits dans les mêmes Transactions
Tome XXXV. Partie I. L pour

„ les particules sont très petites, (comme le
 „ sont celles des sels, des vitriols, & des gom-
 „ mes), elles sont transparentes; &, à mesure
 „ qu'elles deviennent plus grandes, elles de-
 „ viennent successivement noires, blanches, jau-
 „ nes, rouges; violettes, bleues, d'un vert pâle,
 „ jaunes, orangées, rouges; pourprées, bleues,
 „ vertes, jaunes, orangées; rouges, &c. comme
 „ on le voit par les couleurs qui paroissent aux
 „ diverses épaisseurs des lames extrêmement
 „ minces des corps transparens. Ainsi pour dé-
 „ couvrir les causes de ces changemens de cou-
 „ leurs, qui se font souvent par le mélange de
 „ diverses liqueurs, il faut considérer de quelle
 „ manière la grosseur ou la densité des particu-
 „ les de quelque teinture peuvent être altérées
 „ par l'infusion d'une autre liqueur.

„ Lorsqu'on met quelque métal dans de l'eau,
 „ commune, elle ne peut entrer dans ses pores
 „ pour agir sur lui & pour le dissoudre. Ce
 „ n'est pas que les parties de l'eau soient trop
 „ grosses pour cet effet, c'est que l'eau est in-
 „ sociable avec le métal. Car il y a dans la na-
 „ ture un certain principe secret (a), en vertu
 „ duquel

pour éclaircir & pour défendre sa Théorie, que divers
 Savans avoient attaquée. Voyez *Trans. Phil.* No. 84, 85,
 110, 121, 128.

(a) Sans recourir à un pareil principe, ne pourroit-on,
 pas attribuer cette sociabilité à la proportion qu'ont en-
 tre elles les particules des dissolvans & celles des corps
 qu'ils dissolvent, peut-être même à leur figure? Je crain-
 drois d'être trop long, si j'expliquois ici la manière dont
 je conçois que la chose pourroit se faire. Chacun peut
 sur ces sortes de sujets se faire un Système différent;
 & je ne veux gêner l'imagination de personne.

„ duquel des liqueurs sont sociables avec de
„ certaines choses , & infociables avec d'autres.
„ Ainsi l'eau refuse de se mêler avec de l'hui-
„ le, tandis qu'elle se mêle facilement avec de
„ l'esprit de vin ou avec des sels. Elle s'insin-
„ nue dans le bois, ce que le vis-argent ne sau-
„ roit faire ; & celui-ci pénètre les métaux
„ dans lesquels, comme je viens de le dire, l'eau
„ ne sauroit s'insinuer. L'eau forte dissout l'ar-
„ gent, & non l'or ; l'eau régale dissout l'or, &
„ non l'argent, &c. Mais une liqueur infocia-
„ ble par elle-même avec un corps peut s'al-
„ lier avec lui par le mélange d'un médiateur
„ convenable. Ainsi le plomb fondu, qui de
„ lui-même ne se mêle ni avec le cuivre ni
„ avec le régule de fer, par l'addition de l'é-
„ tain se mêle avec l'un & avec l'autre ; & l'eau
„ par la médiation d'esprits salins se mêle avec
„ les métaux. Lors donc qu'un métal est plon-
„ gé dans de l'eau imprégnée de tels esprits,
„ comme dans de l'eau forte, de l'eau régale, de
„ l'esprit de vitriol, ou quelque liqueur sem-
„ blable, les particules de ces esprits en nageant
„ dans l'eau rencontrent le métal. Le princi-
„ pe de leur sociabilité fait qu'elles entrent dans
„ ses pores, & qu'elles s'amassent autour de
„ ses particules extérieures. Le trémoussement
„ continuel des particules du métal fait que cel-
„ les du dissolvant s'engagent de plus en plus
„ entre les particules du métal même, & qu'el-
„ les les en détachent. L'eau qui entre dans les
„ pores du métal avec les esprits salins détache
„ encore davantage les particules du métal, &
„ celles-ci par le mouvement que cette solution

„ produit, se séparent facilement & flottent dans
 „ l'eau, toujours environnées des particules sa-
 „ lines, comme un noyau l'est d'une écorce
 „ ou d'une coquille. J'ai exprimé la chose
 „ (Fig. 3.), & quoique les particules y soient
 „ représentées comme étant rondes, elles peu-
 „ vent cependant être cubiques ou de quelque
 „ autre figure que ce soit.

„ Si dans une solution de métal, préparée de
 „ cette manière, on mêle quelque liqueur, dont
 „ les particules soient plus sociables avec les sa-
 „ lines que celles-ci ne le sont avec celles du
 „ métal, (telles que sont celles du sel de tar-
 „ tre), aussitôt que ces particules se rencon-
 „ treront dans la liqueur, les salines s'attache-
 „ ront aux *nouvelles* particules plus fortement
 „ qu'elles ne le faisoient aux métalliques, &
 „ peu-à-peu elles quitteront celles-ci pour
 „ s'attacher à celles-là. (Fig. 3). Soit A une
 „ particule métallique environnée de particules
 „ salines d'esprit de nitre, & soit E une parti-
 „ cule de sel de tartre contigue aux deux par-
 „ ticules d'esprit de nitre b. & c. Supposez de
 „ plus que la particule E ait un mouvement
 „ quelconque vers d, en sorte qu'elle roule au-
 „ tour de c jusqu'à ce qu'elle touche d, la par-
 „ ticule b qui est plus adhérente à E qu'à A
 „ sera arrachée de A. La particule E en con-
 „ tinuant de rouler autour de A, en enlèvera de
 „ la même manière toutes les autres particules
 „ salines les unes après les autres, jusqu'à ce
 „ qu'elle se les ait toutes ou presque toutes at-
 „ tachées autour d'elle-même. Lorsque les
 „ particules métalliques seront ainsi dépouillées
 „ des

„ des nitreuses, qui servoient de médiateur entre
„ l'eau & elles, & qui leur permettoient d'y flot-
„ ter, les alcalines cherchant à occuper la place
„ qu'avoient auparavant les métalliques, pré-
„ feront ces dernières les unes vers les autres, &
„ les feront s'approcher plus facilement les unes
„ des autres. Celles-ci se mouvant continuelle-
„ ment dans l'eau se rencontreront, & par le
„ principe de la seconde supposition s'acroche-
„ ront les unes aux autres, & formeront de pe-
„ tits pelotons, qui par leur poids tomberont
„ au fonds de l'eau; c'est-à ce qu'on appelle pré-
„ cipitation.

„ Dans la solution des métaux, dès qu'une
„ particule qui se sépare du Corps est parvenue
„ à la distance, où le principe qui la porte à
„ s'éloigner, & que nous avons indiqué dans
„ la quatrième & la cinquième supposition, com-
„ mence à surmonter le principe d'accession
„ dont nous avons parlé dans la seconde, l'é-
„ loignement de cette particule s'accélère par-
„ là. Elle s'éloigne du Corps avec une espèce
„ de violence, & mettant la liqueur dans une
„ vive agitation, elle produit & elle augmente
„ cette chaleur, qu'on observe souvent dans les
„ solutions métalliques. Si une de ces particu-
„ les se sépare ainsi du Corps, avant que d'être
„ entièrement environnée d'eau, ou si elle
„ s'écarte avec assez de force pour se séparer
„ de l'eau, celle-ci par le principe de la qua-
„ trième & de la cinquième supposition ne pour-
„ ra s'approcher de la particule; elle l'environ-
„ nera comme une voute sphérique, & ne pour-
„ ra plus parvenir à un contact intime avec el-

„ le. Diverses de ces particules, qui s'amasse-
 „ ront ensuite en un peloton, & qui en vertu
 „ du même principe seront à quelque distance
 „ l'une de l'autre, sans qu'aucune eau soit en-
 „ treelles, composeront une Bulle. De là vient,
 „ à ce que je conçois, que dans de promptes so-
 „ lutions il y a d'ordinaire une ébullition.
 „ C'est-là une des manières par lesquelles
 „ les substances grossières & compactes se chan-
 „ gent en aériennes. La chaleur fournit un au-
 „ tre moyen. Car dès que le mouvement de
 „ la chaleur peut enlever les particules de la
 „ surface de l'eau, ces particules par le princi-
 „ pe fusdit flottent dans l'air à quelque distan-
 „ ce les unes des autres, & à *quelque distance*
 „ des particules de l'air. Elles forment ainsi
 „ cette substance, que nous apellons vapeur.
 „ Je m'imagine que la chose se fait de cette ma-
 „ nière, lorsque les particules d'un Corps sont
 „ très petites, (comme je crois que le sont cel-
 „ les de l'eau), car alors l'action de la chaleur
 „ suffit pour les écarter les unes des autres. Mais
 „ lorsque ces particules sont beaucoup plus
 „ grandes, elles exigent la force des dissol-
 „ vans, à moins que par quelque moyen el-
 „ les ne puissent auparavant être brisées & ré-
 „ duites en de plus petites. En effet, suivant
 „ quelques *Philosophes*, les Corps les plus fixes
 „ & l'or même peuvent devenir volatils, uni-
 „ quement par la division de leurs particules.
 „ Ce qui rend les Corps fixes ou volatils dé-
 „ pendroit donc de la différente grandeur de
 „ leurs parties.
 „ Cette même différence peut aussi rendre les
 „ sub-

„ substances aériennes plus ou moins constan-
„ tes dans leur état de raréfaction. Pour com-
„ prendre ceci, (Fig. 4), soit ABCD un gros
„ morceau de quelque métal que ce soit,
„ EFGH la limite de l'Ether uniforme & in-
„ térieur, & K une partie du métal à la super-
„ ficie AB. Si cette partie ou particule K est
„ assez petite pour ne pas atteindre à la limite
„ EF, il est clair qu'au centre de cette parti-
„ cule l'Ether sera moins raréfié que si cette
„ particule étoit plus grande; car si elle l'étoit,
„ son centre seroit plus éloigné de la superficie
„ AB, c'est-à-dire qu'il se trouveroit dans un
„ endroit, où suivant la supposition l'Ether est
„ plus raréfié. Plus donc la particule K est pe-
„ tite, & plus l'Ether est dense à son centre,
„ parce que ce centre s'approche d'autant plus
„ de la superficie AB, où l'Ether est plus den-
„ se qu'il ne l'est dans la limite EFGH. Si
„ cette particule se sépare du Corps, & s'en é-
„ loigne à une distance où l'Ether soit encore
„ plus dense, l'Ether qu'elle renferme doit aussi
„ devenir proportionnellement plus dense. Vous
„ concevez par-là comment, en diminuant la
„ particule, on diminue en même tems la raré-
„ faction de l'Ether qui est au-dedans d'elle,
„ jusqu'à ce qu'il n'y ait que peu de différence
„ de la densité de l'Ether qui est au dehors, &
„ de celle de l'Ether qui est au-dedans de la
„ particule, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la cause
„ qui retient cette particule séparée & éloignée
„ des particules de même nature, soit presque
„ détruite. Cette cause, en effet, que j'ai ex-
„ pliquée dans la quatrième & dans la cinquiè-

„ me supposition, étoit l'excès de la densité de
 „ l'Ether extérieur sur celle de l'intérieur. C'est
 „ donc là peut-être la raison, pour laquelle
 „ les petites particules des vapeurs se joignent
 „ aisément, & se changent de nouveau en eau,
 „ à moins que la chaleur qui les tient en mou-
 „ vement ne soit assez grande pour les dissiper
 „ à mesure qu'elles s'approchent. Mais les par-
 „ ticules grossières des exhalaisons, que la fer-
 „ mentation produit, retiennent plus longtems
 „ leur forme aérienne, parce que l'Ether qu'el-
 „ les renferment est plus raréfié.

„ Ce n'est pas seulement la grandeur, mais
 „ encore la densité de ces particules qui con-
 „ tribue à les rendre plus constantes dans leur
 „ état de substances aériennes. Car l'excès de
 „ la densité de l'Ether, qui est autour de ces
 „ particules, sur celle de l'Ether qui est au de-
 „ dans, est encore plus grand. C'est ce qui
 „ m'a fait penser quelquefois, que l'air vérita-
 „ ble & constant pourroit bien avoir une ori-
 „ gine métallique, puisqu'il n'y a point de sub-
 „ stance dont les particules soient plus denses
 „ que le sont celles des métaux. L'expérience,
 „ si je ne me trompe, confirme ce sentiment;
 „ car je me rapelle d'avoir lu dans les *Trans-*
 „ *actions Philosophiques*, que Mr. *Huyghens*
 „ étant à *Paris* trouva que l'air, fait par une
 „ dissolution de sel de tartre, se condensoit & se
 „ précipitoit dans deux ou trois jours, mais que
 „ celui que l'on produisoit en dissolvant un mé-
 „ tal se soutenoit sans se condenser, ou sans di-
 „ minuer le moins du monde. Si donc vous
 „ faites attention, qu'il s'élève des substances

„ aé-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 169

„ aériennes de toutes les espèces de corps, par
„ les fermentations continuelles qui se font dans
„ le sein de la Terre, & que l'Atmosphère est
„ l'assemblage de ces exhalaisons, dont les mé-
„ talliques sont les plus constantes, vous ne
„ trouverez peut-être aucune absurdité à su-
„ poser, que la partie la plus constante de
„ l'Atmosphère, le vrai air, consiste de parti-
„ cules *métalliques*. Elles sont d'ailleurs les
„ plus pesantes, & elles doivent par conséquent
„ s'arrêter aux parties les plus basses de l'At-
„ mosphère, flotter sur la surface de la Terre,
„ & obliger les vapeurs & les exhalaisons lé-
„ gères à s'élever & à flotter en abondance au-
„ dessus d'elles. C'est là, ce me semble, ce qui
„ doit arriver à l'égard des exhalaisons métal-
„ liques, qui s'élèvent du sein de la Terre par
„ l'action des dissolvans acides; & c'est aussi
„ ce que nous observons dans l'air véritable &
„ constant. Car celui-ci devant naturellement
„ être la partie la plus pesante de l'Atmosphè-
„ re, parce qu'elle est la plus basse, découvre
„ encore sa pesanteur, en obligeant les vapeurs
„ à monter d'elles-mêmes au-dessus de lui, en
„ soutenant les brouillards & les nuages de nei-
„ ge, & en élevant des fumées épaisses & pe-
„ santes. L'air est de plus la partie la plus gros-
„ sière & la moins active de l'Atmosphère; il
„ ne donne aucune nourriture aux choses vi-
„ vantes, lorsqu'il est privé des exhalaisons &
„ des esprits subtils qui nagent avec lui, & que
„ peut-il y avoir de moins actif & de moins
„ propre à nourrir que les corps métalliques?
„ Dans le moment que j'écris cette Lettre,

L 5

„ il

„ il me vient dans l'esprit une nouvelle con-
 „ jecture sur la cause de la gravité. Je suppose
 „ pour cet effet que l'Ether est composé de par-
 „ ties qui diffèrent en subtilité les unes des au-
 „ tres dans des degrés indéfinis ; que dans les
 „ pores des corps il y a moins d'Ether grossier,
 „ en comparaison du subtil, qu'il n'y en a dans
 „ des espaces libres, & que par conséquent dans
 „ la vaste masse de la Terre il y a beaucoup
 „ moins d'Ether grossier, en comparaison du
 „ subtil, qu'il n'y en a dans les régions de l'air.
 „ Je suppose encore que l'Ether le plus grossier,
 „ qui est dans l'air, est placé vers les parties su-
 „ périeures de la Terre, & que l'Ether le plus
 „ subtil, qui est dans la Terre, est placé vers les
 „ plus basses régions de l'air (a), en sorte que
 „ des parties supérieures de l'air à la surface
 „ de la Terre, & de la surface de la Terre à son
 „ centre, l'Ether devient insensiblement de plus
 „ subtil en plus subtil. Imaginez à présent un
 „ corps suspendu dans l'air ou couché sur la
 „ Terre, l'Ether, qui par l'hypothèse est plus
 „ grossier dans les pores des parties supérieures
 „ du Corps, qu'il ne l'est dans ceux des infé-
 „ rieures, est moins propre à être logé dans
 „ ces pores, que l'Ether subtil qui est en-bas.
 „ Il tâchera donc de sortir & de ceder sa place
 „ à

(a) Il doit, ce me semble, y avoir ici quelque faute
 d'impression ; sans cela l'Auteur y diroit tout le contrai-
 re de ce qu'il dit ensuite. Quoiqu'il en soit, voici les
 termes de l'Original : *That yet the grosser (il faudroit
 finer selon moi) ather in the air affects the upper regions of
 the earth, and the finer (je lirois grosser) ather in the
 earth, the lower regions of the air, in such a manner, &c.*

Juillet, Août & Septembre, 1745. 171

„ à cet Ether inférieur & subtil, mais c'est ce
„ qu'il ne sauroit faire que le Corps ne descen-
„ de, pour permettre à l'Ether supérieur de
„ sortir.

„ On pourroit se servir de cette subtilité gra-
„ duée des parties de l'Ether que je viens de
„ supposer, pour expliquer quelques autres cho-
„ ses, & pour les rendre plus intelligibles; mais
„ ce que je viens de dire vous suffira pour dis-
„ cerner s'il y a quelque degré de probabilité
„ dans ces conjectures; & c'est tout ce que je
„ prétens. A mon égard, j'ai si peu de gout pour
„ des choses de ce genre, que sans vos sollici-
„ tations je n'aurois, je crois, jamais écrit si au-
„ long sur ce sujet. C'est aussi ce qui me fait
„ espérer que vous me pardonneriez d'autant
„ plus aisément ce que vous trouverez de dé-
„ fectueux *dans cette Lettre.* Je suis,

MONSIEUR,

„ *Cambridge, 28 Fé-*
„ *vrier 1678--9.*

„ Votre très humble,
„ &c. J. NEWTON.

Après avoir fait jusqu'ici l'office de Traduc-
teur, j'espère qu'il me sera permis de faire deux
ou trois réflexions aussi courtes que générales.

1. Il paroît par cette Lettre combien quel-
ques-uns des Disciples de *Newton* & la plupart
de ses Antagonistes ont eu de tort de lui impu-
ter d'avoir fait de l'Attraction une propriété es-
sentielle à la matière. Jamais ce grand Philo-
sophe n'a eu ce dessein. Il a toujours regardé
l'Attraction comme un phénomène universel
dont

dont la cause étoit inconnue, ou, (suivant l'expression de Mr. de Fontenelle), comme une pierre d'attente (a), à laquelle cependant il seroit jusqu'ici difficile de rien substituer de solide.

2. Dans ses autres Ouvrages *Newton* a découvert; il devine dans celui-ci. A l'égard de l'Attraction, telle qu'il l'a entendue il ne peut plus y avoir de doute. Il l'a vue, il l'a démontrée dans toute la Nature, & il ne tient qu'à nous de l'y apercevoir après lui. Il n'en est pas de même de la manière dont il tâche dans cette Lettre d'expliquer l'Attraction. Ce n'est, & il en convient lui-même, qu'une hypothèse. Ce sont des conjectures & des suppositions, pour lesquelles même il déclare n'avoir que peu de gout, & que peut-être il n'hasarda que pour s'accommoder à la délicatesse des Philosophes, que le terme d'Attraction révoltoit. Sachons gré à *Newton* de ses conjectures; mais sachons lui plus de gré encore de ses découvertes.

3. En effet, quelque ingénieuses que soient ces conjectures, & quoiqu'elles ne renferment rien d'impossible, il ne paroît pas qu'elles nous instruisent beaucoup. Il en faut toujours revenir à la volonté du Créateur, Qui oseroit nier qu'il n'ait pu, s'il l'a voulu, établir l'Attraction comme une première loi, comme une loi universelle? Qui oseroit affirmer que cette Attraction ne dépend pas d'une suite d'autres loix peut-être plus simples & plus générales encore? Dans cette alternative obscure, sur laquelle celui qui nous a créé pourroit seul nous éclaircir, efforçons-nous

(a) *Hist. de l'Acad. des Scienc. de 1738.*

Juillet , Aout & Septembre , 1745. 173

nous de découvrir les phénomènes de la Nature , & ne nous pressons pas de décider sur les premières causes.

A R T I C L E X I .

OEDIPUS EVANGELICUS Sacrarum Antiquitatum ex Mose, Prophetis, & Psalmis Ænigmata Clave Cognitionis resolvens :

C'est-à-dire :

OEDIPE EVANGELIQUE, *pour résoudre les Enigmes des Antiquités Sacrées, suivant la Doctrine de Moïse, des Prophètes & des Pseaumes.* Par Mr. BERNARD-SEBASTIEN CREMER, Professeur Ordinaire en Théologie dans l'Université de Harderwyk, &c. Un Volume in Quarto de 928 pages. A Amsterdam chez Henri Viceroot, 1745.

Tout le monde n'approuvera peut-être pas le travail de l'Auteur de cet Ouvrage. Il s'y attend bien, & il s'en consolera aisément. Qu'un le *Clerc* & autres Sociniens de cette trempe le méprisent, il s'en met peu en peine. Ces Messieurs ne comprennent rien à la Doctrine de *Moïse*, des *Prophètes* & des *Apôtres*. Ils se disent Chrétiens, mais ils ne le sont que de nom. Ce sont de vrais Déistes, ou peu s'en faut (a). Les uns & les autres portent la même

(a) Hæc eo magis doleo, quia non animadvertunt *Deistas* & *Steinianos* parum a se differre, & sub *Deista-*
runt

me Livrée, ils se servent des mêmes armes pour détruire les Myſtères de notre Religion, & faire paſſer pour autant de chimères les Prophéties & les Miracles. *O les mauvais Chrétiens, qui ne ſavent labourer qu'avec la Geniſſe de Maimon (a).* Qu'ils prennent garde à eux, & qu'ils ne s'avifent pas de faire paſſer l'*Etude des Types* pour une *Allégoromanie*, s'ils ne veulent donner gain de cauſe aux Libertins & aux Athées (b).

Mr. *Crémer* eſt tout de bon en colère contre ces ſortes de Chrétiens, qui ne voient rien que de charnel dans les Livres de *Moïſe*, & qui ont l'audace de rejeter le ſens myſtique & ſpirituel qu'ils renferment. Il n'y a rien dans ces Livres & dans ceux des Prophètes qui ne ſoit *ſymbolique*, rien abſolument qui ne ſoit *typique*. Vous direz peut-être qu'il y a des choſes obſcures & qu'on ne ſauroit expliquer. Détrompez-vous, vous êtes dans l'erreur. Tout eſt plein d'*Enigmes*, mais ces Enigmes ſont faciles à deviner. L'Auteur en a la *Clé*, & il ſe flatte qu'avec cette Clé, il vous fera entrer juſques dans l'intérieur du Sanctuaire. Il remarque fort judicieuſement (c) que, puifque la Parole de Dieu eſt la règle de notre foi & de notre conduite, il n'y a pas à douter qu'on ne puiſſe connoître tout ce qu'elle contient,

rum nomine Dogmata Sociniana nobis nunc propinari impune & avide. Voyez la Préface, page 5.

(a) cum Vitula Maimonidis arantium. O miſeri Chriſtiani, &c. *Ibid.* page 3.

(b) Deſinant tandem Studium Typicum Homines Chriſtiani ut *Allégoromaniam* traducere, ſi Libertinis, ſi Atheis palmam cedere nolint. Page 308.

(c) Page 1.

tient, lorsqu'on l'examine & qu'on l'étudie avec soin. Autant vaudroit-il que Dieu n'eût pas parlé, si ce qu'il a dit n'étoit pas intelligible; &, pour s'exprimer avec *St. Paul*, Dieu seroit alors comme barbare & étranger à l'égard des Hommes.

Ces réflexions sont de l'Auteur même, & je n'y mêle rien du mien. Il les fait à l'occasion du *premier Enigme*, qui roule sur les *Titres des Pseaumes*. Les Interprètes se sont fort tourmentés pour en donner l'explication, mais ils n'y ont rien compris, parce qu'ils n'avoient que de fausses Clés. Ces Messieurs se sont avisés d'aller chercher dans ces Titres, des Instrumens de Musique, certaine Mélodie, ou quelque commencement de Chanson. Plaisante idée ! Il faudroit être bien crédule pour s'imaginer avec eux que nous avons ici des Instrumens, qu'il leur plaît de nommer *Muthlabéniques, Ajelethschabariques, Jonathélémiennes*, ou des Chansons de quelque Cour de Perse. Belle invention ! *En vérité*, dit Mr. Crémer, *j'ai pitié de ces Savans. Ils avouent eux-mêmes qu'ils ne savent ce que c'étoit ni que ces Instrumens, ni que ces Chansons. Ne vaudroit-il donc pas mieux ne rien dire, que d'être obligé de convenir qu'on n'a rien dit.* Je trouve que notre Auteur a raison. Qu'est-il besoin de faire d'amples Commentaires, pour avouer ensuite qu'on a travaillé en vain. *Et qui est-ce qui peut tout savoir ?* disent ces Messieurs. Belle défaite ! S'ils ne favoient rien, pourquoi ne le disoient-ils pas d'abord ?

Mr. Crémer n'en agit pas de la sorte. Il ne retient

retient pas son Lecteur sur des riens, sur de vaines conjectures; il le mène comme par la main, lui fait voir la route qu'il faut tenir pour l'explication de ces Titres, & lui développe si bien tout ce qu'ils renferment de plus mystérieux, qu'on ne sauroit guère se dispenser de se déclarer en faveur de son sentiment. Il ne donne pas justement des démonstrations de la dernière évidence, ce sujet n'en est pas susceptible; mais dans l'explication d'un mot, d'un passage, d'une sentence, celui qui leve le mieux les difficultés les plus embarrassantes, est censé avoir le mieux rencontré. La plupart des autres Commentateurs se rendent comme des lâches; à la vue des difficultés qui se présentent ils s'effraient, ils s'arêtent tout interdits. Mr. *Crémer* plus hardi qu'eux, parce qu'il se sent plus éclairé, entreprend l'examen de ces Titres, les tourne en tous sens, décide que ce sont des *Symboles* & des *Types*, &, à l'aide de sa *Clé*, il fait voir ce que chacun d'eux signifie.

Jugez delà quelle doit être la grande sagacité de ce brave Théologien. Mais, pour donner au Lecteur une idée plus détaillée de son plan; & de la manière dont il l'a exécuté, je détacherai du corps de son Ouvrage quelques-uns des Enigmes qu'il propose, & dont il donne ensuite la solution. Ces Enigmes sont au nombre de 32. L'Auteur partage les explications qu'il en donne, en plusieurs paragraphes; &, pour la commodité du Lecteur, il joint à la fin de ces explications, un *Sommaire*, où il recapitule en peu de mots tout ce qu'il a dit.

L'*Enigme cinquième* est renfermé dans ces
paroles

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 177

paroles du *Deuteronome*, Chap. XXII, vers. 6 & 7. *Quand tu rencontreras dans un chemin, sur quelque Arbre, ou sur la Terre, un Nid d'Oiseau, ayant des Petits ou des Oeufs, & la Mère couvant les Petits ou les Oeufs, tu ne prendras point la Mère avec les Petits. Mais tu ne manqueras point de laisser aller la Mère, & tu prendras les Petits pour toi, afin que tu prospères, & que tu prolonges tes jours.*

L'Auteur donne d'abord une explication littérale & naturelle de ces paroles; il expose en même tems le sentiment de divers Interprètes, &, lorsqu'il les trouve en défaut, il fait voir en quoi ils se sont trompés. Les uns ont prétendu qu'il ne faut pas prendre la Mère, lorsqu'elle couve les Petits ou les Oeufs, parce qu'étant alors fort maigre, elle ne seroit pas bonne à manger. Mauvaise raison, suivant notre Auteur. Ne pourroit-on pas, dit-il, garder la Mère, l'engraisser, & la manger ensuite. Ne pourroit-on pas aussi la destiner à d'autres usages qu'à celui de servir de nourriture.

Episcopus s'est imaginé qu'on vouloit par-là nous recommander la Clémence & l'Humanité. Il croit que c'est une espèce de cruauté d'ôter la vie ou la liberté à une Mère dont on a pris les Petits. Il pense aussi que Dieu n'a pas voulu permettre que notre cruauté fût un obstacle à la Génération. De même, dit-il, que ce seroit une cruauté de couper un Arbre par la racine, après en avoir cueilli les fruits; c'en seroit une aussi de tuer une Mère, après avoir pris ses Petits pour les manger, ou pour quelque autre usage. Suivant *Flaccus Illyricus*, cette Loi

Tome XXXV. Partie I.

M

sem-

semble avoir été faite pour nous insinuer qu'il faut user modérément & avec action de grace des Créatures de Dieu, & qu'il ne faut ni tout perdre, ni tout consumer à la fois. Si l'on en croit Calvin, le but de Dieu a été de détourner par-là son Peuple de toute cruauté & férocité.

Tous ces Messieurs se trompent lourdement, ils n'ont pas deviné l'Enigme. Si c'étoit là le sens de cette Loi; nous serions encore plus dans l'obligation de l'observer que les Israélites, puisque nous devons encore plus qu'eux nous abstenir de toute cruauté & férocité. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de tuer la Mère, mais de la retenir; & s'il y a de la cruauté à retenir la Mère, n'y en a-t-il pas à prendre les Petits?

Mr. Crémier relance vivement ces mauvais Interprètes de l'Ecriture, & sur-tout Jean le Clerc, lequel, au-lieu de commenter la Loi de Dieu, s'avise de publier à cette occasion de simples Recueils qui n'y ont aucun raport. Il est bien fâcheux, dit-il, qu'on ne puisse expliquer la Loi de Dieu, sans recourir à une Théologie Symbolique, & qu'on se pique d'entendre tous les Symboles, excepté ceux qui regardent Christ & son Eglise.

Celui de tous les Savans qui a le mieux deviné, c'est Rupert, lequel a donné à cette Loi un Sens Mystique & Typique. Il croit que la Mère signifie ici la Lettre de la Synagogue ou de la Loi; que les Oeufs ou les Petits représentent les Mystères de l'Esprit vivifiant. Suivant son interprétation, Christ n'a pas retenu la Mère ou la Lettre, mais il a seulement retenu les Fils captifs, en voulant que la Loi fût accomplie

complie spirituellement par ses Disciples. Lorsqu'on dit qu'il n'y a que la *Mère* qui s'envole, cela doit s'entendre de la *Synagogue*, qui est dispersée par tout le Monde, qui est l'ennemie de *Christ*, & qui a seule la *Lettre de la Loi*.

Voilà une partie de ce que propose *Rupert*; notre Auteur prétend qu'il faut absolument s'entendre avec lui au *Sens Mystique & Typique*, d'autant plus qu'il ne paroît pas que ce Précepte soit susceptible d'aucune autre explication. Cela s'accorde d'ailleurs avec *Moïse*, dont la *Fin* est *Christ*. Le Texte ne présente point non plus d'autre idée. Enfin tout doit s'entendre dans un sens prophétique, comme cela paroît manifestement par les Commentaires mêmes de *Moïse*.

Est-ce donc à *Rupert* que nous devons adjuger la victoire? Point du tout. Il a mieux réussi que tous les autres, il les a surpassés & laissés bien loin derrière lui; mais il n'a pourtant pas entièrement touché au but, il n'est pas parvenu jusqu'au bout de la carrière. Il figure ici comme celui qui, dans une Loterie, se trouve à côté de celui qui tire le gros Lot. Il aura la *Prime*; mais le *gros Lot* sera réservé pour son Voisin. Il faut convenir, dit Mr. *Crémer*, que cet Auteur est digne de louange pour les efforts qu'il a faits: il a dit de bonnes choses, mais tout ce qu'il a dit n'est pas juste. Son plan est bon, mais il a besoin d'être rectifié.

Vous voyez donc que le seul Héros qui mérite d'être couronné, c'est notre Auteur, c'est Mr. *Crémer*. Lui seul a touché au but. Il le croit du moins ainsi, non par vanité; non par une espèce d'amour-propre; mais parce qu'il

produit des preuves non équivoques de la solidité de son Hypothèse. Pour bien juger de ce différend, il faudroit transcrire ici toute l'explication qu'il donne du Texte que nous venons d'exposer ; mais comme elle occuperoit trop de place dans cet Extrait, nous nous bornerons à en donner une idée générale, renvoyant pour le reste à l'Ouvrage même de l'Auteur, où l'on trouvera un détail de preuves très bien suivi, & dans un très bel ordre. C'est un Edifice érigé à grands fraix, fruit de la sagacité & de l'érudition de l'Auteur, & dont le principal mérite consiste dans la liaison des différentes pièces qui le composent. Tout s'y tient, & il forme une chaîne dont les anneaux sont si bien attachés de rang les uns aux autres, qu'on ne sauroit guère en détacher un seul sans le défigurer entièrement. On juge qu'une Hypothèse est bien fondée, lorsque tous les phénomènes viennent s'y ranger comme deux-mêmes dans un ordre naturel. Telle est celle de l'Auteur, dont voici un petit échantillon.

Ces paroles, *quand tu rencontreras dans un chemin un Nid d'Oiseau*, doivent s'entendre des Israélites, à qui s'adressent les promesses d'une longue & heureuse vie sur la terre. Par les *Oiseaux* il faut entendre toutes sortes de Nations, & sur-tout les Gentils. Les Oiseaux privés, qui ont coutume de faire leurs *Nids* parmi les hommes, représentent ceux qui s'occupent à engendrer des Enfans mystiques, ceux qui sont de bonnes mœurs, ceux enfin qui n'ont point de demeure fixe, & qui vont & viennent. Tels sont les Docteurs de la Nouvelle Alliance, les
Con-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 181

Conducteurs des Fidèles, qui n'ont de demeure fixe qu'autant qu'ils travaillent à la propagation de leur espèce. On peut sur-tout ranger dans cette classe, les Juifs & les Prosélytes de chaque Nation, qui suivent les traces d'*Abraham* & de *Sara*, & qui s'appliquent avec une entière liberté à faire fructifier leur Semence.

Le *Nid* d'Oiseau c'est la *Maison* où les hommes font leur demeure, où ils s'occupent à la génération, mais seulement pour un certain tems. Il marque aussi particulièrement les *Synagogues*, dans lesquelles la bonne Mère *Sara* doit produire Semence & Lignée, conformément à la promesse que Dieu avoit faite. Par un parallèle fort ingénieux, Mr. *Crémer* fait voir la parfaite ressemblance qu'il y a entre un *Nid* & une *Synagogue*. Je suis bien fâché de ne pouvoir placer ici ce parallèle, je ne doute point que le Lecteur ne le vît avec plaisir; mais l'espace me manque, & je me trouve réduit à le supprimer.

Les *Arbres* sont les emblèmes des Peuples des nombreuses Sociétés, ou des grands Personnages de ce Monde. L'Ecriture compare le Roi d'Assyrie & de Babel à un grand Arbre, à un Cèdre, sur les branches duquel les Oiseaux du Ciel vont se percher & faire leur *Nid*. La *Terre* est mise ici en opposition avec ces *Arbres*, & elle désigne naturellement le Peuple d'Israël, qui n'avoit rien en apparence que de fort abject & de fort méprisable. Par les *Petits* & les *Oeufs*, qui sont dans le *Nid*, il faut entendre ces Hommes nouveaux, qui devoient sortir des Juifs & des Gentils pour commencer une vie toute nou-

velle. Ce sont aussi les nouveaux Convertis, tant les Juifs que les Prosélytes. Il n'y a presque nulle différence entre les *Oeufs* & les *Petits*, à moins qu'on n'entende par les *Petits*, les nouveaux Convertis d'entre les Israélites, & par les *Oeufs*, ceux qui sont issus des Gentils.

La *Mère* qui couve les *Petits* ou les *Oeufs*, c'est *Sara*, suivant le sentiment de Mr. *Crémer*. Le Bienheureux *Luther* a cru que cette *Mère* désignoit *Hagar*; mais on lui fait voir par toutes les circonstances que ce nom ne sauroit convenir qu'à *Sara*. Mais pourquoi ne fait-on ici mention que de la *Mère*, sans dire un seul mot du *Père*? Est-ce que parmi les Oiseaux, le Mâle ne couve pas les Oeufs, aussi bien que la Fémelle? Voici la réponse à cette question. Puisque par les *Oiseaux* on doit entendre les Hommes, & que la *Mère* est particulièrement chargée d'élever & de nourrir les petits Enfans, le Texte Sacré a voulu exprimer l'amour & la tendresse qu'elle a pour eux. Remarquez aussi que, suivant l'Ecriture, *Sara* a des prérogatives que n'a pas *Abram*. C'est elle qui lui insinue d'avoir commerce avec *Hagar*; c'est elle qui lui persuade de l'éloigner en faveur de son Fils *Isac*; & il lui obéit. Voilà qui est clair & précis. *Moïse* parle de la *Mère* & non du *Père*, lorsqu'il est question d'élever & d'entretenir les Fils de Promission.

On ne devoit point prendre la *Mère* avec les *Petits*, mais on devoit la laisser aller. Pourquoi cela? C'est, dit l'Auteur, parce que *Sara* devoit être libre, & qu'elle devoit avoir encore d'autres Enfans, qui devoient avoir la même liberté

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 183

liberté qu'elle. Le Texte ajoute : *& tu prendras les Petits pour toi.* Il faut regarder ces paroles comme une description emphatique du Ministère Evangelique à l'égard des Néophytes, & des Néophytes à l'égard des Ministres. Les Ministres à qui ces *Petits*, ces *Fils de Sara* ou de la *libre Eglise*, tombent en partage, ne doivent exercer le pouvoir qu'ils ont sur eux, que d'une manière subordonnée à la Liberté Evangelique, en les traitant avec toute la douceur possible. Les *Petits*, de leur côté, doivent se livrer de bon-gré au premier occupant, ils ne doivent faire nulle difficulté de se soumettre, en un mot ils doivent se laisser gouverner. Quant à la promesse qui se trouve à la fin du Précepte, elle regarde ceux qui prennent les *Petits* ou les *Enfans de Sara*. On leur fait espérer une longue vie & toute sorte de prospérités, s'ils laissent une entière liberté à cette bonne *Mère*, & s'ils ont pour elle tous les égards possibles. Puisqu'on s'approprie ses *Enfans*, il faut du moins lui témoigner quelque reconnoissance.

En voila assez pour donner au Lecteur une légère idée de l'Ouvrage de Mr. *Crémer*. Il ne faut pas qu'il s'attende de ne trouver que des aprobateurs parmi les Théologiens. Ceux dont il attaque les sentimens ont laissé après eux des Sectateurs, qui seront pour lui autant de nouveaux Adversaires. Il doit s'armer de patience & de courage ; & il paroît qu'il n'en manque pas. Ce qu'il y a de fâcheux dans ces sortes d'Ecrits, c'est que chaque Interprète se croit mieux fondé que les autres, chacun donne ses

raisons, bonnes ou mauvaises, pour autant de démonstrations. Dès qu'on est dans cette idée, qui ne naît que trop souvent d'un grand fond d'amour-propre, on se croit en droit de braver les autres, on les insulte, & par-là on rompt les liens de l'amitié & de la charité. Au-lieu d'édifier, on détruit. Le but de tout Ecrivain Moraliste doit être de rendre les hommes plus vertueux, & , lorsqu'on croit qu'ils sont dans l'erreur, de les ramener avec douceur dans le chemin de la Vérité. Si je les insulte, en voulant les instruire, ils ne m'écouteront que pour m'insulter à leur tour. Pour convertir un Socinien, il ne faut pas l'accuser d'être Déiste; & si l'on veut faire changer de sentiment à un Catholique, il ne faut pas lui reprocher d'être idolâtre. Voulez-vous faire goûter la Vérité aux hommes, ne leur proposez que des raisons accompagnées de l'évidence & de la charité. Quant au reste, l'équité demande qu'on donne à l'Auteur les éloges qu'il mérite. Il règne dans son Ouvrage beaucoup d'ordre, beaucoup de clarté, & sur-tout une érudition très-peu commune. Il paroît posséder à fond les Antiquités Sacrées, & on voit bien qu'il a fait de l'Ecriture une étude des plus sérieuses. Il y a beaucoup à apprendre sous un tel Maître.

ARTICLE XII.

HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE des
SCIENCES. Année 1741. Avec les ME-
MOIRES de MATHEMATIQUES & de
PHY-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 185

*PHYSIQUE pour la même Année, tirés des
Registres de cette Académie.*

CONFORMÉMENT au plan que nous nous sommes formé, & dont nous avons parlé dans un des Volumes de ce Journal (a), nous ne donnerons que des Extraits fort succincts des principales Pièces de cet Ouvrage. Il a trop de mérite pour n'être pas fort connu dans la République des Lettres, & nous n'en parlons qu'en faveur de ceux qui ne veulent qu'effleurer les Sciences, ou qui se contentent de connoître les Originaux par les Portraits qu'on leur en fait.

Observations de Physique générale.

On avoit déjà parlé, dans l'Histoire de l'Académie de l'Année 1736, d'un Enfant de 7 ans, qui avoit 4 pieds, 8 pouces & quatre lignes de hauteur, étant sans Souliers. En 1739 on nous dit qu'il n'avoit crû jusqu'à cette année que de 3 pouces & 2 lignes. On nous rapelle aujourd'hui cette même Observation, pour nous apprendre que cet Enfant ne s'est trouvé avoir en 1741, & à l'âge de 12 ans, qu'environ un pouce de plus, & en tout 5 pieds & $\frac{1}{2}$ pouce; ce qui est bien éloigné de cet accroissement rapide qu'il avoit pris dès les premières années après sa naissance. Mr. Geoffroy, de qui l'Académie tient ces particularités, croit que cet Enfant pourroit bien avoir abusé de son tempérament prématuré. Cette disproportion pourroit bien être aussi l'effet de quelque autre cause assez difficile à deviner. L'expérience ne nous fait-

(a) Voyez le Tome XXXII, page 372.

fait-elle par voir, qu'indépendamment des abus qu'on peut faire de son tempérament, la Nature n'observe pas toujours ni les mêmes règles, ni les mêmes proportions.

Nous avons un assez bon Livre, qui a pour Titre, *Essai sur les Erreurs Populaires*. Ce Livre n'est encore qu'une simple ébauche, & nous pouvons mettre au rang des Erreurs qu'on y examine, celle où l'on est au sujet de certaines Dents qu'on trouve montées en argent chez les Orfèvres. On croit que ce sont des *Dents de Serpent*; mais Mr. *Geoffroy* prétend que ce n'est autre chose que des Dents de *Lamie*, espèce de grand Poisson ou Chien de Mer, qu'on dit être le *Carcharias* des Anciens, & qu'on voit quelquefois sur les Côtes de Languedoc, de Provence, d'Italie & d'Espagne. C'est ce que fait voir cet Académicien par la description qu'il donne des Dents d'une *Lamie* prise aux Iles *Sainte Marguerite*.

Cette *Lamie* étoit d'une grandeur prodigieuse. Elle pesoit près de cent quintaux. S'étant trouvée embarrassée dans la *Thounine*, ou Filet à prendre le Thon, on fut obligé de la remorquer avec une Felouque jusqu'à Cannes, qui est à environ deux lieues de ces Iles. On l'éventra, & on lui trouva un Cheval encore tout entier dans l'estomac. On en fit beaucoup d'huile, & on en auroit mangé la chair, qui est réputée saine & de bon gout, sans ce Cheval mort qu'elle avoit dans le corps, & qui en dégouta les habitans de Cannes. Cependant cette chair fut vendue à des Etrangers qui n'en savoient rien. Cette *Lamie* est aparemment une des plus grandes

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 187

grandes qu'on connoisse, puisque *Rondelet*, dans son Histoire des Poissons, en parlant de la grandeur ordinaire des Lamies, dit en avoir vu une qui pesoit dix quintaux.

Un autre Poisson cétacée, & d'une toute autre grandeur que le précédent, c'est le *Cachalot* ou *Sousfleur*, sorte de Baleine du nombre de celles qui ont des Dents & des Naseaux ou Events, par où elles rejettent une partie de l'eau qui est entrée dans leur gueule. Le Cachalot, dont il est ici question, vint échouer auprès de la barre de Bayonne dans la Rivière de l'Adour, le premier Avril 1741. C'est un des plus grands qu'on ait vu sur ces Côtes. Il avoit 49 pieds de longueur, depuis l'extrémité de sa Queue jusqu'au bout de son Museau, & environ 12 pieds $\frac{1}{2}$ de largeur ou de hauteur. Son pourtour mesuré à l'endroit le plus large, & qui se trouve à peu près vis-à-vis de l'Oeil, étoit de 27 pieds. Il fournit une prodigieuse quantité de *Sperma Ceti*, d'une beauté admirable. Le *Sperma Ceti*, ou *Sperme de Baleine*, n'est autre chose que la Cerveille de l'Animal, préparée sous la forme de cette Droque. On remplit dix barriques de la Cerveille & du Cervelet de celui-ci, quantité que la préparation réduit ordinairement à la moitié ou au tiers. On lui trouva dans l'estomac une grosse Boule, du poids d'environ 7 livres, qui fut prise pour de l'Ambre gris, & vendue 650 livres à un Marchand qui prétendoit s'y connoître. On trouvera d'autres détails curieux sur ce Poisson dans l'Histoire de l'Académie.

Quelques Naturalistes ont prétendu que nous devons originairement aux Animaux nos Arts
mé-

mécaniques, & que c'est des Cigognes que nous avons appris la manière de donner des Lavemens. C'est dommage qu'on n'ait pas eu connoissance du fait que nous allons rapporter ; on en auroit tiré sans doute, & très directement, l'Art des Matrones & des Acocheurs.

Sur le soir d'un grand jour d'Eté, Mr. *Démours* Médecin, étant dans le Jardin du Roi, aperçut deux Crapauds terrestres de la petite Espèce, acouplés au bord d'un trou, que formoit en partie une grande pierre qui étoit au-dessus. La curiosité le fit aprocher pour voir quelle étoit la cause des mouvemens qu'ils se donnoient. Deux faits également nouveaux le surprirent. Le premier étoit l'extrême difficulté qu'avoit la Fémelle à pondre ses Oeufs, de manière que, sans un secours étranger, elle ne paroissoit pas pouvoir les faire sortir de son corps ; le second, que le Mâle travailloit de toute sa force, & avec les pates de derrière, à lui arracher ses Oeufs. Celui-ci s'aquitoit de sa fonction d'Acocheur avec une adresse qu'on ne soupçonneroit pas dans un Animal qui paroît si engourdi. Il avoit déjà tiré le second Oeuf, lorsque Mr. *Démours* arrêta sur lui ses regards, & il redoubloit ses efforts pour tirer le troisième. Le premier Oeuf étoit engagé entre les deux doigts du milieu de sa patte droite de derrière, par le filet qui l'attachoit au second, & c'est en allongeant cette patte qu'il tendoit le cordon du Chapelet vis-à-vis le fondement de la Fémelle, qui pendant ce tems-là restoit immobile. Il tâchoit aussi de se servir du Cordon avec la patte gauche, & il en vint à bout après plu-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 189

plusieurs tentatives. L'Ouvrage fut achevé avec succès.

Voilà un fait assez singulier, dont nous ne rapportons que les principales circonstances. *Swammerdam* avoit déjà remarqué que le Mâle de la Grenouille aide aussi à la ponte de la Femelle; mais il paroît que c'est d'une manière moins suivie, moins parfaite, moins décidée que le Crapaud, & telle enfin qu'on ne voit pas clairement que ce secours y soit absolument nécessaire. Ce n'est peut-être qu'en lui serrant les côtés dans ce moment, car la Femelle de la Grenouille accouche fort vite de tous ses Oeufs; &, comme dit le même Naturaliste, *nno impetu omnia ejaculatur* (a).

On nous donne dans ce Volume une légère idée de certains Insectes, qui, étant coupés & partagés en plusieurs parties, se reproduisent tout entiers dans chacune. Nous ne dirons rien ici de cette espèce de régénération, dont nous avons déjà parlé amplement dans l'Extrait que nous avons donné des Mémoires de Mr. *Trembley* sur les *Polypes* (b). Nous remarquerons seulement que Mr. de *Réaumur* a rendu l'Académie témoin oculaire de cette découverte, & avec l'Académie, la Cour & la Ville, qui, dans le siècle éclairé où nous vivons, diffèrent peu des Savans à cet égard.

Une autre découverte assez singulière, c'est celle du Ruisseau inflammable & brulant, qui se trouve dans le Prieuré de Trémolac, à 5 lieues

(a) *Swammerdam*, Tome II, page 209.

(b) Voyez le Tome XXXIII, page 242.

lieues de Bergerac. On doit cette découverte à un voleur d'Ecrevisses, qui, pour mieux apercevoir les trous où elles se cachent, se servoit de torches de paille allumées. Tant que cet homme marcha sur le gravier du lit presque horizontal de ce Ruisseau, le feu ne prit point à l'eau de la superficie; mais étant arrivé à des endroits plus inégaux & parsemés de creux, il fut bien étonné de voir que l'eau s'enflamma, au point qu'il en eut sa chemise brulée. L'Abbé d'Alême, alors Prieur de Trémolac, en fit répéter l'expérience deux ou trois fois, & elle réussit toujours de même. On peut croire avec beaucoup de vraisemblance qu'il est tombé & qu'il s'est assemblé dans ces endroits creux, quelque limon chargé d'une matière sulphureuse, assez en mouvement pour s'exhaler au travers & au-dessus de l'eau, & pour y faire prendre feu à la moindre approche d'une flamme étrangère.

Ce phénomène n'a plus rien de merveilleux dès qu'on en connoit la cause. Nous pouvons faire la même réflexion au sujet d'une Fontaine curieuse, qui est auprès de Sablé en Anjou, & qu'on appelle *la Fontaine sans fond*, parce qu'en effet ceux qui l'ont sondée n'y ont point trouvé de fond, & que, selon la tradition du Pais, plusieurs Bestiaux qui y sont tombés n'ont jamais été retrouvés. Il sort en certains tems de cette Fontaine, une quantité prodigieuse de Poissons, & sur-tout beaucoup de Brochets truités d'une espèce fort singulière, & qu'on ne connoit point dans le reste du Pais. La terre tremble ordinairement tout autour de ce goufre.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 191

fre. On conjecture, & avec assez de vraisemblance, que tout le terrain des environs est comme la voute d'un Lac qui est au-dessous. L'Académie attend de plus amples instructions sur cette Fontaine.

Anatomie.

Nous ne tirerons de cette partie de l'Histoire de l'Académie que trois Observations, dont la première regarde le *siège de l'Ame dans le Cerveau*; la seconde, *les mauvais effets de l'usage des Corps à baleine*; la troisième, *les Noyés*.

La question du siège de l'Ame n'est pas l'objet d'une recherche vaine, mais elle est très difficile à résoudre. On convient assez généralement aujourd'hui qu'elle réside dans le Cerveau; mais comme le Cerveau est composé d'un grand nombre de parties, laquelle doit-on choisir pour en faire le siège des fonctions de l'Ame? C'est ce qu'il est bien difficile de déterminer. *Descartes* l'a mis dans la Glande pinéale, & *Willis*, célèbre Anatomiste Anglois, l'a placé dans les Corps cannelés. Ni ces deux Auteurs, ni ceux qui les ont suivis, n'ont donné aucune preuve capable de nous convaincre qu'ils eussent rencontré la vérité. Ils ont deviné, conjecturé; mais ils n'ont rien prouvé, parce qu'ils n'ont effectivement rien découvert.

Personne ne s'est appliqué plus longtems, & avec plus de fruit, à cette recherche, que Mr. *de la Peyronie*. En 1709 il en avoit donné une ébauche à la Société Royale de Montpellier; mais il la présente aujourd'hui à l'Académie des Sciences, avec plus d'ordre & d'étendue, dans
le

le Mémoire qu'il publie sur ce sujet. Tout ce qu'il avance, est appuyé de preuves, d'observations & de faits bien avérés. Après avoir bien établi l'état de cette question délicate, & avoir pris les précautions qu'elle pouvoit exiger, il place le siège de l'Âme dans le *Corps calleux*, ce petit corps blanc un peu ferme & oblong, qui est comme détaché de la masse du Cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémisphères l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs.

Sans entrer dans le détail des faits qui ont porté Mr. de la *Peyronie* à accorder cette noble fonction au Corps calleux, nous nous contenterons de remarquer que tous ces faits concourent à établir comme une chose constante, que ni les blessures, ni même la destruction entière des autres parties du Cerveau, n'influent point sur les opérations de l'Âme, tandis que le Corps calleux ne sauroit être affecté le moins du monde, sans que ces opérations ne soient troublées, ou qu'elles cessent totalement.

On voit assez que cette méthode est la seule qu'on puisse employer pour décider la question. C'est même une espèce de démonstration indirecte. L'Auteur a sur-tout fait voir par un très grand nombre d'exemples que, soit dans les blessures, soit dans les maladies internes, le Corps calleux ne sauroit être vicié ou comprimé, sans que les étourdissemens, l'affaiblissement des membres, la léthargie, le délire, & la cessation des fonctions de l'Âme ne s'ensuivent; & il y a tel de ces cas parmi ceux qu'il rap-
te ;

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 193

te, où ces fonctions étoient suspendues ou rétablies alternativement & comme à volonté de la part du Chirurgien, selon qu'avant ou après le pansement le Corps calleux se trouvoit surchargé ou délivré de la matière étrangère qui s'amassoit & qui séjournoit sur un des côtés de sa surface. C'est Mr. de la Peyronie lui-même qui faisoit l'opération, & qui a vu ainsi plusieurs fois la raison & le sentiment du malade s'éclipser & reparoitre.

Nous devons à Mr. Winslow la connoissance des mauvais effets que produit l'usage des Corps à baleine. Il fait voir que ces Corps, en pressant violemment les Intestins de bas en haut, doivent nécessairement comprimer l'Estomac, le Foie & la Rate, les pousser fortement contre le Diaphragme, & non seulement forcer ce muscle à se vouter plus que ne le demande la respiration, mais encore retarder ou empêcher le mouvement des différentes parties nécessaires à la respiration. La respiration gênée trouble la circulation du Sang dans le Cœur, dans les gros Vaisseaux qui en dépendent, dans ceux de la Tête & du Cerveau. Delà nait une espèce de regorgement, lequel peut produire, suivant les différentes dispositions du Sujet, des Palpitations, des Polypes, des Maladies pulmonaires, des Maux de tête, des Vertiges, des Anévrismes, & même quelquefois l'Apoplexie. La compression de l'Estomac, du Foie & de la Rate, produira aussi des accidens plus ou moins fâcheux par raport aux Nerfs, aux Glandes mésentériques, à la route du Chyle, aux Reins, à la Vessie, & aux autres parties

Tome XXXV. Partie I.

N

con-

contenus dans la capacité du Bas-ventre. Du Genre nerveux offensé naissent les Foibleses, les Suffocations ou Vapeurs, les Tremblemens, & autres accidens de cette nature. Voilà une source de maux d'autant plus dangereuse, que l'on est moins en garde contre elle, & qu'elle tient à un desir de plaire qui l'emporte souvent sur l'amour même de la santé.

La question sur les *Noyés* est également curieuse & utile. Elle consiste à savoir en combien de tems un Homme qui se noie, peut perdre la vie. Mr. *Petit*, Bachelier en Médecine, & fils de Mr. *Petit* Médecin, dont on trouve l'Eloge dans ce Volume, a fait à cette occasion un grand nombre d'expériences sur des Animaux dont les parties de la respiration ont beaucoup de conformité avec celles qui servent à la même fonction dans l'Homme. Fondé sur ces expériences & sur un grand nombre d'Observations faites sur des Noyés, il insiste sur la nécessité qu'il y a de les secourir, lors même qu'on croit qu'il n'y a plus lieu d'espérer de pouvoir leur redonner la vie. Des faits tout récents, & qu'on ne sauroit révoquer en doute, nous apprennent qu'on en a sauvé plusieurs qui avoient été des heures entières dans l'eau.

Botanique.

On nous donne dans cet Article une Recette aisée, & qui a fort bien réussi, pour préserver les Chevaux en voyage de la Piqure des Mouches. C'est Mr. d'*Ous-en-Bray* qui en a fait part à l'Académie. Voici de quoi elle est com-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 195

composée, & la manière de s'en servir. Prenez des feuilles de Noyer, ou des écales de Noix, emplissez-en un Chauderon, mettez de l'eau par-dessus, & faites bouillir le tout pendant un bon quart-d'heure. Il faut avant que de partir & de harnacher les Chevaux, soit le matin, soit l'après-midi, les bien bouchonner avec ces feuilles ou ces écales, ou avec une Eponge trempée dans cette décoction, qu'on ne peut faire trop forté. Les Mouches qui viendront sur ces Chevaux, y resteront peu, & ne les piqueront pas. Il est du devoir de l'Homme de chercher les moyens de remédier aux maux & aux incommodités de ces pauvres Animaux, dont nous recevons de si grands services; & c'est la raison qui nous a portés à faire connoître cette Recette.

Mécanique.

Parmi les Articles placés sous ce Titre on trouve l'Extrait d'un Mémoire fort curieux sur les différentes manières dont on peut fabriquer du Papier. Quoique ce Mémoire tiennne à plusieurs connoissances d'Histoire Naturelle, & sur-tout de Botanique, on l'a cependant rangé sous la classe de la Mécanique & des Arts, en ce qu'il a pour but de perfectionner & d'étendre une Manufacture des plus importantes de France. C'est Mr. Guettard Médecin de la Faculté de Paris, fort versé dans la Botanique & dans l'Histoire Naturelle, qui l'a présenté à l'Académie.

Jusqu'à présent on s'est contenté de perfectionner

tionner la fabrique du Papier fait avec des drappeaux ou vieux haillons de toile de Chanvre ou de Lin, que l'on nomme *Chifons*; mais il ne paroît pas qu'on se soit mis en peine de s'en procurer avec d'autres substances. Avant l'invention de notre Papier, qui n'est pas bien ancienne, on en faisoit en Orient avec le Chifon de toile de Coton, & avant celui-ci les Egiptiens préparoient la seconde écorce d'une espèce de Chien-dent connu sous le nom de *Papyrus*, dont ils tiroient du Papier, & dont le nôtre a retenu le nom. On prétend qu'on fabrique une espèce de Papier avec l'écorce de certains Arbres, dans quelques lieux de l'Amérique & au Japon. Les Chinois ont de tems immémorial de très beau Papier. Ils le font avec le Chanvre, le Coton, la Soie, & des écorces d'Arbre, dont la principale est celle de Bambou. On a reçu de la Chine par le Père *Parrenin* plus de 40 sortes de Papier Chinois, toutes curieuses par quelque circonstance particulière. On y voit des feuilles d'une très grande beauté, & sur-tout d'une grandeur à laquelle toute l'industrie de nos Ouvriers n'a pu encore atteindre. Le Papier de la Chine a aussi cet avantage, qu'il est plus doux & plus uni que celui d'Europe.

Mr. *Guetard* a fait entrer dans le plan de son Ouvrage, l'examen de toutes les matières dont on a fait du Papier, soit en différens tems, soit en différens Païs, ou de celles qui leur sont analogues, & qu'on trouve en France & dans les autres Païs de l'Europe. La filasse de Chanvre, simplement battue, lui a produit une pâte dont on a formé un Papier assez fin, &

qui

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 197

qui pourroit se perfectionner. Il en a fait avec nos Orties, avec nos Guimauves des bords de la Mer, & il ne désespère pas qu'on n'en puisse faire avec plusieurs autres de nos Plantes, ou de nos Arbres mêmes, sans les réduire en filasse. Il a essayé d'en tirer du Coton, & il y a réussi. Il y a une espèce de Chenille qu'on nomme *commune*, & qui file une très grande quantité de Soie. Mr. Guettard a fait avec succès des expériences sur cette Soie. Le Papier, qu'elle lui a donné, a toute la force & toute la beauté qu'on pourroit désirer; il ne lui manque qu'un peu plus de blancheur, qu'il ne sera peut-être pas impossible de lui procurer par d'autres préparations. Une des utilités des recherches de Mr. Guettard, c'est qu'il nous met sur les voies pour profiter d'une infinité de choses qui nous paroissent inutiles, & dont nous ne faisons aucun cas. Si la Nature ne travaille pas uniquement pour nous, elle nous permet du moins de tirer de ses productions le plus d'avantage qu'il est possible.

. Machines & Inventions.

Parmi les Inventions, approuvées par l'Académie, on trouve *l'Art d'imprimer des Tableaux ou des Estampes colorées*. Cet Art que le Sr. *Christophe le Blond* se propose d'exercer, paroît d'une grande utilité par rapport aux Livres d'Anatomie, de Botanique & d'Histoire Naturelle, où l'on pourra représenter les objets avec leurs véritables couleurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tout cela s'exécute a-

vec trois Planches, & avec les trois couleurs, rouge, jaune & bleue, qui, par leur mélange, produisent toutes les autres couleurs.

Eloges.

On trouve dans ce nouveau Volume de l'Académie, deux Eloges, l'un de Mr. *Petit*, Médecin, l'autre de Mr. le Cardinal de *Polignac*. Comme nous avons déjà donné dans ce Journal (a) l'Eloge de ce Cardinal, tel qu'il nous avoit été communiqué, & tel qu'il avoit été lu à l'Assemblée publique de l'Académie, nous nous contenterons d'exposer en peu de mots ce qu'il y a de remarquable dans la Vie de Mr. *Petit*.

François Pourfour du Petit naquit à Paris le 24 Juin 1664, de Parens qui étoient dans le commerce, & qu'il perdit étant encore enfant. Un grand défaut de mémoire lui fit éprouver de grandes difficultés dans ses Etudes. Il succomboit par-tout où il n'y avoit que des mots & des règles à apprendre. La Logique même & la Métaphysique n'eurent pour lui aucune sorte d'attrait. Parvenu à la Physique, il se trouva dans son élément. A la vue de cette Science, toutes les facultés de son Ame s'ouvrirent pour la recevoir; son esprit saisit, sa mémoire garda tout ce qui lui fut présenté, & il se trouva tout à coup une facilité à comprendre & à retenir, dont la découverte fut sans doute la plus flatteuse qu'il ait faite de sa vie. Ce fut sur-

(a) Dans le Tome XXIX, page 204, & suiv.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 199

sur-tout à la partie expérimentale de la Physique de *Descartes* qu'il fut redevable d'une si heureuse révolution; car il lui falloit des expériences, des faits & du mécanisme, toute autre manière de philosopher eût été encore pour lui un langage inintelligible.

Ses études finies, il alla voyager. Il parcourut presque toutes les Provinces de France, & une grande partie de la Flandre, toujours en Physicien, observant par-tout la Nature, & recherchant avec soin le commerce des Savans qui l'avoient observée. Le raport de l'Histoire Naturelle avec la Médecine le lia par préférence avec des Médecins. Celui dont il retira le plus d'instruction fut *Mr. Blondin*, établi à la Rochelle, & qui lui conseilla de se faire Médecin.

Mr. Petit, déterminé à embrasser une profession qui s'accordoit si bien avec ses occupations les plus chéries, partit pour Montpellier vers la fin de 1687. Il y étudia sous *Mr. Cbiraac*, & ayant enfin reçu le Bonnet de Docteur, il revint à Paris en 1690, âgé de 26 ans. Deux grands Maitres donnoient alors des Leçons publiques dans le Jardin du Roi. *Mr. Duverney* y enseignoit l'Anatomie, & *Mr. de Tournefort* la Botanique; pendant que feu *Mr. Lémery*, qui ne se distinguoit pas moins dans la Chymie, enseignoit cette Science avec un aplaudissement général dans son propre Laboratoire. *Mr. Petit* fut assidu aux Cours tant publics que particuliers de ces trois Hommes fameux, & s'acquiescent bientôt leur estime & leur amitié; il dislequoit, il opéroit, & il herborisoit tour à tour

avec eux. Il s'apliqua aussi particulièrement à la Chirurgie.

Le premier d'Avril 1693 il partit pour aller servir dans les Hopitaux en Flandre. La Bataille de Nerwinde & le Siège de Charleroi suivirent de près son départ. Il fut d'abord établi dans l'Hopital de Mons, d'où il passa à celui de Namur, & ensuite à celui de Dinant. Par-tout il donna des preuves de son zèle, de son desintéressement & de sa capacité. Après la Paix de Ryswic il revint à Paris. Il s'étoit engagé de nouveau à servir dans les Hopitaux de Flandre, lorsque la succession à la Couronne d'Espagne ralluma la Guerre en Europe. Il demeura à Ruremonde, à Bruxelles, & dans quelques autres Villes des Pais-bas, pendant tout le cours de cette Guerre. Après la Paix d'Utrecht en 1713, il se fixa à Paris, & s'y maria en 1717.

Résolu de consacrer désormais tout son loisir à l'étude, il tourna uniquement ses vues & ses desirs vers l'Académie des Sciences. Il se présenta pour y entrer en 1722; il y fut reçu, & trois ans après il y obtint la place de Pensionnaire Anatomiste, vacante par la Vétéran-
ce de Mr. *Duverney*. Ses grandes occupations & sa vie presque toujours ambulante ne l'avoient pas empêché de publier en 1710 trois Dissertations en forme de Lettres, qui furent imprimées à Namur sous le Titre de *Lettres d'un Médecin des Hopitaux du Roi à un autre Médecin de ses amis*. Il n'en fit tirer que 200 Exemplaires, ce qui a rendu cet Ouvrage extrêmement rare. C'est un petit in 4°. rempli de faits,
d'obser-

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 201

d'observations, d'expériences, & qui peint parfaitement bien les occupations parmi lesquelles il a été enfanté & dont il est le fruit. On trouvera une idée de ces Lettres dans l'Eloge dont nous ne donnons que l'Extrait.

Les autres Ouvrages que Mr. *Petit* a fait imprimer avec les Mémoires de l'Académie, sont considérables & par leur objet & par leur nombre. La Physique expérimentale, l'Anatomie, la Chymie, & même un peu de Physique raisonnée & systématique, y paroissent tour à tour. Ce qu'il a fait sur l'ascension des Liqueurs dans les Tuyaux capillaires, & sur la cause des Végétations salines, est de ce dernier genre. Mais la plus grande partie des Mémoires qu'il a donnés depuis son entrée à l'Académie, roule sur la description anatomique des Yeux de l'Homme & de divers Animaux, sur les dimensions exactes & portées à une précision scrupuleuse des parties qui les composent; sur la nature, les causes & l'opération de la Cataracte, & en général sur tout ce qui concerne la mécanique de l'Oeil & la Vision.

Il n'a pas peu contribué à faire voir, que ce qu'on appelle communément la *Cataracte*, & qu'on attribuoit autrefois à une pellicule membraneuse qui se formoit dans l'Oeil, n'est presque jamais qu'une altération du Crystallin, un épaisissement, & l'opacité qui s'ensuit. Ce que l'âge a coutume d'ôter de clarté à la vue, ne vient aussi pour l'ordinaire, à ce qu'il prétend, que du changement arrivé à cette partie qui se colore de plus en plus. C'est donc sur cette partie qu'il faut opérer, c'est le Crystallin qu'il

s'agit d'abattre, & non cette prétendue membrane qui n'existe presque jamais. Il ne dédaigna pas de pratiquer lui-même ce qu'il enseignoit. Il entreprit plusieurs fois l'opération de la Cataracte, & presque toujours avec succès. Il fit imprimer des Lettres en 1729 pour répondre à Mr. *Hecquet*, qui avoit attaqué sa théorie & sa méthode sur ce sujet. Sa manière d'écrire étoit assez négligée, & sans aucun agrément. Grand amateur de la Vérité, il se contentoit de rapporter les faits tels qu'ils étoient, toujours avec beaucoup de fidélité & de candeur. Le 3 Juin 1741 il tomba malade d'une Hernie qu'il avoit depuis longtems. Le huitième jour de sa maladie on lui fit une opération qu'il souffrit avec une constance peu commune. Le 18 du même Mois il mourut avec de grands sentimens de religion & de piété. De quatre Enfans mâles qu'il avoit eus de son mariage, il ne reste que l'ainé, qui a déjà donné des preuves non équivoques de son habileté.

A R T I C L E XIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D O X F O R D.

AN Introduction to Moral Philosophy, &c. C'est-à-dire : Introduction à la Philosophie Morale. Par Edward Bentham, Bachelier en Théologie & Membre du Collège d'Oriel à Oxford. In 8. On ne trouve dans cet Essai que les premiers Principes de la Morale.

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 203

Morale. Il y règne plus d'ordre que de netteté. Les matières n'y sont guère qu'effleurées ; & en voulant être concis souvent l'Auteur devient obscur. A la fin de ce Livre se trouvent deux Tables très utiles. On indique dans la première des morceaux de divers Auteurs, & sur-tout de divers Sermonaires Anglois, qui ont traité plus à fonds les matières dont il est question dans cet Essai ; & la seconde contient une liste des principaux Ouvrages de Morale & de Droit Naturel, qui ont été publiés jusqu'ici.

DE L O N D R E S.

On vient de réimprimer un Livre , qui ne sauroit devenir trop commun. C'est le *Télémaque*. Mr. *Durand* , Ministre de la Savoye & Membre de la Société Royale, a eu soin de cette Edition. „ Elle „ a , dit-il dans un Avertissement, divers avantages sur toutes celles, qui ont paru jusqu'à présent. Outre qu'elle est très correcte, on y a joint „ l'Eloge Historique de l'Auteur, qui étoit de ma „ façon , mais après l'avoir revu & corrigé ; les „ Imitations Greques qui apartiennent en grande „ partie à feu Mr. *Albert Fabricius* ; les Imitations „ ou Allusions Latines, que j'avois fournies pour ma „ quote part ; de nouvelles Imitations Greques & „ Latines qui n'avoient point encore paru, & sur-tout quelques-unes des *Anciens Tragiques*, qui „ ne sont pas les moins agréables : & pour ce qui „ est du XV Livre, qui ne contient proprement „ que le *Philoxète* de *Sophocle*, on ne s'est pas contenté de renvoyer à l'Original, en indiquant le „ N°. du vers imité, comme si notre Esprit se repaissoit de chiffres ; on a mis au bas des pages „ les endroits mêmes les plus beaux & les plus frappans de cette Pièce, mais en Latin, pour s'ac- „ com-

„commoder à la portée d'un grand nombre de „Lecteurs”. Cette Edition, qui est in 8, méritoit que les Libraires eussent mieux répondu aux soins du savant Editeur, en se servant de plus beau papier & de caractères plus distincts.

Ces avantages extérieurs, qui préviennent si fort le commun des Lecteurs, ne manquent pas à un nouvel Ouvrage intitulé: *Les Voyages & les Expéditions de Pirrhus Roi d'Epire. Par J. Gautier, in 8.* Il est divisé en six Livres. Androclion, Gouverneur de Pirrhus, apprend dans le premier à son Elève l'Histoire des Guerres de Philippe de Macédoine & d'Alexandre son fils contre les Grecs & les Perses, & les premières expéditions des Princes qui partagerent entre eux les conquêtes d'Alexandre le Grand. Dans le second Cinéas, Premier Ministre & confident de Pirrhus, lui apprend ce qui s'est passé de plus remarquable dans la Perse & dans la Grèce avant la naissance d'Alexandre le Grand. On parle dans le troisième de la bataille d'Ipsus, du Voyage de Pirrhus en Egypte, de son retour en Epire, des Loix, des Réglemens & des Etablissmens qu'il y fit, & des Coutumes qu'il trouva le moyen d'y introduire. Cinéas donne à Pirrhus, dans le quatrième Livre, une idée de l'Histoire Romaine. Dans le cinquième, Pirrhus fait la Guerre aux Romains, & remporte sur eux deux Victoires. On y trouve aussi un abrégé de l'Histoire & de la Philosophie des Anciens, que Cinéas & Fabricius font en présence du Roi. Le commencement du sixième Livre consient un abrégé de la Tactique Militaire des Anciens, & l'Histoire de la Sicile & des Carthaginois. On y parle ensuite des conquêtes de Pirrhus en Sicile, . . . de sa défaite en Italie, de son retour en Epire, de son entreprise contre Argos & de sa mort. On voit par cette idée qu'on nous donne de ce Livre dans la Préface, que s'il le cède aux

Avan-

Avantures de Télémaque & aux Voyages de Cirus, ce n'est pas du côté de la variété & de l'abondance des sujets ; & le morceau suivant que nous tirons du Portrait que l'Auteur fait de son Héros, suffira pour juger de son stile. *Si Pirrhus venoit aisément à bout de gagner des Provinces & des Royaumes, il n'avoit pas l'art de les conserver. Ce qu'il avoit aquis par ses grands exploits, il le perdoit par ses vaines espérances, & l'envie qu'il avoit de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit souvent de conserver ce qu'il avoit. C'étoit un homme qui avoit le D^{eu} heureux, mais qui cassoit mal (a).*

The Roman History, &c. C'est-à-dire : *L'Histoire Romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à la ruine de la République, avec des Cartes & d'autres figures en taille douce : Tom. II. Par Mr. Hooke. In 4.* Le premier Volume de cette Histoire parut en 1738. L'Auteur ne se proposoit d'abord que de faire un Abrégé de la volumineuse Histoire des Pères Catrou & Rouillé, en faisant en même tems usage des Révolutions Romaines de l'Abbé Vertot. Les harangues qu'il trouva dans l'un & dans l'autre de ces Ouvrages lui déplurent ; les Romains y parlent trop à la Françoisé. Il continua cependant ; mais après avoir poussé son Histoire jusqu'à la Guerre de *Mithridate*, une curiosité fatale, ou plutôt trop tardive, engagea notre Auteur à comparer les Historiens qu'il avoit pris pour ses Guides avec ceux qui auroient dû être les leurs. Il ne put consulter les Auteurs anciens, sans être frappé des libertés que les modernes s'étoient données ; & dès lors il se seroit déterminé à recommencer tout de nouveau, si la difficulté de l'entreprise, ou peut-être un reste de tendresse pour son Ouvrage, si naturelle à un Auteur

teur, ne l'avoient retenu. Il se contenta de le retoucher; & ce fut là le premier Volume de son Histoire. Les suffrages des Savans engagèrent Mr. *Hooker* à la continuer; mais quoique dans ce tems-là l'Histoire Romaine de Mr. *Rollin* parût, & que notre Auteur se fût convaincu par lui-même de la fidélité & de l'exactitude de l'Historien François, l'Ouvrage de ce dernier lui fut de peu d'usage. Résolu de recourir constamment aux sources, Mr. *Hooker* ne put plus travailler que lentement, & ce n'a pas trop été de sept ans pour pousser, dans ce nouveau Volume, l'Histoire Romaine depuis l'an de Rome 489 jusqu'à l'an 632. Il nous en destine un troisième, qui nous conduira jusqu'à la bataille d'Actium, dernière Epoque de la République Romaine. Le Volume que nous annonçons actuellement comprend les trois Guerres *Puniques*, les deux *Illyriques*, l'*Asiatique*, les deux *Macédoniennes*, les troubles & la mort des deux *Gracques*. Si l'exactitude dans les détails, le jugement dans la discussion des Faits, une noble simplicité dans le stile peuvent rendre un Auteur & sur-tout un Historien estimable, nous croyons ne nous pas tromper dans le jugement avantageux que nous faisons de celui-ci. Nous avons lu ses Notes avec un véritable plaisir. Il y défend avec autant de liberté que de force des sentimens, qui pourront paroître singuliers, & la Raison chez lui l'emporte sur l'autorité des *Gordons* (a), des *Folards*, & des *Rollins*. Rien de plus ingénieux & de plus juste que son Parallèle d'*Annibal* & de *Scipion*; ses Reflexions sur la bataille de Cannes & sur la prétendue inaction du Vainqueur, & son A-

pologie

(a) Auteur de Discours très estimés sur *Tacite* & sur *Salluste*. Voyez *Bibl. Rais.* Tom. VIII. Part. II. p. 345. Tom. XXVIII. Part. II. pag. 374, &c. T. XEIX. E. 1. p. 86.

pologie du premier des Gracques. Mr. Hooke rabat beaucoup, & ce n'est pas là peut-être la moindre preuve de son jugement, du mérite des Héros de l'ancienne Rome. *Je ne saurois, dit-il, en examinant les actions des Scipions, des Marcellus, &c. & d'autres illustres de ce genre, me former de leurs vertus ces hautes idées que leurs Panégyristes tant anciens que modernes voudroient nous en donner (a).*

Après tout, il y a eu de Grands-hommes dans toutes les Nations; & si quelques-unes paroissent avoir à cet égard de l'avantage sur les autres, ce sont, si je ne me trompe, celles qui ont eu le plus de soin de conserver la mémoire de leurs illustres Compatriotes. C'est dans la vue de rendre un si juste devoir aux Personnes, qui se sont distinguées en Angleterre, que l'on publie ici *Biographia Britannica*, &c. C'est-à-dire : *Biographie Britannique, ou les Vies des Hommes illustres, qui ont vécu dans la Grande-Bretagne & en Irlande, depuis les tems les plus anciens jusqu'aux nôtres. In folio.* Les Auteurs apprécient dans leur Projet le mérite des Recueils de *Biographie de Leland, de Bale, de Pitt, de Wood (ou Du Bois), de Fuller, de Godwin, de Wheare, & de Nicholson.* On trouve à chacun des défauts particuliers, & un défaut général à tous, c'est qu'ils n'ont pas assez consulté les Historiens étrangers & en particulier les François. Nos Auteurs ne se sont déterminés qu'après plusieurs années de travail à publier leur Ouvrage. Il consistera en deux Volumes *in folio*, & on en publie toutes les semaines trois feuilles pour six sous. Il y en a déjà environ une trentaine. Les Articles que nous avons vus nous ont paru composés avec beaucoup d'exactitude, & ce qui est encore plus estimable, avec une grande

(a) *Rom. Hist.* pag. 385.

grande impartialité. Les Recherches où nos Auteurs se sont engagés, dans les Articles de quelques Rois Saxons, nous paroissent très propres à répandre du jour sur le période de l'Histoire Angloise, qui en avoit le plus de besoin.

L'Éditeur du *Traité de Plutarque*, que nous annonçames dans la Partie précédente (a), a fait un saut assez rapide des Antiquités de l'Egippte à celles de sa Nation, en publiant *An Enquiry*, &c. c'est-à-dire: *Recherches sur l'origine de la Constitution Angloise, ou Essai Historique sur le Gouvernement Anglo-Saxon en Allemagne & en Angleterre. Par Samuel Squire Maître aux Arts & Archidiacre de Bath. In 8.* Le but de notre Auteur a été de démêler, dans les coutumes des anciens Germains & des Saxons en particulier, la première origine de celles qui s'introduisirent en Angleterre avec ces derniers. Il nous fait espérer qu'il pourroit bien examiner dans la suite quelles altérations & quelles innovations suivirent l'invasion des Normans, quels changemens la Constitution de l'Angleterre souffrit ensuite, & enfin par quels degrés elle est parvenue au point de perfection où nous la voyons actuellement.

The Campaigns, &c. c'est-à-dire: *Les Campagnes du Roi Guillaume & de la Reine Anne depuis 1689 jusqu'en 1712, avec un nouveau Système de Discipline Militaire pour un Bataillon en action, & l'exercice le plus important de la Cavalerie. Par feu Mr. Kane, Gouverneur de Minorque & Brigadier Général. In 8.* Pour peu que cet Ouvrage soit bon, il doit le paroître beaucoup dans les circonstances présentes.

Voici un nouveau *Recueil de Voyages*, dont nous
som-

sommes redevables à l'infatigable Libraire, qui a acheté la Bibliothèque du Comte d'Oxford. Il consiste en deux gros Volumes *in folio*, & renferme plusieurs Ecrits qui n'avoient pas encore paru, ou qu'on n'avoit fait qu'abrégé, & diverses Relations d'Auteurs de différentes Nations, dont on a traduit les Voyages. On les a rangés suivant l'ordre des Païs, où ils ont été faits. Ces Relations sont précédées d'Introductions historiques, ou plutôt d'Eloges pompeux; & au bas des pages se trouvent des Notes, où l'on marque la découverte des divers Païs, & où l'on donne un abrégé de leur Histoire, de leur Gouvernement, &c. Nous serions trop longs, si nous entreprenions de donner ici une liste des Pièces qui entrent dans ce Recueil. Contentons-nous de dire qu'elles n'ont pas toutes le même prix; mais ce défaut est si commun aux Collections de ce genre, que ce n'est presque plus la peine d'en avertir le Public.

Description of the East, &c. c'est-à-dire : *Description du Levant, second Volume, contenant des Observations faites à la Terre Sainte, en Syrie, en Mésopotamie, en Cypre, en Candie, aux Iles de la Grèce, dans l'Asie Mineure, en Thrace, en Grèce, &c. avec plus de cent figures en taille douce. Par R. Pocock, Docteur en Droit & Membre de la Société Royale. In folio.* Le premier Volume de cet excellent Ouvrage, qui contient une Description & sur-tout des Recherches curieuses sur les Antiquités de l'Egippte, parut il y a deux ans.

Après l'idée qu'on a donnée dans ce Journal (a) de l'Ouvrage suivant, on sera bien aise qu'il soit traduit en une Langue plus commune que ne l'est celle de l'Original. *A Description of Greenland, &c.* c'est-

(a) Tome XXXI. Part. I. Art. II.

Tome XXXV. Partie I.

O

c'est-à-dire : Description du Groenlande, où l'on traite de l'Histoire Naturelle, de la Situation, des Bornes, &c. du Pais; de l'origine & des progrès des anciennes Colonies Norvégiennes; des Habitans anciens & modernes, de leur Génie & de leur manière de vivre. Avec une nouvelle Carte Géographique, & diverses figures en taille dorée, &c. Par Hans Egede, Missionnaire dans ce Pais pendant vingt-cinq ans. Ouvrage traduit du Danois. In 8.

On vient de publier *Philemon to Hydaspes*, c'est-à-dire : Discours de Philémon à Hydaspe, où il fait le récit d'une cinquième Conversation avec Hortensius, sur le sujet de la fausse Religion. On y développe l'origine & les progrès des Rites des Sacrifices dans l'Antiquité. In 8 (a).

L'Auteur, qui a entrepris de travailler à la manière de Mr. Locke sur les Epîtres du Nouveau Testament, nous a donné depuis peu, *A Paraphrase*, &c. c'est-à-dire : Paraphrase & Notes sur la seconde Epître de St. Pierre, & sur l'Epître Catholique de St. Jude, selon la méthode de Mr. Locke, par l'Auteur des Paraphrases des Epîtres de St. Paul à Philémon, aux Thessaloniens, à Timothée & à Tite, de celle de St. Jaques, & de la première de St. Pierre. In 4 (b).

Essai sur l'Eucharistie, où l'on s'attache à faire voir la nature & le but de ce Sacrement; la nécessité d'y participer fréquemment; les dispositions avec lesquelles il faut s'en approcher, & les avantages qui en émanent. A quoi l'on a ajouté, par voie de Supplément, des Prières & des Actions de Grâces convenables au sujet. In 12. Ce titre indique l'ordre que l'on a suivi. L'Auteur, qui ne se nomme point, mais

(a) Voyez *Bib. Rais.* Tom. XXXI, pag. 481, 482.

(b) Ibid. Tom. VI, pag. 473.

mais qui se dit un Laïque & qui paroît avoir beaucoup lu ; remarque dans sa Préface que la plupart des *Traités François sur l'Eucharistie* ont ces deux défauts ; c'est qu'ils s'étendent trop sur les devoirs généraux du Christianisme , & qu'ils le font trop peu sur ceux qui ont un rapport plus immédiat avec la Sainte Cène. C'est pour suppléer à ces défauts que notre Auteur a composé ce petit Ouvrage , à la correction duquel les secours de Mr. Majandie , Ministre de la Savoye & Chapelain de Mylord Grantham , lui ont été d'une grande utilité. Cet Essai nous paroît une excellente préparation à la Communion. On a su y tenir un sage milieu entre les écueils de la Superstition & ceux de l'Indifférence. On n'y trouve ni ces subtilités chimériques de quelques Scholastiques ; ni ces transports fougueux de quelques Fanatiques ; ni ces décisions inhumaines de quelques Casuistes. Plus notre Culte devient éclairé , plus aussi il devient simple , & digne d'Êtres raisonnables dont l'Amour est le grand devoir.

Remarks on several occasional Reflections , &c. c'est-à-dire : Remarques sur diverses Réflexions occasionnelles , en réponse aux Docteurs Stebbing & Sykes , pour expliquer & pour justifier les deux Dissertations qui se trouvent dans la Mission Divine , sur l'ordre que reçut Abraham de sacrifier son Fils , & sur la nature de la Théocratie Judaïque , attaquées par ces savans Ecrivains. Seconde & dernière Partie. Par Mr. Warburton. In 8. Mr. Warburton prétend que le Sacrifice d'Abraham fut pour lui une représentation typique de celui du fils de Dieu , à laquelle Jésus-Christ (a) & St. Paul (b) font allusion ; & que la Théocratie de Dieu sur l'ancien Peuple

(a) Evang. selon St. Jean , Chap. VIII , 56.

(b) Epit. aux Hebr. Chap. XI , 17—19.

Peuple se manifestoit par une Dispensation extraordinaire de sa Providence, non seulement sur l'Etat en général, mais encore sur chacun des Particuliers: & c'est à défendre ces deux Affertions, dont la première avoit été attaquée par le Dr. *Stebbing*, & l'autre par le Dr. *Sykes* (a), qu'il a destiné ce dernier Ouvrage.

Il venoit quelque tems auparavant de publier une nouvelle Edition de l'*Essai sur l'Homme* de Mr. *Pope*. On y trouve quelques Vers qui n'avoient pas encore paru, des Notes où l'Editeur éclaircit ou confirme les sentimens de son illustre Ami; & un Frontispice tiré d'un Dessin de Mr. *Pope* lui-même. Rien de plus ingénieux que ce Dessin. On y voit divers monumens que le tems a presque détruits; la statue d'un Héros, avec cette Inscription, *Viro Immortali*, dont la moitié du Corps est tombée; les restes d'un Cirque sur lequel on lit encore *Roma aterna*; la Base & une petite partie d'une Colonne avec ces mots, *Capitoli immobile Saxum*; une Pyramide Egiptienne dont le sommet a été abattu, & qu'une toile d'Araignée joint à un Arbre; un Tombeau où l'on a gravé, *Sic transit gloria Mundi*; un Philosophe, (car on croit le reconnoître à sa barbe & à je ne sai quel air rêveur), assis auprès d'un Etang bourbeux, d'où il a tiré un peu d'eau qui lui sert à former de ces boules légères, que les Enfans font & que le vent emporte. Ces Vers servent d'Inscription générale:

*Here in the rich, the honour'd, fam'd and great,
See the false scale of Happiness complete* (b).

L'E-

(a) *Bib. Raif.* Tom. XXXII, pag. 475.

(b) *Essay on Man*, Epist. IV, 287. La Traduction de Mr. *Du Resnel* est ici extrêmement foible.

Vois-

L'Editeur du *Recueil des vieilles Pièces de Théâtre* (a) vient d'en publier un XI & un XII Volume. On a représenté avec beaucoup de succès cet hiver, une Tragédie nouvelle, intitulée *Tancrède & Sigismonde*, que Mr. Thompson, Auteur de divers Ouvrages, & entre autres d'un charmant Poème sur les Saisons, a composée. Le sujet de sa nouvelle Pièce se trouve dans *Gilblas* (b). On conçoit sans peine que ce sujet, traité par un homme de gout, doit lui avoir fourni des situations infiniment intéressantes; & on est fort porté de lui pardonner en leur faveur quelque défaut de vraisemblance. Il nous paroît cependant que le caractère du Chancelier, déjà odieux dans l'Histoire François, le devient encore davantage dans la Tragédie Angloise; & le style de cette Pièce est un peu diffus, & peut-être dur.

Tandis que des Ecrivains de divers Partis exercent leur plume vénale ou satirique au sujet du feu Comte d'Oxford, il s'est élevé une dispute fort vive sur les causes de sa mort. Le Livre suivant y a donné lieu: *A Narrative, &c. c'est-à-dire: Relation de la dernière maladie du Comte d'Oxford, depuis le mois de Mai 1744, jusqu'au 18 de Mars suivant, jour de sa mort. Par Jean Ranby, Premier Chirurgien de S. M. & Membre de la Société Royale.* In 8. Mr. Ranby infinue que quelques-uns des Médecins du Comte se trompèrent, en attribuant son mal à un vice des Reins, au-lieu qu'il étoit produit par des Pierres logées dans la Vessie; & que les Spécifiques qu'on lui donna contre la Pier-

re,

*Vois-y l'homme d'Etat, & le riche & le grand,
Et les Guerriers fameux séduits par l'apparence,
De ces fragiles biens pleurer l'insuffisance.* vs. 502.

(a) *Bib. Raif.* Tom. XXXIII, pag. 235.

(b) Tom. II, pag. 30.

te, augmentèrent les autres Symptômes & purent avancer sa mort. Cet Ecrit ne pouvoit guère demeurer sans réponse; aussi n'y en a-t-il pas déjà moins de trois. Elles s'accordent toutes à fronder l'Ecrit du Chirurgien; mais dans les unes les Médecins n'y sont pas mieux traités que lui; & dans la dernière, qui est la plus modérée, en avouant que ces Mrs. n'ont pas deviné la cause du mal, on prétend que leur Jugement étoit très naturel, & leur erreur presque nécessaire.

Les dernières feuilles du *Dictionnaire de Médecine du Dr. James* viennent de paroître. Ce Recueil seroit plus utile, quoique moins vaste & moins cher, si l'on s'y étoit moins proposé de copier des passages de divers Auteurs, que d'examiner & d'apprécier avec soin leurs opinions & leurs expériences.

Le Chevalier *Hans Sloane*, qui depuis quelque tems a abandonné & la pratique & le séjour de la Ville de Londres, a voulu encore contribuer à l'utilité publique, en publiant le secret d'un *Remède fort efficace dans les Inflammations, dans les Foiblesses & dans d'autres maladies des yeux*. Son Ecrit est in 8. Voici sa Recepte. Prenez une once de Tutie préparée; deux scrupules de Pierre Hématite; douze grains du meilleur Aloë, & quatre de poudre de Perles. Mettez tous ces ingrédiens dans un Mortier de Marbre ou de Porphyre, & broyez-les exactement avec un Pilon de la même Pierre, en y mêlant assez de graisse de Vipère, pour en faire un Liniment, dont on se servira une ou deux fois par jour, en en faisant entrer une petite quantité dans l'œil malade par le moyen d'un pinceau fin. Sans prétendre contester les vertus de ce Remède, qu'il nous soit permis de remarquer que les évacuations abondantes par le moyen de Saignées, de Vésicatoires, de Ventouses, &c. dont Mr. *Sloane* accompagnoit l'usage de son Spécifique,

nc

ne doivent pas avoir peu contribué à ses succès.

Il y a septante-huit ans que Mr. Hook publia sa *Micrographie, ou Description des petits Corps par le moyen des Microscopes*. Cet Ouvrage, dont les Planches faisoient le principal mérite, est devenu extrêmement rare. Les Amateurs de la Nature recevront donc avec plaisir le présent qu'on vient de leur faire, sous le titre de *Micrographia restaurata*, &c. c'est-à-dire : *La Micrographie renouvelée, ou les Planches du Dr. Hook, sur le Microscope, rendues au Public & pleinement expliquées; avec des Découvertes & des Observations curieuses & utiles. In folio*. Le style diffus étoit un peu à la mode du tems du Dr. Hook; son Ouvrage n'avoit pas assez d'ordre; & l'on admettoit autrefois diverses opinions, dont on a depuis senti l'abus. Aussi Mr. Baker a substitué de nouvelles explications courtes & distinctes à celles du premier Auteur; & il y a ajouté un grand nombre de nouvelles Découvertes. Nous lui devons déjà un *Traité sur le Microscope*, & des *Recherches sur les Polipes*.

Parmi le grand nombre de Traités que nous avons sur les premiers Elémens de l'Algebre, il n'y en a peut-être point qui n'ait des défauts essentiels. Un des plus considérables & des plus communs, c'est qu'on n'y approfondit pas assez les fondemens des Règles que l'on y donne. Ne dites pas qu'un Commençant ne sauroit comprendre des raisonnemens un peu abstraits. Dès l'enfance notre Esprit veut être convaincu, & il s'accommode moins de décisions & d'opérations qui lui paroissent arbitraires, que de Preuves qui l'éclairent. Quoiqu'il en soit, ceux qui voudront être traités en Êtres raisonnables trouveront leur compte dans le Livre suivant : *A Treatise of Algebra*, &c. c'est-à-dire : *Traité d'Algebre, où l'on démontre clairement & parfaitement*

sement les Principes fondamentaux, & où on les applique à la solution d'un grand nombre de Problèmes. On y a ajouté la construction de plusieurs Problèmes de Géométrie, & la manière de les résoudre en nombres. Par Thomas Simpson. In 8. Pour faire de bons Elémens, dit quelque part un excellent Juge (a); il faudroit savoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra. Si cela est, les Ouvrages que Mr. Simpson a déjà donnés sur les parties les plus relevées des Mathématiques (b), doivent nous donner une idée avantageuse de ce Traité auquel il a bien voulu s'abaisser.

Extrait d'une autre Lettre de Londres.

On compte de voir paroître ici dans peu une nouvelle Traduction Italienne, *inversè sciolti*, de l'Art Poétique d'*Horace*, par Mr. *Nenci*, Florentin, & Membre de diverses Académies d'Italie. La Traduction de *Louis Dolce* a de grands défauts. Ce n'est ni une Traduction proprement ainsi nommée, ni une Paraphrase exacte, ni même une Imitation judicieuse. Le prétendu Traducteur faute souvent le plus difficile & le plus beau de son Auteur: en plus d'un endroit il interprète mal sa pensée: il n'est pas exempt de fautes contre les bonnes règles de la Versification, & il peche même quelquefois contre la pureté de la Langue; quoiqu'au reste on puisse dire que sa Traduction est belle, à la voir pour une première fois, sans la considérer de bien près, & sans la comparer avec l'Original. *Egli è ben vero che*
tutta

(a) Fontenelle, Eloge du P. Reyneau.

(b) Nous avons de lui un Traité sur les Annuités & sur les Rentes à vie; un autre sur les Fluxions; & des Essais où l'on explique les Problèmes les plus difficiles des deux premiers Livres des Principes de Newton.

tutta insieme apparisce bella, ma però veduta una volta sola, da lontano, e senza l'Originale. Ce sont les propres termes du nouveau Traducteur dans son Epître dédicatoire à S. A. R. Mgr. le Prince de Galles, à qui il a eu l'honneur de présenter son Ouvrage en Manuscrit. Mr. Nenci avoit vu une autre Traduction exemte de tous les défauts qu'on peut reprocher à celle de *Dolce*. On en parle comme de l'Ouvrage d'une Dame de ce Pais, non moins distinguée par son mérite & par son savoir que par son illustre naissance, & comme d'un Chef-d'œuvre en son genre. Mais cette Traduction est en Prose. Mr. Nenci regrettoit qu'il n'y en eût pas une semblable en Vers; & c'est ce qui l'a déterminé à entreprendre la sienne. Il a cru obliger par-là tous ceux qui aiment *Horace* & la Poésie Italienne, & faire sa Cour au Prince de Galles, à qui il rapelle adroitement dans son Epître dédicatoire, l'éloge que lui a donné depuis longtems l'illustre Marquis *Scipion Maffei*, en lui dédiant sa Traduction du premier Livre de l'Iliade: *I nostri Poeti più rinomati risien molto vivamente nella memoria.* Toutes ces circonstances font préjuger que Mr. Nenci n'aura pas travaillé son nouvel Ouvrage avec moins de soin que la Traduction qu'il fit il y a quelques années, étant alors à Paris, du premier Chant de la Henriade. On peut se souvenir de ce qu'en dirent les Journaux de ce tems-là; & d'une Lettre de Mr. de Voltaire que les mêmes Journaux rendirent publique, dans laquelle il alloit jusqu'à dire que son Traducteur l'avoit *embelli*. Il ne manqueroit plus à Mr. Nenci qu'un pareil compliment de la part d'*Horace*. On jugera à quel point il le mériteroit, quand l'Ouvrage sera publié. Nous nous contenterons cependant d'en donner ici deux petits échantillons. Nous prendrons le premier d'un de ces endroits où tout

est si mesuré, & si bien mesuré dans l'Original, qu'il est également nécessaire & difficile de le rendre avec une scrupuleuse exactitude. *Horace* a dit en deux Vers :

*Aut prodesse volunt, aut delectare Poeta;
Aut simul & jucunda & idonea dicere vita.*

Mr. *Nenci* dit en deux Vers aussi :

*I Poeti o istruire, o piacer bramano,
O in un dir cose grate, e al viver' utili.*

Le second exemple sera tiré d'un des endroits où la Traduction est un peu plus libre, sans s'écarter pourtant de la pensée ni du stile de l'Original: *Horace* a dit :

*Natura fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine diuite venâ,
Nec rude quid prosit video ingenium. Alterius sic,
Altera poscit opem res, & conjurat amice.*

Voici la Traduction :

*E'in controversia dopo lungo tempo
Se nasca da Natura, ouuer dall' Arte
La buona Poesia: Cert' i' non veggio
Che vaglia l' Arte senza la Natura,
Che vaglia la Natura senza l' Arte:
Cotanto l'una chiede ajuto all' altra,
Cotanto importa che operino insieme.*

Cet Ouvrage, au reste, est précédé de la Vie d'*Horace*, traduite avec soin du Latin de *Suétone*, & le tout accompagné de Notes.

D A M S T E R D A M.

WETSTEIN vient d'achever deux Ouvrages d'importance pour lesquels les amateurs des Belles-Lettres ont témoigné depuis longtems beaucoup d'empressement & d'impatience: L'un est imprimé *in Folio* en II Volumes, & l'autre *in Quarto* en IV Volumes. Voici le Titre du Premier.

ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ
ΙΣΤΟΡΙΚΗΣ ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ. DIODORI SICU-
LI *Bibliotheca Historica Libri qui supersunt, in-*
terprete Laurentio Rhodomano *ad fidem MSS. re-*
censuit PETRUS WESSELIINGIUS, *atque* Henr. Ste-
phani, Laur. Rhodomani, Fulvii Ursini, Henr. Vale-
sii, Jacobi Palmerii & suas adnotationes cum Indi-
cibus locupletissimis, adjecit. Le Titre du second est.

P. VIRGILII MARONIS OPERA cum in-
tegris & emendatioribus Commentariis Servii, Phi-
largyri, Piorii, Accedunt Fulvii Ursini, Georgii Fa-
bricii, Francisci Nansii, Job. Musonii, Tanaquilli
Fabri, & aliorum ac praecipue NICOLAI HEIN-
SII *Nota nunc primum edita: quibus & suas in omne*
Opus Animadversiones & Variantes in Servium Lectio-
nes addidit Petrus Burmannus, *post ejus obitum in-*
terruptam Editionis curam suscepit & adornavit Pe-
trus Burmannus Junior. *Cum Indicibus absolutissi-*
mis & figuris elegantissimis.

Ces Ouvrages déjà excellens & recommandables par eux-mêmes, le deviennent encore infiniment davantage par le nom qu'ils portent de leurs fameux Commentateurs, & par la manière dont ils sont dirigés. Ajoutez à cela que le Libraire n'a épargné ni soin ni dépenses pour la correction & pour l'exécution, qui est également magnifique dans tous les deux. Pour satisfaire la curiosité des Amateurs, pour qui ces sortes de productions ne sauroient être ac-
com-

compagnées de trop de splendeur & de magnificence, on a eu soin de faire tirer un petit nombre d'Exemplaires de l'un & de l'autre sur du Papier royal. Rien n'est certainement plus beau dans une Bibliothèque, que de voir régner le bon gout avec le brillant.

Wetstein a donné depuis peu le Tome XI^{me} de l'Histoire Romaine de Mr. *Rollin*, continuée par Mr. *Crévier*. Il publie aussi actuellement une nouvelle Edition très bien imprimée des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence*, in 8. petit Ouvrage, mais où il y a beaucoup à apprendre, sur-tout pour ceux qui sont dans l'administration des Affaires de Politique. L'Auteur, quoiqu'anonyme, est cependant très connu, & aussi distingué par sa charge que par son savoir.

Outre divers autres Ouvrages, dont on fera part au Public en son tems, le même Libraire est occupé maintenant à en achever & perfectionner encore un autre, qui pendant plusieurs années lui a coûté bien des fraix & des soins : ce sont les Commentaires commencés par Messieurs *Schlegel* & *Haverkamp*, sur les Médailles des XII premiers Empereurs Romains gravées par le fameux *Morel*, & continuées après la mort du dernier Commentateur, par le savant Abbé *Gori* de Florence. Cet Ouvrage sera enrichi d'une Description nouvelle, exacte, & très savante de la *Colonne Trajane*, faite par ce dernier sur des Planches que le même *Morel* en a gravées de nouveau avec une précision & une délicatesse surprenantes. Le tout formera III Volumes *in folio*, savoir un Volume des Planches, & deux des Commentaires.

Pierre Mortier imprime actuellement l'année 1741 de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, in 12. & il ne manquera pas d'imprimer les Volumes suivans à mesure qu'ils paroîtront à Paris.

Il seroit superflu de s'étendre sur l'utilité de cet immense Recueil, de savans Hommes de toutes les Nations l'ont déjà fait, sans avoir été contredits de personne; mais le grand débit qu'a eu cet Ouvrage a rendu les premiers Volumes si rares, qu'il n'est pas possible d'avoir des Exemplaires entiere-ment complets, quoique le Libraire ait déjà réimprimé quelques-uns des premiers Volumes. Mais il en manque encore plusieurs qui ne pouvant être imprimés sitôt, bien des gens seroient privés long-tems d'un Ouvrage, qui leur est si nécessaire. C'est ce qui a porté ce Libraire à penser aux moyens propres à y remédier, & il croit avoir trouvé un expédient qui, en fournissant aux Curieux la facilité de se procurer cet Ouvrage à un prix extrêmement modique, les portera, à ce qu'il espère, à l'encourager par-là d'entreprendre incessamment la réimpression des Volumes qui manquent.

Pour cet effet, il offre ce Recueil entierement complet depuis l'année 1699, jusqu'en 1740, inclusivement, avec la Table générale des Matières en trois Vol. in 12, y compris les Mémoires des années 1692 & 1693, dont le prix est de cent cinquante Florins, pour la somme de cent Florins, Argent de Hollande, & cela dès aujourd'hui jusqu'au dernier jour de l'Année courante, passé lequel tems, le Livre sera remis à son prix ordinaire. Ceux qui souhaitent de profiter de cet avantage peuvent s'adresser chez lui, chez *Wetstein*, & chez les principaux Libraires de l'Europe, ils y recevront ledit Livre de la manière qu'il a été dit, mais sans les Volumes des Années 1704, 1705, 1706 & 1707, qui sont ceux qui doivent être réimprimés; & pour sûreté de cette réimpression, on rabattra dudit prix, quinze florins; ces Années seront données d'abord à l'Imprimeur pour être réimprimées, & on four-

nira

nira les deux premières pour le prix de sept Florins dix sous au mois de Mai 1746, & les deux autres au mois d'Octobre de la même année, pour les sept autres Florins dix sous restans. On donnera un Recu à ceux qui prendront part à cette espèce de Souscription, afin qu'ils puissent réclamer après cela les Volumes réimprimés, en payant les quinze Florins qu'on aura rabattus en livrant le Corps de cet Ouvrage.

Ce n'est que depuis le Renouveau de l'Académie Royale des Sciences en 1699, que les productions de cette Illustre Assemblée forment un Ouvrage périodique. Avant ce tems nous n'avions que deux seuls Volumes qui aient du rapport à cet Ouvrage, & ce sont les Mémoires pour les Années 1692 & 1693, dont nous avons parlé ci-dessus.

Outre les Pièces qui entrent dans ce Recueil, il y en a encore un grand nombre d'autres, qui ont toutes paru, avant que l'Académie eût reçu en 1699, la forme qu'elle a encore aujourd'hui; ce sont des Ouvrages dressés par quelques Académiciens particuliers, mais que le Corps a adoptés & publiés sous son nom. Ces Pièces ont été imprimées en différens tems & en différens formats; depuis quelques années on a rassemblé tous ces Ouvrages dans un seul Corps, & on les a imprimés en plusieurs Volumes in 4, tant en France qu'en Hollande. *Pierre Mortier* voulant rendre son Edition aussi complète & aussi ample qu'il sera possible, les imprimera un jour dans le même format que son *Histoire de l'Académie*; par ce moyen les Curieux pourront acquérir à un prix modique tout ce qui appartient ou a du rapport à l'Histoire & aux découvertes de cet Illustre Corps.

D E L E I D E.

S. Lucbman publiera dans quelques semaines *Hesychii*

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 223

hesychii Lexicon Græcum, non seulement avec toutes les Notes de l'Édition de *Schrevelius*, corrigées & rétablies ou augmentées avec la dernière exactitude sur les Originaux de leurs Auteurs, mais aussi avec des Notes de tous les savans Critiques, qui n'avoient pas encore été publiées, comme de *Henri de Valois*, *Daniel Heinsius*, *J. Verwey*, *Isaacus Vossius*, *Thomas Munkerus*, *Joannes Vitus Pergerus*, *Ludolfus Kusterus*, & d'un grand nombre d'autres; ramassées avec beaucoup de peine pendant le cours de plusieurs années par Mr. *Joannes Alberti*, Docteur & Professeur en Théologie à Leide, qui a ajouté par-tout ses propres Observations & Corrections. Cet Ouvrage fera deux Volumes *in folio*, dont le premier qui va jusqu'à la Lettre *Iota*, paroît actuellement. Il sera enrichi d'une ample Préface du savant Editeur, qui contient l'Histoire particulière des Notes sur *Hesychius*, & une information exacte touchant tout ce qui y a du rapport: on y a joint les anciennes Préfaces, & plusieurs Pièces ou rares ou anecdotes, qui regardent *Hesychius*. On ne cessera pas de travailler à la suite de cet important Ouvrage, & de faire toute la diligence possible pour mettre au jour le second Volume, le Libraire n'ayant pu refuser à l'empressement des Savans de publier séparément le premier,

A R T I C L E XIV.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université de RINTZEN, dans le Comté de *Schawenbourg*.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE

Messieurs

Jean-Engelhard Stenber, Docteur en
Théologie. Wigand

Wigand Kahler, Licentié en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs

Frédéric-Ulric Pestel, Docteur en Droit
& premier Professeur.

Charles-David Wippermann, Docteur en
Droit.

Paul-Philippe Wolffhardt, Docteur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs

Jean-Herman Furstenau, Docteur en
Médecine & premier Professeur.

François de Ziegler, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs

Frédéric-Ulric Pestel, Professeur de Morale.

Jean-Herman Furstenau, Professeur
d'Oeconomie.

Jean-Engelhard Steuber, Professeur en Phi-
losophie.

Philippe-Otto Vieter, Professeur pour l'Hé-
breu.

Wigand Kahler, Professeur de Mathéma-
tique & de Poésie.

Jean-Nicolas Funccius, Professeur d'Elo-
quence, d'Histoire, & de Politique.

Conrad-Frédéric-Ernest Bierling, Professeur
de Logique & de Métaphysique.

François de Ziegler, Professeur de Physique.

Baltasar-Louis Eskuche, Professeur de la
Langue Greque.

Herman-Frédéric Goeddaus, Docteur en
Droit & Professeur Extraordinaire.

Monsieur

Juillet, Aout & Septembre, 1745. 225

Monsieur *Philippe Becker*, Licentié en Droit & Professeur Extraordinaire.

Liste des Professeurs de l'Université de T U R I N,
selon l'ordre des heures auxquelles
ils enseignent.

A L'HEURE PREMIERE MATUTINE.

Messieurs

Le Révérend Père Maître *Ignace Cora*,
Professeur de la Théologie Scholaistique,
de l'Ordre de S. Dominique.

Le Révérend Docteur *Antoine Chioni*,
Professeur du Droit Canonique.

Le Révérend Père *Luis Accette a Francaville*, de l'Ordre de St. Augustin,
Professeur de Mathématique.

Ansanus Vaselli, Professeur de Mathématique.

A LA SECONDE HEURE MATUTINE.

Messieurs le Révérend Docteur Abbé *Joseph Pasini*, Professeur de l'Ecriture Sainte.

Jean-André Gastaldi, Docteur en Droit
& Professeur du Droit Civil.

Barthelemy Boccardi, Docteur en Droit &
Professeur des Instituts de Justinien.

Le Comte *Joseph-Antoine Badia*, Professeur en Médecine.

François-André Adami, Docteur & Professeur en Médecine.

Le Révérend Père *François Garri*, de l'Ordre des Minimes de St. François a Paula, Professeur en Physique.

Le Révérend Docteur *Jean-Dominique Chioni*, Professeur d'Eloquence.

Tome XXXV. Partie I.

P

Mon-

Monsieur le Révérend Père Maître *Amedeus Agnelli*, de l'Ordre de St. Dominique, Professeur pour l'Hébreu.

A LA PREMIERE VESPERTINE.

Messieurs

Le Révérend Père Maître *Henri-Virginus Natta*, de l'Ordre de St. Dominique, Professeur de Théologie Scholastique.

Le Docteur *Jean-Baptiste Bianchi*, Professeur d'Anatomie.

Le Docteur *Jean-Barthelemy Caccia*, Professeur de Botanique.

Le Docteur *Charles-Michel Lotteri*, Professeur de Chirurgie.

A LA SECONDE VESPERTINE.

Messieurs

Le Révérend Père *François-Antoine Lucchiardi*, Professeur de la Théologie Morale, & de l'Ordre des Clercs Réguliers de St. Paul.

Le Docteur *Joseph-Ignace Corte*, Professeur de Droit Civil.

Le Docteur *Pierre-François Calcini*, Professeur des Instituts du Droit Canonique.

Le Docteur *Etienne-Raphaël Bulioni*, Professeur de Médecine Théorique.

Le Docteur *Sebastien Clinger*, Professeur de Chirurgie.

Le Révérend Père *Michel Casati*, Professeur de Morale, de l'Ordre des Clercs Réguliers.

Le Révérend Père *Pierre-Laurent Vacca*, Professeur de Logique & de Métaphysique.

Le Révérend Docteur *Jérôme Tagliazucchi*, Professeur de Poésie.

TABLE

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I.	M EMOIRE <i>sur des PROSPHORES</i> nouvel- lement découverts.	3
II.	L MEMOIRE <i>sur l'Histoire naturelle des</i> POISSONS. par Mr. KLEIN.	12
III.	DESCRIPTION <i>de la COMETE</i> de 1744 par Mr. HEINSIUS.	19
IV.	TRAITE' <i>de l'EGLISE de JESUS-CHRIST.</i>	28
V.	RECHERCHES <i>sur les Vertus de l'Eau de GOU-</i> DRON , &c. par Mr. GEORGE BERKELEY, Evêque de CLOYNE.	37
VI.	HISTOIRE UNIVERSELLE <i>par une SOCIETE' de</i> GENS de LETTRES. Tome VI.	77
VII.	QUINZE SERMONS <i>sur les Devoirs sociables</i> par le Docteur PATRICK DELANY.	100
VIII.	BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE , &c. par Mr. l'Abbé GOUJET. Tome VII & VIII.	124
IX.	LETTRE <i>sur JEAN FAUST, Imprimeur de Ma-</i> yence.	141
X.	LETTRE <i>de Mr. NEWTON à Mr. BOYLE.</i>	154
XI.	OEDIPE EVANGELIQUE , &c. par Mr. le Pro- fesseur CREMER.	173
XII.	HISTOIRE <i>de l'ACADEMIE ROYALE des SCIEN-</i> CES. Année 1741.	184
XIII.	NOUVELLES LITTERAIRES.	202
XIV.	NOUVELLES ACADEMIQUES.	223

CATALOGUE

D E

LIVRES FRANÇOIS,

*LA PLUPART NOUVEAUX,
que J. WETSTEIN a fait imprimer seul, ou
dans l'impression desquels il a part.*

A.

- A**natomie de la structure du Corps Humain par Mr. Winslow. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Figures. 12. IV vol. 1743.
Art de trouver la Vérité, ou Logique en forme d'Entretiens par le Père Regnault. 12. 1744.
Avantures de Télémaque par feu Messire Fr. de Salignac de la Motte Fenelon, enrichies d'un grand nombre des Figures & autres Ornemens. 4.
Avantures de Joseph Andrews, & de son Ami Abraham Adams, traduit de l'Anglois, 12. II voll. avec figures. 1744.

B.

- B**achelier de Salamanque par Mr. le Sage, écrit dans le goût des Avantures de Gil-Blas du même Auteur. 12. III voll. enrichi de Fig. 1740.
Barbeyrac Histoire des anciens Traités depuis les tems les plus reculés jusqu'à l'Empereur Charlemagne. fol. 1741.
Batailles de Constantin, gravées magnifiquement en six feuilles qui forment deux grands Tableaux.
Bible de poche, petite Edition très belle & très correcte, complète avec les Pseaumes. 12.
—— avec des Explications & des Réflexions de Madame Guyon. 8. XX voll.
Bibliothèque Raisonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe, 8. compl. XXXIV Tomes, avec la Table générale des Matières pour les XXV premiers Tomes. Cam-

DE LIVRES FRANÇOIS.

C.

Campagnes Philosophiques, ou Histoire de Mr. de Montcal, par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité. 12. II voll. 1742.

Chevalier (Le) des Essars & la Comtesse de Bercy, Histoire remplie d'événemens intéressans. 12. 2 vol.

Conseils de la Sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon. 12. II voll.

Considérations sur les Causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. 8. 1745.

Cyclope errant, ou Lettres allégoriques sur les Affaires du Temps, Politiques & Galantes. 8.

D.

Dictionnaire Historique, Critique, &c. de Mr. Bayle. fol. IV Volumes.

———— Historique, &c. de Moréri. Nouvelle Edition augmentée considérablement. fol. VIII voll.

———— François-Anglois & Anglois-François, par Boyer. 4. II voll.

———— François-Flamand & Flamand-François, par Halma. 4. II voll.

Ditton (Homfroi), la Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de notre Seigneur J. C. Traduite de l'Anglois. 8. II voll.

E.

Essai sur le Jeu des Echecs par Stamma. 12.

Etat & Délices de la Suisse, par plusieurs Auteurs célèbres. Edition considérablement augmentée, & enrichie de Figures dessinées sur les lieux mêmes. 12. IV voll.

Elémens & Progrès de l'Education. 8. 1745.

F.

Fables Choissies en Italien & en François, du Sieur Vénéroni, enrichies de Figures à chaque Fable. 8.

Fénélon (Mr. de), Nouveaux Dialogues des Morts, avec des Contes & des Fables, & l'Abrégé des anciens Philosophes. 8. II Tomes.

C A T A L O G U E

Friponnerie Laïque des prétendus Esprits-forts d'Angleterre, ou Remarques de Philéaùthère de Leipzig, sur le Discours de la Liberté de penser. 12.

G.

Guide (le) d'Angleterre, ou Relation curieuse du Voyage de Mr. B***. enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du País. 8. 1744.

Guyon (Madame), toutes ses Oeuvres Spirituelles, avec sa Vie. 8.

Guerrier Philosophe, ou Mémoires de Mr. le Duc de **. 8. 1744.

H.

Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo. Nouvelle Traduction par le Père le Courayer, & avec ses Remarques. 4. II. voll.

— le même Ouvrage en grand papier. 4.

— de l'Empire par Mr. Heisl. Nouvelle Edition continuée jusqu'à présent, & augmentée de Notes Hist. & Polit., & d'un Discours Préliminaire fort intéressant. 12. VIII. Tomes avec figures.

— le même Ouvrage, 4. II. Tom. figur.

— le même en grand papier. 4.

— Militaire de Charles XII, Roi de Suède, depuis l'an 1700, jusqu'à la Bataille de Pultowa, écrite par ordre exprès de Sa Majesté, par Mr. Gust. Adlerfeld, enrichie de Figures, & de Plans de Batailles. 12. IV. voll.

— de Grèce traduite de l'Anglois de Mr. Temple Stanyan. 12. III. voll. 1744.

I.

Institutions Physiques de Madame la Marquise du Chatelet, enrichies de Figures & du Portrait de l'Auteur. 8. 1742.

— Militaires de Végèce. 8. fig. 1744.

Jugemens des Savans par Baillet. 12. XVII. voll.

L.

Lettres de Calvin à Jaques de Bourgogne Seigneur de Falais & de Medam, & à son Epouse Jolande

DE LIVRES FRANCOIS.

lande de Brédemée, imprimées sur les Originaux. 8. 1744.

Lettres Cabalistiques, ou Correspondance Philosophique & Critiq. par le Marq. d'Argens. 8. VI Tom.

— de Cicéron à Atticus, Latin & François par l'Abbé Mongault. 12. VI voll.

— de Critique, de Littérature, & d'Histoire, écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Mr. Gisbert Cuper, publiées sur les Originaux & enrichies de Figures. 4. 1742.

— Egyptiennes & Angloises, ou Correspondance Historique, &c. entre un Sage Egyptien & un savant Anglois. 8.

— & Mémoires du Nonce Visconti, Ministre Secret au Concile de Trente. 12. II voll.

— tirées des meilleurs Auteurs sur toutes sortes des sujets par Richolet. 12. II voll.

Leçons de la Sagesse sur les défauts des Hommes. 12. III voll. 1745.

Maupertuis (Mr. de), Ouvrages divers, avec figures. 12. 1744.

Mémoires secrets pour servir à l'Hist. de Perse. 8. 1745.

— de Mademoiselle de Montpensier, Fille de Gaston d'Orléans, nouvelle Edition augmentée. 12. VIII Tomes.

N.

Nolet (l'Abbé), Leçons de Physique Expérimentale. 12. III voll. fig. 1745.

O.

Ouvrages d'Homère, traduits en François avec des Remarques, par Madame Dacier. Nouvelle Edition augmentée d'un Supplément & enrichie de Figures de Picart, & autres. 12. VII vol.

P.

Pamela, ou la Vertu récompensée, traduit de l'Anglois. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Figures. 12. IV voll. 1743.

Piscar

C A T A L O G U E , &c.

Pseaumes de la Vers. de Genève, tout Musiq. Petit 12.
 — de la nouvelle Version du Synode Walon
 des Provinces-Unies, tout Musique. Petit 12.

R.

Rollin, Histoire Romaine depuis la Fondation de
 Rome. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie
 de Plans & de Cartes Géographiques. 12. XI vol.
 Rowe (Madame), l'Amitié après la mort, ou Let-
 tres des morts aux vivans, traduit de l'Anglois,
 12. II vol.

S.

Scarron Oeuvres, nouvelle Edition augmentée de
 plusieurs Pièces curieuses, avec l'Histoire de sa
 Vie & de ses Ouvrages, & enrichie de très belles
 Figures. 12. X vol.

— Roman Comique, séparé. 12.

— Virgile Travesti, séparé. 12.

Synonimes François, leurs différentes significations,
 & le choix qu'il en faut faire pour parler avec jus-
 tesse, par Mr. l'Abbé Girard, avec le Traité de
 la Prosodie Française par Mr. l'Abbé d'Olivet,
 nouvelle Edition corrigée. 12. 1743.

T.

T Testament (le Nouveau) François avec les Psea-
 mes, ou séparément sans les Pseaumes. Petit 12.
 Traité de la Police par Mr. de la Mare. fol. IV vol.
 avec Figures.

Traité des Sens par Mr. Le Cat, enrichi de Figu-
 res. 8. 1744.

Tusculanes de Cicéron, traduites par Mrs. Bouhier
 & d'Olivet, avec des Remarques, 12. III vol.

V.

V ie de Mahomet, traduite & compilée de l'Alco-
 ran & des meilleurs Auteurs Arabes par Mr.
 Gagnier. 12. II vol.

— de Madame de la Motte-Guyon. 8. III vol.

— de David simple, ou le véritable Ami, tra-
 duit de l'Anglois. 12. II vol. 1745.

F I N.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN.

1745.

TOME TRENTE-QUATRE.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLV.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril, Mai
& Juin, 1745.

A R T I C L E I.

ANTIQUITATES MIDDLETONIANÆ : Germana quædam Antiquitatis eruditæ Monumenta, quibus Romanorum veterum Ritus varii tam Sacri quam Profani, tum Græcorum atque Ægyptiorum nonnulli, illustrantur; Romæ olim maxima ex parte collecta, ac Dissertationibus jam singulis instructa. A CONYERS MIDDLETON S. T. P. Academiæ Cantabrigiæ Protobibliothecario. His Appendicis item loco adjuncta est Mumiæ Cantabrigiæ Descriptio. Londini, apud R. Manby & H. S. Cox. 1745.

C'est - à - dire :

ANTIQUITES MIDDLETONIENNES :
Monumens authentiques de l'Antiquité savante.
Tome XXXIV. Part. II. Q 2 te;

te, qui servent à étaircir diverses Coutumes tant sacrées que Profanes des anciens Romains, & quelques-unes des Grecs & des Egyptiens, recueillis autrefois en grande partie à Rome, & accompagnés de Dissertations particulières sur chacun d'eux. Par CONYERS MIDDLETON, Professeur en Théologie, & premier Bibliothécaire de l'Académie de Cambridge. On a joint en forme d'Appendice la Description de la Momie de Cambridge. En grand 4. Pag. 266, sans compter la Préface, la Table des Sujets, & les Tailles douces.

QuAND Mr. Middleton ne se seroit pas déjà fait une réputation distinguée dans la République des Lettres (a), cet Ouvrage & sur-tout la manière dont il en parle suffiroient pour la lui mériter. Il ne donne ses Recherches que comme des Amusemens, qu'il se permet dans sa jeunesse, & dans le tems que sa santé l'obligeoit à se distraire & à changer d'air. Peu de Gens eussent été capables de pareils Amusemens, & un loisir si bien employé ne peut que nous faire souhaiter la prompte exécution des engagemens qu'il prend à la fin de sa Préface. *Mon âge qui s'avance, dit-il, m'avertit de m'appliquer à des Etudes plus sérieuses & plus convenables à mon caractère. Moins il me reste de Vie,*

(a) Nous avons de lui une Lettre écrite de Rome, sur la conformité des Cérémonies du Papisme & du Paganisme; la Vie de Cicéron; & les Lettres de Cicéron à Brutus & de Brutus à Cicéron, traduites & défendues.

Avril, Mai & Juin, 1745. 245

Vie, & plus je dois méditer & écrire sur des Sujets propres à confirmer l'espérance d'une Vie future, & à en assurer la possession. Mon but doit être de contribuer à réformer les Mœurs, & à avancer la Vertu & la Piété; mais surtout de défendre la Religion Chrétienne, source aimable de la bienveillance, de la paix, & du contentement; & de la conserver telle qu'elle descendit autrefois des Cieux, pure, simple, & exempte des fausses gloses, des fraudes papistiques, des superstitions ridicules, & des fureurs du Fanatisme (a). Ceux qui n'auront pas oublié les Ecrits & les Querèles qu'excita le Livre de Tindal (b), verront bien pourquoi nous avons transcrit ces paroles de Mr. Middleton.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, il ne se contenta pas de visiter les Monumens qui s'y trouvent, & qui sont presque les seuls restes de son ancienne grandeur, il voulut encore s'en faire une Collection choisie. Il s'attacha moins à des Morceaux précieux par la matière & par l'Ouvrage, qu'à ceux qui pouvoient lui procurer des Connoissances réelles, & éclaircir

(a) *Etenim atas mea jam ingrovescens ad graviora quadam & persona accommodatiora me progredi monet; & quanto minus vita mihi reliquum sit, tanto magis ea meditari atque ea scribere, qua vita futura spero confirmare, possessionemque nobis prestare queant. Ea nimirum qua moribus publicis emendandis, & virtuti pietatique propaganda conducunt; quaque Religionem potissimum Christianam; benevolentia, pacis, ac gaudii conciliatricem ab omni prava mixtura, papistica fraude, anili superstitione, fanatico furore, qualis olim e Cælo descenderit, puram sinceramque conservare. Ant. Middles. Pref. p. XII.*

(b) Voy. Bib. Rais. Tom. VIII. 2. Part. Art. IX.

cir quelque Coutume ancienne. C'est pour expliquer les Antiquités qu'il ramassa de cette manière, qu'il composa les Differtations & qu'il publie à présent l'Ouvrage, dont on vient de voir le titre.

Ces Differtations, de même que les Planches qui en fournissent les sujets, & dont les gravures sont faites avec tout le gout & tout l'art possibles, sont au nombre de vingt-trois. La I. roule sur un morceau de Peinture antique. Les Cérémonies de l'Initiation des Enfans sont expliquées dans la II. On traite dans la III. des divers Ornemens de l'Enfance, qui consistoient en Anneaux, en Bulles, & en Amulètes. La IV. & la V. ont pour objet une Urne sépulchrale. On prouve dans la VI. que les Lachrymatoires ne servoient pas, comme on le dit communément, à recueillir les Larmes des Pleureuses, mais que de même que d'autres Vases qu'on décrit dans la VII. ils contenoient les Parfums employés aux Cérémonies funèbres. Les Lampes sépulchrales fournissent la matière de la VIII. Differtation, & la IX. roule sur les Tablettes des Anciens, sur les Joueurs de flute, & sur les jeunes Esclaves qui servoient dans les festins. On recherche dans la X. la figure, le culte & les attributs de l'Oiseau *Ibis* des Egyptiens. *Esculape & Télésphore* (Dieu de la Convalescence) sont le sujet de la XI. Differtation, & celui de la XII. est une Statue d'*Antinoüs* considéré comme Dieu. Il est question dans la XIII. d'une Statue de *Bacchus*, d'une autre de *Sérapis*, & des Autels domestiques. A l'occasion d'une *Bacchante* on traite dans

dans la XIV. Dissertation des Fêtes de *Bacchus*. La Description des Patères se trouve dans les Dissertations XV. & XVI. & dans la XVII. on parle d'un bout de Pique, & de deux Instrumens d'airain propres à la Sculpture. La Monnoye des Romains, tant fondue que frappée, occupe l'Auteur dans les deux Dissertations suivantes, & il passe à leurs Poids dans la XX. On trouve dans la XXI. une suite de Pierres gravées, & enfin dans les deux dernières la description de la Momie de Cambridge.

Le choix est difficile dans une si grande abondance de sujets ; & notre gout ne décidera pas de celui de nos Lecteurs. Mais comme les Antiquités nous paroissent sur-tout intéressantes, par le raport qu'elles ont avec le progrès des Arts & l'Histoire des Mœurs, ce ne sera qu'à ces deux égards que nous tâcherons de donner une idée de l'Ouvrage de Mr. *Middleton*.

Il s'agit dans la I. Dissertation d'un morceau de Peinture antique. On a trouvé un bon nombre de morceaux de ce genre (a), sur les murailles des Tombeaux & des Bains des Anciens. On les enlève facilement avec l'Enduit sur lequel ils se trouvent, & les Curieux les conservent avec soin. Celui qui appartient à Mr. *Middleton* est le premier, qui ait été transporté en Angleterre ; mais depuis lui Mr. *Mead*,
ce

(a) En 1722, Mr. le Cardinal de *Roban* apporta à Paris un morceau de Peinture à fresque trouvé sur le Lambris d'une voute souterraine à Rome. On peut voir la description & l'explication de ce morceau dans l'*Ac. des Insér. & des Bel. Lettr.* Tom. V. p. 297. Ed. de Paris.

ce Médecin si célèbre dans tous les genres de Littérature, en a fait venir divers autres.

On voit d'un côté la figure du Dieu d'un fleuve. Les attributs en sont trop marqués pour s'y méprendre, & il suffira de dire qu'il répond parfaitement aux Descriptions des Poètes :

*Lævus arundineæ recubansque sub aggere ripæ
Cernitur, emissæque indulgens Inachus urnæ (a).*

A l'autre bout du Tableau paroissent deux Hommes assez légèrement vêtus, & assis sur un banc à l'ombre d'un Arbre. A côté d'eux paroît une Nymphé riante, qui se couronne de fleurs. Un petit Garçon en tunique tient un verre, & paroît prêt à boire à la santé d'un des Hommes, qui se dispose à lui faire raison. Une autre Nymphé s'avance vers eux ; elle s'appuie sur une houlette. Sa tête n'est pas seulement ornée de fleurs ; elle soutient encore un panier, qui en est tout rempli. Un feuillage léger, au milieu duquel est une tête de jeune Homme avec des ailes, forme une bordure au-dessus de ces Personnages. Leurs habits sont ceux que les Romains portoient dans leurs maisons de campagne ; pour les Femmes la *Stole* & le *Pallium* ; pour les Hommes la *Tunique* & la *Lacerne*. Mais en voila assez pour la description de ces Figures, venons à ce qu'elles représentent. Il est vrai que notre Auteur n'a sur ce sujet rien de certain à nous proposer ; mais si l'on veut bien donner aux Interprètes de

Pein-

(a) Stat. Thebaid. VI. 274.

Reintures si anciennes le même privilège d'imaginer, qu'on ne refuse pas aux Peintres, il nous communique deux différentes explications toutes deux aussi ingénieuses que naturelles.

Parmi les Fêtes des Romains, il y en avoit une qu'ils célébroient aux Ides de Mars, sur les bords du Tibre, & qui répondoit en partie à celle de notre nouvelle Année. Rien de plus aimable que cette Fête, s'il en faut croire *Ovide* (a) :

*Idibus est Annæ festum geniale Perennæ
Haud procul à Ripis, advena Tybri, tuis
Plebs venit, ac virides passim disjecta per herbas
Potat & accumbit cum pare quisque sua*

*Sole tamen vinoque calent, annosque precantur
Quot sumant cyathos, ad numerumque bibunt.*

Mais quoi, n'est-ce pas là l'occupation de nos Personnages? Les feuilles naissantes, les fleurs champêtres désignent la saison du Printems. Le Dieu du fleuve c'est le *Tibre*. Une Famille est rassemblée sur ses bords; elle y rit; elle y boit. Le génie du lieu leur applaudit; il leur inspire l'aimable gaité; il la partage avec eux. Malheureusement la tête d'un des Hommes est ceinte d'un Bandeau, ornement affecté aux Dieux, aux Rois, & aux Empereurs. Mais s'attendroit-on à trouver une exacte régularité dans des Fêtes rustiques, & ne sait-on pas que les Anciens se plaisoient à représenter les actions de leurs Dieux, & à prendre leurs vêtements.

Que

(a) *Est. III. 522.*

Que si cependant cette difficulté vous arrête, ou plutôt si une pareille représentation vous paroît mal placée dans un Tombeau, (peut-être les Commentateurs trouveront-ils au contraire une merveilleuse convenance dans ce choix), voici une autre interprétation toute aussi vraisemblable. Rappelez-vous les champs *Elisées* des Poètes. Qu'y vit le bon *Enée* que vous ne voyez dans ce morceau? Ce ne sont que Prés fleuris, qu'Eaux transparentes, que Berceaux de verdure, que Chants, que Dan-
ces, que Banquets.

*Conspicit ecce alios dextra lævaque per herbam
Vescentes, lætumque choro Pœana canentes,
Inter odoratum lauri nemus; unde superne
Plurimus Eridani per Sylvam volvitur amnis.*

*Nulli certa domus, lucis habitamus opacis
Riparumque toros, & præta recentia rivis
Incolimus (a).*

L'honneur du Bandeau ou du Diadème étoit accordé à ces Hommes rares, qui s'étoient distingués pendant leur vie par leurs Vertus, par leurs Talens, & sur-tout par leurs Bienfaits.

Omnibus his nivea cinguntur tempora vittis (b).

Aucun des morceaux de Peinture, qu'on trouve sur les lambris des Tombeaux & des Bains, n'avoit le mérite des Tableaux des grands Pein-

(a) Virg. *Æneid.* VI. 656 & 673. (b) *Ibid.* 665.

Peintres. Comme la nature du lieu n'y promettoit pas assez de constance à leurs Ouvrages, ils reservoient leurs soins aux Tableaux, qu'ils croyoient devoir leur survivre & leur assurer une réputation éternelle. *On ne voyoit aucune Peinture d'Apelle sur des Lambris; on ne s'amusoit pas à peindre sur des murailles, & les seuls Peintres qui ont brillé, ce sont ceux qui ont fait des Tableaux (a).* Malgré cette règle que

(a) *Nulla in tectoriis Apellis pictura erat, nec parietes iis temporibus pingere libebat; nec ulla Artificum gloria nisi eorum qui Tabulas pinxere. Plin. Hist. Nat. XXXV. 9.* C'est ainsi que Mr. Middleton cite ce passage, apparemment de mémoire; car si l'on consulte l'Original, on trouvera que *Pline s'exprime de cette manière. Sed nulla gloria Artificum est, nisi qui Tabulas pinxere; eoque venerabilior adparet Antiquitas. Non enim Parietes excolebant Dominis tantum, nec Domos uno in loco mansuras, quæ ex incendiis rapi non possent. Casula Protogenes contentus erat in hortulo suo. Nulla Apellis in tectoriis pictura erat. Nondum libebat parietes totos pingere. Omnium eorum Ars urbibus excubabat; pictorque res communis terrarum erat.* Ce qui est bien différent. Car 1. il ne s'agit là que de Lambris de maisons particulières, & surtout de celles des Peintres mêmes. Protogène étoit content d'une petite loge dans son jardin. Apelle n'avoit aucun morceau de Peinture sur ses Lambris. *Pline ne dit rien des Edifices Sacrés ou Publics, tels que les Tombeaux & les Bains.* 2. Il parle de murailles toutes couvertes de peintures, & non de celles, sur lesquelles il n'y en auroit eu que quelques morceaux d'enchassés. 3. Enfin il oppose le premier âge de la Peinture chez les Grecs, à l'usage & au luxe des Romains. „ Autréfois, veut-il dire, les grands Peintres ne plaçoient pas leurs Chefs-d'œuvre sur des murailles de maison, que mille accidens pouvoient détruire; mais à présent on n'épargne rien pour l'embellissement des Palais des Particuliers, sans s'embarasser si les morceaux les plus curieux survivront à la ruine de ces Edifices ”.

que Mr. *Middleton* croit générale, le morceau qu'il conserve ne manque pas de beautés. Les Figures en sont assez bien disposées; les Couleurs en paroissent vives; & les Proportions n'y sont pas mal observées. Tout cela lui fait croire qu'il doit être antérieur au Siècle de *Constantin*, Siècle où les Arts étoient fort déchus, comme il paroît par l'Arc de triomphe de cet Empereur.

Mais l'attente des Peintres a été vaine. Leurs Tableaux ont péri. Les Peintures des Lambris au contraire défendues des injures de l'air & de l'humidité, par les ruines mêmes des Edifices où elles se trouvoient, se sont conservées pendant une longue suite de Siècles. Il seroit donc injuste de décider sur ces foibles restes, que la Peinture ancienne ne répondoit pas à la Sculpture. Ces deux Arts se sont toujours donné la main; ils ont dû marcher d'un pas égal. La différence qu'il y a, c'est que les bons Ouvrages des grands Peintres ne sont plus, au-lieu que ceux des Sculpteurs durent encore, & seront toujours admirés.

Qu'on me permette cependant de le dire, il reste ici quelque difficulté. Notre Savant remarque dès le commencement de sa Dissertation, que l'Enduit des murailles peintes à fresque étoit fait avec un art admirable. Le Marbre même n'est pas plus dur. *Cicéron* dans une Lettre à son frère dit qu'il mettra tous ses soins pour que son Lambris soit achevé (a). Remarquez qu'il ne s'agit que du Lambris de la maison

(a) L. III. c. 1. §. 1.

maison d'un Particulier. Il est vraisemblable qu'on avoit de tout autres attentions, lorsqu'il étoit question de Tombeaux de Famille, ou d'Edifices publics. Les ruines mêmes des Tombeaux & des Temples des Romains montrent qu'ils n'avoient rien épargné pour les orner & pour les rendre durables. Or est-il naturel, qu'ils n'eussent pas poussé la magnificence, jusqu'à employer les plus fameux Peintres, pour l'embellissement de ces Demeures Sacrées de leurs Ancêtres & de leurs Dieux? Dira-t-on que les Lambris des Anciens étoient moins propres que leurs Tableaux, à conserver de bonnes Pièces de Peinture? Mais les Tableaux étoient de bois, & ne pouvoient que souffrir des Vers & de la Pourriture, au-lieu que l'Enduit des murailles, & sur-tout celui des Voutes souterraines étoit à l'abri de ces inconvénients. Les Romains mêmes pouvoient-ils ignorer cet avantage de leurs Lambris? *Pline* fait mention des Peintures à fresque des Temples d'Ardée, de Lanuvium, & de Céré, comme conservant toute leur fraîcheur, quoiqu'antérieures à la Ville de Rome, & agées de plus de huit Siècles, au-lieu que la fameuse *Vénus* d'*Apelle* peinte plus de trois cens ans après ces fameux morceaux, avoit été rongée des Vers dès le Siècle d'*Auguste* (a).

Quoiqu'il en soit, & que les Anciens aient ou n'aient pas perfectionné la Peinture autant que les autres Arts, ils en ont au moins connu les divers genres. L'art de peindre sur le verre

(a) *Plin. ibid.* 8 & 17.

verre ne leur étoit pas inconnu. C'est ce qui paroît par divers Monumens, & entr'autres par une Urne sépulchrale, que Mr. *Middleton* décrit dans sa IV. & V. Dissertation. Ce morceau est rare. Déjà il n'y a peut-être que quatre ou cinq Urnes de verre qu'on ait ou recouvrées ou décrites, & parmi ces dernières il n'y a que celle de Mr. *Middleton*, qui soit ornée de Peintures. On voit au fonds le portrait du Mort, qui étoit un jeune Homme. Tout autour paroissent diverses Figures, & aux deux côtés deux Cyprès. On sait que cet Arbre étoit consacré aux Funerailles, soit parce qu'il ne recroît plus après avoir été coupé (a), soit parce que l'odeur de ce bois, qu'on bruloit dans les enterremens, empêchoit que celle du Cadavre ne fit de la peine à l'Assemblée (b).

*Linquenda Tellus & Domus & placens
Uxor, neque harum quas colis arborum
Te præter invisas Cupressos
Ulla brevem Dominum sequetur. (c).*

Entre les deux Cyprès on voit d'un côté deux Personnages Symboliques. L'un est *Cupidon* devant un Autel, où il fait quelques encensemens; l'autre est apparemment *Psyché*. C'est
une

(a) Fest. in voc. Cupress.

(b) Varr. à Serv. cit. ad *Æneid.* VI. 216.

(c) Horat. *Od.* II. 14. Voici comment *Chaulieu* a imité une partie de ce passage.

— De ces arbres dont exprès
Pour un doux & plus long usage
Mes mains ornerent ce bocage
Nul ne me suivra qu'un Cyprès.

La solitude.

une figure de Femme avec des ailes de Papillon. Les Anciens représentoient de cette manière l'Ame humaine. Les transformations du Papillon, & sa dernière vie aérienne leur paroissent fournir des emblèmes assez justes de la nature immortelle de l'Ame. Le mot *ψυχή*, qui signifioit également chez les Grecs l'Ame & le Papillon, leur donna peut-être lieu de chercher des rapports entre l'une & l'autre, ou plutôt ces rapports produisirent la conformité du nom. *Psyché* paroît s'avancer vers Cupidon, & Mr. *Middleton* conjecture qu'on vouloit exprimer par-là, que l'Ame séparée du Corps cherchoit à se rejoindre à *Cupidon*, ou à l'Amour comme à son souverain bien. Les Figures qu'on voit de l'autre côté du Vase sont moins intéressantes. Il s'agit d'un Boufon, qui porte un Cyprès, apparemment pour le mettre sur le Bucher. On voit ensuite une Femme, qui tient un petit bassin plein de Parfums ou d'Alimens pour le souper funèbre, & enfin un Joueur de flûte, qui détourne la tête, attitude ordinaire à ceux qui mettoient le feu au Bucher.

Ce n'étoit pas seulement à leurs enterremens que les Romains avoient des Boufons & des Joueurs de flûte; ils en avoient encore à leurs festins. Les Auteurs font quelquefois, quoique rarement, mention d'une espèce particulière de ces Joueurs, très commune, sur-tout chez le petit Peuple, & qu'on nommoit *Ascaulai* ou *Utricularii* (a). Mr *Middleton* conserve une petite Statue, qui peut-être est la seule de cette espèce,

(a) *Marx. Epigr. X, 3.*

espèce, qui soit venue jusqu'à nous. Elle représente un de ces Boufons avec l'Instrument dont ils jouoient, & qui a quelque raport avec une Cornemuse. *Néron*, qui se piquoit d'exceller dans tous les genres de Musique, avoit déclaré vers la fin de sa vie, qu'il vouloit paroître dans les Jeux publics, sous la forme d'un Joueur de cette espèce. Il s'en faut bien, que les honnêtes Gens eussent de ces Boufons & du divertissement qu'ils pouvoient donner, la même idée que le Peuple. Le Père de *Pline* ayant écrit à son fils, qu'il s'étoit fort ennuié à un festin, où il s'étoit trouvé de ces Boufons, son sage fils dans sa réponse le prie de relâcher un peu de sa sévérité, & de ne pas choquer le goût, quoique mauvais, du Public. *Combien n'y-a-t-il pas de Gens*, ajoute-t-il, *qui traitent d'insipides ou d'importantes les choses qui nous charment? Combien qui, dès qu'ils voyent entrer un Lecteur, un Joueur de Lire, ou un Comédien, se disposent à partir, ou ne restent à table qu'avec le même ennui, que vous aviez à la vue de ces abominations, (car c'est ainsi que vous les nommez)? Ayons donc quelque indulgence pour les amusemens des autres, si nous voulons qu'ils en aient pour les nôtres (a).* J'aurois mieux ressembler à *Pline* qu'à son Père.

Une petite Statue d'airain, non moins originale que la précédente, fournit à Mr. *Middleton* le sujet de sa XIII. Dissertation. Cette Statue est de l'ordre de celles d'*Hermès*; c'est-à-dire qu'elle ne consiste qu'en une Tête sur une

espèce

(a) *Epist. IX. 17.*

espèce de Colonne quadrangulaire, qui décroît insensiblement. Le Boisseau qui est sur sa tête fait conjecturer qu'elle est de *Sérapis*. Cet emblème se voit rarement à d'autres Statues, & se trouve constamment à celles de ce Dieu. Il est vrai que son visage jeune & sans barbe paroît mieux convenir à un *Bacchus* ou à un *Apollon* qu'à *Sérapis*, qui est presque toujours représenté barbu, de même que *Jupiter* & qu'*Esculape*. Mais *Sérapis* tenoit chez les Egyptiens la place de plusieurs autres Dieux, & sur-tout d'*Apollon* ou du Soleil. Aussi le représentoit-on d'ordinaire avec des rayons d'or, qu'on appelloit les cheveux du Soleil, & dans notre Statue on voit une espèce de Couronne usée, où l'on distingue quelques points, qui pourroient bien être les restes de cette ancienne chevelure.

Le culte de *Sérapis* ne s'introduisit à Rome que dans les derniers tems de la République. Le Sénat fit démolir les Temples, qu'on lui avoit érigés, & ordonna qu'on ne lui en construisît que hors de la Ville. *Agrippa* étendit cette défense jusqu'à cinq cent pas des murailles, & *Tibère* confondit ces cultes Egyptiens avec ceux des Juifs, dans la condamnation qu'il fit des uns & des autres. Les choses changèrent bientôt de face. *Vespasien* qui, disoit-on, avoit rendu la vue à un Aveugle à Alexandrie, par l'avis & par le secours de ce Dieu, le fit recevoir à Rome, & nous en voyons l'image sur les Médailles de ses fils *Tite* & *Domitien*, de même que sur plusieurs Anneaux. Alors on érigea des Temples magnifiques à *Sérapis*,
Tome XXXIV. Partie II. R on

on lui donna les noms de grand Dieu, de Dieu invincible, on l'invoqua de même qu'*Esculape*, comme le Dieu de la Médecine & l'Auteur de la Santé. Les Prêtres de ces deux Dieux, abusant du penchant du Peuple à la superstition, publioient qu'*Esculape* & que *Séraps* guérissent les Malades qu'on portoit dans leurs Temples, en leur révélant par des Songes & par des Inspirations nocturnes, les Remèdes qui leur convenoient. Manquoient-ils de succès, c'est que les Patients n'étoient pas dignes de recevoir du soulagement ; réussissoient-ils, tout rétentissoit de la gloire de ces Divinités salutaires. On leur faisoit des Présens, & l'on gravoit sur des Tables pendues dans le Temple le genre de la Maladie, & la manière de la guérir. Les vrais Médecins & sur-tout *Hippocrate* profitèrent de ces Inscriptions ; ils recueillirent les divers Cas, & formèrent un Corps de Médecine de ces Membres dispersés.

Qu'on ne soit pas surpris au reste qu'il se trouve un si grand nombre de petites Statues de Dieux ou de Héros, parmi les restes de l'Antiquité. Dans toutes les Maisons, mais sur-tout dans celles des Personnes distinguées, il y avoit un Sanctuaire, où l'on rassembloit un grand nombre de Statues de ce genre. C'est-là que chaque Famille faisoit ses dévotions particulières. On plaçoit même dans les Chambres quelques-unes de ces Statues, & sans doute que les Dieux ainsi privilégiés étoient ceux auxquels on avoit le plus de foi. Delà l'épithète de *Cubiculaires* qu'on leur donnoit ; c'étoit les *Lares* & les *Pénates*. On ne se borneroit pas même
aux

aux Dieux, on conſervoit avec le même ſoin les Statues des Grands-hommes. *Suetone* rapporte qu'une Statue d'*Auguſte*, qu'il avoit donnée à *Adrien*, avoit été placée par cet Empereur au rang des *Cubiculaires* (a). *Alexandre Sévère* réunifſoit dans ſon Sanctuaire, *Apollo-nius*, *Chriſt*, *Apollon* & *Orphée* (b).

Dans les Sanctuaires, dont nous venons de parler, ſe trouvoient de petits Autels propres à bruler de l'Encens, à faire des Libations, & à préſenter des Mêts ou des Couronnes aux Dieux:

*O parvi noſtrique Lares, quos thure minuto
Aut farre aut tenni ſoleo exornare Corona* (c).

Mr. *Middleton* nous donne la figure & la deſcription d'un de ces Autels. Sa baſe, en forme de Trépié, montre qu'il étoit deſtiné à des uſages Sacrés, & le chapiteau rond & concave, qui s'élève au-deſſus ſur une eſpèce de tige, n'a guère pu ſervir qu'à recevoir de l'Encens. Du reſte ſa figure eſt des plus élégantes. Sur un Modèle pareil ſe fabriquent encore nos Meubles du meilleur gout. C'eſt en effet ſur ces reſtes précieux que nos Ouvriers modernes ſe ſont formés, & ils ont toujours aquis d'autant plus de gloire qu'ils ont imité plus exactement les Anciens (d).

Si ces Cérémonies des Romains ſont peu d'honneur à leurs lumières, quelques-unes de leurs

(a) *In Auguſt. VII.*

(b) *Lamprid. in Alex. Sever. XXIX.*

(c) *Juven. IX, 137.* (d) *Ant. Middleton. pag. 152.*

leurs Fêtes nous donnent encore moins bonne opinion de leurs mœurs. Les *Orgies*, dont on nous donne une idée dans la XIV^e Dissertation, sont certainement de ce nombre. Les Femmes s'y faisoient gloire d'une espèce de folie, dont sans doute le Vin étoit le principe & l'objet. Leurs mouvemens, leurs gestes, leurs hurlemens devoient leur origine à cette sainte ou plutôt profane fureur. Delà le nom de *Bacchantes* ou de *Ménades* qu'elles portoient. Le tems de la Nuit consacré à leurs Solennités donnoit lieu aux excès les plus honteux. Aussi les proscrivit-on à Rome & par toute l'Italie. Mais la Licence & avec elle les Fêtes de *Bacchus* reprirent le dessus. Ce qu'il y a peut-être de surprenant, c'est que les Dames aient cherché à s'immortaliser par leur attachement à ce Culte *Bacchique*. Les petites Statues, qui nous restent des *Bacchantes*, paroissent avoir été faites d'après nature, & elles représentoient, selon toutes les apparences, les Femmes qui se distinguoient dans ces Mystères. On trouve autour de la tête de ces *Bacchantes* une Couronne de Lierre, & les Auteurs concourent à nous apprendre, que cette Herbe étoit consacrée au Dieu du Vin.

*Cur Hedera cinctæ est? Hedera est gratissima
Baccho (a).*

A en croire *Athénée*, les Personnes, dont la tête trop foible commençoit à se ressentir des fumées

(a) Ovid. *Fast.* III. 767.

Avril, Mai & Juin, 1745. 261

Fumées du Vin, trouvoient du soulagement à se la lier, & se servoient pour cela de rameaux de Lierre. Cet arbrisseau croit presque par-tout. Sa forme & sa verdure sont assez agréables; il n'a point d'odeur & il rafraichit. On fit ensuite un ornement de ce qui d'abord n'étoit qu'un Remède (a). Mais faut-il prêter des vues raisonnables à des Gens, qui s'en proposoient de toutes différentes? & n'est-il pas plus naturel, qu'ils n'employoient le Lierre, que parce qu'ils lui croyoient un Esprit enivrant, qui dispose à des transports de gaité & de folie (b). *C'est peut-être, ajoute un peu malignement Mr. Middleton, à cause de l'ivresse ou de l'enthousiasme, que le Lierre de même que le Laurier peut produire, qu'on en faisoit l'ornement des Savans & sur-tout des Poètes (c).*

Avant que l'usage du Fer fût connu ou du moins commun chez les Romains, ils se servoient d'Armes d'Airain. Ce tems ne duraguère; car *Ennius* fait déjà mention d'Epées & de Piques de Fer :

Hastati spargunt Hastas, fit ferreus imber (d).
L'art

(a) Ovid. Fast. XIII, 5.

(b) Plut. Sympos. 1. Plin. Hist. Nat. XXIV, 10. Le Médecin *Cælius Aurelianus* est du même avis. I, 16. Voici ses paroles, *Hedera cum bibitur mentis errorem inducit.* Au reste Mr. Middleton nous avertit, qu'il doit toutes ces autorités à son savant Ami Mr. *Heberden* Médecin à Cambridge.

(c) *Ant. Middlet.* p. 163, 164. De là vient qu'on nomme presque indifféremment cette espèce de Lierre, *Hedera Poetica, Hedera Dionysias* aut *Bacchica.*

(d) *Fragm.* p. 81. Ed. Amst. & passim.

L'art même d'endurcir le Fer s'introduisit de bonne heure, puisqu' *Lucrece* en parle :

Humor aquæ porro ferrum condurat ab igni (a).

Enfin le même Poète nous apprend que les Instrumens de Fer succédèrent à ceux d'Airain :

*Inde minutatim processit ferreus Ensis,
Versaque in opprobrium species est Falcis ab ænæ
Et ferro cæpere solum proscindere terræ* (b).

On croiroit donc que la Pointe d'Airain d'une Pique, que Mr. *Middleton* décrit dans sa XVII. Dissertation, est de la première antiquité, si l'on ne savoit que même dans le tems qu'on se servoit de Fer pour les Instrumens durs & tranchans, on ne laissoit pas que d'employer presque indifféremment l'Airain. *Virgile*, qui dans quelques endroits parle d'Armes de Fer (c) fait mention dans d'autres de Boucliers, d'Épées, & de Proues d'Airain (d). Les Commentateurs de ce Poète disent à la vérité que ces expressions sont Poétiques, & que le mot d'*Æs* commun à tous les Métaux doit signifier le Fer dans les endroits en question. Mais le nombre de ces Instrumens d'Airain trouvés dans les ruines de Rome, & l'autorité de *Cicéron* (e) renversent cette opinion.

Suivant quelques Auteurs, les playes d'Armes d'Airain font moins de mal & se guérissent plus aisément que celles d'Armes de Fer, parce que l'Airain a une Vertu Médicinale, qu'il

(a) VI, 968. (b) V, 1292, 1286, &c.

(c) *Æneid.* XII, 124, 165. (d) *Ibid.* VII, 743. IX, 122.

(e) *De Legib.* II, 18.

qu'il transmet à la playe (a). On fait la fable de *Télèphe*, qui blessé par *Achille* fut guéri par la rouille de la Lance, dont il avoit été blessé (b). Seroit-ce donc par une raison d'humanité, qu'on se servoit d'Armes d'Airain, lors même qu'on en avoit de Fer? Mais cette pensée déjà bien subtile nous laisse dans l'embarras, sur l'usage qu'on faisoit indifféremment d'Instrumens de Fer ou d'Airain pour la Sculpture. Il vaut donc mieux avouer avec Mr. *Middleton*, notre ignorance sur ce sujet, que de chercher des raisons mystérieuses, où peut-être il n'y en avoit aucune.

Que si l'on est curieux de deviner l'âge de la Pique, qui a fourni la matière de cet Article, voici ce que Mr. *Middleton* nous donne comme une simple conjecture, & qui en effet n'est pas autre chose. Comme ce bout, dit-il (c), est très aigu, & qu'il est en même tems consumé par la rouille, je ne sai si l'on ne pourroit pas dire, qu'il a été trouvé dans quelqu'un de ces Champs fameux, où l'on combattit pour le sort de Rome, savoir à ceux de Pharsale, de Modène, ou de Philippes, suivant cette célèbre prédiction de Virgile.

*Scilicet & tempus veniet, quo finibus illis
Agricola incurvo terram molitus aratro
Exesa inveniet scabra rubigine pila (d).*

La

(a) *Plut. Sympof. III. C. ult.* C'est d'après *Aristote*, qu'il rapporte cette prétendue vertu.

(b) *Ovid. Met. XIII, 171. Propert. II, 1. Plin. Hist. Nat. XXXIV, 15.*

(c) *Ant. Middles. p. 162.* (d) *Georgic. I, 493.*

La nécessité de finir nous oblige de passer tout d'un coup aux deux dernières Dissertations. On y trouve la description de la Momie de *Cambridge*, & quelques nouvelles idées sur les Momies en général.

Les Cofres ou les Boetes des Momies sont composées de deux pièces de bois creusées & unies de manière, qu'elles s'ajustent à la figure & à la grandeur du Cadavre. L'extérieur de ces Boetes représentoit le défunt, & la sculpture du visage étoit ornée des couleurs de la nature. On gravoit d'ailleurs sur ces Cofres des images & des caractères hieroglyphiques. On les mettoit ensuite dans des Sepulchres magnifiques, ou, ce qui arrivoit aussi souvent, on les rangeoit chez soi le long des murs des appartemens. Un principe de vanité plus qu'un sentiment de gratitude & de vénération engageoit les Egyptiens à conserver ainsi ces restes de leurs Ancêtres, comme des monumens de la grandeur & de l'antiquité de leurs Familles.

Je ne m'arrête pas à l'explication d'une espèce de Pointe, qu'on trouve au menton des Momies des deux Sèxes, & qui par conséquent ne sauroit être la Barbe. Qu'elle soit, comme le conjecture Mr. *Middleton*, la feuille de l'herbe *Persée* consacrée à *Isis*, & destinée à rendre cette grande Divinité des Egyptiens favorable à leurs morts, c'est ce qui me paroît aussi incertain que peu intéressant. Je n'en dis pas autant de l'origine de la Peinture & de la Sculpture, que notre Auteur dérive des Momies. Les Grecs tirèrent leurs arts de l'Egypte; & leurs anciennes Statues ont une forme

me approchante de celles des Momies. Ce sont celles d'*Hermès*, dont nous avons déjà parlé (a). Mais les Grecs ne s'en tinrent pas à ces Modèles grossiers ; ils prirent la Nature pour guide, & furent bientôt exprimer non seulement les actions & les gestes, mais même la grace du Corps, & les passions de l'Ame. Les Egyptiens, au contraire, quoiqu'inventeurs de la Sculpture, ne la perfectionnèrent jamais. Ils apprirent à faire des Statues complètes, mais non à leur donner un air aisé & naturel. Ils conservèrent toujours l'idée de leurs Momies. Les bras de leurs Statues pendent aux deux côtés, & les piés sont joints comme s'ils étoient envelopés de langes.

Les Corps mêmes qu'on enfermoit avec tant de soin, & qu'on croyoit rendre immortels par les Baumes dont on les enduisoit, sont depuis longtems réduits en poudre. Il y a donc lieu de douter si l'art d'embaumer étoit aussi excellent qu'on nous le représente, & voici les raisons que Mr. *Heberden*, & après lui Mr. *Middleton* nous donnent pour autoriser ce doute.

Les Baumes des Anciens n'étoient guère que des Huiles ou du Vin, où l'on mettoit infuser des herbes & des fleurs. Les Aromates précieux des Indes étoient inconnus en Egypte, ou ne pouvoient pas facilement y être transportés. On nous dit à la vérité (b) qu'on se servoit de Cannelle, pour embaumer ; mais elle étoit au tems même de *Cléopâtre* aussi rare & aussi précieuse que l'Or, les Perles,

&

(a) Ci-dessus, pag. 256. (b) Diod. Sic. Bib. Hist. 1, 91.

& les Diamans (a). Il est donc probable qu'on ne l'employoit ni communément, ni en grande quantité, non plus que la Myrrhe & le Baume de Galaad. Les principaux ingrédiens dont on se servoit étoient la Réfine des Cèdres, & l'Asphalte, sorte de Bitume, qui surnage sur les Lacs en Egypte. Ceux qui ont examiné les anciennes Momies n'y ont trouvé autre chose (b), & il me semble qu'à la réserve de l'odeur, les Parfums les plus exquis avoient peu d'avantage sur ce Bitume commun.

Diodore de Sicile a beau dire que les Momies retenoient la figure & les traits des Personnes embaumées, & qu'on y retrouvoit jusqu'à leurs paupières & à leurs sourcils (c). Comment cela se pouvoit-il, puisque les Cadavres étoient envelopés de linges depuis la tête jusqu'aux piés, & qu'on ne pouvoit en appercevoir la moindre partie? Il faut donc entendre ces expressions de l'Historien, des Boetes mêmes des Momies, qui, comme nous l'avons vu, exprimoient exactement le visage des Personnes, qui y étoient renfermées.

Hérodote est plus précis sur ce sujet; & l'idée qu'il nous donne de l'art d'embaumer paroît d'autant plus véritable qu'elle est plus simple. On ôtoit, dit-il (d), le Cerveau & les Viscères du Cadavre; on le couchoit ensuite pendant septante jours dans du Nitre, (le Nitre des Anciens n'étoit que la cendre d'Herbes calcinées);

(a) Plut. in Anton. sub fin.

(b) Kircher. *Oed. Egypt.* Vol. III. pag. 397. Pocock *Travels*, L. V. C. s. &c. (c) *Ibid.* (d) II, 96.

cinées); & la Chair rongée par le Nitre s'enlevoit, de manière qu'il ne restoit que la Peau & les Os. Toutes nos Momies répondent à cette description. Ce ne sont que des squelettes enduits de Bitume ou de Poix (a).

Rien donc de plus imaginaire que leur vertu Médicinale. Le prétendu assemblage d'Aromates, sur lequel on la fonde, se réduit à un peu de Bitume, & à quelque poussière de Peaux & d'Ossemens confondus dans des restes de linges brulés & pourris. Les faiseurs de Momie n'étoient sans doute que des Charlatans, qui, pour se faire mieux payer, élevoient leur art beaucoup plus qu'il ne le méritoit. Le désir de l'Immortalité a toujours flatté les Hommes. Les Embaumeurs dans les premiers Siècles, & les Poètes dans tous les tems, ont également cherché à en profiter, & ce n'est qu'à des causes étrangères, qu'on doit imputer le manque de succès des derniers :

Maenides nullas ipse reliquit opes (b).

A R T I C L E II.

PINACOTHECA SCRIPTORUM nostra
ætate Literis illustrium, exhibens Imagines
& Elogia.

C'est - à - dire :

RECUEIL de Portraits & d'Eloges de plusieurs
Ecrivains de nos tems, qui se sont rendus
illustres par leur érudition.

Les

(a) Shaw Travels into Egypt, p. 424. (b) Ovid.

LEs Vies sont de la façon de Mr. *Jacques Brucker*, Ministre du St. Evangile à *Augsbourg*, & les Portraits, gravés en mezzotinto, de Mr. *Jacques Haid*, Peintre & Graveur de la même Ville. L'Ouvrage est partagé en Décades. La première a paru en 1741, & la dernière en 1745, & on en attend une cinquième pour l'année 1746. Il a paru en Latin & en Allemand, & l'une & l'autre Edition est imprimée *in folio*, chez le Graveur, qui en a fait les fraix.

Nous avons plusieurs Ouvrages à peu près dans le gout de celui dont nous allons parler, & celui du *P. Nicéron* en est une espèce d'abrégé. Mais le Recueil de Mr. *Brucker* en diffère par plusieurs articles essentiels. Comme il ne s'est proposé d'écrire que les Eloges des Savans actuellement en vie, il a pu éviter cette infinité de fautes, que l'on trouve dans presque tous les Livres de cette espèce, & qui sont compilés à la hâte sur des Mémoires trop postérieurs ou trop imparfaits. Toutes les Vies de son Recueil ont été fournies par les Auteurs mêmes. On est donc sûr que les dates en sont justes; que les catalogues de leurs Ouvrages sont complets, & que leurs personnes sont distinguées de celles de tout autre Savant de même nom. Il est vrai cependant, que leurs vies ne se trouvent pas complètes, & que la nature de l'Ouvrage demande des supplémens.

D'un autre côté ceux qui aiment à connoître les physionomies des Auteurs, peuvent espérer avec raison de les posséder plus au juste, que dans tout autre Ouvrage du même gout. Les Originaux viennent des Auteurs mêmes, & un
habile

habile Graveur n'a rien négligé pour exécuter au juste ce que le Peintre lui a fourni. Je ne doute point, que quelque railleur ne trouve une espèce de ridicule à cette curiosité de connoître les Auteurs par leurs visages. On dira, que l'unique manière utile de faire connoissance avec les Savans, est celle de lire leurs Ouvrages ; que des traits réguliers n'ajoutent rien à la force des raisonnemens, & qu'une physionomie de Silène n'a pas empêché *Socrate* d'être l'Apôtre de la Vertu.

Je conviens de ces remarques, mais on voit tous les jours des curieux, qui s'empressent à former des portefeuilles d'Estampes, & des Recueils de visages, sans aucune description. Y auroit-il absolument de la folie à cette espèce de curiosité ? On peut dire en leur faveur, que la physionomie d'un homme annonce presque toujours son caractère. L'Orgueil, le caractère solide, le modeste, le fin, le bon, le médiocre, ont des traits, qui en sont les chiffres, & qui ne trompent que rarement. Sur ce pié-là la simple vue d'un portrait pourra nous fixer sur le caractère d'un Auteur, & nous le dépeindre sans attendre la lecture, souvent pénible, & que l'on renvoie de jour en jour, lorsque l'Ouvrage est trop vaste, ou trop solide.

Aprochons-nous de notre but. Les Vies que nous donne Mr. *Brucker*, sont de véritables Vies de Savans. Il en a écarté tout ce qui n'appartient pas à l'homme de Lettres, comme les Mariages, les Ancêtres, les caprices de la fortune. Il s'est borné à nous apprendre les Pères, les Précepteurs, les Voyages, les Charges

ges & les Ecrits des Auteurs. Mais ceux-ci n'y perdent rien, & c'est par de bonnes raisons, que les Vies, dont nous parlons, sont appellées des *Eloges*. On a fait des reproches à Mr. *Brucker* de sa politesse, le Public, a-t-on dit, demande le fort & le foible d'un Auteur. Ce n'est pas un Héros de Roman qu'il prétend connoître, il ne prétend faire autre chose qu'admirer; c'est un homme, un Grand-homme, si l'on veut, dont il souhaite la Vie, mais ses talents auront des bornes, & ses vertus des imperfections.

Mr. *Brucker* répond à cette critique dans la Préface de la troisième Décade. Il s'agit chez lui de Savans pleins de vie, & dont plusieurs, sans doute, ne goûteroient guère une sincérité, où ils auroient à perdre. L'emploi de Mr. *Brucker* seroit trop dangereux, s'il falloit s'exposer à tant d'illustres mécontents. Les hommes, les gens de bien même, ne se plaisent pas à lire une critique dont ils sont l'objet. Qu'on lise les *Eloges* de Mr. *de Fontenelle*, ce sont des Chefs-d'œuvres, ils ne paroissent qu'après la mort des Auteurs, mais avec quel ménagement, avec quel art cet illustre Auteur s'y est-il pris pour y glisser une petite partie de la critique qu'il y auroit à faire sur ses Académiciens? Y trouvera-t-on l'entêtement de Mr. *Méry*, l'inconstance de Mr. *Duverney* qui commençoit tout pour ne rien finir, la crédulité de Mr. *Littre*, qui a décrit en tant d'endroits ce qu'il n'avoit que souhaité de voir, la passion de Mr. *Vaillant*, critique éternel de son illustre ami. Ces défauts ne sont que trop avérés,
&

& cependant Mr. de Fontenelle n'a pas cru les devoir faire sentir : il n'a pourtant pas eu à respecter des Savans pleins de vie , & dont les grandes qualités excusoient les petites ; il a ménagé jusqu'à la gloire de l'Académie, en ne donnant que le beau côté de ses Membres. Voila, je pense , Mr. *Brucker* presque justifié & par des exemples , & par des raisons. Je ne saurois pourtant résister tout-à-fait à l'envie de lui faire sentir , si jamais il lit ce Journal, que les expressions avantageuses se suivent de trop près dans ses Eloges ; que le Lecteur n'y a pas le loisir de respirer , parce qu'on l'exhorte sans cesse à admirer , & qu'il y a par-ci par-là des Eloges , qui nous paroissent contraires à l'équité. Appeller un Auteur plus solide qu'un autre , c'est taxer celui-ci d'être superficiel. Et il pourra se faire , qu'un Lecteur desintéressé renverra la comparaison au désavantage du Héros de Mr. *Brucker*.

Pour l'ordre particulier de l'Ouvrage, Mr. *Brucker* a mis à la tête de chaque Décade le portrait de quelque homme de qualité, célèbre ou par sa connoissance des Lettres, ou par l'amour qu'il leur porte. Les quatre Mécènes, dont nous avons les Vies, sont Mr. de *Cocceji*, Conseiller intime du Roi de Prusse, & Président de tous les Collèges Ecclésiastiques, & de tous les Tribunaux ; Mr. le Marquis *Scipione Maffei* ; Mr. le Comte de *Mantoufel*, autrefois Ministre de la Cour de *Saxe*, qui s'est retiré, & qui est venu passer le reste de ses jours à *Leipfic*, où sa maison est devenue une espèce d'Académie. Il a fondé un Ordre de Chevalerie philosophique, dont le nom de guerre est

Alt-

Alétophiles, & qu'il honore d'une Médaille, frappée à cette occasion. Le dernier est Mr. le C. de *Bunau*, Conseiller intime de *Charles VII*, & son Ministre Plénipotentiaire auprès du Cercle de la Basse Saxe, qui s'est rendu immortel, par son Histoire de l'Empire, vaste Ouvrage, & dont nous n'avons encore que le commencement en quatre Volumes in 4. On voit par ce choix, que Mr. *Brucker* a du gout & du discernement, & c'est un préjugé favorable pour les Savans, dont il a préféré les Portraits & les Vies. Il les a choisis d'entre les quatre Facultés, & rangé selon le même ordre, sans exclure les personnes du beau Sexe, qui ont fait l'honneur aux Sciences de les croire dignes de leurs empressemens. En voici les noms. Première Décade: *Emanuel Martin* (a), Doyen d'Alicante; *Christophe Matthieu Pfaff*, Abbé de Lorch, Chancelier de l'Université de Tubingue; *Jean-Laurent de Mosheim*, Abbé de Marienthal & de Michaelstein, Professeur en Théologie à Helm-

(a) Le Recueil des Lettres de ce savant Espagnol est recommandable par l'érudition qui y règne, & par la beauté du stile. On a mis à la tête la Vie de cet Auteur, qui est de la façon de Mr. *Mayans*. Ce Recueil a été imprimé à *Amsterdam*, en 1738, in quarto. L'Edition en est fort belle, & enrichie d'un magnifique Portrait de l'Auteur, & d'autres figures en taille douce, qui représentent des Monumens, qui font le sujet de quelques-unes de ces Lettres. Voici le Titre de cet Ouvrage: *Emmanuelis MARTINI Ecclesia Alonenfis Decan Epistolarum Libri duodecim; accedunt Auctoris nondum defuncti Vita a Gregorio Majansio conscripta, nec non Prefatio Petri Wesselingii*. Dans les Tomes XXI & XXII de ce Journal, on en a donné deux Extraits, l'un pour la Vie de l'Auteur, & l'autre pour son Ouvrage.

Helmstatt ; *Juste Henning Boebmer*, Chancelier du D. de Magdebourg, & Directeur de l'Université de Halle ; *Jean Adam Ickstaett*, Professeur en Droit à Ingolstadt, & Informateur de l'Electeur de Bavière ; *Frédéric Hofman*, Conseiller Intime de S. M. P. & Professeur en Médecine à Halle ; *Chrétien Wolf*, Chancelier de l'Université de la même ville, & premier Professeur en Philosophie ; *Christophe-Auguste Heuman*, Professeur à Gottingue, & M^{me}. *Louise-Aldegonde-Victoire Kulmus*, Epouse de Mr. le Professeur *Gottsched* de Leipzig, qui s'est distinguée par plusieurs Ouvrages d'esprit. On voit par ce choix, que Mr. *Brucker* a commencé par les noms les plus connus de l'Allemagne.

La seconde Décade contient la vie de Mr. *Jean-Pierre de Ludewig*, en son vivant Chancelier du Duché de Magdebourg, & de l'Université de Halle, & Premier Professeur en Droit ; *Daniel-Ernest Jablonski*, en son vivant Premier Prédicateur à la Cour de S. M. P. *Louis-Antoine Muratori* ; *Chrétien Eberhard Weisman*, Professeur en Théologie à Tubingue ; *Salomon Deyling*, Professeur de la même Faculté à Leipzig ; *Alphonse des Vignoles*, le Doyen des Savans de l'Europe, étant né en 1649, & décédé en 1744 ; *Jean Bernoulli*, dont nous allons parler plus au long ; *André Elie Buchner*, à présent Professeur en Médecine à Halle, & Président de l'Académie des Curieux de la Nature ; & *Barthold-Henri Brokes*, Sénateur de Hambourg, & célèbre Poète Allemand.

La troisième comprend l'illustre Mr. *Bilfinger*.
Tome XXXIV. Partie II. S ger,

ger, autrefois Professeur à Petersbourg, & à présent Conseiller Privé du Duc de Wirtemberg; *Laurent Heister*, Premier Professeur en Médecine à Helmstat; *Michel Alberti*, Professeur de la même Faculté à Halle; *Pierre-Louis Moreau de Maupertuis*, Académicien à Paris; *Daniel Bernoulli*, Mathématicien, & Professeur en Médecine à Bâle; *Chrétien-Théophile Jocher*, Professeur en Histoire à Leipfic; *Jean-Christophe Gottsched*, Professeur en Logique de la même Académie; *Simon Pelloutier*, Pasteur à Berlin & Auteur de l'Histoire des Celtes, & *Pierre van Musschenbroeck*, Professeur en Physique à Leide.

On trouve dans la quatrième, *Emilie de Bréteuil*, Marquise du Chatelet; *Antoine-François Gori*, Professeur en Histoire à Florence, & l'Auteur de tant de beaux Ouvrages sur les Antiquités Romaines & Hétrusques; *Jean-George Walch*, Professeur en Théologie à Jéna; *Jean Lami*, Professeur en Histoire à Florence; *George-Chrétien Gebauer*, Premier Professeur en Droit à Gottingue; *Albert Haller*, Professeur en Anatomie & en Botanique de la même Académie; *Jean-Henri Schulze*, en son vivant Professeur en Médecine à Halle; *Jean-Matthias Gesner*, Professeur en Eloquence à Gottingue, & M^{lle}. *Laure-Marie-Catherine Bassi*, Docteuse & Professeuse de l'Académie de Bologne, termes nouveaux, qu'il a falu inventer pour exprimer les Charges de cette Dame, qu'elle doit à ses talens, & non au choix d'un Mari.

Après ce catalogue, peut-être ennuyeux, mais qui

qui contient une grande partie des Savans de l'Allemagne, je crois faire plaisir au public en choisissant quelques Hommes Illustres, dont je vais donner les vies en abrégé.

Jafte-Henning Boehmer s'est aquis un des premiers rangs parmi les Jurisconsultes de l'Allemagne, & passe pour le restaurateur du Droit Canon chez les Protestans. Il naquit à Hanover le 29 de Janvier 1674, d'un Père Avocat. Ses principales études ont été faites à Halle sous Mrs. *Stryck & Thomafius*; il y servit de Gouverneur à un Comte de *Waldek*, & y prit les degrés en 1698: ses talens, & sa facilité à s'exprimer lui attirèrent en peu de tems un concours considérable d'Auditeurs, & la Cour ne tarda pas à le récompenser de ses heureux travaux. Il fut fait Professeur Extraordinaire en Droit en 1701, Ordinaire en 1711, Conseiller Privé en 1719, Directeur de l'Académie en 1731, & Chancelier du Duché de Magdebourg, & Chef de la Faculté Juridique en 1742. Ces honneurs ne sont pas les seuls, que la Providence lui ait offerts. Il fut apellé pour être Conseiller Aulique de l'Empire en 1726; c'est la Charge la plus brillante, qui puisse récompenser les talens, ou satisfaire l'ambition d'un Jurisconsulte Allemand. Mais content de son sort, il préféra une Académie où on l'adore, & les plaisirs tranquilles d'une vie savante. Il vit encore à Halle, dans une heureuse vieillesse, & voit quatre fils placés de son vivant, marcher sur ses traces & se faire une réputation par leurs talens. Ce bonheur est trop rare pour ne pas mériter d'être raporté. L'ainé des Frères est

Frédéric-Samuel Boehmer, Professeur Ordinaire en Droit & Assesseur de la Faculté de Halle, Collègue de son illustre Père; *Charles-Auguste de Boehmer*, Directeur du Tribunal de la Basse Silésie, érigé à Glogau par *Frédéric II*; *George-Louis Boehmer*, Professeur Ordinaire & Membre de la Faculté en Droit de Gottingue, & *Philippe Adolphe*, Professeur en Médecine à Halle.

Entre un nombre très considérable d'Ouvrages, toujours bien reçus de notre Auteur, le plus connu est le *Jus Canonicum Protestantium secundum seriem Decretalium*, imprimé en V Tomes in quarto. Mr. *Boehmer* fait imprimer actuellement une Edition très exacte & très propre du *Corps de Droit Canon*, revue sur plusieurs anciens exemplaires & enrichie de ses Notes. Mr. son fils puîné donne une Edition de ses Consultations & Décisions, & le troisième publie à Gottingue un recueil d'un grand nombre de ses Thèses sur le Droit, qui ne se trouvoient plus, & qui sont très recherchées. Ajoutons, pour achever l'éloge de notre Savant, que la voix publique lui attribue un cœur aussi droit, que ses talens sont brillans.

Jean Bernoulli est Professeur en Mathématiques à Bâle, Membre de presque toutes les Académies & Sociétés savantes de l'Europe, Frère, Père, & Oncle de plusieurs Illustres Mathématiciens, & lui-même à la tête de tout ce qui porte ce grand nom. Il naquit à Bâle en 1667. Ses parens le destinèrent au négoce; mais des talens supérieurs l'entraînèrent aux Sciences les plus sublimes. Il fut l'émule de son Frère, *Jacques Bernoulli*, qui, comme lui,

a été

a été un des premiers Membres de l'Académie des Sciences de Paris. Son premier essai fut un prodige, c'est la découverte du Calcul Intégral, qui raproche de nous & des grandeurs connues ces Infiniment petits si éloignés, & si fort soupçonnés de n'être qu'arbitraires. Dans ce tems-là, qui fut le tems de nos Pères ou de nos ayeux, les Géomètres commençoient à franchir les bornes, où l'intelligence humaine s'étoit crüe enfermée. Un *Newton*, un *Leibnitz* avoient dévoilé un Monde nouveau, un Monde infini, dont la découverte a quelque chose de plus qu'humain par la simple singularité de l'idée. Auroit-on jamais cru que la Géométrie la plus simple, & l'Algèbre la plus raffinée pussent également recevoir de la lumière de quelques petits triangles imaginaires, presque voisins du néant, que l'on se figureroit le long de la surface des courbes ? que l'Infini viendrait au secours du Fini, pour le mesurer, & que des nombres si méprisables par leur petitesse, déchiffreroient les Problèmes les plus cachés.

Mais la Providence a assigné à *Colomb* le tems marqué pour la découverte du nouveau Monde, & *Newton*, & le XVII^{me} Siècle avoient été destinés à la gloire de se saisir de l'Infini, & de le ramener à notre portée, & même à notre usage. *Leibnitz*, l'émule de *Newton*, plus universel, peut-être aussi grand Géomètre, mais moins grand que lui par le cœur, laissa tomber dans les Mémoires de Leipzig quelques étincelles de ce feu divin, qu'il avoit emprunté de *Newton*. Ces étincelles étoient inutiles

pour des hommes moins grands que *Leibnitz* : un autre que *Bernoulli* n'auroit su ni l'art de les recueillir, ni celui de former une lumière capable d'éclairer le Monde.

Bernoulli, très jeune encore, fut ce nouveau *Prométhée*. Sur des conjectures, sur des énigmes, il fut se former un Système, & inventer le Calcul le plus difficile, auquel l'intelligence humaine soit parvenue. Il l'appella le *Calcul Intégral*, parce qu'il recomposoit les nombres, démembrés par les différences.

Dès l'année 1690, Mr. *Bernoulli* âgé de 23 ans entreprit un Voyage, qui me rapelle celui de *Cérès* & de *Triptolème*. Ces Dieux favorables firent le tour de la Terre pour enseigner l'Agriculture aux Mortels, & Mr. *Bernoulli* yint distribuer aux premiers Mathématiciens de l'Europe les nouveaux Calculs dont il étoit ou le dépositaire ou l'inventeur. Mrs. *Fatio de Dullier*, Géomètres à Genève, Mr. le Marquis de l'*Hopital*, Académicien à Paris, le P. *Charles Regnault*, Mr. *Varignon*, voila ses Disciples. Quels noms & quel honneur pour un jeune homme d'en être le Précepteur ! Mr. *Brucker* ajoute ici une remarque, qu'apparemment il tient de source; elle ne fait pas honneur au P. *Regnault*. Ce Jésuite profita des leçons, que Mr. *Bernoulli* donnoit à Mr. le Marquis de l'*Hopital*, à une Terre que ce Seigneur possédoit auprès de Blois. Mais des découvertes aussi sublimes passoient sa portée, il comprit mal l'Oracle, & tomba dans plusieurs erreurs, en suivant un chemin qui menoit à la vérité, mais qui se trouva trop escarpé pour lui.

Le

Le peu de séjour que Mr. *Bernoulli* fit en France procura deux grands avantages aux Mathématiques. La charmante *Analyse des Infiniment petits* de Mr. le Marquis de l'*Hopital*, & le Calcul exponentiel. Celui-ci est un raffinement de Mr. *Bernoulli*, qui renchérit sur le Calcul différentiel déjà trop simple & trop commun pour un homme de 23 ans, dans le tems que les plus grands Algébristes de la France le trouvoient trop fort pour eux, & alloient même jusqu'à le désapprouver, preuve assez certaine qu'ils ne l'entendoient pas. Pour le Livre, dont nous avons parlé, le fonds en est dû très sûrement à Mr. *Bernoulli*, mais on ne laisse pas d'en avoir de l'obligation à Mr. le Marquis de l'*Hopital*, à cause de la netteté, de la facilité & de l'ordre que cet Illustre Algébriste y a mis. On a dit, qu'il ne sauroit y avoir de l'esprit dans un Ouvrage de Géométrie, parce que le solide de cette Science sérieuse exclut les ornemens, les comparaisons, & les rapports qui forment l'essentiel de l'esprit. Mais on apprend dans cette *Analyse*, que l'esprit sert infiniment à la Géométrie même, & qu'il répand sur elle, non des fleurs, qu'elle rejetteroit avec dédain; mais une lumière, qui en rend les routes plus accessibles & plus sûres.

Mr. *Bernoulli* n'avoit que 28 ans, quand les récompenses le vinrent chercher dans la Suisse, où il s'étoit marié; & où il s'étoit fait donner le titre de Docteur en Médecine, apparemment pour se délivrer du reproche d'homme oisif, que le vulgaire auroit fait à un Savant purement Algébriste. Il fut appelé à Gronin-

gue en 1695 , pour remplir la Chaire des Mathématiques. Cet emploi le mit en état de joindre la Physique expérimentale à la Géométrie abstraite ; union heureuse , que *Descartes* négligea , ce qui lui fit manquer le chemin de la vérité. Ce fut-là que Mr. *Bernoulli* découvrit les *Baromètres luisans* , aimable présage des grands Phénomènes de l'Électricité.

Dès-lors la renommée de Mr. *Bernoulli* remplit l'Europe , du moins cette Europe qui pense , ou qui ôse penser. Ce ne furent plus que des Vocations à refuser , & des Titres à accepter. Mr. *Bernoulli* fut appelé à Utrecht , à Leyde , à Padoue ; il fut reçu dans toutes les Académies Géomètres de l'Europe , il remporta des prix. Il n'est point de lauriers qui ne couvrent sa tête.

Mais il se dévoua en bon Citoyen à sa Patrie , quoique la moins riche dans ses récompenses. Il revint à Bâle en 1705 , pour y remplir sa Chaire favorite , celle des Mathématiques. C'est là qu'il vit encore , & qu'il a l'honneur de faire venir des Savans de toutes les parties de l'Europe , qui , sans lui , auroient ignoré jusqu'au nom de sa Patrie. Le Danemarc , la Suède , la France même , si fière & si féconde en grands Géomètres , lui envoyèrent des Disciples , & quels Disciples encore ! des *Maupe-ruis* , des *Klingenstierna*. Ajoutez-y les Citoyens , qu'il forma à la gloire , les *Herman* , les *Burkbart* , les *Euler* & ses trois Fils , & vous ne sauriez refuser à Mr. *Bernoulli* l'admiration due à un homme , à qui tant de Grands-hommes doivent la gloire de l'être.

L'An-

L'Angleterre seule ne put se résoudre à rendre justice à l'ami de *Leibnitz*, & au rival de *Newton*. Mr. *Bernoulli* défendit contre ce grand Géomètre, & la gloire de *Leibnitz* à qui il rendoit le Calcul différentiel, qu'il en avoit appris, & le Calcul des Forces vives qui a armé presque toute l'Europe géomètre contre l'Angleterre. Mr. *Bernoulli* se soutint avec dignité contre une foule d'adversaires qui tous, à l'exception de l'imprudent *Riccati*, ne purent refuser cette estime que l'on doit aux héros ennemis.

La Providence récompensa ses talens, par des présens aussi supérieurs aux récompenses humaines; que la main qui les répand est plus puissante que les Monarques. Elle acorda à Mr. *Bernoulli* une heureuse vieillesse, où son Corps ne s'affaiblit que fort peu, & où son esprit conserve toute sa vigueur à quatre-vingts ans, ou peu s'en faut. Mr. *Bernoulli* résout les Problèmes les plus difficiles, & forme des Disciples pour les Sciences les plus abstraites.

Cette même main souveraine, qui enrichit Mr. *Bernoulli* de tant de talens, les répandit en abondance sur trois de ses fils, tous Géomètres de la première classe, tous Professeurs, & qui tous ont remporté des prix, ou qui par un bonheur plus rare encore, les ont partagés avec leur Père. L'Aîné, qui s'appelloit *Nicolas*, a été Professeur à Berne & à Petersbourg; mais sa vie fut courte, & la Providence ne refusa à son Père que le plaisir de le revoir. *Daniel* l'accompagna à Petersbourg & fut rapellé à Bâle, où, aussi bien que *Jean*, le Cadet de ses Frères, il se trouve Collègue de son Père.

Oseroit-on ajouter à des marques brillantes de la bonté divine, le petit plaisir de voir ses Ouvrages recueillis de son vivant, avec le même zèle que l'on n'a presque que pour les morts, & imprimés avec beaucoup de magnificence.

Il est tems de finir cet Extrait, il suffit peut-être pour faire voir que quarante Vies écrites dans ce goût ne forment pas une lecture tout-à-fait inutile.

A R T I C L E III.

JACOBI THEODORI KLEIN summa dubiorum circa classes Quadrupedum & Amphibiorum LINNÆI:

C'est-à-dire:

ABREGE' de doutes sur le Système des Classes des QUADRUPEDES & des AMPHIBIES, tel qu'il a été formé par Mr. LINNÆUS; accompagné d'un Essai sur les Animaux Crustacés, d'une Dissertation sur les Animaux qui ruminent, & sur la durée de la vie des Hommes comparée à celle des Brutes. Par JACQUES THEODORE KLEIN. A Dantzic, chez Schreiber, 1743. Grand quarto, de 52 pages, avec deux Planches.

M^R. *Linnaeus* est né avec l'esprit de Système. Peu satisfait d'avoir rangé sous un ordre nouveau les Plantes, déjà accoutumées à être déterminées par des Caractères, & à se plier à une espèce de Tactique de Physique,

que, il entreprit en même tems de réduire à des Classes les Animaux, & les Minéraux mêmes. Ces parties considérables de la Création n'avoient presque point d'ordre, rien de fixe, rien qui pût déterminer les différentes descriptions, & nous aider à les ranger sous l'Espèce convenable. Les Quadrupèdes mêmes, si communs & si fort à notre portée, n'avoient été rangés sous des Classes, que par Mr. *Rai*, Physicien trop accomodant & trop peu rigide pour satisfaire l'esprit ordonateur de Mr. *Linnaeus*. Ce fameux Suédois entreprit donc de former des Espèces naturelles, des Genres, & des Classes des Animaux.

La Classe du Bétail, par exemple, fut formée à l'imitation de la Classe des Ombellifères; l'Espèce des Chevaux fut déterminée comme celle des Caucalides, & l'Ane se trouva être un Cheval à queue éfilée, comme l'*Anthriscus* de *Rivinus* seroit une Caucalide.

Toujours animé du même zèle Mr. *Linnaeus* fit main basse sur les noms des Animaux, quelque consacrés qu'ils fussent par un consentement général des siècles & des peuples. Le Rhinoceros se trouva n'être qu'une espèce d'Elephant, le *Coati mundi* un Ours.

Les Caractères dont il se servit pour ranger les Animaux, sont les Mamelles, les Plés & les Dents, toutes parties qui sautent aux yeux, pour lesquelles il ne faut point de dissection, & qui suffisent, à son avis, & pour former des affinités, & pour déterminer des différences. Quand il eut exécuté son plan, on se trouva étonné de voir l'Espèce des Animaux réduite

à si

à si peu de Genres. Peu s'en faut que la Création n'en paroisse apauvrie. Car Mr. *Linnaeus* avoit compris sous un même nom toute cette variété de Singes, de Chiens, & de Bœufs, connus sous différens noms, à peu près comme il n'a fait qu'une seule Tulipe, de plus de trois mille variétés, qu'avoit fait peindre feu Mr. le Margrave de *Dourlach*.

Les Auteurs à Systême embrassent un objet bien vaste : ils entreprennent de ranger une infinité d'Espèces ; il faut donc connoître toutes ces Espèces, & les connoître par leurs Caractères. Voila une difficulté presque insurmontable en Physique. Les Voyageurs les plus exacts, en nous donnant des descriptions des Animaux étrangers, ne pensoient guère à en compter les Mamelles, ou les Orteils, ou les Dents. Ils s'attachoient au port, à la figure, comparée à celle des Animaux connus, à la grandeur, aux couleurs, aux actions naturelles à chaque Espèce. Tout ce travail est en pure perte pour Mr. *Linnaeus*, qui méprise trop la grandeur, la couleur, & le port des Plantes, pour s'en servir dans les Animaux.

Dès que j'eus lu, il y a dix ans, le Systême de la Nature de Mr. *Linnaeus*, je lui promis des adversaires, & il n'en a pas manqué. On a commencé par attaquer sa méthode de Botanique, parce qu'il s'est trouvé quantité de Botanistes, persuadés d'un ancien Systême, & qui ne voulurent pas s'affujettir à une innovation, qui détruisoit une grande partie de leur savoir, & qui les ramenoit à l'Alphabet. Mrs. *Siegesbeck*, *Kramer* & *Heister*, se déclarèrent
contre

contre le nouveau Législateur du Règne végétable: les anciennes Sectes s'oposèrent à la nouvelle: tant les hommes sont les mêmes, de quelque côté qu'on attaque leurs passions. Un adversaire plus redoutable encore menace le Système nouveau; si jamais il le combat avec les armes, dans lesquelles il a vieilli, & qu'il a reçues des mains de Flore même, je compte que le Héros des Etamines & des Pistils sera obligé à en venir à une composition, & à rapeller le port des Plantes & les proportions, qu'il avoit chassées du Système.

L'étude des Animaux trouve moins d'amateurs que celle des Plantes; à l'exception de celle des Insectes, qui est devenue une espèce de mode, presque personne n'a pensé à suivre le plan d'*Aristote*, ou de *Louis XIV*, ni à donner une Histoire de ces Etres, si fort nos semblables, & dont la connoissance nous est nécessaire, par l'utilité même que nous en tirons. Les raisons de cet éloignement ne sont pas difficiles à sentir. Une Plante ne coute presque que la peine de la cueillir, ou celle de la voir dans un Herbar, ou dans quelque Jardin bien cultivé. Quand on l'a découverte, il ne faut plus qu'en compter les Pétales, les Etamines, les Pistils, en caractériser le fruit & la graine; là voila aussi connue que le demande le Système le plus rigide.

Il n'en est pas de même des Animaux. Ils errent dans les Bois, dans les Déserts, & dans les Mers. Pour faire connoissance avec ces Etres vagabonds, il faut les suivre dans leurs retraites, ou se les faire amener des différentes parties

parties du Monde, où quelques Espèces sont comme renfermées par la Nature. L'un & l'autre est à peu près impossible. Des voyages, tels qu'il les faudroit pour déterrer toutes les Espèces des Animaux, sont au-dessus de la portée des hommes, leur vie n'y suffiroit pas. Il est aisé de se procurer un Jardin peuplé de quelques milliers de Plantes : au lieu qu'une ménagerie, peuplée de trois cens Animaux, demande des fraix, que les plus grands Rois trouveroient considérables. Il faut nourrir ces Animaux, leur entretenir des Maitres, & pour les connoître un peu mieux que le Vulgaire, il faut les disséquer. Ce seul travail est énorme, lorsqu'il s'agit des Animaux de la grande taille, & c'est avec un étonnement, mêlé d'admiration & de dégoût, que nous avons appris le détail de la dissection d'un Eléphant, que Mr. *Duvernoi* a faite à Petersbourg.

Que reste-t-il à faire, puisqu'on ne peut ni aller chercher les Animaux, ni s'en procurer un nombre un peu considérable ? Il ne nous reste d'espérance, que dans les Auteurs de toute espèce, qui ont écrit des Voyages, des Topographies, des Histoires naturelles, des Commentaires même sur *Pline* & sur les Anciens.

Il faut tout lire, extraire tout, en composer le mieux qu'il est possible des descriptions, tirer de ces descriptions les Caractères, & des Caractères former des Classes. Quel ouvrage ! Encore seroit-on trop heureux s'il n'étoit que long. Mais j'ai déjà remarqué, que tous ces Mémoires, sur lesquels il faut bâtir, sont bien éloignés de la précision nécessaire. Delà tant d'Espè-

d'Espèces d'Animaux mal définies, qui se confondent avec celles qui en sont les plus voisines, & dont on ignore si elles existent en effet, ou si elles ne sont que des répétitions du même Etre; delà cette confusion sur la Panthère, sur le Pardali, le Léopard, le Lynx, l'Once, tous Animaux de la même Classe, & dont on n'a pas trouvé encore de Caractère fixe: confusion, à laquelle on ne devoit pas s'attendre, puisqu'il s'agit d'Animaux très connus chez les Anciens, & dont les noms sont répétés en mille endroits par les Auteurs.

Nous voila à la source des imperfections de la Méthode de Mr. *Linnaeus*. Avec toute la bonne intention imaginable, il n'a pu construire qu'un édifice bien imparfait, vu les mauvais matériaux dont on l'a fourni. D'ailleurs ces sortes d'édifices, qu'on appelle des Systèmes, sont finis le plus souvent avec plus de précipitation; que la nature des choses ne le permet.

Mr. *Klein* a fondé sa critique sur l'un & l'autre de ces défauts. Il a attaqué Mr. *Linnaeus* avec des armes, qu'il a reçues de la main de la Nature: car on s'aperçoit en bien des endroits, qu'il a élevé chez lui plusieurs Animaux rares; qu'il possède les dépouilles d'une infinité d'autres Bêtes étrangères, & qu'il s'est servi des meilleurs Livres & des plus nouveaux, pour suppléer à ce qu'il n'a pas pu voir par lui-même. Sa critique commence par les Animaux *anthropomorphes* de *Linnaeus*, Classe dont le Caractère est, selon cet Auteur, d'avoir ou quatre Dents incisives, ou de n'en avoir aucune. Le Philosophe Suédois place à la tête de ces

ces Animaux l'Homme lui-même, espèce de manque de respect pour l'Espèce humaine, que relève Mr. *Klein*. Pour les Singes, dont Mr. *Linnaeus* ne fait qu'une seule Espèce, Mr. *Klein* en distingue, avec raison, deux Espèces principales; les Singes sans queue, & les Guenons, ou Singes à longue queue. L'une & l'autre de ces Espèces a plusieurs subdivisions, diversifiées par la grandeur, le port, les proportions, & les mœurs. Mr. *Klein* donne, à cette occasion, la figure très bien faite d'une Espèce de Sagouin, très jolie, & dont la queue est deux fois plus longue que le corps.

La troisième Espèce des Animaux à figure humaine de Mr. *Linnaeus* est le Paresseux, & cet Auteur lui donne pour Caractère, d'être destitué de Dents. Mais cet Animal n'en manque pas, & *Margrave*, qui l'a connu dans le Brésil, en a donné une figure, où les Dents sont exprimées. Pour le Tamandua, Mr. *Klein* trouve que son Museau si long & si éfilé, & sa Langue semblable à celle des Chaméléons, l'éloignent trop de la figure humaine, pour pouvoir être placé dans le voisinage de l'Homme, ou même des Singes.

La Classe suivante est celle des Bêtes féroces, dont le Caractère est, selon Mr. *Linnaeus*, d'avoir des Dents aiguës, d'en avoir six incisives, & de les avoir plus courtes que les canines. Mr. *Klein* observe sur cette Classe que Mr. *Linnaeus* a fort mal placé le Coatimondi, Animal dont les mœurs badines, & l'odeur même, approchent du Renard, & n'a aucun rapport à l'Ours, dont Mr. *Linnaeus* a d'ailleurs mal comp-

compté les Mamelles. Il lui en donne deux, & Mr. *Klein* assure que l'Ourse en a quatre.

Il fait une autre remarque à cette occasion. On s'est servi, presque généralement, du nombre des Orteils pour distinguer les Espèces des Animaux; & cependant Mr. *Klein* a trouvé, que le nombre des Orteils est différent dans l'Espèce des Chiens. En effet, cette variété, qu'on appelle Bassets, & les Doguins n'ont que quatre Orteils à leurs piés de derrière, & la plupart des autres Chiens en ont cinq. Cette attention pourra paroître badine. Mais la Nature est sérieuse, il n'y a jamais de ridicule dans ce qui sort de ses mains.

La Loutre, dont les Orteils sont joints par des membranes, est rangée parmi les Bêtes féroces par Mr. *Linnaeus*: il paroît qu'elle devroit être plus voisine du Castor, & que l'un & l'autre pourroient faire bande à part avec le Veau marin. On pourroit encore ôter la Taupe de la Classe des Bêtes féroces, & la faire plus voisine des Souris: quelque Anatomiste la rapprocheroit du Singe même, & de l'Homme, parce qu'elle a des Clavicules & de véritables Mains.

La troisième Classe de Mr. *Linnaeus* est celle des Rats. Il y range le Porc-épic, qu'il sépare trop de l'Hérisson. D'ailleurs l'un & l'autre de ces Animaux vit de fruits, & on ne chercheroit pas l'Hérisson entre les Bêtes féroces. Mais Mr. *Linnaeus*, en Systématicien rigide, a renvoyé le Porc-épic dans la Classe des Rats, parce qu'il a deux grandes Dents incisives, sans en avoir de canines. Voilà le défaut des Systèmes.

mes. On aura canonisé une marque caractéristique ; elle doit juger définitivement de l'affinité des Êtres. Dès-lors les autres marques caractéristiques , également parties des mains de la Nature même , ne sont plus écoutées. De-là tant de Classes mal assorties , qui viennent du choix d'un Auteur , & auxquelles la Nature même se plaît à s'opposer. Les Botanistes sentiront le mieux la vérité de cette remarque.

Le Castor paroît entre les Rats dans le Système de Mr. *Linnaeus* : c'est encore ses Dents qui l'y appellent. Mr. *Klein* remarque , à l'occasion de ce sage Animal , qu'il se familiarise aisément avec l'Homme , qu'il en devient l'ami & le compagnon , à peu près comme le Chien.

Les Bêtes de somme (*Fumenta*) forment la quatrième Classe. C'est-là que Mr. *Klein* a trouvé le plus à redire. En effet le Rhinocéros est sûrement un Sanglier d'une taille gigantesque , & non pas une Espèce d'Eléphant , dont le Nés prodigieux est la marque caractéristique. On est surpris de voir Mr. *Linnaeus* se servir ici de la grandeur , pour faire entrer le Rhinocéros dans l'Espèce des Eléphants , lui qui , par-tout ailleurs , méprise cette marque.

L'Hippopotame est trop mal connu encore , pour pouvoir être classifié. Mr. *Klein* en donne une figure , qui ne nous paroît pas fort juste.

Le Cochon , que Mr. *Linnaeus* rapporte à cette Classe , en diffère par les Piés , dont l'Ongle est fourchue. Toute cette Classe est d'ailleurs assez mal définie , par le caractère vague de Dents anomaux.

La cinquième Classe est celle du Bétail , définie

finie par le défaut de Dents incisives à la machoire supérieure : marque assez généralement reçue. Mr. *Klein* y forme une objection, tirée de l'Espèce des Chèvres : celle du Musc, dit-il, a de grandes Dents canines ; mais Mr. *Linnaeus* ne balanceroit pas à la séparer des Chèvres, & à la ranger parmi les Bêtes de somme, avec le Cochon & le Baby-roussa. Le même Auteur auroit pu donner au Bétail une marque distinctive bien simple & bien sûre, c'est celle de ruminer, & d'avoir l'estomac partagé en plusieurs chambres successives.

Pour les Amphibies, Mr. *Linnaeus* leur donne pour Caractère de n'avoir ni Poil ni Dents molaires ; au-lieu qu'ils ne manquent jamais d'en avoir de canines. Mr. *Klein* objecte, que plusieurs Espèces de Lézards sont entièrement destituées de Dents, & que la Tortue même a des machoires en forme de Scies, sans avoir des Dents véritables. Il remarque encore, que plusieurs Espèces de Salamandres & de Serpens sont destituées d'écailles, ce qui est contre la définition de Mr. *Linnaeus*.

Après cette Dissertation critique suivent les petits Traités, dont nous avons marqué les Titres. Celui des Crustacées est accompagné des descriptions de plusieurs nouveaux Animaux de cette Classe, avec leurs figures originales. Nous remettons à une autre partie à parler du quatrième Mémoire sur les Poissons, qui vient de paroître, de la façon de Mr. *Klein*.

ARTICLE IV.

SECONDE LETTRE (a) sur la PRIERE,
où l'on examine son Efficace.

MONSIEUR,

Après avoir examiné dans ma Lettre précédente, quelles sont les véritables Conditions de la Prière, il s'agit de venir présentement à son *Efficace*. Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'il ne s'agit point ici des Graces spirituelles. A cet égard, l'utilité de la Prière ne sauroit être contestée. Mais on demande si cet Acte de Religion contribue à nous procurer quelque bien temporel dont nous avons besoin.

Il y a des gens aujourd'hui qui le nient hardiment. Ils voudroient regarder la Prière comme absolument inutile, comme ne changeant rien dans les événemens. Que l'on prie, ou que l'on ne prie pas, selon eux, les choses vont également leur train, le Maître de l'Univers ne le conduit que par des Loix générales. Malgré les vœux que nous faisons fréquemment au Ciel pour obtenir certains avantages qui nous conviendroient tout-à-fait, tout suit sa marche ordinaire. On voudroit donc regarder les Prières comme des paroles perdues. Si on ne le dit pas ouvertement, c'est au moins ce que bien des gens pensent en secret. Vous voyez assez,

Mon-

(a) La première Lettre se trouve dans la Partie précédente de ce même Tome, page 159.

Monsieur, les dangereuses conséquences d'un semblable sentiment. Si tout arrive dans le Monde en conséquence des Loix générales, il n'y a plus lieu ni à la Prière, ni à la Reconnoissance, ni même à la Confiance en Dieu, c'est-à-dire que cette objection ne vait pas moins qu'à saper la Religion par ses fondemens.

La Question se réduit donc à celle-ci. Il s'agit de savoir s'il y a une Providence particulière, qui protège les gens de bien, & qui leur accorde les grâces & les secours dont ils ont besoin. Il me semble que l'on peut dire, que, malgré cette expérience journalière, qui paroît si contraire à l'efficace tant vantée de la Prière, on voit cependant de tems en tems des marques sensibles de la protection de Dieu en faveur de ceux qui s'attachent à lui plaire. Combien de guérisons, à quoi ceux qui connoissent le mieux la structure du Corps humain, ne se feroient pas attendus? Combien de délivrances merveilleses, qui ne paroissent point être dans le cours ordinaire des choses? On voit quelquefois des évènements produits précisément par des Causes qui les devoient empêcher. Pourquoi ne les regarderons-nous pas comme un effet des Prières des gens de bien?

Il est vrai que ces occasions où nous voyons intervenir le secours de Dieu, ne sont pas fort fréquentes. Il est aisé de comprendre que le Maître de l'Univers ne trouve pas à propos de faire des infractions continuelles aux sages Loix de la Nature. Mais vous voyez bien, *Monsieur*, que nous ne prétendons pas que Dieu doive exaucer toutes les Prières, qu'il doive accorder

généralement toutes les Graces qu'on lui demande. Ceux qui portent le plus loin l'efficace de la Prière ne l'ont jamais entendu de cette manière. Nous demandons souvent des choses qu'il est fort difficile que nous obtenions. Quelquefois même il y a de l'impossibilité. Deux Plaideurs s'adresseront également à Dieu pour le gain de leur Procès, & il est contradictoire qu'ils soient tous deux exaucés. On ne doit donc pas s'attendre que Dieu nous accorde toujours ce que nous lui demandons. Il suffit qu'il le fasse quelquefois. Quand même il ne distribueroit ces sortes de faveurs que fort rarement, il y en a assez là pour autoriser le devoir de la Prière. Tous ceux qui demandent des graces à la Cour d'un Prince, ne les obtiennent pas. Cependant on ne se rebute pas pour cela, & tout est plein de gens qui paroissent régulièrement devant leur Maître pour avoir part à ses bienfaits. La difficulté qu'il y a à les obtenir ne sert quelquefois qu'à les faire demander avec plus d'instance.

Quand même la Prière ne changeroit rien dans notre sort, elle ne laisseroit pas d'avoir son utilité. Elle serviroit déjà à marquer la dépendance où nous sommes à l'égard de Dieu. Elle est fort propre à nous faire penser que nous tenons tout de lui. Tout le monde sait que la Prière est un hommage que nous rendons à la Divinité. C'est une reconnoissance solennelle que nous faisons de sa grandeur & de notre néant, de sa Puissance, de sa Sagesse, mais surtout de sa Bonté. Pourquoi Dieu veut-il que nous lui demandions *notre pain quotidien*? Si

Jésus-

Jésus-Christ nous met tous les jours cette demande à la bouche, c'est afin que nous nous souvenions que c'est notre Père qui est dans le Ciel qui nous nourrit. On a remarqué bien des fois, en parlant des avantages que nous procure la Prière, que c'est un commerce, un entretien que nous avons avec la Divinité. Outre qu'une semblable communication est fort honorable pour nous, elle nous procure encore bien des douceurs. La Prière est un entretien avec Dieu, où l'Ame admise, pour ainsi dire, dans le Sanctuaire du Seigneur, lui expose ses besoins & son état. Dans une disgrâce, dans une Maladie, c'est une consolation bien douce, d'avoir un Ami avec qui on puisse ouvrir son cœur, s'entretenir de son état & verser nos inquiétudes dans son sein. Ici nous avons un Ami fidèle, un Père tendre qui nous écoute favorablement, & qui s'intéresse à ce qui nous touche. Quand la Prière ne serviroit donc dans un état d'affliction, qu'à mettre notre esprit dans une situation tranquille, elle auroit déjà une grande utilité, même à l'égard du temporel.

Mais, pour ne point nous éloigner de l'état précis de la Question, je dis qu'encore que Dieu n'exauce que rarement ceux qui lui demandent quelque grace temporelle, nous ne devons pas laisser de recourir à sa protection, quand nous en avons quelque besoin particulier. On a beau dire que si Dieu rend quelquefois la santé à un Malade, dont tout l'art de la Médecine avoit desespéré, ces sortes de guérisons, qui tiennent du Miracle, sont trop rares pour pouvoir autoriser des Prières de ce genre.

Quand sur dix mille Malades, qui demandent au Ciel leur guérison, il n'y en auroit que trois ou quatre qui l'obtiennent, cela fust pour ne pas devoir négliger le secours Céleste dans un cas semblable. Permettez-moi, *Monsieur*, une comparaison trop familière pour être employée dans la Chaire, mais que je crois propre à faire sentir ce que j'avance. On est fort dans le goût des Loteries aujourd'hui. On en varie le plan de bien des manières. Supposons qu'on en proposât une qui sur dix mille Billets, n'auroit que trois ou quatre bons Lots, quoiqu'elle ne fût pas des plus propres à amorcer, j'ose assurer qu'elle ne laisseroit pas de se remplir. Tirez donc la conséquence. Il doit moins nous en coûter ici, puisqu'on ne nous demande pas d'avancer notre argent sur une espérance fort incertaine. Nous ne nous mettons en frais que de quelques paroles, pour demander à notre Protecteur le secours dont nous avons besoin. La Nature seule nous y porte.

Je prévois, *Monsieur*, ce que vous m'allez repliquer. Quand on vous accorderoit, me diriez-vous, que la rareté de ce secours du Ciel ne doit pas empêcher ceux qui en ont besoin, d'y recourir dans l'occasion, le plus difficile reste encore à faire, c'est de justifier les Promesses de la Religion qui paroissent absolues à cet égard. *Demandez & vous recevrez*, disoit Jésus-Christ (a). *Inviguez-moi au jour de l'affliction*, dit Dieu dans le Psaume L, *& je vous en délivrerai* (b). *La Prière du Juste, faite avec*

véhé-

(a) *Mat. VII, 7.* (b) *Pf. L, 16.*

vébémençe, a beaucoup d'efficace, dit encore *St. Jaques (a)*. L'Ecriture *St^e*. est remplie de semblables Promesses, qui sont si connues qu'on les trouve dans presque tous les Catéchismes. Il s'agit donc de les acorder avec l'évènement. Je vous prie, *Monsieur*, d'examiner ces Passages avec quelque précision, & vous verrez que l'on prend d'une manière trop générale, des Promesses faites quelquefois pour des cas particuliers.

J'ai déjà fait voir, en parlant de la Confiance, dans ma Lettre précédente, que les Promesses les plus fortes sur le succès de la Prière, regardoient proprement les Apôtres. La Promesse du Psaume L, que l'on cite continuellement d'une manière absolue & générale, semble aussi regarder une circonstance particulière. *Dom Calmet* croit que ce Cantique a été composé pendant la Captivité de Babilone. *Inviguez-moi dans l'affliction où vous vous trouvez*, dit Dieu à ces Captifs, c'est-à-dire, dans le triste état où vous êtes réduits, vous n'avez qu'à recourir à moi, & je vous promets de vous rendre votre liberté. Il est vrai que *Grotius* n'est pas de ce sentiment. Il rapporte ce Psaume au tems de la Famine envoyée de Dieu sous le Règne de *David*, à cause de l'injuste persécution que ce Prince avoit fait souffrir aux Gabaonites. Mais il est assez indifférent lequel de ces deux sentimens que l'on embrasse. Il suffit que dans cet endroit Dieu promet la délivrance d'un mal particulier, & non de tous ceux dont on pourroit demander

(a) *Jaq. V. 16.*

der d'être délivré dans toute la suite des siècles.

Si cette explication ne vous acommode pas , & que vous aimiez mieux la manière ordinaire de regarder ce Psaume , c'est-à-dire , comme ayant pour but de rectifier les idées des Juifs sur les Cérémonies , voici à quoi se réduira ce verset ,

„ Quand vous vous trouverez dans quelque
 „ calamité , leur dit Dieu par la bouche de son
 „ Prophète , il ne s'agit pas d'essayer de me fléchir par des Sacrifices. Je n'ai que faire de
 „ vos Victimes. Adressez-vous directement à
 „ moi par la Prière , je vous délivrerai , & vous
 „ m'en rendrez ensuite vos actions de grâces.
 „ Je ne vous demande d'autre sacrifice pour
 „ cette délivrance , que le sacrifice de vos louanges.

Vous voyez , *Monsieur* , que cette Promesse a été faite dans des circonstances bien différentes de celles où nous nous trouvons aujourd'hui. Si l'on en peut conclure quelque chose en notre faveur , c'est seulement par analogie. De ce que Dieu a fait autrefois pour son Peuple , il semble que l'on pourroit bien tirer cette conséquence , que Dieu n'abandonnera pas les Chrétiens qui se trouveroient dans quelque affliction semblable , & qui imploreroient son secours. Bien entendu cependant qu'en tirant cette conclusion , on se souviendra encore de distinguer les Economies. Les Juifs , qui n'avoient pas de la vie à venir une idée aussi distincte que les Chrétiens , avoient besoin pour s'attacher à la Religion , d'une protection du Ciel bien sensible & des plus marquées ; mais les Disciples de *Jésus-Christ* , qui doivent aspirer à d'autres biens qu'au

qu'au bonheur temporel, n'ont pas autant besoin d'un Protecteur qui travaille à les rendre heureux dès cette vie, & qui pour cela interrompe le cours ordinaire des Causes secondes.

Pour vous montrer cependant que je suis de bonne composition là-dessus, & que je ne prétens pas renvoyer sous la Loi généralement toutes les Prières qui regardent le temporel, je vai placer ici un Passage de l'Epître aux Philippiens, qui me paroît presque parallèle à celui du Ps. L. Le voici. *Ne vous inquiétez d'aucune chose*, leur dit *St. Paul*, *mais faites connoître vos besoins à Dieu en toutes occasions* (a). Voilà l'équivalent de cette invitation du Psaume à *invoquer Dieu au jour de l'affliction*. La fin des deux Versets est aussi toute semblable. Après la délivrance *vous m'en glorifierez*, dit Dieu dans le Psaume. *St. Paul* dit de même, *vous joindrez ensuite à vos supplications, des actions de grâces*. La seule différence, c'est qu'il y a positivement dans le Psaume, *Je vous délivrerai*, au-lieu que *St. Paul* ne promet pas expressément la délivrance. Cependant il la suppose, puisqu'il exhorte ceux à qui il écrit, à marquer ensuite au Seigneur leur reconnoissance.

Mais il y a d'autres Passages qui semblent renfermer des Promesses formelles d'être exaucés, & qu'on n'est pas réduit à tirer seulement par conséquence. *Demandez, & l'on vous donnera*, dit *Jésus-Christ* dans son Sermon sur la Montagne. Voilà qui est précis. Mais, *Monsieur*, examinez bien cette Promesse, & vous verrez

(a) *Philip. IV, 6.*

verrez qu'elle ne regarde point du tout les biens de la Terre que nous demandons quelquefois à Dieu, & dont nous parlons présentement. Il s'agit, dans cet endroit de l'Evangile, des biens de l'Âme, des Graces spirituelles, comme les lumières & la sanctification. Cela paroît clairement dans St. *Luc*, où cette Promesse est développée. *Demandez, & l'on vous donnera*, dit *Jésus-Christ* à ses Apôtres. Pour les remplir de confiance à cet égard, il apporte l'exemple d'un Père, qui ne sauroit refuser le nécessaire à ses Enfans; à combien plus forte raison, ajoute-t-il, votre Père, qui est dans le Ciel, donnera-t-il son Saint Esprit à ceux qui le lui demandent (a)? Ce sont donc les lumières de l'Esprit de Dieu, son secours pour nous conduire, que *Jésus-Christ* promet ici.

Mais le Passage de l'Épître de St. *Jacques* marque, que l'efficace de la Prière d'une manière qui ne peut point être limitée aux seules Graces spirituelles. *La Prière du Juste, faite avec véhémence, a beaucoup d'efficace*, dit-il (b). Preuve, dit-on, que ceci doit s'étendre aux Graces temporelles, c'est que dans le Verset suivant l'Apôtre a allégué l'exemple d'*Elie*, qui faisoit venir par ses Prières alternativement la sécheresse & la pluie, suivant qu'il le souhaitoit. Mais il est aisé de voir que St. *Jacques* a en vue les dons miraculeux, acordés aux Chrétiens dans ce tems-là. Il venoit de parler auparavant de cette Onction miraculeuse, qui, jointe à la Prière, guérissoit alors les Malades. Quand nous

(a) *Luc. XI, 9.* (b) *Jaq. V., 16.*

nous apliquons aujourd'hui ces sortes de Promesses, on seroit tenté de nous comparer à ces bonnes gens de Hongrie, dont il a été fait mention dans la Lettre précédente, qui, en vertu d'un Passage semblable de l'Evangile de St. Marc (a), où il s'agissoit aussi des dons miraculeux, se figuroient que Dieu devoit ratifier leur Epreuve du Fer chaud. Mais la comparaison seroit trop forte & un peu odieuse. C'est assez de dire qu'en pressant trop ce Passage, pour prouver les Graces accordées aujourd'hui à la Prière, on donne dans le même défaut que l'Eglise Romaine. Pour prouver les Graces attachées à leur Sacrement de l'Extrême-Onction, ils ne manquent pas de citer le Verset 14, où il est parlé de l'Onction ancienne du tems des Apôtres, & de ses effets miraculeux.

Vous voyez donc, *Monsieur*, que tous les Passages que l'on cite pour l'efficace de la Prière, regardent ou les Juifs sous l'ancienne Economie, ou les Apôtres au premier établissement de l'Evangile, ou les dons miraculeux accordés aux premiers Chrétiens, ou les Graces spirituelles, les dons ordinaires de l'Esprit de Dieu. Les seuls biens que l'on peut demander à Dieu avec une parfaite confiance d'être exaucé, c'est la vertu dans cette vie, & la félicité dans l'autre.

Si vous voulez bien parcourir l'Evangile sous ce nouveau point de vue, j'ose assurer que vous n'y trouverez pas que notre Maître nous ait enseigné à demander des biens temporels, & qu'il nous

(a) *Marc XI, 24.*

nous ait rien promis à cet égard. Tout se réduit au seul nécessaire, au *Pain quotidien* de la Prière Dominicale. Je ne prétens pas dire par-là, que nous ne devions jamais demander aucune Grace pour cette vie temporelle. Je me flate, *Monsieur*, que vous prendrez bien ma pensée, qui revient à ceci, que ces sortes de Prières doivent être assez rares, & se faire avec beaucoup de reserve; que nous devons recevoir avec une grande reconnoissance les biens de ce genre, que Dieu veut bien nous acorder de tems en tems, & qu'au-lieu de nous plaindre, quand il nous les refuse, comme s'il manquoit à ses Promesses, il faut reconnoître au contraire, que quand il nous les donne quelquefois, il fait en cela plus qu'il ne nous a promis.

Par ce Principe, on répond encore fort aisément à la mauvaise raillerie que les Payens faisoient autrefois aux Chrétiens. *Ces gens-là, disoit-on, sont toujours en Prières, & cependant on les voit les plus mal partagés des biens de ce monde.* Ceux que l'on ataquoit de cette manière, ne devoient pas être embarrassés à répondre. Ils n'avoient qu'à dire que, dans leurs Prières, ils demandoient toute autre chose à Dieu que les Richesses & l'abondance, qu'ils aspireroient à des biens plus solides, à des biens éternels.

Après avoir prouvé, comme je l'ai fait ci-dessus, que si Dieu nous refuse souvent les demandes temporelles que nous lui faisons, il ne manque point en cela à sa parole, on pourroit faire voir aussi que cette conduite de Dieu est fort digne de sa sagesse. Voici une Question

tion qui a été agitée bien des fois, & qui paroît embarrassante. On demande depuis long-tems, pourquoi de tant de vœux que nous pouffons vers le Ciel, il y en a si peu d'exaucés. J'ai prié Dieu bien des fois, dit l'un, pour le succès de mon négoce, & mes affaires sont aussi dérangées que jamais. J'ai imploré le secours du Ciel, dit l'autre, dans une entreprise d'une grande importance pour moi, mais il n'a pas jugé à propos de favoriser mes desseins. Je suis acablé depuis longtems d'une maladie de langueur, dit un troisième, j'ai demandé plusieurs fois à Dieu ma guérison, & je ne trouve aucun soulagement à mes maux. D'où vient donc que le Ciel est ainsi sourd à mes Prières ?

On répond assez souvent, dans la Chaire, à cette difficulté, mais je ne fais si les Réponses que l'on fait sont toujours bien satisfaisantes. Celle qui revient le plus souvent est celle-ci. On représente à ceux qui font ces sortes de plaintes, que peut-être leurs Prières ont été defectueuses, qu'elles n'ont pas eu toutes les qualités requises. Comme on exige bien des conditions différentes dans une bonne Prière, il n'est pas difficile de trouver en défaut sur quelque article, ceux qui se plaignent du peu de succès de leurs Prières. Mais je vous avoue, *Monsieur*, que ce tour-là m'a toujours paru sentir un peu la défaite ou l'échappatoire, au moins dans le cas dont il s'agit.

Je ferai d'abord là-dessus cette réflexion générale, c'est que si nos Prières n'avoient du succès que quand elles sont sans défaut, elles ne seroient presque jamais exaucées. La miséricorde

de divine supporte quelques imperfections dans les Prières des gens de bien, comme elle supporte les imperfections de leurs personnes. Mais suivons de plus près la réponse que l'on fait à la difficulté proposée.

On croit fermer la bouche à ceux qui se plaignent que leurs Prières n'ont pas changé leur sort, en parcourant toutes les conditions d'une bonne Prière. On leur dit d'abord que peut-être ils ont été distraits dans cet Acte de Religion, qui demande beaucoup de recueillement. Mais je vous prie de remarquer que cela n'est point dans la place. On ne pèche pas du côté de l'attention, quand on demande les biens temporels. Vos Prières, leur dit-on encore, ont peut-être été froides & languissantes. Rien moins que cela. Ce n'est pas là le défaut des vœux que l'on pousse vers le Ciel, pour obtenir les avantages de la Terre. Alors on conjure, on sollicite, on presse. Il me semble qu'il leur faudroit dire précisément le contraire. Il seroit à propos de leur faire comprendre que c'est apparemment le trop d'ardeur & de vivacité qui a gâté leurs Prières; il faudroit leur représenter qu'ils ont été trop pressans sur des demandes qui ne doivent être faites qu'avec beaucoup de discrétion & de réserve. Je me garderois bien encore de leur reprocher le défaut de Persévérance dans ces sortes de Prières. L'opiniâtreté, avec laquelle on demande les Graces temporelles, recule plus le succès de la Prière, qu'elle ne l'avance.

Il vaudroit mieux, ce me semble, chercher dans la matière même de ces Prières, leur irrégularité, que dans la manière, ou dans les
con-

conditions qui doivent les accompagner. Nous demandons quelquefois à Dieu le succès de nos entreprises les plus mondaines. Toute notre ardeur est pour de chétifs avantages qui ne sauroient nous rendre heureux. Faut-il être surpris si Dieu nous les refuse? J'ouis un jour un Prédicateur sur cette matière, qui eut un tour fort vif que je suis tenté de rapporter ici, & que je crois, *Monsieur*, qui vous fera plaisir.

„ Nous demandons quelquefois à Dieu, dit-
 „ il, de bénir des projets qui regardent unique-
 „ ment cette vie. Nous lui demandons de fai-
 „ re fleurir notre commerce, de procurer des
 „ établissemens avantageux à nos Enfans. N'y
 „ a-t-il pas de la témérité à prier ainsi Dieu
 „ de nous mettre sur la Terre dans une situa-
 „ tion riante? Ce sont là des demandes qui mé-
 „ ritent pour le moins d'être qualifiées d'indif-
 „ crètes. Mais entendons-nous bien, ajouta-
 „ t-il, sur ce qui fait l'*indiscrétion* de ces Priè-
 „ res. Après des Hommes, des demandes ex-
 „ cessives sont regardées comme indiscrettes,
 „ & c'est une des raisons qui les engagent le
 „ plus à nous les refuser. Mais auprès de
 „ Dieu, les choses vont tout autrement. Ce
 „ qui le porte à nous refuser, ce n'est pas par-
 „ ce que nous lui demandons trop, c'est au
 „ contraire parce que nous ne lui demandons
 „ pas assez, & c'est précisément ce qui fait
 „ l'*indiscrétion* de nos Prières. Notre Roi est
 „ trop magnifique pour souffrir que nous ne lui
 „ demandions que des choses basses & de vil
 „ prix. Il rebute des demandes qui ne roulent
 „ que sur de chétifs avantages, qui ne sau-
 „ roient

„ roient contribuer à notre véritable bonheur
 „ Il est choqué, quand nous n'avons recours
 „ à sa libéralité, que pour des choses qu'il mé-
 „ prise, & qu'il accorde tous les jours à ses
 „ plus grands ennemis. Un Chrétien, né pour
 „ l'éternité, se dégrade lorsqu'il soupire après
 „ d'autres biens qu'après les biens éternels.

Les Prières des Chrétiens ne doivent donc pas rouler sur ce qui excite le plus les desirs des mondains. L'esprit de l'Evangile ne permet pas de semblables Prières. Elles auroient été pardonnables sous la Loi. On fait que les Juifs grossiers donnoient beaucoup de prix aux biens de cette vie. St. *Augustin* dit que ceux dont les Prières ont pour principal objet les biens temporels ; appartiennent à l'Ancien Testament, quoiqu'ils vivent sous le nouveau ; que quoi qu'ils portent le nom de Chrétiens, ils sont Juifs de cœur & d'esprit, & qu'on doit les regarder comme des Mercénaires. A quoi l'on peut ajouter que sous la Loi même, Dieu desapprouvoit déjà la demande des choses temporelles, puisqu'il récompensa *Salomon* qui ne les avoit pas demandées. *Parce que vous n'avez pas demandé une longue vie, lui dit Dieu, ni les richesses, ni la mort de vos Ennemis, mais que vous avez demandé la Sagesse, je vous ai accordé l'effet de vos Prières (a).*

L'Evangile nous fait même regarder le trop d'ardeur pour les Biens de la Terre, comme un véritable Paganisme. *Ce sont les Payens qui recherchent ces choses, dit Jésus-Christ (b).* On n'est

(a) 2 Chroniq. I, 12.

(b) Matt. VI, 32.

n'est point surpris quand on nous apprend que chez ces Peuples, qui ne connoissoient rien de meilleur que cette vie, le plus grand nombre de ceux qui venoient dans le Temple, pousoient des vœux au Ciel pour obtenir les biens de la fortune. Les uns demandoient les richesses, & les autres les Emplois. Vous voyez bien, *Monsieur*, que je parle du gros des Payens, car on doit rendre cette justice aux plus Sages d'entr'eux qu'ils condamnoient ces demandes indiscrètes. Vous savez que *Socrate* disoit, *qu'il ne falloit rien demander à Dieu, sinon qu'il nous donnât ce qui nous est utile, & qu'il falloit lui laisser examiner ce qui nous convient.*

Vous connoissiez encore ce bel endroit de *Juvénal* : „ Vous ne voulez donc pas, *dit-il*, que les „ Mortels forment aucuns desirs; Voulez-vous „ me croire? Laissez faire les Dieux; ils savent „ ce qui nous est avantageux, & ce qui nous „ convient. L'Homme leur est bien plus cher „ qu'il ne l'est à lui-même (a). Nous pouvons donc apprendre des Payens eux-mêmes, que c'est la Sagesse de Dieu qui l'engage à nous refuser bien des demandes téméraires que nous lui faisons tous les jours dans nos Prières. Nos desirs doivent s'accommoder à la volonté du Seigneur, au-lieu que nous voudrions que la volonté du Seigneur s'accommodât à nos desirs.

Ce n'est pas assez de dire que la Sagesse de Dieu paroît dans ce refus, il n'est pas difficile d'y remarquer encore sa Bonté. Nous demandons souvent des choses qui nous seroient nuisibles.

(a) *Satir. X.*

sibles. Devons-nous être surpris après cela si Dieu ne nous les acorde pas? Quand un Enfant marque de l'empressement à avoir quelque instrument avec quoi il va vraisemblablement se blesser, un bon Père le lui refuse absolument. L'enfant a beau pleurer, il a beau donner essor à ses petites vivacités, son Père ne sauroit se résoudre à lui abandonner une chose qui pourroit lui faire du mal. Voila à quoi nous en sommes le plus souvent avec Dieu. Il ne veut point nous faire des présens qui pourroient nous devenir funestes. C'est envain que nous le pressons. Il nous aime trop pour se rendre à nos importunités. Nous faisons souvent au Ciel des vœux si peu raisonnables que la principale punition seroit qu'ils fussent exaucés. Nous demandons quelquefois à Dieu des richesses, qui ne serviroient qu'd'aliment à nos Passions. Il est trop bon pour nous acorder des choses pernicieuses. C'est là un instrument tranchant capable de nous blesser; ou pour nous servir de la comparaison de *Jésus-Christ*, c'est un *Serpent* qui nous piqueroit infailliblement. Un malade demande depuis longtems à Dieu la santé, & ne l'obtient point; c'est à cause du penchant qu'il auroit à en abuser; c'est que ce seroit pour lui la cause de bien des desordres. Ce seroit entre ses mains un *Scorpion* qui lui feroit de dangereuses blessures. La langueur où Dieu veut le laisser encore quelque tems est un antidote contre la pente aux plaisirs déréglés. Que l'on ne demande donc plus pourquoi tant de Prières ne sont pas exaucées. La Réponse saute aux yeux. C'est que nous deman-

dons

donc souvent de prétendus avantages, qui, par la mauvaise disposition de notre cœur, contribueroient à notre perte. C'est ce que les Sages Payens ont très bien senti. *Vous demandez des Richesses*, disoit Socrate, *& combien de gens n'ont-elles pas perdus* (a)? St. Augustin dit de même qu'à l'égard de certains avantages temporels, ce n'est pas assez de les demander avec beaucoup de réserve & de retenue, mais que si nous les demandons, ce ne doit être qu'en tremblant.

Cela me rapelle un autre endroit des Ecrites de ce Père, où il exprime en trois mots les causes du refus que nous esluions souvent dans nos Prières : *Petimus mali, mala, malè*. Rien de plus laconique & de plus sententieux. Vous trouverez d'abord, *Monsieur*, que cela sent un peu le jeu de mots, mais la pensée n'en est pas moins juste dans le fond. Pourquoi bien des Prières ne sont-elles pas exaucées? C'est, dit-il, que ceux qui les font ne sont pas gens de bien, qu'ils demandent des choses qui leur seroient nuisibles, & qu'ils les demandent mal. Nous venons d'expliquer la seconde cause qu'indique ce Père. Vous voulez bien que nous disions encore un mot des deux autres.

St. Augustin dit d'abord que les Vicieux ne doivent point s'attendre d'être exaucés quand ils prient. Rien n'est plus juste. Un Débauché, qui se sert principalement de son bien pour flatter sa sensualité, & pour se procurer les plaisirs défendus, ne laissera pas de demander au Ciel qu'il

(a) Socrate dans le II Alcibiade de Platon.

qu'il fasse prospérer ses affaires. Il priera Dieu de bénir un projet qu'il a pour se mettre dans l'abondance. Un habile Moraliste a employé cette comparaison là-dessus. Quand on voit un Homme qui a des habitudes criminelles & qui y persévère, demander à Dieu les biens temporels, il semble que l'on voit un Homme qui auroit les armes à la main contre son Souverain, & qui en même tems prétendrait obtenir les grâces de la Cour. On fait tous les jours à Dieu des Prières, dans des circonstances qui les feroient regarder comme une insolence & une insulte, si on les faisoit à un Prince de la Terre.

Le dernier article, qui est que *l'on demande mal*, n'a pas besoin d'un plus ample Commentaire, après ce que j'ai déjà dit là-dessus. Au lieu de s'arrêter à expliquer ce Texte de St. *Augustin*, qui est assez clair, il vaut mieux dire un mot d'un Passage de St. *Jaques*, qui renferme la même chose, & que j'ai déjà cité quand il s'agissoit des Conditions de la Prière. *Vous demandez, & vous ne recevez point*, dit St. *Jaques*, *parce que vous demandez mal* (a).

On allègue ordinairement ce Passage pour prouver que la Prière doit avoir toutes les Conditions requises, qu'elle doit être accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent la rendre agréable à Dieu. Mais ces paroles peuvent aussi bien se raporter à la matière même de nos Prières, qu'à la manière de prier. Quand l'Ecriture dit que nous devons prier *comme il faut*, elle entend également la substance de nos Prières,

(a) *Jaq. IV, 3.*

res, & la manière de les faire. Voyez, je vous prie, ce que dit St. Paul dans l'Épître aux Romains : *Nous ne savons pas ce que nous devons demander pour prier comme il faut* (a). La pensée de St. Jacques est fort aisée à apercevoir. Sa Censure tombe sur des gens que le trop d'ardeur pour les biens de la Terre rendoit turbulens & inquiets, qui recherchoient les avantages de cette vie avec emportement, qui ne prioient Dieu que pour les obtenir, mais qui prioient sur-tout avec des intentions criminelles, & dans le dessein de faire un mauvais usage de ces biens. St. Jacques le marque expressément à la fin du verset : *Vous les demandez*, dit-il, *dans la vue de fournir à vos voluptés*. Ne vous rappelez-vous point ici, Monsieur, ce que Vigneul de Marville dit des Boucaniers ou plutôt des Flibustiers de l'Amérique ? Ces gens-là, dit-il, prient Dieu de tout leur cœur, quand ils vont en course, qu'il bénisse leurs entreprises, qu'il leur donne bon vent, & bonne fortune. Si nous savions ; ajoute-t-il, ce que bien des gens demandent à Dieu, dans leurs Prières secrètes, nous en trouverions quantité sur ce ton-là. Vouloir que Dieu exauçât de semblables Prières, ce seroit demander qu'il se rendît le Ministre des Passions les plus irrégulières, & le fauteur des Crimes.

Ce cas-là ne doit faire aucune difficulté. En voici un qui paroît plus embarrassant. Vous entendrez quelquefois des gens se plaindre de cette manière : „ Je n'ambitionne point les Riches-

ses,

(a) Rom. VIII, 26.

„ ses, je pourrois en faire un mauvais usage.
 „ Je me garderai bien de les demander à Dieu.
 „ Je m'en tiens à le prier de m'accorder seule-
 „ ment le nécessaire. Mais quoique depuis
 „ longtems je sollicite le Ciel pour cela ; je me
 „ vois toujours dans l'indigence.

On répond ordinairement à ces gens-là, que peut-être ils ne font pas de leur coté tout ce qu'il faut pour se tirer de la misère ; qu'ils doivent profiter de toutes les occasions que la Providence leur fournit pour remédier à leurs besoins ; que l'Ecriture Ste. nous ordonne le Travail, & qu'elle veut que nous joignons la Vigilance à la Prière. A cet égard Dieu veut que nous concourions avec lui. Si ce n'est pas là proprement une Condition de la Prière, c'est au moins une précaution que nous ne devons point négliger, & d'où dépend le succès de ces sortes de Prières.

Il est vrai que cette Réponse donne lieu à une Replique, que je ne dois point dissimuler. *Si cet Homme, dira-t-on, travaille avec application à gagner quelque chose, comme vous l'y exhortez, il se procurera infailliblement le nécessaire, & alors il ne faudra plus attribuer ce succès à un secours extraordinaire du Ciel.* Cette Réponse ne sent-elle point un peu l'échappatoire que l'on a reprochée aux Théologiens ci-dessus ? Je ne crains point, *Monsieur*, que vous approuviez cette petite chicane. Vous êtes trop bon Chrétien pour cela. Tout Homme qui recevra la Révélation, reconnoitra avec elle que la bénédiction du Ciel est nécessaire sur notre Travail, sans quoi nous nous tourmenterions
 inuti-

inutilement. S'il y a de la superstition à prier sans vouloir travailler, d'un autre côté il y auroit de l'impiété à travailler sans vouloir prier. Je suis très content, & je crois que vous ne l'êtes pas moins, de la manière dont les Prédicateurs judicieux expliquent la demande du *Pain quotidien*, dans l'Oraison Dominicale. Ils en font très bien sentir la sagesse & la nécessité. Vous n'attendez pas de moi que je rappelle les Réflexions qu'ils font sur cette matière. Elles sont assez connues pour me dispenser de m'y arrêter. J'oubliois une Condition, que l'on doit rapeler à ceux qui se plaignent que Dieu n'exauce pas les demandes les plus modérées & les plus simples, qu'ils ont faites plusieurs fois au Ciel à l'égard du Temporel; c'est que le Spirituel doit toujours tenir le premier rang. Il faut leur dire d'examiner s'ils ont été attentifs à donner toujours la préférence aux biens de l'Ame, suivant cette leçon du Sauveur : *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu & sa Justice, & les choses nécessaires à la vie vous seront données par-dessus (a)*. Je reconnois que j'avois omis cette Condition à la fin de ma Lettre précédente, où elle devoit avoir trouvé sa place. Je vous prie, *Monsieur*, d'y suppléer & de la ranger avec les autres du même genre.

Un Homme avoit un Procès d'une grande conséquence pour lui, puisque delà dépendoit la subsistance de sa Famille; il avoit prié Dieu, avec toute l'ardeur possible, que cette mauvaise affaire finît d'une manière qui lui fût favo-

(a) *Matth.* VI, 33.

favorable, & il y a succombé. Il se plaint du peu de succès de ses Prières. Il faut lui demander si, dans le tems qu'il importunoit sans cesse le Ciel pour le gain de son Procès, il avoit pensé à demander auparavant à Dieu ce qu'il y avoit de plus important pour lui dans cette circonstance, je veux dire un esprit de charité & de douceur, la modération Chrétienne qui lui étoit nécessaire dans une occasion aussi dangereuse? Un Moraliste moderne décrit fort vivement ce renversement, par lequel nous donnons aux biens du Corps la première place.

„ Voyez-vous, *dit-il*, cette Mère passionnée
 „ pour un Fils qui lui est plus cher que la vie
 „ une fièvre maligne, dont elle appréhende les
 „ suites, l'a pris. La voila dans les soupirs,
 „ dans les pleurs, dans les alarmes. Elle fait
 „ continuellement des vœux au Ciel pour la
 „ santé de ce malade. Cependant ce même
 „ Fils, elle l'a vu plongé dans le desordre, sans
 „ en être émue, & sans se tourner du côté du
 „ Ciel, pour lui demander une guérison mille
 „ fois plus importante. Elle est surprise de ce
 „ que ses Prières ne sont pas exaucées; mais
 „ elles pèchent par un endroit essentiel. D'ail-
 „ leurs ne comprend-elle point que peut-être
 „ cette maladie doit durer encore quelque tems,
 „ pour afoiblir les passions de ce Jeune-hom-
 „ me, & pour servir de remède à son liberti-
 „ nage ”?

Voila, ce me semble, qui est fort bien touché. Cependant je voudrois faire une Remarque générale sur toutes les raisons que l'on emploie pour répondre aux plaintes de ceux dont
 les

Prières n'ont pas été exaucées, c'est qu'elles sont propres à leur fermer la bouche, & à réprimer leur murmure contre la Providence; mais on ne doit pas les donner pour les véritables causes de ce qu'ils n'ont pas obtenu leurs demandes. Ce sont, tout au plus, de pieuses conjectures que l'on hazarde là-dessus. C'est une occasion de placer des Moralités bonnes & instructives. Mais nous devons convenir de bonne foi que, quand il s'agit de rendre raison de ce que Dieu accorde des graces temporelles à quelques personnes qui les lui ont demandées, tandis qu'il les refuse à plusieurs autres qui l'ont prié de même pour les obtenir, nos lumières sont trop courtes pour pouvoir donner la raison précise de cette différence. Nous ne devons pas prétendre pénétrer les vues de la Divinité dans cette préférence. Il faudroit pour cela avoir assisté à son Conseil. Je me flate, *Monsieur*, que vous aprouverez cette retenue. Je suis, &c.

A R T I C L E V.

G. CAVE *Scriptorum Ecclesiasticorum Historia Literaria*. Volumen I, Basileæ apud Job. Rudolph. Imböff, 1741, Volumen II, 1745.

C'est-à-dire:

Histoire des Ecrivains Ecclesiastiques par le Docteur CAVE, en deux Volumes in Folio.

IL n'est pas nécessaire de faire connoître ni de recommander un Livre, dont les premières
Edi-

Editions sont entre les mains de tout le monde. Personne ne sauroit disconvenir que le *Projet* de donner l'*Histoire des Ecrivains Ecclesiastiques* est très intéressant & utile à tous ceux qui s'appliquent à l'étude de la Théologie & de l'Histoire de l'Eglise: & par raport à son exécution, le Docteur *Cave* étoit l'homme le plus propre pour y bien réussir; le Public rendit justice à son mérite: la première Edition faite à *Londres* en 1688, ayant été reçue avec un aplaudissement général, fut réimprimée à *Geneve*, jusqu'à quatre fois en 1693, 1699, 1705, 1727.

Il n'y avoit que le Docteur lui-même, qui n'en fût pas entierement satisfait; il employa les vingt-cinq ans de vie, qui lui restèrent après la première Edition, à polir & à augmenter son Ouvrage, & laissa à sa mort, arrivée en 1713, aux Exécuteurs de son Testament le soin de le publier sur le MS, qu'il avoit légué au Collège Royal de *Windsor*, dont il avoit été Chanoine. Il falut pourtant attendre encore vingt-six ans après la mort de l'Auteur, avant qu'on pût venir à bout de lever tous les obstacles; ce retardement de l'Edition d'Angleterre est récompensé en quelque manière par la promptitude du Libraire de *Bâle*, qui l'a réimprimé nouvellement, & donné par-là occasion à chacun de l'acquérir à un prix très modique.

Difons un mot de cette nouvelle Edition, & des avantages qu'elle a sur toutes celles qui l'ont précédée. Elle est augmentée de plus d'un quart; il y a plusieurs *Articles nouveaux*, & de grandes *Additions* ajoutées aux vieux *Articles*: voyez,
par

par exemple, dans le premier Siècle, *St. Pierre, St. Jean, Joseph, &c.* A la fin de chaque Siècle il y a l'*Histoire de tous les Conciles*, qui se sont tenus dans le cours du Siècle. L'*Histoire du quatorzième & du quinzième Siècles*, & une partie du seizième, jusqu'à l'an 1517, qui avoit été composée par Mr. *Henri Wharton*, ci-devant Chapelain de l'Archevêque de Cantorbery, est augmentée de plusieurs Articles nouveaux de la façon de Mr. *Robert Ger.* Petit-fils du célèbre *R. Sanderson*, Evêque de Lincoln. Les Articles de ces deux Auteurs sont distingués à la marge par les Lettres initiales de leur noms *H. W. & R. G.*

On a aussi ajouté, selon la volonté de l'Auteur, ses trois Dissertations sur les Ecrivains Ecclésiastiques, sur les Livres d'Eglise des Grecs, & sur l'Arianisme d'*Ensebe*, avec une Lettre contre Mr. *Le Clerc*; ces quatre pièces avoient déjà été imprimées séparément.

Outre cela il y a au bas des pages quantité de Notes d'un Savant, qui a eu soin de la dernière Edition faite en Angleterre, dans lesquelles il nous indique les nouvelles Editions des Ecrivains Ecclésiastiques, qui se sont faites depuis la mort de Mr. *Cave*, & il nous renvoie souvent aux Auteurs qui en ont parlé plus ample-ment. Enfin on y trouve des Additions & des corrections, avec des Notes écrites de la main de Mr. *Thomas Tennison*, Archevêque de Cantorbery, tirées de la Bibliothèque de *Lambeth*; il y a aussi des *Extraits de la Bibliothèque Orientale de Mr. Asseman*, touchant les Ecrivains Ecclésiastiques, dont on trouve

trouve ou les Originaux ou les Versions, en Langue Syriaque, Cophte & Arabe.

Quoique cet Ouvrage du Docteur *Cave* mérite toutes les louanges qu'on lui donne, il s'en faut bien pourtant, qu'il nous ait donné un Ouvrage parfait à tous égards. Il est impossible qu'un seul homme épuise entièrement la matière, & après la moisson la plus grande il faut laisser encore quelque chose à glaner pour ceux qui viendront après. Je suis surpris, par exemple, qu'il ne dit rien ni de *Philoxène* ou *Xénajas*, Evêque d'Hierapolis; ni de *Thomas Héracléon*, qui sont renommés dans l'Histoire Ecclésiastique & dans *Asséman*, principalement à cause d'une nouvelle Version Syriaque du Nouveau Testament, qui n'a pas encore vu le jour, & qui suit le Texte Grec beaucoup plus à la Lettre, que celle qui est imprimée. Elle fut faite au commencement du sixième Siècle par les ordres de *Philoxène*, & cent dix ans après elle fut collationnée à Alexandrie sur trois MSS. Grecs par *Thomas*, ou par quelque autre, qui a eu soin de marquer les variations à la marge de son Exemplaire, dont on a tiré de bonnes & de mauvaises Copies, qui se trouvent en assez grand nombre en Italie & en Angleterre: si quelqu'un vouloit se charger de les faire imprimer avec exactitude, on pourroit juger de l'état du Texte Grec du N. T. dans le 5 & 6 Siècle beaucoup mieux qu'on n'est en état de le faire présentement.

Peut-être aussi que tout le monde ne souscrit pas au jugement favorable que Mr. *Cave* porte des Pères de l'Eglise & de leur Orthodoxie. Je crois pourtant que toute personne équi-

table

tablem'accordera sans difficulté, que le caractère d'un Docteur en Théologie, qui trouve les Chrétiens morts il y a mille ans beaucoup plus Orthodoxes qu'ils ne l'ont été en effet, est infiniment préférable à celui d'un autre qui se feroit un plaisir de former des soupçons mal fondés contre les Chrétiens vivans, & de les accuser d'Hétérodoxie, de leur susciter des persécutions, & de les noircir par des calomnies, comme si toute la Religion consistoit en un zèle amer, plutôt que dans l'amour de la Vérité & de la Paix.

Passons à une autre remarque, elle regarde *Flave Joseph*, Historien Juif, sur lequel, si je ne me trompe, chacun peut dire librement ce qu'il pense. Le Docteur nous apprend, qu'il y a des Critiques modernes qui révoquent en doute sa fidélité : il leur oppose le sentiment de *Scaliger*, qu'il adopte : „ *Joseph*, dit-il (a), est „ de tous les Auteurs celui qui a le plus d'a- „ mour pour la Vérité, & nous disons hardi- „ ment qu'on peut le croire avec plus de sure- „ té que tous les Historiens Grecs & Latins, „ vu que sa fidélité se montre par-tout”. Mais quoiqu'en disent ces deux Messieurs, j'aime mieux croire mes propres yeux, que de me soumettre à leur autorité. *Joseph* parle d'*Agrippa*, le dernier Roi des Juifs, d'une manière absolument contradictoire. Dans les Livres de la

Guerre,

(a) *Πολυαριθμῶς*, omnium Scriptorum Josephus, de quo nos audacter dicimus, tutius illi credi quam omnibus Græcis & Latinis; quippe cujus fides & eruditio in omnibus elucet.

Guerre, c'est un Saint, un Dévôt, le Père du Peuple, enfin le meilleur des Rois : dans les *Livres des Antiquités*, c'est un scélérat, qui vit en inceste avec *Bérénice*, un impie, un profanateur du Temple, un homme qui n'a aucune bonne qualité. Est-il possible que deux portraits d'une même personne soient si différens l'un de l'autre, quoique faits par la même main ? Cela convient-il à un Historien fidèle ? Cherchez-en la raison, *Josèphe* vous deviendra encore beaucoup plus suspect : il a donné de l'encens à *Agrippa* vivant, & il en a mal parlé après sa mort. La vérité change-t-elle donc par la mort des Rois ? est-ce que les actions, qui étoient vertueuses, deviennent alors vicieuses ? N'est-ce pas plutôt qu'un Historien flateur a trahi les intérêts de la Vérité pour faire sa cour au Roi, pour lequel il avoit la plume venale, aussi long-tems qu'il avoit quelque chose à espérer de lui, ou à en craindre ?

A R T I C L E VI.

TROIS OUVRAGES de XENOPHON ; le premier intitulé PORTRAIT de la CONDITION des ROIS, traduit en François par Mr. COSTE ; le second, la RETRAITE des DIX-MILLE, traduit par Mr. PERROT d'ABLANCOURT ; & le troisième, les CHOSES MEMORABLES de SOCRATE, traduit par Mr. CHARPENTIER, avec la Vie de ce Philosophe, composée par le même Mr. Charpentier. Deux
Tomes

Tomes in 12. Pag. 297 pour le premier Tome, & 402 pour le second, sans compter les Préfaces & les Tables. A Amsterdam, chez François L'Honoré & Fils, 1745.

ON nous donne les deux premiers de ces Ouvrages pour une *nouvelle Edition, revue, corrigée & enrichie du Portrait de Xénophon, & de la Carte Géographique des Dix-Mille.* Dans une Préface, qui se trouve à la tête du *Portrait de la Condition des Rois*, Mr. Cøste nous apprend que cette petite Pièce de *Xénophon* n'avoit point encore paru en François, & qu'elle est aussi parfaite en son genre, qu'aucune autre que nous ayons de cet excellent Ecrivain. Les grandes beautés, qu'il y remarqua d'abord, lui firent venir la pensée de la traduire. Mais il ne fut pas longtems à s'apercevoir qu'il s'étoit engagé dans une entreprise assez difficile. On remarque, dans *Xénophon*, une vivacité, une douceur, une simplicité fine & naïve, qui est comme attachée à son Stile, & qui a toujours fait l'admiration des plus fameux Critiques de l'Antiquité. La difficulté consistoit à imiter ces beautés naturelles, & à trouver en François des expressions qui répondissent à celles de l'Original. Il crut qu'on lui feroit grace pour cet article, s'il pouvoit exprimer nettement le sens de son Auteur, & en rendre fidèlement les pensées, sans négliger en même tems cet ordre si naturel dans lequel elles sont rangées. Il n'a épargné, pour cela, ni tems, ni peine; & si, malgré ses soins, on trouve encore un peu d'obscurité en quelques endroits

de la Traduction, il ne manque pas de raisons à alléguer pour se laver du reproche qu'on pourroit lui en faire.

Ce Portrait de la Condition des Rois est en forme de Dialogue, dont les deux Interlocuteurs sont *Hieron* Roi de Syracuse, & *Simonide* excellent Poète. Voici quelques traits qui feront connoître & leur génie & leur caractère.

Hieron étoit fils de *Dionysius*, & frère de *Gelon*. Il vécut longtems en simple particulier, & devint enfin Roi de Syracuse par la mort de *Gelon*, à qui les Syracusains avoient déferé librement la Royauté, après qu'il eut remporté sur les Carthaginois une grande victoire, qui sauva la République du joug de ces Barbares. On prétend qu'*Hieron* eut beaucoup de part à la gloire de cette fameuse Journée, & il paroît par une ancienne Inscription, que *Gelon* lui-même se fit un plaisir de le reconnoître. En succédant à son frère, il n'hérit pas de ses Vertus. Avaré, violent, & tout-à-fait éloigné de la candeur & de la probité de *Gelon*, rien n'empêcha les Syracusains de se soulever contre lui, que le respect qu'ils conservoient pour la mémoire de son Prédécesseur. Une longue maladie lui donna lieu de changer de conduite. Pour charmer son ennui, il s'avisa d'attirer auprès de lui par ses libéralités les plus savans hommes de son tems; & instruit par les conversations qu'il eut avec eux, d'ignorant & de rustique qu'il étoit, il devint savant & poli. Dès-lors il parut plein de douceur & d'humanité, il prit un singulier plaisir à faire du bien, & délivré de ces noirs soupçons qui l'avoient brouillé auparavant

passant avec ses proches, il regagna leur confiance, & passa sa vie avec eux dans une liaison intime. Il falloit que ce Prince eût naturellement le fond bon, car la Science toute seule ne produit guère de pareils changemens. Elle fortifie, enrichit, & perfectionne un bon Naturel ; mais il est rare qu'elle réforme un Cœur mal fait.

Voilà une idée du caractère d'*Hiéron*, qui fait le sujet du Dialogue. A l'égard de *Simonide*, il fut un de ceux qui contribuèrent à civiliser ce Prince, & il n'y en eut point qui eût plus de part à sa confiance & à ses libéralités. C'étoit un excellent Poète, comme il paroît par quelques Fragmens qui nous restent de ses Ouvrages. Il naquit à Céos, l'une des Iles de la Mer Egée ; & ses Poésies le rendirent très fameux dans toute la Grèce. Son talent n'étoit pas borné à faire des Vers. Il avoit d'ailleurs du savoir & de l'habileté. Ce fut par son entremise qu'*Hiéron* se reconcilia avec *Théron*, Roi des Agrigentins, qui avoit mis sur pié une Armée, pour forcer le Roi de Syracuse à réparer le tort qu'il avoit fait à son frère *Polyzèle*. *Simonide* étoit fort âgé quand il alla auprès du Roi *Hiéron*. Il mourut un an (a) avant lui, & peut-être même à sa Cour (b). Un Prince se fait toujours beaucoup d'honneur quand il attire & retient auprès de sa personne des Savans d'un mérite aussi distingué. A l'âge où étoit *Simonide*, il ne pouvoit donner au Roi son bienfaiteur,

(a) Agé de 90 ans, environ l'an 461 avant *Jésus-Christ*.

(b) Voyez le *Dictionnaire de Bayle*, Art. *Simonide*, Rem. D.

teur, que des conseils d'une Sageſſe conſommée.
 Voyons maintenant ſi ces deux illuſtres Interlocuteurs ſoutiennent dignement leur caractère dans le Dialogue que *Xénophon* a ſuppoſé entre eux. Ce Dialogue contient, d'un côté, un parallèle qu'*Hieron* fait entre la condition des Rois & celle des Particuliers; &, de l'autre, des avis que *Simonide* donne aux Rois. L'habileté de ce Poète, jointe à ſon grand âge, l'autoriſe fort naturellement à ſe charger de cette fonction. C'eſt *Mentor*, qui inſtruit *Télémaque*. Le perſonnage, qu'on fait jouer à *Hieron*, lui convient auſſi parfaitement bien. Comme il n'avoit regné, qu'après avoir vécu long-tems en ſimple Particulier, perſonne ne pouvoit mieux ſavoir que lui en quoi la condition des Particuliers diffère de celle des Rois. A juger de la Royauté par l'idée qu'il en donne, il n'y a perſonne qui ne doive préférer une honnête médiocrité au brillant & à l'éclat d'une Couronne. Selon lui, la félicité des Rois n'eſt qu'une félicité imaginaire; celle des Particuliers eſt plus réelle, plus conſtante, moins ſujette à être troublée. Qu'on juge, par ce que nous allons expoſer, ſi ſon ſentiment eſt bien ou mal fondé.

„ Voici, dit *Simonide* à ce Prince, en quoi vous
 „ l'emportez ſans doute ſur les Particuliers.
 „ Vous formez de grands deſſeins, & vous les
 „ exécutez promptement. Vous avez en abon-
 „ dance tout ce qu'il y a de plus excellent, les
 „ meilleurs Chevaux, les plus belles Armes,
 „ les plus riches Ornemens de Femme, les Pa-
 „ lais les plus magnifiques, les Meubles les
 „ plus

„ plus précieux. Vous avez plus de Dome-
 „ stiques, & qui sont encore plus considéra-
 „ bles par leur adresse & leur habileté, que par
 „ leur nombre. Enfin, vous pouvez, mieux
 „ que personne, vous vanger de vos Ennemis,
 „ & faire du bien à vos Amis.

Hiéron ne paroît pas faire grand cas de toutes ces belles prérogatives de la Royauté. Quoique sa réponse soit générale, on ne laisse pas de pouvoir en faire l'application à tout ce qu'on lui oppose. Je n'en donnerai que le précis; car elle est trop longue pour être insérée ici en entier. Il fait d'abord remarquer que si le commun des hommes est ébloui par l'éclat de la Royauté, c'est qu'il ne juge guère du bonheur & du malheur que par le rapport des Sens, & qu'il regarde comme des biens réels ce qui n'en a que l'apparence. La Multitude ne connoit pas le fond de l'Ame des Rois, elle n'y voit pas ni ces soucis qui les rongent, ni ces peines & ces chagrins qui les dévorent. *Je vous assure*, dit ce Prince, *comme une chose que je sais très certainement par ma propre expérience, que les Rois ont la moindre portion des plus grands Biens, & que la portion la plus considérable des plus grands Maux, leur est échue en partage.*

Cette Sentence ne souffre que très peu d'exceptions, & *Hiéron* en prouve la vérité par plusieurs exemples. La Paix est un Bien, un très grand Bien, mais les Rois jouissent beaucoup moins de ses avantages que le reste des hommes. La Guerre, au contraire, est un grand Mal; & il n'est pas moins certain que les Rois

en ressentent les incommodités plus que personne. En tems de Paix, les Particuliers peuvent aller librement où ils veulent, sans craindre qu'on leur ôte la vie, mais les Rois se trouvant presque par-tout en Païs ennemi, sont réduits à la nécessité d'aller armés eux-mêmes, & d'avoir toujours des Gardes autour de leurs Personnes. D'ailleurs, les Particuliers vont-ils à la Guerre pour servir leur Patrie, ils ne sont pas plutôt de retour chez eux, qu'ils se voient en sûreté. Les Rois (a), au contraire, revenus dans le Siège de leur Empire, savent que c'est alors qu'ils sont environnés d'un plus grand nombre d'Ennemis (b). Bien loin d'être hors de danger, lorsqu'ils rentrent dans leurs Païs,

(a) Il est bon de remarquer que le Traducteur emploie ici le mot de *Roi* dans un sens impropre. *Xénophon* s'est servi dans cet endroit, & dans presque tout ce Dialogue, du terme de *Tyrân*. Pour l'ordinaire les Grecs entendoient par-là, non un Roi injuste & cruel, qui maltraitoit ses Sujets contre tout droit & raison, mais un Ambitieux, qui, né sous un Gouvernement Populaire, ou Aristocratique, s'étoit emparé de la Souveraineté par force, ou par artifice. Que ce dernier abusât ou n'abusât point de son autorité, ils l'appelloient *Tyrân*, & ils donnoient à son Gouvernement le nom de *Tyrannie*, faisant de la *Tyrannie* une espèce particulière de Gouvernement distincte de la *Royauté*.

(b) On voit bien que cela ne doit s'entendre que d'un Usurpateur des Droits du Peuple, d'un Ambitieux qui s'est emparé de l'Autorité Souveraine par force, ou par artifice. Car, quoiqu'il soit très-naturel qu'un tel *Tyrân*, & tout autre Prince qui ne se sert de son Autorité que pour opprimer ses Sujets, se trouve par-tout en Païs ennemi, &c. On ne peut pas dire la même chose des bons Princes, d'un *Numa*, d'un *Tite*, d'un *Trojan*, d'un *Marc-Aurèle*.

ais, c'est là sur-tout qu'ils croient avoir plus de besoin de se tenir sur leurs gardes. Les Particuliers se mettent à couvert des incommodités de la Guerre par des Traités d'Alliance & par la Paix ; mais il n'y a jamais de véritable Paix entre un Roi & ceux qu'il tient sous le joug ; & jamais Tyran n'osa se fier à des Traités.

L'Amitié est aussi un très grand Bien ; mais les Rois en jouissent bien moins que les Particuliers. Entre les Amitiés les plus fermes, on compte l'Amitié des Pères envers leurs Enfants ; celle des Enfants envers leurs Frères ; des Femmes envers leurs Maris ; & enfin celle qu'un commerce familial fait naître entre les hommes. Si l'on y prend garde, on verra que les Particuliers ont porté toutes ces espèces d'Amitié à un très grand degré de perfection. Mais combien trouverait-on de Rois qui ont fait mourir leurs Enfants, ou que leurs Enfants ont mis à mort ! Combien de Frères qui se sont entre-tués pour parvenir à la Royauté ! Et combien de Tyrans, qui ont été égorgés par leurs Femmes & par les Personnes qui paroissent avoir le plus d'Amitié pour eux ! Si donc ceux, que la Nature & les Loix obligent le plus fortement à aimer les Rois, ne laissent pas de les haïr, quelle apparence que d'autres s'avisent de les aimer (a) ?

On

(a) Il règne encore aujourd'hui de pareils désordres en Turquie & en Perse. Dans ces Cours, d'où l'on n'a point banni la barbarie, vous voyez souvent un Prince jaloux de sa Couronne, faire égorger ses Frères ; exterminer toute la Famille Royale, sans épargner même des Enfants au berceau, & cela dans la crainte d'en être un

On s'imagine que les desirs des Rois sont plus promptement satisfaits que ceux des Particuliers. Mais c'est une erreur, & même une très grande erreur. Ce qu'un Particulier desire, c'est ou une Maison, ou une Terre, ou des Esclaves. Mais les objets, qui excitent les desirs des Rois, ce sont des Villes, de vastes Provinces, des Ports, ou des Places fortes : toutes choses qu'on acquiert avec beaucoup plus de peine & de danger que tout ce que peuvent desirer des Particuliers. Peut-être même ne trouvera-t-on pas tant de Pauvres parmi les Particuliers que parmi les Rois ; car ce qui est beaucoup, & ce qui suffit, ne se détermine point par la quantité des choses qu'on possède, mais par l'état qu'on est obligé de soutenir : & , selon cette idée, *beaucoup*, c'est ce qui est au-delà de ce qui suffit ; & *peu*, ce qui est en deça. Or un Roi, avec des Revenus beaucoup plus grands que ceux d'un Particulier, est moins capable que lui de faire les dépenses que son Etat exige nécessairement.

Jour détrôné. Quelles horreurs ! Nous avons vu de nos jours un puissant Monarque, Législateur, & né pour rendre ses Peuples heureux, être comme forcé à faire condamner à mort son propre Fils, pour s'être révolté contre lui. Quelle dure extrémité ! Un grand Guerrier, Prince fameux, & dont la Postérité ne parlera qu'avec éloge, ne s'est fait nul scrupule d'aller chercher une Couronne que l'on venoit de ravir à son Beau-Père. Un Roi, encore aujourd'hui plein de vie, & qui réunit en sa personne toutes les qualités d'un grand Prince, & même d'un Prince plein d'humanité, n'a pu se dispenser de retenir en prison pour le reste de ses jours, son propre Père, qui vouloit remonter sur une Trône dont il étoit descendu volontairement.

nécessairement. A l'égard des Particuliers, leur est permis de diminuer leur dépense, lorsqu'il leur en prend envie. Mais un Roi ne sauroit le faire ; car, comme les dépenses les plus considérables & les plus nécessaires sont employées à l'entretien de ceux qui veillent pour la sûreté de sa vie, il semble qu'il ne peut, sans se perdre, en retrancher quelque chose. Pourquoi d'ailleurs regarderoit-on en pitié comme des gens pauvres ceux qui peuvent avoir, par des voies légitimes, toutes les choses dont ils ont besoin ? Pourquoi, au contraire, ne comptera-t-on pas pour pauvres & malheureux ceux que leur indigence oblige de faire des actions injustes & deshonnêtes ? Ne sait-on pas que les Tyrans sont forcés de piller injustement les Temples & les Hommes, parce qu'ils ont toujours besoin d'argent pour fournir à des dépenses absolument nécessaires, se trouvant toujours réduits à tenir des Troupes sur pié, comme en tems de Guerre, ou à périr misérablement.

Le triste spectacle que nous offrent aujourd'hui les affaires de l'Europe, est une preuve bien sensible de la vérité de ce que dit ici *Hieron*. A quoi doit-on attribuer cette Guerre ruineuse où se trouvent engagés tant de Potentats ? Ne vient-elle pas de ce que quelques-uns d'entre eux se croient encore pauvres au milieu même de la plus grande abondance. L'un se croit trop à l'étroit dans un espace d'une vaste étendue, qui contient de grands Royaumes, d'où il peut tirer sans cesse des richesses immenses. L'autre, avec cent bonnes Fortereffes qui dé-

fendent ses Etats, ne se croit pas encore assez puissant, & voudroit en augmenter le nombre, Un Monarque, qui a augmenté d'un tiers le Domaine de ses Ayeux, veut bien courir les plus grands risques, pour former de nouvelles prétensions. Un Souverain, paisible possesseur de ses Etats, aime mieux voir son Pais ravagé, ses Peuples foulés & désolés, que de renoncer à l'espérance de s'agrandir aux dépens de son Voisin. Un Prince, qui vivoit heureux & tranquille au milieu d'un Peuple qu'il gouvernoit à son gré, qui étoit aimé & chéri de tous ses Alliés, veut bien perdre de si grands avantages, parce qu'il se flatte de voir un jour sa Famille monter à un nouveau degré de grandeur qu'elle n'avoit pas. Un jeune Prince, fils d'un puissant Roi, renonce aux charmes d'un heureux Himénée, abandonne la Cour & ses plaisirs, pour aller chercher, au péril de sa vie, quelque Etablissement chez des Etrangers.

Tel est, en général, le caractère des Rois. Ils n'ont jamais assez; leur ambition n'a point de bornes. Qu'on accorde à un Prince avide de gloire, un empire absolu sur toutes les Nations qui couvrent la surface de la Terre, si vous lui montrez, après cela, un chemin qui conduise à la Lune, ou à quelqu'un de ces Globes qui roulent sur nos têtes, il voudra bientôt y monter pour en faire la conquête. La plupart des Grands ne jouissent guère du présent; leurs vues, leurs projets, s'étendent toujours au-delà de ce qu'ils possèdent; tout ce qu'ils ont, ils le sacrifient à une espérance, &, cette espérance remplie, ils sacrifient encore ce qu'ils viennent d'acquies

d'acquiescer à une autre espérance. Il semble, dit un Sage moderne qui s'est rendu le Juge & des Philosophes & des Rois, que ce soit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'être les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui est déjà venu. Ce n'est pas que l'avenir soit autrement fait que le passé, mais on se l'imagine, & c'est pour cela qu'on cherche toujours à faire de nouvelles acquisitions, sans se donner jamais le temps de jouir de celles qu'on possède. C'est ce que nous apprend fort bien la petite Fable que voici.

„ Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le
 „ bord d'une Fontaine. Il ne vouloit point
 „ boire de l'eau qui couloit devant lui, parce
 „ qu'il espéroit qu'au bout de quelque temps il
 „ en alloit venir une meilleure. Ce temps étant
 „ passé : *Vaici encore la même eau*, disoit-il,
 „ *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'ai*
 „ *mieux mieux attendre encore un peu.* Enfin,
 „ comme l'eau étoit toujours la même, il at-
 „ tendit si bien que la source vint à tarir, &
 „ il ne but point. Combien de Princes n'ont
 pas fait la Guerre, pendant dix, quinze & vingt
 ans, & que la mort a surpris dans le temps qu'ils
 étoient encore occupés à poursuivre un bon-
 heur chimérique qui fuioit toujours devant eux !
 Nous en avons un exemple tout récent, &
 qui fait si nous n'en aurons pas d'autres pendant
 le cours de cette Guerre dont l'Europe est af-
 fligée !

Disons

: Disons maintenant quelque chose de *la Ré-
traite des Dix-mille*, ou de *l'Expédition de
Cyrus contre Artaxerxès*, dont la Traduction
est de Mr. *Nicolas Perrot*, Sieur d'*Ablancourt*.
C'est la seconde Pièce de l'Ouvrage. Comme
cette admirable Histoire forme une chaîne de
Faits, qu'on ne sauroit guère abrégér, ni dé-
tacher les uns des autres, nous nous bornerons
au précis qu'en donne l'Auteur de la Préface.

On peut regarder cet Ouvrage comme un
des plus beaux & des plus précieux monumens
de toute l'Antiquité. Rien de plus grand, rien
de plus noble, que ce qui en fait le sujet. On
n'a point d'exemple d'une entreprise si merveil-
leuse. Dix mille Grecs, qui avoient suivi le
jeune *Cyrus* dans l'expédition d'Asie, ont assez
de courage après sa mort pour vouloir conti-
nuer la Guerre, & par une si hardie résolution,
contraignent le Roi de Perse à leur envoyer
demander la Paix, & à leur fournir des Vivres.
Ce Prince taille en pièces leurs Officiers, sous
prétexte d'une entrevue; mais ils ne perdent
point cœur pour cela, & quoiqu'éloignés de
sept cens lieues, ils se retirent devant une Ar-
mée innombrable, n'ayant ni Cavalerie, ni Gens
de trait. Après avoir traversé de grandes Plai-
nes, ils grimpent par des Rochers inaccessibles,
& vont passer l'Euphrate & le Tigre à leur
Source, d'où ils retournent en leur País par le
Pont Euxin.

Voilà le sujet de cette Pièce. Le Fait est u-
nique dans l'Histoire, & il faudra aparemment
bien du tems pour qu'elle en fournisse un pa-
reil. Outre le merveilleux qu'elle renferme,
elle

elle est encore recommandable par d'autres endroits. L'agréable & l'utile relèvent infiniment son mérite. Ce qu'elle a d'historique est d'ailleurs si exact & si fidèle, que cela fit dire au Grand *Gustave*, Roi de Suède, qu'il ne connoissoit que *Xénophon* d'Historien. Tout y est scrupuleusement détaillé; &, en la lisant, on s'imagine être du voyage avec ces fameux Héros. *Horace* a dit quelque part, *difficile est propriè communia dicere*; mais notre Auteur a surmonté la difficulté. L'agrément qu'il répand par-tout, paroît principalement en ce point, qu'il raconte les choses ordinaires d'une façon qui ne l'est pas, & ménage si bien l'esprit du Lecteur, qu'il ne s'ennuie point dans le récit des petites choses, tandis qu'il trouve sa satisfaction dans les grandes. Quant à la Vérité, on la voit reluire dans toutes les pages. Dans cette Histoire, *Xénophon* ne parle que des choses qu'il a faites, ou de celles dont il a été témoin oculaire. Si cela ne le rend pas entièrement infaillible, cela le rend du moins très croyable, & forme en sa faveur le préjugé le plus avantageux. Il est bien juste que nous disions ici quelque chose à la louange de ce Grand-homme.

Xénophon a fait lui-même son panégyrique, en nous donnant l'Histoire de la *Retraite des Dix-mille*. C'est à lui, en effet, qu'en est due sur-tout la gloire, non seulement parce qu'il a toujours commandé l'Arrière-garde, qui est la place la plus honorable dans une Retraite; mais parce qu'il a été la cause principale du salut de toute l'Armée. Ce fut lui qui releva
le

le courage & les espérances des Soldats & des Officiers, dans la contestation où ils se trou-
vèrent après la mort des Généraux. On doit
donc le regarder non seulement comme l'An-
teur, mais comme le Héros de la Pièce. Après
cette fameuse Retraite il suivit *Agésilas en As-
sie*, & se trouva avec lui à la Bataille de Co-
ronée, d'où il se retira à Scyllonte qui ap-
partenoit aux Lacédémoniens, parce qu'il fut ban-
ni d'Athènes pour avoir suivi le parti de Cy-
rus. Il y vécut dans l'étude de la Philosophie.
Ce fut là qu'il composa divers Traités de Mo-
rale & de Politique, avec l'Histoire de son País.
Après la prise de Scyllonte & la ruine de l'Em-
pire des Lacédémoniens par *Epaminondas*, il
se retira à Corinthe, & y mourut âgé de qua-
tre-vingt dix ans. Il étoit grand Philosophe,
grand Capitaine, grand Historien, Homme de
bien, & Grand-homme. Voilà de beaux Ti-
tres, & il les a tous mérités.

Nous voici parvenus à la troisième & der-
nière Pièce de l'Ouvrage que nous annonçons.
Elle contient *les Choses mémorables de Socrate,*
ou la Vie de ce grand Philosophe. Cette Pièce
de *Xénophon* est une espèce de Recueil de ce
qu'il y a de plus remarquable dans la conduite
de *Socrate*, & de ses Discours les plus dignes
d'être transmis à la Postérité. On remarque
dans ces Discours une grande variété, une nai-
veté presque inimitable, & sur-tout une excel-
lente Doctrine. On y fait par-tout l'éloge de
la Vertu & des bonnes Mœurs. La grande
Ame de *Socrate* y paroît dans tout son lustre.
Je ne sache personne à qui la lecture des Ma-
ximes

êtres qu'on y enseigne, ne puisse être d'une utilité infinie. Les Petits & les Grands, les Ignorans & les Savans, y trouveront également de quoi s'instruire. Il y a des leçons, & même des leçons excellentes pour les Rois, pour les Sujets, pour les Guerriers, pour les Politiques, pour les Philosophes, pour les Artistes. Il y en a pour bien vivre dans l'Enfance, dans la Jeunesse, dans l'Age viril, dans la Vieillesse; il y en a enfin pour bien mourir, si c'est bien mourir que de mourir avec courage, comme a fait *Socrate* lui-même.

Je ne saurois cependant dissimuler, qu'en lisant ces Discours de *Socrate*, j'y ai toujours trouvé quantité de faux raisonnemens, très séduisans à la vérité; & très capables d'éblouir, mais qui ne sauroient jamais persuader un vrai Philosophe. Sa manière de raisonner, souvent très captieuse, est toute propre à déconcerter un homme, à le réduire au silence, ou à lui faire avouer qu'il s'est trompé. Lorsqu'il entreprend quelqu'un, il lui fait questions sur questions, & après une longue enfilade de propositions, il tire enfin une conclusion, à laquelle son Adversaire ne s'attendoit pas, & dans laquelle il l'enveloppe.

Delà vient que dans un *Dialogue* entre *Socrate* & *Montagne*, Mr. de Fontenelle met dans la bouche de ce dernier ces paroles remarquables:

„ Ah! *Socrate*, je savois bien que vous aviez
 „ une manière particulière de raisonner, &
 „ d'envelopper si adroitement ceux à qui vous
 „ aviez affaire, dans des arguments dont ils ne
 „ prévoyoiént pas la conclusion, que vous les
 „ ameniez

„ ameniez où il vous plaisoit ; & c'est ce que
 „ vous apeliez être la Sage-femme de leurs pen-
 „ sées, & les faire acoucher. J'avoue que me
 „ voila acouché d'une proposition toute con-
 „ traire à celle que j'avançois ; cependant je
 „ ne saurois encore me rendre.

Afin que le Lecteur puisse juger de ce que j'avance, je rapporterai ici une partie de l'entretien qu'eut *Socrate* avec *Euthydème*. Cet *Euthydème* étoit un Jeune-homme qui avoit assez bonne opinion de lui-même, & qui se piquoit de suffisance. Comme il avoit ramassé plusieurs Ouvrages des Poètes & des Sophistes les plus renommés, cela lui avoit un peu enflé le cœur, & il ne prétendoit à rien moins qu'à devenir le premier homme de la Ville, soit pour négocier, soit pour discourir en public. Il étoit encore trop jeune pour entrer dans les Assemblées du Peuple ; mais il avoit quelque affaire à solliciter, il venoit ordinairement se mettre à quelqu'une des Boutiques qui étoient proche de la Place. *Socrate* le guétoit depuis quelque tems, & avoit grande envie de châtier sa vanité. Ayant appris qu'il étoit dans une de ces Boutiques, il s'y rendit aussi avec deux ou trois de ses Amis. Cette première entrevue n'eut pas tout le succès dont *Socrate* s'étoit flatté, parce que l'esprit d'*Euthydème* n'étoit pas encore préparé à l'écouter. Ils se virent une autre fois dans la même Boutique. *Socrate*, qui y vint le dernier, alla s'asseoir auprès de ce Jeune-homme, entama la conversation & lui parla en ces termes.

„ J'ai appris, lui dit-il, que vous avez été
 „ curieux

„ curieux d'acheter grand nombre de bons Li-
 „ vres. J'en achète encore tous les jours, dit
 „ *Euthydème*, & ai dessein d'en avoir le plus
 „ que je pourrai. Je vous sai bon-gré, repli-
 „ qua *Socrate*, de ce que vous avez mieux
 „ aimé faire un trésor de Science, qu'un tré-
 „ sor d'argent; car vous faites paroître par-là,
 „ que vous ne croyez pas que la richesse ren-
 „ de les hommes plus considérables; mais que
 „ les Ecrits de ces grands Personages, qui nous
 „ ont devancés, amassent un fond inépuisa-
 „ ble de Vertu, dans l'esprit de ceux qui les
 „ possèdent.

Euthydème étoit fort aise de l'entendre par-
 ler de la sorte, croyant qu'il aprouvoit sa mé-
 thode; & *Socrate* ayant remarqué sa joie, pour-
 suivit ainsi. „ Mais pour quel dessein avez-vous
 „ amassé tant de Livres? Avez-vous envie d'é-
 „ tre Médecin? Il y a beaucoup de Livres
 „ dans cette Science. Ce n'est pas mon inten-
 „ tion, dit *Euthydème*. Voulez-vous donc é-
 „ tre Architecte? dit *Socrate*, car cet Art a be-
 „ soïn d'un homme savant. Vous adonnez-
 „ vous à la Géométrie ou à l'Astrologie? Rien
 „ de tout cela. N'est-ce point que vous vou-
 „ liez être réciteur de Vers héroïques, pour-
 „ suivit *Socrate*? car on m'a dit que vous a-
 „ viez toutes les Oeuvres d'*Homère*. Point
 „ du tout, replica-t-il, car j'ai trouvé que
 „ les gens de cette Profession savent bien des
 „ Vers par cœur; mais du reste, qu'ils sont
 „ très impertinens. Ne seriez-vous donc point
 „ amoureux de cette belle Science, qui fait les
 „ Politiques & les Oeconomés, & qui rend
 „ *Tome XXXIV. Partie II.* Y „ les

„ les Hommes capables de commander, & d'être
 „ utiles aux autres & à eux-mêmes? C'est
 „ celle-là, dit *Euthydème*, que je cherche, &
 „ que je souhaite avec passion. C'est une Scien-
 „ ce sublime, ajouta *Socrate*, c'est elle qu'on
 „ nomme la Science Royale, parce qu'elle est
 „ véritablement la Science des Rois. Mais a-
 „ vez-vous examiné si l'on peut être excellent
 „ en cette Science, sans être Homme-de-bien?
 „ Oui vraiment, dit ce Jeune-homme, & je
 „ pense même que si l'on n'est Homme-de-
 „ bien, on ne sauroit être bon Citoyen. Eh
 „ bien donc, dit *Socrate*, l'êtes-vous? Je crois
 „ l'être autant qu'un autre, répondit-il. Dites-
 „ moi, reprit *Socrate*, peut-on reconnoître
 „ les Gens-de-bien à quelque Ouvrage, com-
 „ me on reconnoît un Artisan au sien? On
 „ le peut. Et, comme les Architectes nous
 „ font voir de leurs Ouvrages, les Gens-de-
 „ bien nous peuvent-ils montrer les leurs?
 „ N'en doutez aucunement, repartit *Euthy-
 „ dème*, & il n'est pas fort difficile de vous
 „ montrer quelles sont les œuvres de la Ju-
 „ stice, & quelles sont celles de l'Injustice,
 „ dont on entend parler si souvent.

C'est ici que *Socrate* attendoit *Euthydème*.
 Vous allez voir comment il le mène par des
 routes écartées dans le piège qu'il veut lui ten-
 dre. Remarquez, je vous prie, avec quelle a-
 dresse il descend de proposition en proposition,
 & le plaisir qu'il prend à multiplier les ques-
 tions, sans presque donner le tems à son Ad-
 versaire de respirer. Jusques là le Jeune-hom-
 me s'est tiré assez heureusement d'affaire; mais

il va succomber, du moins en apparence, car je vous ferai bientôt observer que, si *Socrate* a gain de cause, ce n'est que par une espèce de supercherie qu'il met en œuvre, & par la faute du Jeune-homme qui, agissant de bonne foi, néglige de distinguer les divers sens dont quelques propositions étoient susceptibles. Voici la suite de l'Entretien.

„ Voulez-vous, continua *Socrate*, que nous
 „ fassions ici deux marques, l'une pour signi-
 „ fier la *Justice*, l'autre pour signifier l'*Inju-*
 „ *stice*, puis nous écrirons sous l'une tout ce
 „ qui apartiendra à la Justice, & sous l'autre
 „ tout ce qui apartiendra à l'Injustice. Faites-
 „ le, dit *Entbydème*, si vous jugez que cela
 „ soit nécessaire. *Socrate*, ayant fait ce qu'il
 „ avoit dit, continua ainsi son Discours. Les
 „ Hommes ne mentent-ils pas ? Assez souvent,
 „ répondit *Entbydème*. A qui attribuerons-
 „ nous le Mensonge ? A l'Injustice, dit *Eu-*
 „ *sbydème*. N'est-ce pas encore leur ordinaire
 „ de tromper ? Oui assurément. Où mettrons-
 „ nous encore cela ? dit *Socrate*. Du côté de
 „ l'Injustice. Et faire tort à son Prochain ? Du
 „ même côté encore. Et vendre une Personne
 „ libre pour Esclave ? Tout de même. Et de
 „ tout cela, dit *Socrate*, rien ne s'écrira du
 „ côté de la Justice ? Rien du tout, répondit
 „ *Entbydème*, car ce seroit une chose étrange.
 „ Mais quoi ! reprit *Socrate*, quand un Géné-
 „ ral d'Armée pillé une Ville ennemie, &
 „ qu'il met à la chaîne tous les Habitans, di-
 „ rons-nous qu'il commet une Injustice ? Nul-
 „ lement. Nous dirons donc qu'il fait un ac-

„ te de Justice? Sans doute. Et quand il trom-
 „ pe les Ennemis durant la Guerre, ne fait-il
 „ pas bien? Fort bien. Et quand il ravage leurs
 „ Terres, qu'il enlève leurs Bestiaux & leurs
 „ Grains, ne fait-il pas justement? Cela est
 „ certain, dit *Euthydème*; aussi quand je vous
 „ avois répondu que toutes ces actions sont
 „ injustes, je pensois que vous voulussiez par-
 „ ler de ce qui se fait avec les Amis. Il faut
 „ donc, repartit *Socrate*, mettre au rang des
 „ actions de la Justice celles-là mêmes que
 „ nous avons attribuées à l'Injustice; & nous
 „ établirons seulement cette distinction, qu'il
 „ est juste de se gouverner ainsi avec ses En-
 „ nemis, mais que d'en user de même avec ses
 „ Amis, c'est une Injustice, parce qu'il faut
 „ vivre avec eux franchement & ouvertement.
 „ C'est ce qu'il me semble, dit *Euthydème*.

Voilà *Socrate* qui établit une distinction; mais pour jeter *Euthydème* dans un autre embarras, il va la renverser entièrement par un nouveau Sophisme.

„ Quoi donc! continua *Socrate*, quand un
 „ Capitaine verra que ses Troupes commen-
 „ cent à perdre courage, s'il leur fait acroire
 „ qu'il leur vient un grand secours, & qu'a-
 „ vec ce stratagème il relève le cœur à ses Sol-
 „ dats, sous quel titre mettrons-nous ce Men-
 „ songe? Sous le titre de la Justice, répondit
 „ *Euthydème*. Et quand un Enfant ne veut
 „ pas prendre une Médecine, dont il a grand
 „ besoin, si son Père la lui fait donner dans un
 „ Bouillon, & que par ce moyen il lui rende
 „ la santé; à qui attribuerons-nous cette super-
 „ „ cherie?

„ cherie? A la Justice encore. Et, si quel-
 „ qu'un voyant son Ami dans le desespoir, &
 „ craignant qu'il ne se tue lui cache son Epée,
 „ ou la lui arrache des mains par force, que
 „ dirons-nous de cette violence? Qu'elle est
 „ juste, repliqua *Euthydème*. Prenez garde à
 „ ce que vous dites, reprit *Socrate*; il s'ensuit
 „ de vos réponses, qu'il ne faut pas toujours
 „ vivre avec ses Amis franchement & ouver-
 „ tement, comme nous en étions demeurés
 „ d'accord. Non certes, répondit *Euthydème*,
 „ il ne le faut pas; & s'il est permis de se dé-
 „ dire, je change d'opinion fort librement. Il
 „ vaut mieux, dit *Socrate* changer d'opinion,
 „ que d'en soutenir une mauvaise.

La suite de ce Dialogue est dans le même
 gout; mais en voila assez pour se faire une lé-
 gère idée de la manière de raisonner de notre
 Philosophe Moraliste. Indiquons maintenant les
 principales sources de ses Paralogismes. Lors-
 qu'*Euthydème* répond que *faire tort à son Pro-*
chain, & vendre une Personne libre pour Escla-
ve, sont des actions qui doivent être rangées dans
 la classe de l'Injustice, il ne dit rien qui ne soit
 très vrai, & on ne répondra jamais autrement
 à quiconque fera pareilles questions. Cepen-
 dant *Socrate*, qui voyoit bien lui-même que le
 Jeune-homme avoit raison, mais qui cherchoit
 à l'embarasser, entreprend de lui faire voir qu'il
 est dans l'erreur, & que ces mêmes actions
 qu'il avoit attribuées à l'Injustice, doivent é-
 tre mises au rang des actions de la Justice. Mais
 comment s'y prend-il pour le prouver? Il s'y
 prend d'une manière un peu pédantesque, &

qui conviendrait à peine à quelque Ergoteur de Collège. Il allègue, pour cet effet, le pillage d'une Ville ennemie par un Général d'Armée, le ravage des Terres, l'enlèvement des Bestiaux & des Grains ; & de ces exemples particuliers qui ne donnent aucune atteinte à l'assertion d'*Euthydème*, il en tire, pour le confondre, cette fausse conclusion, qu'il faut donc mettre au rang des actions de la Justice, celles-là mêmes que nous avions attribuées à l'Injustice.

C'est abuser des termes que de raisonner de la sorte. Les mêmes actions ne sauroient être en même tems justes & injustes. Faire tort à son Prochain, & faire tort à ses Ennemis dans une Guerre permise, ne sont pas les mêmes actions, puisque les objets changent aussi bien que les circonstances. Un Juge, qui condamne à mort un Criminel, ni le Bourreau qui rompt vif un Scélérat sur la roue, ne commettent pas une action injuste, quoique l'un & l'autre fassent grand tort & grand mal à ce misérable. Le cas n'est plus le même, si l'on suppose que ce même homme, qu'on condamne & qu'on exécute à mort, est réputé innocent ; car ce seroit alors une grande injustice.

On s'aperçoit bien que *Socrate* n'avoit d'autre but que de déconcerter son Adversaire & de l'humilier. L'autre piège, qu'il lui tend ensuite, n'est pas moins grossier ; & si *Euthydème* eût été un peu plus éclairé, & plus versé dans l'art de raisonner juste, il auroit confondu lui-même celui qui vouloit le confondre. Voici le cas. *Socrate*, après bien des détours, vient enfin qu'il faut agir franchement. & ouverte-

vertement avec ses Amis ; qu'il ne faut ni leur en imposer , ni les tromper , ni user à leur égard de supercherie. C'est aussi le sentiment d'Euthydème. Cette Vérité n'est pas plutôt établie par Socrate , qu'il entreprend de la détruire par une autre sorte de subtilité. *N'est-il pas permis , dit-il à Euthydème , d'user de stratagème pour relever le cœur à des Soldats découragés ? N'est-il pas aussi permis de tromper un Enfant , qui ne veut pas prendre une Médecine ; en la lui faisant donner dans du Bonillon ? Enfin , n'est-il pas encore permis d'user de violence à l'égard d'un Ami , en lui arrachant des mains une Epée dont il pourroit se servir pour se tuer dans un désespoir ?* Le pauvre Euthydème , qui ne voyoit pas bien où Socrate vouloit le mener , convient bonnement que tout cela est permis. Socrate , ravi de le voir tomber dans ses filets , l'arrête tout court , en tirant contre lui cette conclusion : *Il s'ensuit de vos réponses , qu'il ne faut pas toujours vivre avec ses Amis franchement & ouvertement , comme nous en étions demeurés d'accord.* Euthydème est assez simple que de s'avouer vaincu , quoiqu'il ait encore ici raison. *Non certes ,* répond-il en vrai nigaud , *il ne le faut pas ; & , s'il est permis de se dédire , je change d'opinion fort librement.* Voilà une réponse bien modelée , pour un Jeune-homme qui faisoit tant le fierabras.

Cependant ce Jeune-homme a gain de cause. Il reste toujours vrai , quoiqu'en dise Socrate , qu'il faut agir franchement & ouvertement avec ses Amis , & il n'étoit pas nécessaire qu'Euthydème se retractât. Tout ce qu'allègue So-

crate, pour prouver le contraire, n'est qu'une pure chicane de Sophiste. Si mon Ami étoit assez fou que de vouloir se jeter dans l'eau pour se noyer, seroit-ce manquer de franchise, ou user de violence à son égard, que de le retenir malgré lui? Je n'en crois rien. Je le regarde alors comme un insensé, comme un extravagant, & par l'amour que je lui porte, je fais tous mes efforts pour le tirer du danger auquel il s'expose. Des cas de cette nature ne détruisent point la règle générale, puisque c'est agir en véritable Ami à l'égard de ceux pour qui on s'intéresse, que de leur rendre des services aussi signalés. Si l'on veut que ce soit un mal d'user de quelque petit stratagème pour ranimer des Soldats abatus, *Eutbydeme*, dans cette supposition, n'auroit pas dû répondre que cette action doit être mise sous le titre de la Justice, & par-là il auroit empêché *Socrate* de le conduire dans le labyrinthe où il vouloit le perdre. Il y auroit encore d'autres réponses à donner à ces exemples allégués par *Socrate*; mais on voit assez, par ce que je viens d'en dire, que ce ne sont que de vains raisonnemens d'un Philosophe qui veut embarrasser son Antagoniste. Avec de pareils Sophismes, il n'y a point de Vérités, point d'Axiômes, qu'on ne puisse détruire entierement.

On dit qu'il n'y a point de règle générale, qui n'ait ses exceptions. C'est à ces exceptions que *Socrate* a recours, lorsqu'il veut faire voir la fausseté de quelqu'une de ces règles. Si on avance, par exemple, que les Hommes ont cinq doigts à la main, il soutiendra nettement qu'on

qu'on se trompe, parce qu'il y a des Hommes qui n'en ont que quatre, & d'autres qui en ont six. De cette manière il seroit vrai de dire, en général, que *les Hommes ont deux Têtes*, parce qu'il y a effectivement des Monstres humains à deux têtes. Il dit ailleurs que ni la Beauté du corps, ni la Force, ni les Richesses, ni les Honneurs, ne sont pas des biens. La raison qu'il en donne, c'est que toutes ces choses sont la source de beaucoup de malheurs. Ainsi, suivant ce Philosophe, il n'y a rien de bon dans le Monde, parce qu'il n'y a absolument rien dont on ne puisse abuser.

Voilà, ce me semble, presque tout ce qu'il y a à reprendre dans *Socrate*. Sa manière de raisonner n'est pas son beau côté. Tournez-vous la médaille, vous trouvez un Homme divin. C'est un si Grand-homme du côté du cœur, qu'on oublie aisément les petits défauts de son esprit. Il me reste trop peu d'espace pour faire connoître ses qualités héroïques. L'Auteur de sa Vie en a donné une très juste idée dans l'Ouvrage dont nous faisons l'Extrait. Cette Vie mérite d'être lue par toutes sortes de personnes. On y apprendra à être honnête homme, bon Citoyen, & même bon Chrétien, du moins quant aux Mœurs.

En faveur de ceux qui se bornent à lire les Journaux, sans recourir jamais ou que rarement aux Sources qu'on leur indique, je leur exposerai ici un magnifique portrait de *Socrate*, où l'on expose en termes fort énergiques son véritable caractère. Je le tirerai de *Montagne*, qui, comme le dit quelque part Mr. de St. E-

vremond, nous fera mieux connoître l'Homme qu'aucun autre.

„ Cettuy-cy, dit *Montagne* (a) en parlant de
 „ *Socrate*, s'est veu en ecitase debout, un jour
 „ entier & une nuit, en présence de toute
 „ l'Armée Grecque, surpris & ravy par quel-
 „ que profonde pensée. Il s'est veu le premier
 „ parmi tant de vaillans Hommes de l'Armée
 „ courir au secours d'*Alcibiades*, accablé des
 „ Ennemis: le couvrir de son Corps, & le
 „ descharger de la presse, à vive force d'armes.
 „ En la Bataille Delienne, relever & sauver
 „ *Xénophon*, renversé de son cheval. Et em-
 „ my tout le Peuple d'Athenes, outré, com-
 „ me luy, d'un si digne spectacle, se présen-
 „ ter le premier à recouvrir *Theramenes*, qua-
 „ les trente Tyrans faisoient mener à la mort
 „ par leurs Satellites; & ne désista cette hardie
 „ entreprise qu'à la remontrance de *Thera-*
 „ *menes* mesme: quoy qu'il ne fust suivy que
 „ de deux, en tout. Il s'est veu recherché par
 „ une Beauté, de laquelle il estoit espris, main-
 „ tenir au besoing une severe abstinence: Il
 „ s'est veu continuellement marcher à la guer-
 „ re, & fouler la glace les pieds nuds; porter
 „ mesme robe en Hyver & en Esté: surmon-
 „ ter tous ses Compaignons en patience de tra-
 „ vail, ne manger point autrement en festin
 „ qu'en son ordinaire. Il s'est veu vingt & sept
 „ ans, de pareil visage, porter la faim, la pau-
 „ vreté, l'indocilité de ses enfans, les griffes
 „ de

(a) Voyez le *Essais*, Tome V, page 514, Edit. de Londres 1739.

de la femme; & enfin la calomnie; la prison, les fers, & le venin. Mais cet Homme-là estoit-il convie de boire à lut (a) par devoir de civilité: c'estoit aussi celui de l'Armée, à qui en demouroit l'avantage. Et ne refusoit ny à jouer aux noisettes avec les enfants, ny à courir avec eux sur un cheval de bois, & y avoit bonne grace: car toutes actions, dit la Philosophie, sient également bien, & honnorent également le Sage. On a dequoy; & ne doit-on jamais se laisser de présenter l'image de ce Personnage à tous patrons & formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins & purs.

A R T I C L E VII.

Les LEÇONS de la SAGESSE sur les DÉFAUTS des HOMMES. Tome premier; dans lequel on traite des Préjugés qui font souffrir pour des Offenses imaginaires, & des raisons de supporter les Offenses mêmes qu'on suppose réelles. Tome second, qui traite des fausses Ressources de l'Impatience, & des vrais Moyens de prévenir les Peines, & de les rendre plus supportables. Tome troisième, qui traite des diverses Utilités que nous pouvons retirer des Défauts des autres pour notre propre perfection. In 12. Pag. 343 pour le premier Tome, 341 pour le second, & 390 pour le troisième, sans compter les Tables des

Som-

(a) Boire à lut, c'est bien boire, pergracari.

*Sommaires & une Introduction de 40 pages,
A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie,
1745.*

ON nous trace dans cet excellent Ouvrage un portrait bien naturel du contraste de la Vie humaine. On y représente l'Homme tel qu'il est dans toutes les conditions. Vous y trouvez un détail exact de ses panchans, de ses défauts, de ses foiblesses, avec des peintures vives & toujours variées de son véritable caractère. Le point de vue sous lequel on le considère fait horreur. C'est un Etre bîsare, volage, inconstant; c'est un Monstre de nature, qui réunit dans son Espèce, tous les vices, toutes les passions.

Qui l'auroit cru ! La chose n'est cependant que trop vraie, si l'on en croit l'Auteur. Écoutez-le parler lui-même. Voici un petit échantillon du portrait qu'il en fait. Hélas, peut-on encore s'aimer & s'applaudir après l'avoir lu !

„ On ne revient point, *dit-il*, de son étonnement, de voir en combien de manières les Hommes sont insupportables. C'est peu de dire avec l'Écriture, qu'ils se sont éloignés des sentiers de la Justice ; qu'ils se sont tous égarés ; qu'il n'en est point qui fasse le bien, qu'il n'en est pas même un seul Accumulez sur eux les noms de farouches, d'insociables, d'inquiets, de jaloux, de soupçonneux, de défiants, d'indociles d'opiniâtres, d'incorrigibles, d'irréconciliables, de fiers, de dédaigneux, de vains, d'impérieux, d'insensibles, d'inhumains, d'ingrats, de dissimulés,

„lés, de trompeurs, d'indiscrets, de médi-
„sans, de querelleux, d'impertinens, d'em-
„portés, de violens ; & soyez assurés que vous
„n'avez pas tout dit. Il en est, dont le carac-
„tère est de n'en point avoir, ou de passer al-
„ternativement par tous les plus mauvais. Ne
„jugez d'eux que par ce que vous avez connu
„de leurs premières inclinations, vous êtes
„sûrs de vous y méprendre. Ils sont aujourd-
„hui ce qu'ils n'étoient pas hier, & seront de-
„main ce qu'ils n'ont jamais été ; toujours si
„différens d'eux-mêmes, qu'ils semblent ne
„faire que se succéder, ou se multiplier au-
„tant de fois qu'ils prennent de nouvelles ma-
„nières, ou qu'il leur vient des goûts nou-
„veaux. On ne voit chez eux qu'inquiétude
„d'esprit, qu'inconstance de cœur, qu'iné-
„galité d'humeur, qu'incertitude de conduite.

Voilà ce que c'est que notre pauvre Individu.
A des traits si frapans on entre presque en dé-
fiance de soi-même & du reste du Genre-hu-
main. Mais ce portrait n'est-il pas outré, n'est-
il pas fait à dessein d'humilier l'Homme, & de
le faire rentrer dans le néant dont il est sorti ?
Ce Roi des Animaux, dont on a tant vanté la
grandeur & l'excellence, se voit aujourd'hui en-
tièrement dégradé & placé au rang des Bêtes
les plus féroces. Si tel est son caractère, où
trouvera-t-on dans l'Univers un autre Être
aussi monstrueux. Le mal est d'autant plus
grand qu'on enveloppe ici toute la Race huma-
ine, tous les Peuples, toutes les Nations, de-
puis leur origine jusqu'à ce jour.

Je n'exagère rien, je ne fais que suivre mon
Auteur,

Auteur, & je supprime même une grande partie des traits infamans dont il charge les Enfans d'*Adam*. Qu'on remonte, dit-il, jusqu'aux plus anciens jours, qu'on lise les Histoires, qu'on jette les yeux sur les peintures que les divers Ecrivains nous ont laissées de leurs tems, on s'y reconnoit soi-même, sa Famille, ses Amis, ses Ennemis, ses Voisins, ses Concitoyens, tous ceux enfin dont les inclinations nous sont connues, ou par nos expériences particulières, ou par le cri public. *Les Générations se succèdent, & les Vices demeurent. Les Hommes sont aujourd'hui, pour le fond, ce qu'ils étoient il y a six mille ans; & cette succession de malice & de méchans n'est pas plus interrompue dans l'Univers, que le cours des Astres & la révolution des Saisons.*

Mon Auteur est un peu trop impétueux, il pousse les choses à l'excès. Plein de l'idée de la méchanceté des Hommes, & du débordement de leurs passions, il n'omet rien de ce que son imagination fertile lui présente pour les peindre des plus noires couleurs. Il met cependant quelque restriction à ce qu'il vient d'avancer; mais il semble ne l'avoir fait que pour déprimer davantage le Siècle où nous vivons. *Rendons néanmoins, dit-il, quelque justice aux premiers Ages du Monde, & convenons que la dépravation s'est beaucoup accrue depuis.* Ceci me paroît un paradoxe, & même un paradoxe étonnant. Mais il faut l'entendre parler lui-même. C'est un agréable Misanthrope, dont l'éloquence enleveroit infailliblement tous les suffrages des Lecteurs, si la Raison n'étoit sur ses gardes,

gardes, & dans une attention continuelle à ne pas se laisser surprendre.

Il veut nous persuader que, dans ces tems reculés, les impressions de la Nature étoient moins effacées dans les cœurs qu'elles ne le sont aujourd'hui. „ On y voit, ce sont ses propres termes, plus d'humanité, plus de bonté, plus d'équité, plus de bonne-foi, dans le commerce de la vie. La simplicité des Mœurs y faisoit ignorer mille vains desirs, qui sont les sources de l'injustice & des contestations. Chacun subsistoit de son travail, & se contentoit de son nécessaire. Chacun comptoit sur la parole de son Frère. Il suffisoit, dans les Traités, d'en confirmer les Conventions par le simple Serment, ou par quelque gage sensible. La fraude, la violence, les procès, qui suivent la multitude des Loix, sont nés de la paresse & de l'amour des superfluités. La sensualité n'est venue qu'après l'intempérance. La moleste & la vanité n'avoient presque point d'objets où le luxe & les parures étoient inconnus. Il n'y avoit point d'inégalité dans les fortunes, qui pût causer de la jalousie; point de charges, point de titres, point de distinctions, qui pussent exciter l'ambition. Ce sont là les sujets de nos grandes divisions”.

Il y a des Gens d'une humeur si chagrine, qu'on ne sauroit jamais les contenter. Ils se plaignent toujours du présent, & semblent ne s'étudier qu'à verser une noire mélancolie dans l'esprit de ceux qui les fréquentent. Tout leur déplaît dans ce Monde, & on diroit, à les entendre,

tendre, que toute la Nature a été bouleversée. Le Siècle, où nous vivons, est toujours pour eux un Siècle de fer. Nos Pères, disent-ils, faisoient bien mieux que nous, ils étoient bien plus sages que nous. Erreur que tout cela. Parcourez les anciennes Histoires, & vous verrez que les Hommes de ces anciens tems étoient encore plus dépravés que ceux d'aujourd'hui. *Cain*, le premier Enfant d'*Adam* & d'*Eve*, fait voir d'abord au Monde naissant la première action tragique. Quelques Siècles après vous voyez le pieux *Hénoc* tiré miraculeusement du Monde, parce qu'il n'étoit pas digne de le posséder. Bientôt après la corruption devint universelle, & la ruine des Hommes fut résolue. Dieu envoya un Déluge d'eau, qui les fit tous périr, excepté Noé & sa Famille. Telle étoit la prétendue *simplicité des Mœurs* des premiers Hommes. Les Descendans de Noé furent-ils plus sages & moins dépravés? Nous avons dans l'Ecriture des preuves certaines de leur méchancheté: la confusion des Langues, arrivée à la Tour de *Babel*, est un monument bien authentique de leur foiblesse & de leur orgueil. Presque dans ce même tems *Nimrod*, homme farouche, devient le premier des Conquérans, & donna par-là l'exemple à quantité de Tirans & de Voleurs, qu'on a surnommés *Héros*, de s'emparer impunément du bien d'autrui. A la naissance d'*Abraham* il n'y avoit sur la Terre presque aucune connoissance du vrai Dieu. Tous les Peuples *marchoient chacun en sa voie, & oublioient celui qui les avoit faits*. Depuis cette époque l'Histoire ne nous offre plus qu'un specta-

spectacle de révolutions continuelles, de renversemens d'Empires, de Guerres intestines, & de crimes énormes. Allez dire, après cela, que dans les *premiers Ages du Monde* il n'y avoit ni *fraude*, ni *violence*; qu'il y avoit plus de *bonté*, plus d'*équité*, plus de *bonne-foi*. C'est peu connoître l'Histoire ancienne que de parler sur ce ton-là.

Mais du moins, dira l'Auteur, il y avoit alors moins d'*amour des Superfluités*, moins de *sensualité* & d'*intempérance*, moins de *moleste* & de *vanité*, moins de *luxe* & de *parures*; il n'y avoit point d'*inégalité dans les fortunes*, par conséquent point de *jaloufie*; point de *charges*, point de *titres*, point de *distinctions*, & par conséquent point d'*ambition*.

Je veux bien croire que les Jeunes-gens de ce tems - là ne portoient ni Manchettes, ni Chapeaux bordés, ni Nœuds de rubans à leurs Epées. Les Grands Seigneurs n'alloient pas en carosse, comme font aujourd'hui tous ceux qui ont huit ou dix-mille livres de rente. On ne leur donnoit ni les noms d'Altesse, ni ceux d'Excellence & de Sainteté. Les petites Bourgeoises ne portoient pas, comme aujourd'hui, des habits de velours & de soie, elles n'étoient pas ornées, comme à présent, des pierres précieuses de l'Orient. Les Valets, grossièrement vêtus, gardoient les Vaches & les Moutons; ceux d'aujourd'hui ont, dans les grandes Villes, de bons habits de drap, des vestes galonnées, la montre à la poche, & des boucles d'argent à leurs souliers. Les Servantes étoient sans parures, elles n'avoient pas, comme les nôtres, des vertuga-

dins pour s'arondir les reins. L'art d'apprêter les viandes étoit presque inconnu ; on ne connoissoit ni les ragouts, ni les biscuits à la Régence, & chacun pouvoit être dans le besoin son propre Cuisinier. La vaisselle d'or & d'argent n'étoit guère que pour les tables des Rois, on ignoroit l'usage des cuilliers & des fourchettes, on mangeoit avec les doigts.

Voilà apparemment ce que veut insinuer notre Auteur, lorsqu'il dit que nos Ancêtres ne connoissoient ni la *mollesse*, ni le *luxe*, ni les *distinctions*. On peut pardonner cela à un Prédicateur zélé, qui déclamant contre les vices de son Siècle, cherche moins à convaincre ses Auditeurs par la solidité de ses raisons, qu'à échauffer leur imagination par un Discours vif & animé. Mais on a de la peine à concevoir ce qui a pu porter le célèbre *La Bruyère* à former les mêmes plaintes dans un Ouvrage destiné à réformer les abus, & non ce qui n'en a que la simple apparence. *Nos Ancêtres*, dit cet ingénieux Auteur, *ne savoient point préférer le faste aux choses utiles ; on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies ; la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne disoient point, qu'on mette les Chevaux à mon carrosse ; l'étain brilloit sur les tables & sur les buffets, l'argent étoit dans les cofres.*

Qu'on y prenne bien garde, il y a une grande injustice à mépriser de cette manière les avantages de notre Siècle, tandis qu'on se fait une espèce de plaisir à louer les défauts du tems passé. Ces prétendus abus, contre lesquels on se récrie, sont les fruits des beaux Arts, du

Com-

Commerce, de l'Industrie. Notre Auteur voudroit-il donc qu'un grand Seigneur, qui possède quarante à cinquante mille livres de rente, vécût en petit Bourgeois, pour jouir du plaisir chimérique d'accumuler de grosses sommes dans ses cofres. S'il faisoit cela, il seroit un très mauvais Citoyen. L'argent qu'il dépense, sert à l'entretien de quinze ou vingt Familles, qui seroient peut-être sans cela réduites à la misère. Défendez aux Femmes l'usage des habits de soie dont elles se parent, & vous oterez la subsistance à des milliers d'Ouvriers qu'un industriel Fabricant fait travailler.

J'entens dire tous les jours que la Hollande est sur le point de sa ruine, & la belle raison qu'on en donne, c'est que les plus riches Bourgeois, & même les premiers Magistrats de cette fameuse République, ne faisoient autrefois presque nulle dépense : ils n'avoient ni carrosses, ni Laquais, ni maison de campagne, ni palais dans la Ville pour leur séjour ordinaire ; ils se nourrissoient grossièrement, point de Ragouts à la Françoisé ; du Bœuf salé, du lait, du beurre, du fromage composoient leurs repas ; on ne portoit dans ce tems-là ni petites ni grandes pERRUQUES poudrées, & le plus gros Marchand étoit habillé presque aussi simplement que le moindre Bourgeois. Que faisoient-ils donc de leur argent ? Plaisante demande ! C'étoit leur idole favorite, ils le gardoient en caisse pour leurs héritiers, & ceux-ci à leur tour continuoient de vivre avec la même économie.

Voudriez-vous donc remettre aujourd'hui les choses sur l'ancien pied ? Mais il faudroit pour

cela réquie à la mendicité plus du tiers des habitans. Que deviendroient alors dans Amsterdam tous ces Maitres & Garçons Barbiers, qui forment un corps nombreux ? Que deviendroient tant de Péruquiers, qui coifent les Hommes & les Femmes ? car en Hollande la plupart des Femmes, qui commencent à grisonner, portent des cheveux postiches pour se dérober plus facilement quelques années. Quelle seroit la ressource de quantité de Charpentiers, de Maçons, & d'autres Ouvriers. Il faudroit fermer une infinité de Boutiques, si les riches se retranchoient tout ce qui porte le nom de superflu. Un Magistrat, un riche Marchand qui roule carosse, a du moins dix personnes à son service. Il y a dans chacune de ces grandes maisons, une Cuisinière, une Conturière, deux autres Servantes pour les ouvrages les plus ordinaires du menage, une Nétéyeuse continuellement occupée à laver & à écurer les Plaques de cheminée, la cremaillère, les allées de marbre, les planchers, les degrés, le péron, les vitres, le devant de la porte, & jusqu'aux moindres petits paniers ou cofres de bois. Il y faut, outre cela, un ou deux Laquais, un Cocher, un Palfrenier. Y a-t-il des Enfans dans la maison, on leur donne un Gouverneur, ou une Gouvernante. La maison de campagne demande aussi un Jardinier, auquel on donne souvent d'assez gros gages, pour qu'il puisse s'entretenir avec sa Famille.

Voilà donc bien des gens qui vivent par un seul homme. Supposez maintenant que cet homme riche vende sa campagne, qu'il quitte son

son

son carosse, son train, ses équipages, que deviendront toutes ces personnes qui sont à son service? Elles seront réduites à aller chercher fortune ailleurs. C'est le nombre des Citoyens qui fait presque par-tout la richesse d'un Païs. En Hollande il n'y a presque pas un seul homme, quelque pauvre qu'il soit, qui ne contribue à augmenter les Revenus de l'Etat. Bannissez de cette puissante République, ce qu'il vous plaît de nommer *luxure, mollesse, parures, vanité, superfluités*, & vous verrez bientôt ses Villes désertes & dépeuplées. J'espère que ces petites réflexions sur les Coutumes de notre Siècle serviront à effacer l'idée un peu trop désavantageuse qu'en donne mon Auteur.

Mais un autre article sur lequel il donne encore prodigieusement dans l'excès, c'est celui où il veut nous faire envisager ce Monde, dans lequel Dieu nous a prodigué des biens immenses, comme un Enfer, comme un Chaos d'horreurs, où l'on ne voit de toutes parts que confusion & malaisance. A l'entendre, nous ne sommes que des Bêtes féroces, qui cherchent à se détruire & à se dévorer. Les traits dont il charge ce portrait, sont si patétiques, que l'homme le plus Philosophe à besoin de toute la force de sa Raison pour s'empêcher d'en être ébranlé. C'est un torrent qui entraîne, & auquel il n'est guère possible de résister.

Exposons quelques-uns de ces traits les plus frapans. „ Qu'on soit, *dit-il*, attentif aux mouvemens des grandes Villes, qu'on suive ceux „ qui volent d'un quartier à l'autre, qui se „ poussent, qui se pressent; qui se traversent; „ qu'on

„ qu'on écoute leurs discours, ou qu'on s'in-
 „ forme de leurs desseins, sont-ce les seuls be-
 „ soins de la vie qui causent tout cet embarras ?
 „ Des Voisins, des Proches, des Frères, des
 „ Concitoyens, ne courent que pour se cha-
 „ griner mutuellement, que pour se défendre
 „ des uns, que pour attaquer les autres. De
 „ quoi décident les Tribunaux ? ou plutôt, de
 „ quoi ne décident-ils pas ? L'intérêt, & le seul
 „ intérêt, que de tourmens ne cause-t-il pas
 „ aux Hommes ? Les uns demandent froide-
 „ ment ce qui ne leur est pas dû, les autres
 „ refusent impunément de rendre ce qu'ils doi-
 „ vent. Tous veulent tromper, & n'être point
 „ trompés ; acheter à vil prix, & vendre bien
 „ cher. Tous mettent leurs droits si haut, &
 „ ceux des autres si bas, qu'on ne sait par quel-
 „ les voies ils peuvent se rapprocher, se conci-
 „ lier, conclure des Traités, & s'assurer de ce
 „ qui leur appartient. Les Loix n'y suffisent
 „ pas ; les acords se rompent avec la même fa-
 „ cilité, que s'ils n'avoient jamais été conclus.
 „ On revient contre les Conventions les plus
 „ solennelles, on chicane sur les clauses les
 „ plus précises ; les procès terminés recom-
 „ mencent ; les contestations ne finissent point ;
 „ & la Terre entière seroit à partager entre deux
 „ Cohéritiers, qu'ils s'acorderoient à peine pour
 „ fixer leurs limites ”.

Ce n'est pas encore tout, le Tableau n'est
 qu'ébauché. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est
 qu'on ne voit aucun remède à ces maux. On
 ne sauroit vivre & être heureux, il faut mourir
 pour l'être. Triste fatalité ! „ Sur la Terre,

„ ce

„ ce n'est qu'une guerre continuelle que la vie
„ de l'Homme avec les Hommes. Toute es-
„ pérance de trêve nous est ôtée de leur part.
„ Ils laissent voir, dans leur dépravation, trop
„ de sources de divisions, trop d'antipatie dans
„ leurs humeurs, trop de contrariété dans leurs
„ inclinations, trop d'opposition dans leurs
„ vues, trop d'incompatibilité dans leurs ma-
„ nières & dans leurs procédés, pour se flater
„ de les concilier tous, ou de n'en rencontrer
„ que de sociables. Incommodes dans leurs
„ prospérités, plus incommodes dans leurs mal-
„ heurs, il est peu de bons esprits qui sachent
„ se faire à leurs différentes destinées, & por-
„ ter leurs fardeaux sans être à charge aux au-
„ tres. Avec de la vertu même & de la bon-
„ ne conduite, on peut encore être insupporta-
„ ble. Les plus justes ne sont pas sans quelque
„ défaut. Tous sont imparfaits, tous sont foi-
„ bles, tous sont malades; & ceux qui croient
„ ne l'être pas, sont ceux qui le sont le plus.
„ Les vices les moins traitables sont ceux qui
„ ne se connoissent pas, ou qui ne veulent pas
„ s'avouer. De quelque caractère que nous
„ soyions, en quelque situation que la Provi-
„ dence nous ait placés, nous aurons à vivre
„ avec quelqu'un qui nous fera souffrir, & dont
„ nous deviendrons nous-mêmes le tourment”.

Il y a du vrai dans tout cela; mais il faut aussi
avouer que l'Auteur grossit beaucoup trop les
objets. Si le Monde étoit tel qu'il le dépeint;
il vaudroit mieux vivre dans un désert écarté,
ou dans une Forêt avec les Animaux, que de
passer ses jours dans la société des Hommes.

S'il y a des divisions parmi eux , elles ne durent pas toujours ; & quoiqu'ils soient souvent en guerre , il est cependant faux de dire que *toute espérance de trêve leur soit ôtée.*

Il y a des Hommes si concentrés en eux-mêmes , si chagrins , si tristes , si mélancoliques , que tout leur déplaît. Ils sont ainsi faits , & je les plains beaucoup. Mais faut-il pour cela s'imaginer que tous les autres sont montés sur le même ton ? Je conseillerois à ces gens - là , à qui la vie est si amère , de prendre de tems en tems quelques vers d'un bon vin pétillant , d'aller quelquefois à la Comédie , d'autrefois à l'Opéra , tantôt à la promenade , tantôt en compagnie , en un mot de changer souvent d'objets , & de n'en voir que d'agréables & de divertissans. Si , après cela , ils ne sont pas encore contents , je ne sache guère d'autre ressource à leur tourment , que de s'adresser à quelque bon Médecin , qui chasse leur humeur noire , & dissipe ces vapeurs épaisses qui offusquent leur cerveau. Cette disposition d'esprit est réellement une maladie , assez semblable à celle de ces misantropes Anglois , qui , peu contents d'eux-mêmes & des autres , ne connoissent pas d'autre remède à leurs violens maux que celui de s'ôter la vie par un coup de desespoir.

Il est assez étonnant que les Hommes étant tels que l'Auteur vient de les dépeindre , il puisse y avoir encore des ressources pour les soulager. S'il est vrai en effet , comme il le prétend , que *les vices demeurent à mesure que les Générations se succèdent , & que cette succession de malice & de méchans n'est pas plus interrompue*

Avril, Mai & Juin, 1745. 361

pué dans l'Univers, que le cours des Astres & la révolution des Saisons, on ne voit guère qu'il soit possible de les rendre meilleurs, sans changer entierement leur nature, leurs inclinations, leurs panchans, leurs passions. La difficulté me paroît d'autant plus grande, que ces vices ne sont pas attachés à quelques Nations, ils sont généraux, ils dominent actuellement chez tous les Peuples de la Terre, personne n'en est exempt. „ Entreprenex, dit-il, le voyage du Mon- „ de, parcourez les Royaumes & les Provin- „ ces, y trouverez-vous un séjour où les Par- „ tis ne divisent point les Habitans, où les quar- „ tiers soient unis, les maisons sans discorde, „ les mariages sans mesintelligence; où les Pro- „ ches se voient avec confiance; où les mem- „ bres des divers Corps se traitent avec amitié; „ où les égaux ne contestent point; où les „ Chefs ne dédaignent pas les Subalternes, & „ les Subalternes ceux qui sont encore au-des- „ sous d'eux? Un tel séjour est ce qu'on ne „ vit jamais, & qu'on ne verra point, une vraie „ République de Platon”.

Malgré tout cela, il ne laisse pas de se flatter de pouvoir faire réussir son projet. Comment s'y prendra-t-il? Aura-t-il recours aux consolations tirées de l'impossibilité qu'il y a que les choses changent de face, ou de la nécessité des maux dont le Genre-humain est accablé? Point du tout. Ces consolations ne feroient, selon lui, *qu'achever d'accabler des Ames fai- bles*. Ce seroit mettre, en quelque sorte, toutes leurs ressources dans le desespoir, ce seroit les réduire à l'impossible. Allez dire à ces pau-

vres Mortels : *Etes-vous raisonnables de vous tant inquiéter ? Faut-il s'abimer dans ses chagrins , se noyer dans ses amertumes ? Laissez couler les Rivières , accommodez-vous au train du Monde , songez à vivre. L'Auteur appelle cela des Remontrances sages , mais froides.*

Quels sont donc les remèdes qu'il veut apporter à nos maux ? Les voici. *Nous souffrons , dit-il , avec un préjugé de sentiment , qui nous dit sans cesse , que nous ne sommes pas faits pour souffrir. Il faut donc que notre panchant soit balancé par un poids de raisons qui l'emporte ; & que notre patience a besoin , pour se soutenir , de tous les secours que nous pouvons puiser dans nos réflexions.* Tel est le secours qu'il offre à ceux qui se donneront la peine de lire son Ouvrage. Ils y trouveront une suite de réflexions naturelles , que tous les Hommes peuvent faire , que les Sages ont faites dans tous les tems ; mais qu'une infinité de gens ne font jamais , & que peu de personnes savent faire au besoin.

Vous voyez qu'il met par-là aux prises la Raison & les Passions. Examinons donc maintenant quelles armes il fournit à la Raison pour vaincre & terrasser les Passions , ou du moins pour les faire taire , lorsqu'elles veulent prendre le dessus ; car vouloir les détruire entièrement , c'est entreprendre l'impossible. Je pense qu'un Homme sans passions seroit un Animal indéfinissable , ce seroit un Corps sans Ame , un Etre insensible , un Automate.

La méthode que suit l'Auteur dans cet Ouvrage , est la même que celle qu'on emploie pour découvrir la vérité dans l'étude des Secrets

crets de la Nature, dans la recherche des Faits, & dans les connoissances de simple spéculation.

Il commence son *Traité de la Science de souffrir*, par dissiper les préjugés. Il en examine la source, il en développe l'injustice & les méprises. Il entre dans le détail des mécomptes, & il fait voir de combien de maux on peut se guérir, sans autre remède que le soin d'apprendre à ne les plus considérer comme des maux, Il donne ensuite à ceux, dont on auroit quelque raison de se plaindre, toute la réalité qu'ils peuvent avoir, & il propose les motifs qu'on a de les supporter.

Ces motifs sont tirés de la considération des foiblesses de la Nature, des liaisons du sang, & des engagements de la Société. Les foiblesses de la Nature nous découvrent ce que nous pouvions être, ce que nous sommes, ce que nous avons été, ce que nous serons un jour. Les liaisons du sang doivent nous inspirer les affections les plus tendres pour ceux qu'elles nous unissent. La Société se forme par le lien des besoins réciproques; & par la diversité de ses engagements, elle nous donne des relations nécessaires avec toutes sortes d'esprits. Ces relations s'établissent indépendamment du caractère des personnes, & nous mettent dans l'obligation de leur pardonner leurs défauts, parce que nous ne pouvons nous passer de leurs secours. L'amour de l'utilité commune veut que chacun contribue de tout ce qu'il peut à la procurer; qu'il se conforme aux Loix, aux Coutumes, aux Usages, à tout ce que l'ordre du Gouvernement & l'administration des Affaires publi-

publiques exigent. L'équité veut qu'on se soumette à tout ce qui peut y faire sentir le poids des affujetissemens , ou qu'on renonce aux avantages qu'on en retire. L'Auteur descend par tous les degrés de la subordination, d'où naissent les dépendances immédiates & les relations particulières. Ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéir; ceux qui se font servir, & ceux qui servent; les Grands & les Petits; les Riches & les Pauvres; les Maîtres & les Disciples; les Pasteurs & les Peuples; les Supérieurs & les Inférieurs y trouveront les raisons qu'ils ont de s'acomoder réciproquement à leurs foiblesses.

Tel est le précis de la première Partie. L'Auteur examine, dans la seconde, les partis que la résolution de ne rien souffrir pourroit inspirer aux Impatiens; & il tache de faire voir que toutes leurs ressources sont déraisonnables, extrêmes, inutiles, dangereuses, funestes, criminelles. Il suit les Inconstans dans toutes leurs tentatives. Il suppute avec eux ce qui leur revient des mouvemens qu'ils se donnent, & il les fait convenir qu'il y a plus à perdre qu'à gagner dans le changement.

Il passe delà à ceux qui s'abandonnent aux plaintes, & il remarque en combien de sortes d'imprudences & d'injustices l'impatience les précipite; à combien d'inconvéniens les plaintes les exposent; combien de suites désagréables, ou nuisibles, elles traînent après elles. On voit ceux, qui croient y puiser quelque soulagement, changer de petits maux en de plus grands; verser de l'huile sur le feu qui les consume; s'interdire

terdire toute espérance d'adoucissement dans leurs peines, & forcer ceux qui les font souffrir à leur donner de quoi se plaindre encore davantage. La mauvaise humeur, l'esprit chagrin, la mélancolie, qui se nourrit de ses déplaisirs; la misanthropie, qui se résout à tout haïr; les dépités contre les Hommes & contre Dieu; la tristesse obstinée, qui se tourmente contre elle-même; l'orgueil, qui craint de se dégrader en se plaignant; la vanité, qui se repait de l'idée de son innocence, & qui méprise en secret ce qu'elle ménage au dehors; l'amour-propre raffiné, qui s'en tient à ce qu'il souffre, de peur de s'attirer encore pis; les serremens de cœur, les ressentimens étouffés, les haines dissimulées, font autant de sortes de malheureux, qui ne le sont que par l'envie de ne l'être pas, ou par le desespoir de l'être. Qu'on décide maintenant laquelle de ces dispositions peut être mise en parallèle avec la patience, dont les solides motifs assurent la paix du cœur.

Cette tâche remplie, l'Auteur vient à la vengeance ouverte, & il la peint, comme elle l'est en effet, horrible dans toutes les circonstances. Ce seul sujet présente tant d'idées différentes, qu'il s'est vu obligé de le distribuer en plusieurs *Leçons*, qui font comme une suite de Tableaux. On y voit les diverses espèces d'injustices, que celui, qui veut se vanger, commet contre les Hommes, contre Dieu, contre lui-même. A l'égard des Hommes, il viole l'humanité, l'équité, les règles les plus inviolables des jugemens. Il prononce dans sa propre cause, sans suivre d'autre loi que celle de ses ressentimens,

sans

sans connoissance, sans autorité. C'est par-là qu'il pèche contre Dieu, dont il usurpe le droit, dont il condamne les bontés & la conduite, dont il viole les loix par la nature des moyens dont il se sert, & dans le caractère des satisfactions qu'il se fait.

L'Auteur passe en revue les vangeances de la Langue, il les examine dans leurs principes; & cette réflexion conduit à reconnoître que les vangeances, qui semblent épargner la vie pour s'en prendre à l'honneur, ne diffèrent point au fond de l'homicide. Il compte ensuite les tourmens que la vangeance cause à l'Homme dans le desir, dans le projet, dans l'exécution, dans les suites. On lui montre qu'il achève de flétrir son honneur, en croyant le réparer; & là sont confondues toutes les idées de gloire, dont le Monde voudroit relever une action, qui n'a rien en soi-même que de bas & de honteux. Ici le Duel a trouvé sa place. L'Auteur s'étoit d'abord fait un scrupule d'en parler sérieusement. Il lui paroissoit que ce brutal entêtement étoit une de ces illusions folles, qu'il ne faut combattre que par les ironies & par le ridicule. Mais le faux honneur a fait une si forte impression sur plusieurs de ceux qui le regardent comme le privilège de leur naissance, ou de la profession des Armes; quelques-uns en parlent avec tant de sérieux, que, pour les desabuser plus sûrement, il lui a fallu mêler les raisonnemens aux justes railleries.

Ces ressources de l'impatience ne pouvant plus avoir lieu, l'Auteur propose les vrais moyens de conserver la paix. Le premier de ces
moyens,

moyens, & qui doit être le fondement de tous les autres, c'est l'amour de cette paix, qui nous fait desirer de l'avoir avec ceux mêmes qui ne l'aiment pas. L'équité veut aussi que nous nous rendions des services réciproques. Chacun de nous est obligé de travailler pour la Société, selon ses forces & sa situation. Ne vouloir que son bien particulier, c'est donner de soi de justes sujets de plaintes aux autres. Ce n'est pas assez d'être exacts aux devoirs extérieurs de la justice. Les hommes veulent qu'on les aime, qu'on les estime, & sont quelquefois moins sensibles aux services réels, qu'aux simples démonstrations. Quoique ces démonstrations aient dégénéré en pures cérémonies, cela ne doit pas nous dispenser d'y être exacts, & nous devons y joindre les sentimens dont elles ne sont que l'expression.

Il n'y a peut-être rien qui ait plus besoin de règles que les Discours, & il paroît que l'Auteur a senti toute l'étendue de ce besoin. Il y a prêté en effet toute son attention. Il fait voir que le mensonge est une perfidie, qui rompt toutes les alliances; mais le perfide est connu tôt ou tard pour ce qu'il est, & s'expose à toute la haine qu'il mérite. Les grands discoureurs ne sont guère moins odieux que les menteurs. On parle toujours trop, quand on aime à parler beaucoup. Comme nos jugemens sont les guides de notre conduite ordinaire à l'égard de ceux avec qui nous avons des relations, notre attention la plus continuelle doit être de prendre garde que ces jugemens ne soient injustes. Delà naît une nouvelle nécessité de travailler à se
d6-

défaire de tout intérêt de prévention ; de n'être ni trop précipité, ni trop présomptueux, ni trop credule ; de ne point trop écouter les soupçons ; de se défier des premières impressions, des conjectures, des rapports incertains ; de remonter jusqu'à l'origine des bruits communs ; de sonder enfin les fondemens de toutes les connoissances, pour ne se déterminer que sur les certitudes dont les faits humains sont susceptibles.

Il se présente dans le cours de la vie une infinité d'occasions, où l'on se trouve forcé d'explorer les lumières des autres. C'est ce que l'Auteur appelle, & avec raison, *l'écueil de la Prudence*. Il fait voir, qu'on ne sauroit être trop circonspect & trop désintéressé dans le choix de ceux qu'on se propose de consulter. D'un autre côté, il n'est rien de plus important à notre tranquillité, que de ne donner jamais d'avis, ou de n'en donner, dans les conjonctures les plus inévitables, qu'avec des réserves infinies. Combien de gens, qui vivroient presque sans inquiétudes, s'ils pouvoient renoncer à celle de ce qui ne leur convient pas, ou de ce qui ne les intéresse point !

A l'égard de ceux, qui sont chargés de former les autres, ou de les réformer, l'Auteur les avertit ici, que le mal ne vient pas tant du devoir de la correction, que des fautes qu'on y commet. Qu'ils cherchent moins à se contenter, qu'à se rendre utiles à ceux qui sont confiés à leurs soins ; qu'ils s'appliquent à les bien connoître ; qu'ils jugent avec équité de leurs écarts ; qu'ils sachent distinguer les remèdes qui conviennent, & les momens d'en user à propos ;

pos ; qu'ils ne se rebutent point de la difficulté de l'entreprise , & qu'ils ne l'abandonnent jamais , lors même que la plus longue expérience semble justifier leur desespoir de réussir.

L'Auteur propose encore , dans cette seconde Partie , divers autres moyens de conserver ou derecouvrir la paix ; & il la termine par cette considération , que le grand secret de vivre plus tranquille , c'est de n'avoir rien à se reprocher. Ceux , que les pensées du Salut rendent encore plus sensibles à leur perfection qu'à leur repos , trouveront les instructions de la troisième Partie beaucoup plus intéressantes pour eux , que celles des deux premières. Ils y verront qu'il n'est aucun des maux dont la nature impatiente murmure , que la piété ne puisse faire servir à ses usages. Ils justifieront la sagesse de la Providence , qui leur prépare des secours utiles dans toutes les imperfections des Hommes. L'Ouvrage finit par des Maximes abrégées qu'on peut recueillir de ses différentes parties. Ces Maximes ont été faites en faveur de ceux qui , sans reprendre la peine d'une plus longue lecture , voudront puiser dans ce qu'ils auront déjà lu , des règles de conduite selon leurs différens besoins. On y a joint une Prière , pour les aider à demander l'esprit de patience , & la grace de former leurs sentimens sur tout ce qu'on leur a remis sous les yeux. Cette Prière est fort belle & fort touchante.

On ne sauroit nier que le plan de cet Ouvrage ne soit excellent ; mais la manière dont l'Auteur l'a exécuté est au-dessus de tous les éloges qu'on pourroit lui donner. Tout part de main

de Maître. Le tour, l'expression, le stile, ont des beautés peu communes, & presque inimitables. Si l'Eloquence consiste à éclairer l'esprit & à toucher le cœur, par la beauté des paroles & des choses qu'on dit avec jugement & avec esprit, on peut dire qu'il possède cet art au souverain degré. Il a l'imagination vive & brillante. Tout ce qu'il dit est animé. Il n'y a aucune de ses *Leçons*, où l'on ne remarque une véhémence naturelle, qui touche, qui émeut, qui ébranle les cœurs. Il est très fécond dans ses descriptions, & particulièrement lorsqu'il peint les passions; rien ne lui échape. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir fait de l'Homme un portrait trop affreux, & donné de notre Siècle une idée qui le dégrade infiniment. A juger de son caractère par la Doctrine qu'il enseigne, on doit le regarder, comme un homme qui a beaucoup de probité, de piété & un grand fond de Religion. Grand amateur de la paix, de l'union & de la concorde, il se déclare ouvertement contre les haines, les animosités & les fatales divisions qui ont pour principe le préjugé de Religion. Je renvoie sur cela le Lecteur à la *Leçon X* du *Tome I*, page 116, & *suiv.* Il y a très peu d'Ouvrages plus propres que celui-là à inspirer des sentimens d'honnête-homme, & on ne sauroit trop en recommander la lecture à toutes sortes de personnes.

ARTICLE VIII.

Pars prima de Cultu & Amore DEI; ubi agitur de TELLURIS ortu, PARADISO & VIVARIO, tum de Primogeniti seu ADAMI Nativitate, Infantiâ & Amore.

C'est - à - dire :

Du Culte & de l'Amour de DIEU; où l'on traite de l'Origine de la TERRE, du PARADIS & de son PARC, de la naissance d'ADAM, de son Enfance & de son Amour. Par EMANUEL SWEDENBORG. In 4. Pag. 120. A Londres, 1745.

CET Auteur est tout-à-fait original dans sa manière de penser. C'est ce qu'on aura déjà pu remarquer par l'Extrait que nous avons donné (a) d'un de ses Ouvrages imprimé à la Haye en 1744. Dans une courte *Introduction*, qui se trouve à la tête de ce nouveau Traité, il nous apprend ce qui lui a fait naître le dessein d'y travailler. Un jour d'Autonrie, se promenant dans un Bois pour se dissiper, & voyant les Arbres se dénouiller de leurs feuilles, cela lui rapella les doux charmes qu'il avoit eus depuis le commencement du Printemps jusqu'à ce moment, lorsque cette Forêt étoit couverte d'une agréable verdure. Ce nouveau spectacle lui

(a) Voyez le Tome XXXIII, page 156 de cette Bibliothèque.

lui fit faire de sérieuses réflexions. Après avoir repassé dans son esprit les révolutions des saisons, il commença à penser si tout ce qui dépend du tems, comme nos années & le cours de notre vie, n'éprouvoit pas aussi le même sort que ces Arbres qui forment les Forêts. La ressemblance lui parut parfaite. Notre Jeunesse c'est notre Printems, nous sommes alors comme couverts de fleurs; l'Eté de notre vie passe bien vite, & nous nous voyons insensiblement tomber dans la vieillesse, qui est l'image de l'Autonne. Il en est de même du cours des Siècles, & de celui de toutes les Sociétés humaines. Leur enfance, c'est l'intégrité & l'innocence. Delà vient que l'ancien tems est nommé *l'Age d'or*, *l'Age d'argent*; mais aujourd'hui nous entrons dans *l'Age de fer*, dont la rouille le réduira bientôt en poussière.

Ne voila-t-il pas une réflexion bien digne d'un Philosophe? Je pense qu'en entrant dans ce Bois il avoit déjà la tête un peu embarrassé & l'esprit chagrin. L'épaisseur du Bois, le silence morne qui y règnoit, lui causèrent bientôt une noire mélancolie. Aussi nous dit-il que, *de triste qu'il étoit il devint tout sérieux*. Voilà bien de quoi se chagriner! Il voit des feuilles mortes tomber, des Arbres à demi dépouillés, cela l'afflige, cela le rend rêveur, & lui fait perdre courage; enfin il s'imagine que le Monde vieillit aussi, & qu'il est sur le point de sa ruine. Cette pensée lui plait, il s'y arrête, & il prend dès ce moment la résolution de la communiquer au Public. S'il eût attendu jusqu'au Mois de Mai de l'Année suivante, il auroit

auroit vu les Arbres se recouvrir de nouvelles feuilles, & de ce nouveau phénomène il auroit pu conclure que le Monde rajeunit, ou que du moins il est aujourd'hui ce qu'il étoit hier, ce qu'il étoit il y a quatre ou cinq mille ans. Il est vrai que les Hommes & les Animaux vieillissent & qu'ils meurent, que les Végétaux subissent aussi le même sort : une Génération passe, il en revient une autre qui prend sa place ; mais cette succession continuelle ne change pas pour cela la face de l'Univers. Le grand Artiste, qui a construit la Machine du Monde, en a si bien disposé tous les ressorts, qu'il n'est pas à craindre qu'ils se dérangent, ou que la rouille s'y mette & les réduise bientôt en poussière.

Notre Auteur nous représente les anciens Sages, qui s'appliquoient à approfondir les secrets de la Nature, comme ayant eu des perfections qu'on ne retrouve plus aujourd'hui parmi les hommes. Leur esprit étoit d'autant moins attaché à leur Corps, qu'ils avoient plus de penchant pour les choses célestes. Quoique plus parfaits que nous, ils ne laissoient pas de remarquer que leur Siècle avoit déjà dégénéré. Avant eux c'étoit la *Justice* & la *Piété* qui gouvernoient le Monde. La Vertu étoit alors sur le Trône. Tout répondoit sur la Terre à un spectacle si enchanté. Ces beaux Siècles ne sont plus, ils ont disparu, le Vice a détrôné la Vertu, & les Siècles de Fer ont succédé aux brillans Siècles d'or & d'argent. Fatale destinée des derniers enfans d'*Adam* !

Tout cela est trop merveilleux, pour être

seulement vraisemblable. Il est du moins bien certain que la Physique n'est guère d'accord avec toutes ces belles imaginations. Un Sage moderne, qui vaut bien les Sages de l'Antiquité la plus reculée, a fait cette judicieuse réflexion, que *la Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons, & dont elle forme les Hommes, les Animaux, les Plantes; & que certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène, ni Homère, d'une argile plus fine, ni mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poètes d'aujourd'hui.*

Le grand Principe de Mr. Swedenborg, c'est que *les Représentations des plus petites choses sont autant de Miroirs des plus grandes choses, & que les Représentations des plus grandes choses sont autant de Miroirs des plus petites choses.* C'est sur ce Principe qu'est fondé son Système de l'*Origine de la Terre*, celui du *Paradis*, & tout ce qu'il dit d'*Adam* notre premier Père. Ce Système est assez singulier, pour mériter qu'on le fasse connoître; mais je ne sai si on le trouvera assez bien prouvé, pour mériter qu'on l'adopte comme une vérité. Qu'il ne soit que probable, qu'il soit même absurde, il pourra toujours trouver des approbateurs; car jusqu'où ne va pas la crédulité des Hommes!

La Terre est emportée tous les ans autour du Soleil, qui est le centre de l'Univers. On donne le nom d'*Année* au tems qu'elle emploie à faire cette révolution, & on nomme *Jour* le tems qu'elle met à tourner autour de son axe.

Les

Les quatre intervalles du Jour sont représentés par les quatre Saisons de l'Année, savoir, l'Aurore ou le Matin par le Printems, le Midi par l'Été, le Soir par l'Autonne, & la Nuit par l'Hiver. Voila ce qui s'appelle les *Représentations des petites choses par les grandes*. Renversez maintenant cet ordre, & dites : le Printems est représenté par le Matin, l'Été par le Midi, l'Autonne par le Soir, l'Hiver par la Nuit, & vous aurez les *Représentations des grandes choses par les petites*. Cela n'est-il pas charmant ?

Voulez-vous quelque chose de plus détaillé encore ? Voici de quoi vous satisfaire. L'Auteur poussant plus loin son ingénieux parallèle, compare chaque couple d'Heures d'un Jour au Mois qui y répond, & chaque Minute d'une Heure aux quart-d'heures d'un Jour. Voyons un peu comment il s'y prend pour trouver son compte. Cela vaut bien la peine d'être sçu. Il y a, dit-il, douze fois deux Heures dans un Jour, de même qu'il y a douze Mois dans une Année. Toutes les deux Heures du Matin représentent autant de Mois du Printems, celles de l'Après-midi les Mois de l'Été, & celles de la Nuit les Mois de l'Hiver. Tel est le Miroir artificiel de l'Auteur, où les Heures se mirent dans les Jours, les Jours dans les Heures ; le Printems dans les Heures du Matin, les Heures du Matin dans le Printems, & ainsi de suite. On pourroit conduire cette admirable progression, d'un côté jusques dans l'Infiniment-petit, & de l'autre jusques dans l'Infiniment-grand. Mais cela suffit pour donner au Lecteur une légère idée des vues vastes de Mr. Sweden-

borg. Une trop fine anatomie de cette partie de son Système demanderoit de trop longs détails.

La Terre n'est pas le seul Corps qui est emporté autour du Soleil : les Planètes, Masses immenses, font aussi leurs révolutions autour de cet Astre. Outre ces Planètes & leurs Satellites, dont l'Auteur donne la description, on voit dans le Ciel un nombre innombrable d'Astres, qui restent immobiles dans leurs centres, & qui sont comme autant d'images, & de représentations du Soleil. Ils forment un champ vaste, qu'ils éclairent par leurs rayons, & ce champ est un autre Univers qui leur appartient. Autant d'Astres, autant de Mondes divers, les uns plus grands, les autres plus petits. Tous ces Globes se touchent, ils se tiennent, & forment une chaîne admirable à laquelle nous donnons le nom de *Firmament*.

Voyons maintenant quelle est l'origine de ces Planètes, dont les révolutions sont si constantes. Elles ont pour Père le Soleil, qui est leur commun centre. Regardant ces Globes errans comme ses propres Enfans, il ne cesse d'en prendre un soin infini ; il les échauffe par la chaleur qu'il fait sortir de son sein ; il revêt chaque année leurs Corps & leurs Membres des plus beaux ornemens ; il nourrit leurs Habitans ; il entretient leurs vies ; enfin, il les éclaire.

Voilà donc le Soleil qui fait toutes les fonctions d'un bon Père. La conséquence qu'en tire l'Auteur, & qui lui paroît toute naturelle, c'est que, pour trouver l'origine de la Terre, il faut nécessairement la chercher dans le Soleil. Rien de plus merveilleux que cette origine. Il

y a eu un tems, dit-il, que le Soleil portoit dans son sein tous les Corps del'Univers, dont il les fit ensuite sortir par la force de son soufle & de ses exhalaisons. Il falloit que cette grosseffe du Soleil fût bien prodigieuse, pour porter tant d'Enfans à la fois, & des Enfans d'une pésanteur si énorme. Mais il n'y a rien dans la Nature qui n'ait ses justes proportions. Si les Planètes sont de grosses & lourdes masses, le Soleil peut être assez gros à proportion pour les contenir toutes. Qu'on raproche deux autres extrémités, qu'on se représente le Ciron & la Baleine, & ce phénomène en paroitra moins surprenant.

La manière dont se fit cet accouchement mérite d'être expliquée. Le Soleil s'étant couvert des exhalaisons qui sortoient de son sein, & qui rebrouffoient sans cesse vers son centre, il s'en forma insensiblement une croute nébuleuse de couleur blanchâtre, laquelle l'enferma, & prit la forme du *plus grand Oeuf de l'Univers*. Le Soleil ainsi couvert & envelopé de toutes parts, il ne lui fut plus possible de darder ses rayons, toutes les issues étoient trop bien fermées. Qu'arriva-t-il delà? La croute de l'Oeuf se durcit, ce ne fut plus qu'une Coque, la plus grande qu'il y eût jamais eu. Le terme de l'accouchement étant venu, le Soleil se gonfla extraordinairement, les douleurs le prirent, ses entrailles s'émurent, & le feu qui le dévorait, ayant fait un effort pour sortir, rompit la Coque de l'Oeuf, & délivra de leur prison tous ces Corps immenses, ces Planètes que nous voyons répandues dans l'Univers, vrais Enfans du Soleil,

leil, puisqu'ils le reconnoissent encore aujourd'hui pour leur Père. Ce grand Oeuf est le Chaos, autrefois & encore à présent si fameux, que l'on dit avoir contenu les Elémens de toutes choses, & dont est sorti le beau Monde que nous habitons. L'Homme, les Animaux, les Végétaux, sont formés de la même manière que la Terre & les autres Planètes. Les uns & les autres viennent d'Oeufs, formés sur le modèle de celui du Soleil, & cela conformément à ce grand Principe, que *les grandes choses sont l'image & le miroir des petites.*

Je ne m'arrêterai pas à donner la description du *Paradis* de l'Auteur, qu'il semble faire consister dans la beauté & la magnificence des Végétaux qui furent les premiers ornemens de la Terre. Ce beau Jardin, qui aparemment ne subsiste plus, étoit situé dans la haute région de l'Air, & par conséquent dans le voisinage du Soleil. Quel dommage que notre pauvre Terre ait changé de place ! car si elle fût restée dans ce voisinage du Soleil son Père, il est à croire qu'elle seroit encore aujourd'hui aussi superbement parée qu'elle l'étoit dans sa première origine. C'étoit alors une Beauté parfaite, une Nimphe toute brillante, & à la fleur de son âge ; mais elle n'est à présent qu'une Vieille ratinée, une Vieille roupieuse, ou, comme dit *Scaron*, une

Vieille hou hou, Vieille ha ha.

Nous voici arrivés au *Parc du Paradis*. Pour former ce Parc, il falloit faire naître sur la Terre

re, des Animaux, à l'usage desquels les Végétaux avoient été en partie destinés. D'abord parurent les Animaux les moins parfaits, auxquels succédèrent bientôt après ceux d'un rang supérieur, & cela suivant l'ordre que la Nature avoit observé dans la formation des Plantes. Dès le commencement du Printems on vit paroître des Vermisseaux & des Chenilles, qui ne tardèrent pas à se développer & à éprouver tous les changemens qui devoient leur donner une nouvelle forme. Toutes les Plantes se trouvèrent bientôt couvertes de ces Êtres animés, & cette nouvelle production ne contribua pas peu à donner un autre relief au Paradis. Après ces Insectes parurent une infinité d'Oiseaux de toutes espèces, la plupart d'une beauté charmante, qui prenoient leurs ébats dans l'air & sur la surface de la Terre. Les Oiseaux furent suivis de toutes sortes de gros Animaux, qu'on nomme Quadrupèdes, qui avoient tous quelque chose de singulier dans leur caractère, chacun suivant son Espèce.

Voilà la Terre couverte d'Animaux, & le *Parc du Paradis* presque entièrement formé. Il ne restoit plus qu'à donner des Habitans aux Fleuves, aux Rivières & à la Mer. Toutes les Eaux en furent bientôt remplies. Les Amphibies parurent en même tems que les Poissons; ils étoient destinés à vivre sur terre & dans l'eau.

Il manquoit encore une Espèce, la plus noble & la plus parfaite de toutes. Il n'y avoit point d'Homme. Toutes les autres Créatures, qui ornoient déjà la Terre, sembloient l'attendre avec impatience. Ce devoit être un Chef-
d'œu-

d'œuvre. On lui avoit destiné un lieu délicieux pour son séjour. Dans la région la plus tempérée de la Terre il y avoit un Bois sacré, qui n'étoit planté que d'Arbres fruitiers. Il regnoit dans ce Verger comme un nouveau Printems, qui l'emportoit encore sur celui du Paradis. L'Auteur donne à ce charmant séjour le nom de *Paradis dans le Paradis*. Il y avoit au milieu un Pomier, qui portoit l'Oeuf le plus précieux, & dans lequel la Nature avoit tracé le plan du Corps le plus parfait. Cet Oeuf n'avoit point encore été fécondé. La Nature s'étoit contentée de l'orner, de l'embellir, pour le mettre en état de recevoir l'Hôte qui devoit y loger. Cet Hôte est l'Ame humaine que le Grand Esprit tira de lui-même, & qu'il souffla dans l'Oeuf.

Telle est la formation de l'Homme. Mais il ne paroît encore ici qu'en mignature, il faut qu'il se développe, & qu'il sorte de son Oeuf, à peu près comme les Planètes sortirent du Soleil qui est le grand Oeuf de l'Univers. Dès que l'Ame fut entrée dans l'Oeuf, dès qu'elle eut donné la vie à l'Embryon qu'il contenoit, elle commença à faire toutes les fonctions dont un Etre intelligent pouvoit être capable. Dans le moment de cette heureuse union, elle conçut des idées pures, elle vit clairement les Causes finales, elle se représenta non seulement l'Univers de la Nature, comme font les Animaux, mais encore l'Univers du Ciel, avec toutes ses Puissances & ses Intelligences. Tressaillant de joie, & brulant du feu sacré qui l'animoit, elle auroit pu, du haut du Trône où elle étoit placée,

ée, descendre jusqu'au fond de l'Atmosphère, & remonter ensuite jusques dans le Ciel pour y raconter les merveilles qu'elle auroit vues. L'Ame a des aîles, l'Auteur lui en donne, mais ce sont apparemment des aîles toutes spirituelles; ainsi il n'est pas étonnant qu'elle puisse parcourir tout l'Univers, dans un instant, monter au Ciel, descendre jusques dans les entrailles de la Terre, sans cependant sortir du Corps qu'elle habite, & auquel elle est si intimement unie.

L'Ame se voyant maitresse du Corps qui lui avoit été destiné, pensa aux moyens qu'elle pourroit mettre en œuvre pour le conduire au point de sa perfection. Cette pensée l'occupoit encore, lorsque la Nature lui offrit gracieusement ses services. Tout ce qu'il y avoit de force & de vertu dans l'Arbre de Vie vint se réunir dans la Branche qui portoit l'Oeuf précieux, où étoit renfermé le Fils de la Terre, le Premier-né des Hommes. Les Arbres d'alentour contribuèrent eux-mêmes de leur propre substance à son entretien. Il fut défendu au Soleil d'en approcher de trop près, & d'agir sur lui avec trop de violence. Les doux Zéphirs pouvoient jouer à l'entour, mais ils devoient bien prendre garde de ne pas rompre la trame d'un Ouvrage si fin & travaillé avec tant d'art. Les autres Branches de l'Arbre de Vie étendoient leurs bras, pour aider à soutenir le fardeau de leur Mère, & se charger elles-mêmes de l'effort qu'elle devoit faire lorsqu'elle accoucherait. D'autres Branches étoient occupées à préparer le Berceau, en le couvrant du Coton que
les

les Zéphirs leur apportoient. Enfin, tout ce qui se trouvoit dans le voisinage, travailla à l'environ pour rendre quelque service à celui qui devoit être la dernière merveille du Monde. Les Habitans mêmes des Cieux, les Substances Spirituelles, voulurent bien quitter leur séjour, pour aider la Nature dans ses travaux. Les unes se chargèrent de préserver le Bois sacré de toute insulte. Les autres tinrent en respect les Bêtes féroces, ou les releguèrent dans le fond des vastes Forêts.

Le terme de la grossesse expiré, & tout étant prêt pour recevoir celui qui devoit regner sur les Animaux, la Branche qui le portoit s'inclina doucement vers la Terre, pour le déposer sur le Lit de Lis & de Roses qu'on lui avoit préparé. Les Esprits Célestes, revêtus d'une Nuée blanche, voulurent assister à sa naissance; ils eurent la satisfaction de voir que tout étoit dans l'ordre, & qu'on n'avoit rien négligé pour sa réception. Enfin, l'heureux moment étant venu de sa délivrance, il rompit lui-même ses liens, &, par un nouvel effort qu'il fit, il entra dans le Monde, après lequel il avoit aspiré depuis le premier instant de son existence.

Je me bornerai à cette courte description de l'Origine de la Terre, du Paradis, de son Parc & de la naissance d'*Adam*. On pourra par-là se former une idée de ce que dit l'Auteur sur l'*Enfance* & l'*Amour d'Adam*; puisque dans ces deux derniers Traités il suit absolument les mêmes idées & les mêmes principes que dans les précédens. Je n'ai rien dit du premier Traité sur le *Culte* & l'*Amour de Dieu*, annoncé tout

au commencement du Titre; & la meilleure raison que je puisse en alléguer, c'est que l'Auteur lui-même n'en parle pas dans cet Ouvrage. Si l'on me demande pourquoi il n'en parle pas, je répondrai que je n'en sais rien. J'ignore aussi parfaitement pourquoi ce même Titre commence par ces mots *Pars prima* (première Partie), car il ne nous apprend pas qu'il doive nous en donner une seconde. Tout ce que je puis dire sur cela, c'est qu'il n'y a pas moins de confusion dans les Titres des Ouvrages de cet Auteur que dans ceux du Livre où l'on expose & critique les *Cérémonies & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du Monde*. On a déjà fait remarquer ce manque d'ordre dans un des Extraits de cette Bibliothèque (a).

On demandera peut-être encore si l'Auteur parle sérieusement dans cet Ouvrage, ou s'il n'a d'autre dessein que de faire passer agréablement au Lecteur quelques momens de loisir, par la lecture d'une Histoire plus ingénieuse que vraisemblable de l'Origine du Monde, de la formation du premier Homme, du Paradis, &c. C'est ce qu'il n'a pas cru devoir nous apprendre. Quand on expose un Portrait aux yeux du Public, c'est à lui à juger de sa ressemblance avec l'Original, & d'en croire ce que bon lui semble. Lorsque *Mahomet* eut enfanté son Paradis, il le proposa aux Arabes comme article de Foi, & ils voulurent bien l'en croire, quelque ridicule que dût leur paroître la description qu'il en donnoit. Mr. *Swedenborg* ne parle pas du sien

(a) Voyez le Tome XXXIII, page 156.

sien sur le même ton, il ne le propose pas comme un Dogme révélé; il se contente de l'étaler avec pompe, de l'orner de réflexions tirées de la plus sublime Métaphysique; & s'il se flatte d'avoir des Sectateurs, il ne peut guère espérer d'en faire que parmi des Philosophes à Systèmes, chez qui de simples probabilités tiennent souvent lieu de preuves, pourvu qu'on leur propose quelque chose de bien suivi & de bien soutenu.

L'Histoire de la formation du Monde & de celle de l'Homme par *Descartes* n'est qu'un beau Roman. Cependant combien de Philosophes n'a-t-on pas vus adopter son Hypothèse! Si ce Grand-homme revenoit au monde, il seroit bien surpris de trouver son superbe Edifice attaqué de toutes parts, presque entièrement renversé, & d'en voir une infinité d'autres érigés depuis, & qui commencent aussi à menacer ruine. Un fameux Abbé, qui joint une piété solide à beaucoup de lumières (a), a entrepris de prouver que, de tous les plus beaux Systèmes sur la Création, il n'y a que celui de *Moïse* qui puisse se soutenir, comme le plus conforme à la Raison & à l'Expérience. C'est ramener l'Homme à l'unique Source du Vrai, qui ne sauroit jamais tarir.

(a) L'Auteur du *Spéctacle de la Nature*.

A R T I C L E IX.

L'ART de trouver la Vérité, ou LOGIQUE
en forme d'Entretiens, par le Père RE-
GNAULT. Un Volume in-12 de 241 pages,
sans

LA Logique est une Science, qui convient à toutes sortes de personnes, & dont on devroit faire usage presque à chaque instant de la vie. Il y a mille choses, qu'on peut ignorer sans nulle conséquence, mais il est extrêmement important de mettre de la justesse dans ses pensées, dans ses jugemens & dans ses raisonnemens. On fait que le but de cet Art est de préserver de l'Erreur, & d'apprendre à découvrir la Vérité. Or qui ne voit qu'un tel Art peut être d'une utilité infinie dans toutes les conditions de la vie. La plupart des Hommes ne sont malheureux que pour s'être formé de fausses idées des objets, pour en avoir mal jugé, mal raisonné; & le bonheur des autres ne dépend souvent que de la justesse de leurs pensées & de leurs réflexions. Il n'est que trop ordinaire d'attribuer à la mauvaise fortune bien des malheurs qui nous arrivent, quoiqu'ils n'aient d'autre source que nos faux jugemens. L'heureux succès d'une entreprise doit naturellement dépendre, si elle n'est point traversée par quelque événement imprévu, des justes mesures que l'on prend, & l'on ne prend jamais ces mesures qu'en conséquence des idées qu'on s'est formé de la nature de l'entreprise. L'amour-propre nous fait rejeter sur le hazard & la fortune, des malheurs que nous ne devrions attribuer qu'au peu de justesse de notre esprit. Le hazard est un Être de raison, que nous avons tâché de réaliser, pour nous décharger sur lui des fautes que nous commettons.

Tous les Hommes ont une espèce de Logique ; mais elle est trop imparfaite pour les garantir de l'erreur. C'est ici que l'Art vient très à propos au secours de la Nature, en dirigeant l'esprit dans la route qu'il doit tenir pour découvrir la Vérité. Ce sujet a été traité plus d'une fois par de Grands-hommes : mais on ne l'a pas épuisé ; c'est un champ trop vaste pour qu'il puisse jamais l'être. Quelques réflexions sur ce qui se passe dans le commerce de la vie, sous nos yeux, & dans nous-mêmes, au moment que nous pensons, est ce qui a fait naître au Père Regnaud le dessein d'ajouter encore à cet Art quelques nouveaux degrés de perfection. Cet Ouvrage est dans le goût de ses *Entretiens Physiques* d'*Ariste* & d'*Eudoxe* ; il fait même parler encore ici ces deux Interlocuteurs. Quelques idées récentes avec des idées plus anciennes, mais variées & mises dans un nouveau jour, pourrontveiller l'attention du Lecteur. On aime aujourd'hui, plus que jamais, la variété dans les choses, & dans la manière dont elles sont présentées à l'esprit.

Un des grands avantages de cette Logique, c'est qu'elle est à la portée de toutes sortes de personnes. Un Jeune-homme, qui a déjà une légère teinture des Belles-Lettres, peut l'apprendre sans le secours d'aucun Maître. On a évité avec soin de la charger d'un trop grand nombre de Règles, qui fatiguent toujours plus l'esprit qu'elles ne l'éclairent : on n'a employé que celles qui paroissent faites pour un Livre d'usage, & on a écarté des subtilités plus ingénieuses qu'utiles. En se bornant ainsi au simple

nécessaire, on a renfermé dans un Volume médiocre ce qui se trouve de meilleur dans tous les Ouvrages qui ont déjà paru sur la même matière.

Il y a dans chaque Science certains termes, qui ne sont pas ordinaires dans le commerce du monde. Ceux que l'Auteur a cru devoir employer, sont expliqués avec beaucoup de clarté & de précision. Un excès de délicatesse dédaigne trop aisément des expressions auxquelles on n'est pas fait, ou qui ne flattent point l'oreille. On peut en rejeter, de ces expressions ; mais il faut aussi en retenir, & savoir leur signification, leur force, leur valeur, pour être en état d'apercevoir la Vérité dans de bons Ouvrages, & de démêler l'Erreur dans des Ouvrages pernicieux.

Les Règles ne suffisent pas toujours pour faire sentir la Vérité, il faut souvent des exemples, & des exemples bien choisis. L'Auteur en donne un assez grand nombre dans cette Logique, qui a d'ailleurs ses assortimens de maximes & de pratiques, & ses arrangemens de pensées, en un mot, sa Méthode, laquelle est d'autant plus étendue qu'elle est plus d'usage. On voit par cette Méthode la route qu'on doit tenir pour arriver à des vérités éloignées, en allant pas à pas & par degrés, tantôt des vérités plus simples & plus faciles, à celles qui sont composées & plus difficiles, tantôt de celles-ci à celles-là, toujours des vérités connues à celles qui ne le sont pas. On verra quelles sont les vérités qu'il importe le plus de découvrir, les obstacles à vaincre dans cette découverte, & la manière de les surmonter, l'art de s'instruire & d'instruire les autres, d'éclaircir une question,

de piquer la curiosité de l'esprit, & de soutenir l'attention, d'intéresser, de critiquer sans offenser, de disputer utilement, & d'écrire même pour les intérêts de la Vérité.

Les traits répandus dans ces Entretiens entre *Ariste* & *Endoxe* sont tout propres à dissiper la langueur & l'ennui que cause d'ordinaire une matière sèche & abstraite. Ce sont des espèces de méditations communes, où l'esprit, en réfléchissant sur les passions du cœur, sur les impressions des objets qui nous environnent, & sur ce qu'il éprouve en lui-même, lorsqu'il aperçoit, qu'il juge, ou qu'il raisonne, démêle le caractère des différentes sortes de pensées, avec les Règles dont les pensées sont susceptibles, ou qui peuvent les rendre justes, nettes, vraies & assorties. *Ariste* est un Jeune-homme d'un esprit pénétrant. Il a la mémoire heureuse, du gout pour les Sciences, de l'ardeur pour apprendre le secret de découvrir la Vérité; & *Endoxe* se charge de lui révéler ce secret. *Ariste* associé, en quelque sorte, aux méditations d'*Endoxe*, découvre dans sa manière de penser, la manière de penser juste. Mis sur les voies par *Endoxe*, il trouve lui-même de tems en tems les vérités qu'*Endoxe* ne fait qu'indiquer; ainsi, confident de ses réflexions, & témoin assidu de ses recherches, il a le plaisir de pouvoir s'attribuer quelque chose dans ses découvertes; & ils vont tous deux, comme de concert, jusqu'à la source de nos erreurs, pour trouver le moyen de nous en préserver.

Ces Entretiens sont au nombre de douze, & roulent sur les sujets suivans : 1. sur la Logique
en

en général; 2. sur le Caractère des Idées; 3. sur les Règles des Idées; 4. sur les Expressions des Idées; 5. sur le Caractère des Jugemens; 6. sur les différentes espèces de Propositions; 7. sur les Propositions comparées ensemble; 8. sur les Règles des Jugemens; 9. sur les sources des Jugemens faux; 10. sur le Caractère des Raisonnemens; 11. sur les Règles des Raisonnemens; 12. sur la Méthode.

Le premier de ces Entretiens est fort court. On y donne d'abord quelques exemples des Vérités les plus claires, auxquelles on donne assez souvent le nom de *premiers Principes* ou d'*Axiomes*. Lorsqu'on dit, *ce qui est, est*, on dit une vérité, & même une vérité très simple, très nette, très intelligible, parce qu'on conçoit sans peine qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems. Ces sortes de vérités se découvrent aisément; mais il y en a d'autres plus difficiles à connoître, & qu'on ne sauroit trouver qu'en dirigeant d'une certaine manière les opérations de son esprit. C'est sur cela que roule la suite de cet Entretien.

Dans le second, l'Auteur explique d'abord, & d'une manière fort claire, ce que c'est qu'*Objet, Perception, Sensation, Imagination, Sentiment intime ou Conscience, Attention, Idées*. Tout cela est bien détaillé, bien éclairci par un grand nombre d'exemples. Pour juger du plan de cet Entretien, & de l'ordre qu'on y a suivi, il suffit d'en exposer ici le précis.

La Logique est l'Art de découvrir le Vrai. On découvre le Vrai par les opérations de l'esprit. La première opération de l'esprit, c'est la Perception ou l'Idée. L'Idée, ou la Perception,

tion, est une simple vue, une connoissance, qui ne nie, n'affirme, ne décide rien. Je vois une Fleur, je pense à Dieu, sans rien décider sur la nature, sur les perfections Divines, ou sur la Fleur; c'est une *Perception*. Selon les Objets divers, ou les différentes manières de les apercevoir, la Perception est Sensation, Imagination, Sentiment, Conscience, Attention, Idée : *Sensation*, quand nous apercevons des qualités sensibles de Corps par l'action présente des Objets extérieurs sur nos Sens; *Imagination*, quand nous apercevons de ces qualités sensibles, indépendamment de l'action présente des Objets extérieurs sur les Sens; *Sentiment*, quand nous éprouvons en nous quelque affection, quelque passion, de joie, par exemple, ou de tristesse; *Conscience*, quand nous connoissons l'existence des Modes de notre Ame, de ses affections, de ses passions, de ses pensées, sans en connoître la nature ou les propriétés, de manière à pouvoir nous expliquer nettement là-dessus; *Attention*, quand la Perception est forte & constante; *Idée*, quand nous concevons la nature & les propriétés des choses à pouvoir les développer & les expliquer nettement.

Venons aux exemples; en voici pour chaque opération. La vue d'un Ciel d'Azur, & semé d'Etoiles, est *Sensation*; le souvenir d'un Spectacle, *Imagination*; la tristesse ou la joie, *Sentiment*; la connoissance de nos Sensations, de nos Imaginations, &c. *Conscience* ou *Sentiment intime*; la vue constante d'un péril qui nous menace, ou d'un bien qui nous intéresse & que nous espérons, *Attention*; l'idée de Dieu, l'idée de

Justi-

Justice, de Nombre de 4, de 6, *Idée* dans le sens propre. Il y a Idée de Substance, & Idée de Mode. L'Auteur définit ici & la Substance & le Mode. L'essence, la nature, le fonds de chaque chose est l'Objet de l'Idée pure, ou prise dans le sens propre. Tantôt c'est une Idée singulière, ou qui présente à l'esprit un Objet unique, déterminé, fixe, comme l'Idée d'*Eudoxe*; tantôt c'est une Idée universelle, ou qui convient à plusieurs Objets, & en général & en détail, comme l'Idée de Fleur, qui convient indistinctement à toutes les Fleurs, & à l'*Anémone* en particulier, à la Jonquille, à la Tulipe, à l'Amarante.

L'Idée singulière en contient d'universelles, qui semblent naître de son sein, quand on essaie de la développer; & ces Idées générales en renferment de plus générales encore. De l'Idée d'*Eudoxe* on voit éclore successivement l'Idée d'Homme; de l'Idée d'Homme, l'Idée d'Animal; de l'Idée d'Animal, l'Idée de Substance, l'Idée de l'Etre. L'Idée de l'Etre est une Idée stérile, qui n'en donne point d'autre. Ainsi, la seule Idée de l'Etre est simple, à proprement parler; les autres sont composées. Ces Idées composées ont leur fonds propre & leur étendue. Le fonds de l'Idée c'est l'assemblage des Idées qu'elle comprend; l'amas des Idées de Raisonnable, d'Animal, de Substance, &c. est le fonds de l'Idée de l'Homme. On appelle étendue d'une Idée son raport aux Individus, aux Sujets où elle s'étend; l'étendue de l'Idée de l'Homme c'est le raport de cette Idée à *Eudoxe*, *Ariste*, &c. Plusieurs Idées composées

nous découvrent plusieurs perfections dans le même Objet. Les Idées générales, selon les perfections différentes qu'elles nous retracent du même Objet, sont Genre, Espèce, Différence, Propriété, Accident. Une Idée plus générale est *Genre*; une Idée moins générale, *Espèce*; une Idée, qui détermine le Genre à telle Espèce, *Différence*; une Idée de perfection essentielle ou naissante du fonds de l'Espèce, *Propriété*; une Idée de qualité accidentelle, *Accident*. On donne les mêmes noms aux Objets divers de ces Idées. Parmi les Idées, générales ou non, il y en a d'absolues & de relatives. Celles-là ne font que présenter leur Objet à l'esprit, comme l'Idée de Cercle; celles-ci réveillent d'autres Idées; l'Idée de la Créature nous rapelle l'Idée du Créateur. Les unes vont seules, pour ainsi dire; les autres sont toujours accompagnées.

Les différentes espèces d'Idées ont des propriétés, des qualités différentes. Il y en a de claires & d'obscures, de vraies & de fausses, de vives & de confuses. Les Idées claires découvrent à l'esprit ce que leur Objet a de plus intime, sa nature même; les Idées obscures ne le font pas. Les Idées vraies peignent leur Objet tel qu'il est précisément; les Idées fausses lui donnent des traits qu'il n'a pas. Les Idées vives attachent fortement l'esprit sur leur Objet; les Idées faibles n'attirent guère, & soutiennent peu l'attention. Les Idées distinctes discernent sans peine un Objet d'un autre; les Idées confuses ne le démêlent pas bien.

Tel est le précis du second Entretien. L'Auteur

teur donne, dans le troisième, des Règles, qui peuvent être d'un très grand usage pour avoir des Idées nettes, justes, rangées, convenables, vraies, exemptes d'illusions. Ce n'est point assez d'avoir ces Idées, il faut aussi les exprimer par certains termes, lorsqu'on veut se faire entendre; & ce sont ces termes, usités parmi les Logiciens, qui font le sujet de l'Entretien suivant.

Le cinquième est destiné à exposer la nature, les espèces différentes, & les différentes propriétés de nos Jugemens. Le Jugement, suivant la définition de l'Auteur, est *une décision de l'esprit sur le rapport qu'il aperçoit dans les Objets de ses idées*. Il y a donc trois choses à considérer dans le Jugement. 1. On a dans l'esprit deux Idées du moins. 2. On compare les deux Idées. 3. L'esprit aperçoit quelque rapport de convenance ou de différence dans leurs Objets; 4. enfin, il décide.

On demande ici si le *Jugement* ne seroit pas la *Perception* même du rapport aperçu. Pour répondre à cette question, il suffit de réfléchir sur ce qui se passe en nous quand nous jugeons ou que nous décidons. Celui qui décide, sent que son esprit ajoute quelque chose à la Perception. On aperçoit même tel rapport sur lequel on ne juge point. Deux personnes voient de loin une Tour quarée. Elle paroît ronde à l'un & à l'autre, à cause de la distance. L'un, qui ne l'a pas vue de près, juge qu'elle est ronde sur l'apparence. L'autre, qui l'a vue de près & qui sait qu'elle est quarée, ne juge pas qu'elle soit ronde: autrement, il jugeroit tout à la fois qu'elle est ronde & qu'elle ne l'est pas. Donc le Ju-

gement n'est pas la Perception même; il la suppose; & c'est une seconde espèce de pensée, l'esprit affirme ou nie de l'Objet d'une Idée, l'Objet d'une autre Idée. Delà deux sortes de Jugemens, l'un affirmatif, par où on affirme, comme lorsqu'on dit: *Dieu est juste*; l'autre négatif, par où on nie, comme lorsqu'on dit: *Dieu n'est pas trompeur*.

En voila assez sur cet Entretien. Le sixième, qui traite des différentes espèces de Propositions, est comme une suite naturelle du précédent, car il n'y a point de Jugemens sans Propositions. Cet Entretien n'est guère susceptible d'Extrait; il contient trop de détails, & qui plus est, des détails qui forment une chaîne qu'on ne sauroit rompre. Il en est de même du septième, où l'Auteur compare ensemble les différentes espèces de Propositions. Ce parallèle est bien soutenu, bien lié; & je ne sai de qui le Lecteur sera le plus content, d'*Ariste* ou d'*Eudoxe*, qui s'aquient très bien l'un & l'autre de leur devoir. Dans le huitième Entretien, qui roule sur les Règles des Jugemens, on trouve des remarques fort judicieuses, & d'un grand usage dans toutes les Sciences, sur les Définitions, & sur les rapports des Idées dans les Idées mêmes.

Je ne sai s'il y a rien qui mérite plus d'attention que les Préceptes que donne l'Auteur dans le neuvième Entretien, où il expose les sources des faux Jugemens. Ces sources ne sont pas bien éloignées de nous. Il faut les chercher & dans nous-mêmes, & dans ce qui nous environne. On les trouve dans l'impatience, dans la paresse, dans le tempérament, dans la vanité,
dans

dans la légèreté, dans les préjugés, dans la coutume, dans les Sens, dans la haine & dans l'amour, dans les passions, ou dans ce qui les touche.

On trouve ces sources, 1. dans l'*Impatience*; car, pour juger sainement, il faudroit discerner ces rapports. Les Idées sont enveloppées les unes dans les autres; il en coûte pour les développer & pour en faire la dissection. Il faudroit de la patience pour s'arrêter sur le même Objet, le considérer par toutes ses faces, le manier par tous ses côtés; & nous sommes impatiens. L'esprit, bientôt las d'une recherche où le plaisir ne le soutient point, ne s'occupe enfin que de quelques Idées, dont il voit sans peine le rapport; il perd le souvenir des autres; il prend l'assemblage de quelques Idées partiales pour les Idées totales; il suppose une parfaite ressemblance entre les choses qui se ressemblent par quelques endroits: là-dessus, il décide, il dit plus qu'il ne voit; & le voila dans l'erreur.

2. Dans la *Paresse*. La paresse, qui fuit le travail, n'est attentive qu'à ce qui peut le diminuer. Pour éviter la peine, elle suppose, elle fonde des ressemblances ou des différences parfaites sur quelques traits différens ou semblables. Lente à tout le reste, elle est trop prompte à juger. Delà, fermant les yeux sur l'utilité des Sciences, elle les regarde comme assez inutiles: elle a plutôt fait de mépriser que d'étudier; elle méprise, & s'en tient là.

3. Dans le *Tempérament*. Le Tempérament fait envisager les choses précisément du côté qui le favorise. Un caractère doux veut que l'on pardonne tout; une humeur austère & chagrine veut qu'on ne pardonne rien.

4. Dans la *Vanité* & dans la *Présomption*. Un homme vain tranche & prononce sans examen, ou sur un léger examen. Le desir de passer pour avoir tout parcouru, tout étudié, tout appris, lui fait tout esfleurer sans rien approfondir.

5. Dans la *légereté de l'esprit*. Ceux qui ont ce défaut, voltigent sans cesse d'Objets en Objets, d'Idées en Idées, jugeant au hazard sur les premières aparences; &, pour être trop curieux de savoir, ils ne savent rien.

6. Dans les *Préjugés*, ou dans la *Prévention*. Cette source des faux Jugemens est une des plus ordinaires & des plus fécondes. On fait les effets des préjugés d'Ordres & de Nations. Souvent ils ne laissent voir que ce qui peut apuier une opinion chérie; & vous voyez des milliers d'hommes éclairés vivre & mourir dans des sentimens oposés, & sur des matières indifférentes, & sur les points les plus importants.

7. Dans la *Contume*: Quand l'esprit est fait depuis longtems & plié, pour ainsi dire, à des idées, à des opinions, à des usages reçus & ordinaires, il se fait & se plie difficilement à d'autres. D'ailleurs, on ne veut point avoir été dans l'erreur, & il en couteroit trop pour changer.

8. Dans la *Nouveauté*. On veut être heureux. Mais, parce qu'on ne rencontre point dans les biens ordinaires la félicité qu'on desire, on saisit la nouveauté, comme si l'on y devoit trouver le bonheur qui nous touche.

9. Dans les *Sens* & l'*Imagination*. Les impressions fortes, venant à fraper les Sens & l'Imagination, fixent l'esprit sur ce qui le flatte. L'imagination soumise soumet l'esprit, qui se rend

rend & décide sans examen. Dès qu'un Homme parle, écrit, peint d'une manière agréable, vive, touchante, on le croit, & on aime à s'égarer sur ses pas.

10. Dans l'*Amour*. On voit tous les jours, que ceux que l'on aime ont du mérite à proportion qu'on les aime. Il suffit que l'Amour aperçoive un bon endroit dans un Homme ; c'est un excellent Sujet, il a toutes les qualités qu'on lui souhaite. L'Amour-propre est une source de préventions trompeuses. Pourquoi préfère-t-on d'ordinaire la Science que l'on cultive à toutes les autres ? C'est un jeu de l'Amour-propre. Il est doux de penser que l'Objet de nos soins & de nos recherches les mérite le plus. Cette pensée nous est un gage de notre discernement.

11. Dans la *Haine*. on hait un Objet, parce qu'il mortifie ; & parce qu'il mortifie, on en détourne son attention, ou, si on s'applique à le considérer, c'est par ses endroits foibles, précisément pour avoir quelque prétexte de le mépriser & de le condamner. On ouvre les yeux sur ce qu'il a de mauvais ; on les ferme sur ce qu'il a de bon. Ceux que l'on hait, ont des défauts à proportion qu'on les hait. Il suffit que la haine aperçoive un foible dans un Homme, c'est un Sujet détestable.

12. Dans les *Passions*. Les Passions attachent l'esprit sur un Objet, mais du côté seulement qui les favorise. Tandis qu'elles dominent, si le fond de l'Objet se dévoile, cette lueur ne dure guère, à peine l'entrevoit-on qu'on la perd de vue.

13. Dans les Biens extérieurs, dans les Richesses, dans la Noblesse, dans l'Eclat. Ces avantages

tages, qui nous éblouissent & ravissent nos Sens; charment le cœur. Le cœur charmé fixe l'esprit sur des dehors séduisans; & l'esprit, qui s'arrête à la surface des choses, se laisse surprendre.

Telles sont les principales sources de nos Erreurs. Le préservatif général contre ces sortes de foiblesses de l'Esprit humain, c'est un zèle sincère pour la Vérité. Quand on est plein de ce zèle, on examine ce qui sollicite à juger. Est-ce l'impatience ou la paresse? on considère le prix de la Vérité. Cette vue modère l'impatience, & anime la paresse. Est-ce le tempérament ou l'humeur? on demande si un panchant aveugle, si ce qui conduit à tant de folies, doit guider l'Homme. Est-ce la vanité? on lui oppose la honte qui accompagne l'erreur d'un jugement précipité. Est-ce la légèreté? on songe que c'est se dégrader que de papillonner ou d'imiter l'Abeille en ce point. Est-ce le préjugé? on se rapelle qu'on observe tous les jours qu'on s'étoit trompé dans des jugemens antérieurs sur lesquels on en avoit apuié d'autres également faux. Est-ce la coutume? pour peu qu'on ait lu d'Histoires & de Voyages, & qu'on réfléchisse sur le fort & le foible des coutumes, il est difficile de n'y pas voir un grand fond d'Erreurs. Est-ce le gout de l'Antiquité, est-ce le gout de la nouveauté? on doit considérer que, faire regner l'imagination & les Sens où la Raison doit dominer, c'est la honte de la Raison & de l'humanité. Est-ce l'amour, la haine, quelque passion? on réfléchit sur le ridicule où tombent ceux qui jugent par passion; on suspend son jugement jusqu'à ce que la pas-

sion

Non se taife. En général, on est Juge intègre & sûr, lorsque sachant faire le discernement des motifs qui nous sollicitent à juger, on est assez maître de soi-même pour ne suivre dans ses décisions que les idées foibles, mais pures & lumineuses de l'entendement.

Après ces réflexions & d'autres encore, que fait l'Auteur sur le Jugement, il se trouve en état de faire remarquer ce qui se passe dans le Raisonnement. Il emploie pour cette dernière opération de l'esprit deux Entretiens, dont l'un roule sur le caractère des Raisonnemens, & l'autre sur les Règles qu'on y doit observer. On apprend, dans ces deux Entretiens, ce qu'ignorent beaucoup de gens qui ne laissent pas de raisonner assez bien, c'est-à-dire, quand & pour quoi on raisonne bien. Il n'appartient, en effet, qu'aux Logiciens de juger de la justesse & de la valeur d'un Raisonnement.

Après ces deux Entretiens sur le Raisonnement, il n'en reste plus qu'un seul par lequel l'Auteur termine son Ouvrage. Le sujet de ce dernier est ce qu'on nomme *la Méthode*. Dans tout ce qui précède, les deux Interlocuteurs ne s'entretiennent que de ce qui concerne les *Idées*, le *Jugement* & le *Raisonnement*, en suivant l'ordre le plus naturel des opérations de l'esprit. Mais ce n'est point assez de savoir former quelques Idées, faire de ces Idées quelques Propositions, qui puissent servir de Principes, tirer de ces Principes une Conclusion. La plupart des sujets, que l'on veut éclaircir, étant composés, ils demandent qu'on sache arranger, enchaîner plusieurs Idées, plusieurs

siieurs Jugemens, plusieurs Raisonnemens, plusieurs Pensées diverses, pour l'éclaircissement parfait d'une question. Et, ce qui fournit les lumières, les réflexions, les règles nécessaires pour conduire ainsi l'esprit de vérités en vérités, jusques à celles que l'on cherche, c'est ce qu'on appelle, en général, la *Méthode*.

La *Méthode*, suivant la définition qu'en donne l'Auteur, est un assortiment de *Maximes*, de *Pratiques*, & de *Pensées diverses*, propre pour découvrir la *Vérité*, soit qu'il s'agisse de la connoître, ou de la faire connoître. La netteté, la brieveté, la certitude, sont les qualités d'une bonne *Méthode*. Nette, elle éclaire; courte, elle ne fait pas perdre de tems; certaine, elle atteint le but. Dans l'usage de la *Méthode* pour découvrir le Vrai on va quelquefois pas à pas, & comme par degrés, des choses qui sont plus simples & plus aisées à comprendre, à celles qui sont plus composées, plus embarrassées, & plus difficiles à concevoir. On donne d'abord son attention aux plus simples; puis, on fait de même à l'égard de celles qui le sont moins. Non content d'examiner les unes & les autres séparément, on essaie d'en démêler la liaison, pour aller sûrement de lumière en lumière, sans rien omettre dont la connoissance puisse répandre du jour dans ce qui suit. On donne à cette *Méthode* le nom de *Synthèse*.

Dans la *Méthode*, qu'on appelle *Analyse*, on va des choses qui sont plus composées à celles qui sont plus simples. On divise un tout pour en examiner les parties séparément, & pour connoître mieux le tout par l'examen des parties.

On

On trouve ici des exemples, qui donnent une idée claire & nette de ces deux sortes de Méthodes. L'Auteur entre ensuite dans des détails très instructifs sur l'Evidence, & sur la manière dont on doit procéder dans la recherche de la Vérité. Les règles qu'il prescrit sont excellentes; mais ces règles deviennent inutiles, si l'on n'a soin d'examiner sur elles ce qu'on entend, ce qu'on lit, ce qu'on dit, ce qu'on écrit.

L'essentiel est de joindre la pratique à la théorie. Rien de plus facile que d'apprendre à raisonner juste, dans le commerce ordinaire de la vie & dans les Sciences qui n'ont rien de trop relevé; mais on perd bientôt ces règles de vue, lorsqu'il est question d'en faire usage. L'esprit de Parti nous aveugle, les passions nous maîtrisent, & notre pauvre raison asservie à leur joug ne reprend le dessus que dans les choses indifférentes. L'imprudence parle sans savoir, la malice feint de gaieté de cœur, la haine empoisonne les choses, l'amour les embellit, l'intérêt imite tantôt l'amour, tantôt la haine; la passion règle le langage. Nos Amis, nos Protecteurs sont modestes, généreux, éclairés, sages; la justice & la raison les accompagnent toujours. Nos Ennemis sont fiers, avarés, insensés; la raison & la justice sont toujours loin d'eux. Selon que l'on est ami ou ennemi, libéral ou intéressé, riche ou peu accommodé, mélancolique ou gai, tranquille ou inquiet, on voit & l'on parle différemment. Les Hommes seroient tout autres que ce qu'ils sont, si leurs discours & leur conduite répondoient à leurs lumières.

ARTICLE X.

EBAUCHE d'une recherche à faire sur la Ville de ROME, pour établir la conformité qu'il paroît y avoir entre les naissances dans cette Ville, & la proportion qui a été constatée dans la Province d'Hollande & de West-Frise, & par laquelle il paroît, *que le Nombre total du Peuple y est en tout tems autant de fois de 35 Ames, de tout âge, qu'il y naît UN Enfant vivant par an.* Par Mr. W. KERSSSEBOOM.

Cette Ebauche doit sa naissance au souvenir d'une Conversation, que j'eus l'honneur d'avoir avec Monsieur l'Abbé-Comte *Cérati*, Recteur de l'Université de *Pise*, pendant son séjour ici, en compagnie de l'illustre Savant & généreux Protecteur des Belles-Lettres, Monsieur le Marquis de *Loemarie*. Notre conversation roula, entre autres choses, sur l'universalité apparente de ma Règle: *Que le Nombre présent d'un Peuple est d'autant de fois de 35 Ames, qu'il y a de Naissances vivantes par an parmi ce même Peuple.* On se proposa d'en faire l'essai sur la Ville de Rome. Pour me mettre en état de le faire, ce savant Abbé-Comte a eu l'attention de m'envoyer des Matériaux, dont je lui reus ici mes très humbles actions de grâces.

On trouve dans la Ville de Rome le dénombrement des naissances annuelles, c'est-à-dire, l'enrégistrement des Enfans baptemisés, ou du moins ondoyés. Voici celui de 25 ans.

NAIS-

NAISSANCES.

en 1717	—	3409
1718	—	3257
1719	—	3490
1720	—	4292
1721	—	4164
1722	—	4675
1723	—	4424
1724	—	4482
1725	—	4527
1726	—	4948
1727	—	4615
1728	—	4830
1729	—	5024
1730	—	4982
1731	—	4164
1732	—	5077
1733	—	4907
1734	—	4894
1735	—	4933
1736	—	4799
1737	—	5054
1738	—	4823
1739	—	4600
1740	—	4848
1741	—	4931

En tout 114149, en 25 Ans.

Faisant par An, l'un portant
l'autre, 4566

Cc 2

Com.

Comme dans les Païs Catholiques Romains on a la coutume constante de hâter le Batême des Enfans, même dans des circonstances où il est douteux si l'Enfant peut naître vivant, en le faisant *ondoyer* dans le travail même de la Femme, par le Ministère de la Sage-Femme au défaut d'un Prêtre, je suppose que l'on a la même attention à Rome; il s'ensuivra que le nombre des Enfans nés morts, à proportion des Naissances en vie, est moindre à Rome que chez nous; & que par conséquent parmi ces Naissances enrégistrées il y a des Enfans, qui, quoique ondoyés, ne peuvent pas proprement être dits nés vivans. Nous en mettons *Un* sur le *Cent* des enrégistrés; ce qui répond à peu près au nombre des Femmes qui meurent ordinairement en couche.

Il en résulte que le nombre ci-dessus de 4566 Naissances doit être diminué de 46. Il nous en restera 4520 Enfans, nés effectivement vivans.

Suivant nos Démonstrations (a), données ailleurs, *ce nombre de 4520 Enfans nés vivans est au nombre* présent de toutes les Ames de tout âge & de toute qualité, dans la Ville de Rome, y compris les Voyageurs, les Mandians, &c. *comme Un à trente-cinq*; par conséquent la totalité du Peuple de Rome devoit être en 1741 de 158200 Ames.

On a la coutume à Rome de publier tous les
ans

(a) Ceci est relatif à divers Mémoires d'Arithmétique Politique que l'Auteur a publiés en Langue Hollandoise, & qui ont tous eu l'approbation la plus singulière, n'y ayant encore rien eu en ce genre ni de plus exact ni de plus approfondi. *Note de l'Editeur.*

ans le dénombrement effectif du Peuple ; ce qui se fait entre les deux Octaves de Paques. Pour l'année 1741 la totalité des Ames dans les 82 Paroisses de la Ville étoit, à l'exception des Juifs, de 146010 ; à quoi il faut ajouter, pour les Voyageurs, les Mandians, &c. lesquels, dans le dénombrement de tout Pais, sont constamment négligés & omis, celui de 12696, savoir dans la proportion de 92, Peuple fixe & ordinaire, à 8, Peuple passager ; ainsi que *King* l'a trouvé pour la Ville de Londres, & que nous l'avons adopté après d'exactes comparaisons, dont nous avons parlé ailleurs, ayant trouvé ce Calcul assez juste pour toutes les grandes Villes marchandes, & sur-tout pour celles de Cour.

Il s'ensuit que la quantité de tout le Peuple dénombré de Rome étoit en 1741 de 158706 Ames ; nombre qui ne diffère pas essentiellement de celui, qu'au paragraphe précédent j'avois dit résulter de la proportion de *trente-cinq à Un*. Q. E. J.

Il me paroît fort probable que la même proportion, qui subsiste à Londres & dans ces Païsi-ci entre les Naissances Mâles & Fémmelles, se trouve aussi à Rome, c'est-à-dire, que de 35 Naissances il y en a constamment 18 Mâles sur 17 Fémmelles.

Je fonde mon idée sur l'Observation suivante.

Le Nombre ci-dessus de 146010 du Peuple, dénombré dans Rome, consistoit alors

en 81265 Mâles de tout état.

en 64745 Fémmelles de tout état.

Parmi les Mâles on trouve qu'il y avoit alors

64 Evêques.

2854 Prêtres.

3727 Moines & Religieux.

1345 Garçons aux Collèges & Ecoliers.

7990

Parmi les Femelles il y avoit,

1950 Religieuses.

En otant ces deux nombres 7990 & 1950 respectivement des Nombres totaux des Mâles & des Femelles, il en restera 73275 Mâles & 62795 Femelles, qui faisoient ensemble.

34325 Familles.

1504 Pauvres des Hopitaux.

11 Mores.

88 Fanatiques.

56 Hérétiques, Turcs & autres Infidèles, *non compris les Juifs.*

Ces 73275 Mâles & 62795 Femelles ont entre eux une proportion de 18.85 Mâles à 16.15 Femelles. La différence de cette proportion n'est pas fort grande d'avec celle de Londres & de nos Provinces, qui est de 18 à 17.

Si l'on avoit le nombre des Domestiques, distingués en Mâles & en Femelles, la différence s'évanouiroit en très grande partie; puisqu'il est très véritable, que dans la Ville de Rome le nombre des Domestiques Mâles excède

cède de beaucoup celui des Femelles.

Peut-être faut-il aussi mettre en considération que le nombre de 1504 *Pauvres des Hopitaux* (ou *Poveri d'Ospidali*, comme il est dans l'Original au genre masculin) appartient aux Mâles : il est du moins très vrai qu'il y a fort peu de Femelles parmi ces *Poveri* ; ainsi qu'on me l'a assuré.

*Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti, si non bis utere mecum.*

A R T I C L E X I.

LETTRE aux Editeurs de la *Bibliothèque Raisonnée*, touchant un Extrait des *Lettres de CALVIN à JAQUE DE BOURGOGNE*.

MESSIEURS,

JE ne sai si vous lisez les *Mémoires de Trévoux*. Dans ceux du mois d'Aout 1744, on a vu un Extrait des *Lettres de Calvin à Mr. de Falais*. Vous jugez bien qu'il est marqué au coin de la Société, & par conséquent qu'il conviendrait que quelque Journaliste Protestant en fît un petit examen. Il est vrai que la chose a été faite en Suisse. Le *Journal Helvétique*, qui s'imprime à *Neuchatel* depuis dix ou douze années, a donné quelques Remarques sur cet Extrait. Mais ce Journal ne s'étend guère au delà du Pais, & ne pénètre pas jusqu'en Hollande. C'est ce qui m'engage à vous en rendre rai-

son aujourd'hui. On avertit d'abord que cet *Extrait de Trévoux* a été lu à Lausanne dans une Société de Gens de Lettres, & que ces Remarques sont le résultat de cette lecture. Je vous les envoie, sans y faire que fort peu de changemens. On les a publiées sous la forme d'une Lettre à un Ami. Vous verrez si vous voulez en faire usage dans votre *Bibliothèque Raisonnée*. Il me semble que c'est là leur place naturelle. Mr. *Wetstein* a fait imprimer le Recueil de ces Lettres sur les Originaux. Vous en avez fait mention plus d'une fois (a). Tout ce qui regarde ce Recueil de Lettres est donc du ressort de votre Journal & lui appartient de droit. Après ce petit préambule, il ne s'agit plus que de transcrire mon Original. J'aurai soin de l'abrégé, car il me paroît trop diffus.

Calvin, après avoir été étroitement lié avec Mr. *de Falais*, se brouilla enfin avec lui. Voici comment les Journalistes de Trévoux rapportent l'occasion de cette rupture. „ *Bolséc*, A-
 „ postat de l'Eglise Romaine, & autrefois de
 „ l'Ordre des Carmes, n'étoit point du senti-
 „ ment de *Calvin* sur la Prédestination & sur
 „ la Grace. Cette opposition de sentimens fut
 „ ce qui atira à *Bolséc* une tempête terrible; &
 „ comme Mr. *de Falais* l'honoroit de son ami-
 „ tié, ce fut aussi l'occasion de la brouille-
 „ rie entre *Calvin* & ce Seigneur. Un jour
 „ qu'on débitoit au Prêche les Dogmes cruels
 „ de la Réprobation antécédente de la volonté
 „ de Dieu, fixée au salut des seuls Prédestinés,
 „ *Bolséc*

(a) *Bibliothèque Raisonnée*, T. XXXII. pag. 162 & 444.

„ *Bolsec* se leva, contredit le Prédicant, & fit
„ scandale dans l'Assemblée.

Ce narré a besoin d'être un peu rectifié. S'il n'est pas exact, ce n'est pas tout-à-fait la faute des Journalistes. L'Editeur de ces *Lettres de Calvin* s'est mépris le premier sur quelques faits. On a écrit à Genève pour avoir des Mémoires fidèles là-dessus, & voici les nouvelles lumières qu'on a tirées des Archives. Ce n'est point pour charger davantage *Bolsec*, que l'on donne cet éclaircissement. Cela tend plutôt à le disculper; mais il est bon de montrer en tout de l'impartialité.

Il y avoit alors un usage à Genève, qu'il faut nécessairement connoître pour bien juger de l'action de *Bolsec*. Dans le dessein d'instruire le Peuple, on faisoit tous les Vendredis matin, dans la grande Eglise, un Discours François sur quelque point de Religion. Ce n'étoit pas proprement un Sermon, comme l'ont cru tous ceux qui ont rapporté cette affaire. Le Ministre qui en étoit chargé, ne montoit pas même en Chaire. Il se plaçoit simplement dans le Chœur, & prononçoit son Discours d'un lieu un peu élevé. Ce qu'il y avoit de singulier dans cet exercice, c'est que chaque particulier étoit autorisé, quand le Discours étoit fini, à proposer ses doutes, & à faire ses difficultés, s'il lui en étoit venu quelcune dans l'esprit, & on lui répondoit ensuite. Cet exercice s'apeloit *la Congrégation*. Il est resté encore quelque trace de cet usage dans l'Eglise de Genève. Le Sermon du Vendredi matin a conservé cet ancien nom. Chaque Pasteur est chargé ce jour-là d'expli-

quer à son tour quelque Livre Historique de l'Ecriture Sainte, que l'on suit d'un bout à l'autre. Il est vrai que ce Sermon n'est plus exposé à la censure publique du Peuple, mais seulement à celle des Ministres dans leur Assemblée qui se forme immédiatement après.

Bolsec ne fit donc que suivre l'usage, en faisant des objections contre la Doctrine de la Prédestination. On a eu tort de se récrier contre sa témérité d'avoir interrompu le Prédicateur. Il ne l'interrompt point, & il lui laisse achever sa Dissertation. Il ne parla que quand l'Orateur eut fini, & alors il étoit libre, & à lui & à tout autre, de demander des éclaircissemens sur ce qu'on venoit d'enseigner.

Bolsec ne parla pas même immédiatement après le Discours fini. *Farel*, qui se trouva alors à Genève, avoit assisté à cette Congrégation. Il apuia ce que *Saint André* venoit d'établir. C'est le nom du Ministre qui avoit été chargé de cette fonction. *Bolsec* prit ensuite la parole, & soutint que c'étoit un sentiment faux, pernicieux & dangereux, de dire que Dieu a déterminé dans son Conseil éternel, qui sont ceux qu'il veut sauver, & ceux qu'il veut damner; que les anciens Docteurs les plus célèbres ont pensé autrement, & entr'autres *St. Augustin*; que c'est faire de Dieu un Tiran, dont la Maxime est :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Il ajouta, qu'en disant que Dieu a prédestiné ou à la vie, ou à la mort éternelle ceux qu'il a voulu, on le fait Auteur du péché; que pour
trou-

trouver ce sentiment dans l'Ecriture, on avoit mal expliqué & même corrompu ou falsifié plusieurs Passages de l'Ecriture Sainte. Il finit son Discours par une exhortation fort véhémence au Peuple, à se garder d'une Doctrine si fausse & si scandaleuse.

Calvin arriva dans l'Assemblée pendant le Discours de *Bolséc*. Il l'écouta sans l'interrompre & sans se faire voir. Les objections du Médecin étoient assurément très fortes, & l'on peut dire même embarrassantes. Cependant *Calvin* se présenta avec assurance. Il répondit à tout d'une manière fort étendue & fort savante. *Bolséc* s'étoit autorisé mal à propos du sufrage de *St. Augustin*, *Calvin* lui cita tant de Passages de ce Père pour la Prédestination, qu'il en fut acablé; & il finit par ce trait : *Plût à Dieu que celui qui s'est avisé de citer St. Augustin, comme étant pour lui, en eût un quelque autre chose que la conversion !*

Il est vrai qu'après cette dispute dans le Temple, un Auditeur de la Justice Inférieure, qui avoit été présent à cette Scène, étant blessé des invectives violentes de *Bolséc* contre le sentiment reçu, crut qu'il étoit du devoir de sa charge de le faire conduire dans la prison, comme un brouillon & un séditieux. Voici comment les Journalistes de *Trévoux* rapportent la chose. „ On „ auroit dû réfuter *Bolséc* par de bonnes rai- „ sons, mais cette voie étoit trop longue & trop „ dangereuse. *Calvin* prit la plus courte & la „ plus sûre; il fit si bien auprès des Magistrats, „ que le pauvre *Bolséc* fut mis en prison, ajour- „ né, interrogé, condamné”.

Voyons

Voyons si l'on ne se servit point de la voie du raisonnement avec *Bolsec*. Outre l'ample réfutation faite par *Calvin* dans le Temple, & qui dura plus d'une heure, voici ce que disent les Archives de Genève. *Bolsec* avoit déjà attaqué huit mois auparavant, dans la *Congrégation*, le Dogme de la Prédestination & de la Grace. Il le combattoit aussi dans les *Conversations particulières*. *Calvin* ayant appris sur quel ton il avoit parlé à diverses personnes de l'Élection gratuite, l'alla voir & le censura avec assez de douceur. Ensuite il le fit venir chez lui, & tâcha de lui faire voir qu'il se trompoit, mais ne lui ayant point pu persuader ses sentimens, *Bolsec* continua de débiter les siens, toutes les fois que l'occasion s'en présenta, & enfin il fit l'éclat public qui engagea le Magistrat à le faire arrêter.

La question fut encore discutée fort ample-
ment dans la prison, & en présence du Magistrat.
On écrivit après cela aux Eglises de Suisse pour
avoir leur sentiment sur cette affaire. „ *Calvin*,
„ pour parvenir à ses fins dans les formes, di-
„ sent les Journalistes, demanda l'avis des E-
„ glises Suisses, en leur insinuant ce qu'il sou-
„ haitoit d'elles. *Nous voudrions*, dit-il, *pur-*
„ *ger notre Eglise de cette Peste, de manière*
„ *qu'en étant chassée, elle ne puisse pas nuire aux*
„ *Eglises voisines* (a). Le Réformateur vou-
„ loit qu'on purgeât la Terre de cette *Peste pu-*
„ *blique*, c'est-à-dire, qu'on lui fît le même parti
„ qu'à

(a) Calv. Ep. 133. Ministris Helvetiis. — Nos ve-
rò sic Ecclesiam nostram cupimus hac peste purgari, ne inde
fugata vicinis noceat.

qu'à *Servet*, qui fut brûlé deux ans après".

Quelque violente que soit cette interprétation, elle se trouve déjà dans la Préface des Lettres publiées en Hollande. Il est vrai que l'Editeur y a mis une alternative. *Ces paroles de Calvin*, dit-il, *portent assez clairement qu'il falloit, ou mettre Bolsec à mort, ou le laisser croupir dans le cachot, pendant toute sa vie.* On voit dans la *Bibliothèque Raisonnée* une Lettre de Genève qui donne une explication adoucie. *La pensée de Calvin étoit aparemment*, dit-on, *que quand on auroit banni Bolsec de Genève, Messieurs de Suisse devoient aussi l'exiler de chez eux, afin qu'il ne les infectât pas de ses sentimens (a).*

Il est très vraisemblable que le Réformateur ne demandoit autre chose par-là, sinon que la Suisse concourût avec Genève pour exiler *Bolsec* du Pais. Voici quelques réflexions qui doivent faire prévaloir cette explication sur la Glose de Trévoux. Il y avoit plusieurs Ministres, sur-tout dans l'Eglise de Berne, qui n'étoient point pour le Système rigide de la Prédestination, comme *Calvin*, & qui croyoient qu'on devoit se supporter mutuellement sur ces questions difficiles & épineuses. On le voit clairement par la belle Réponse qu'ils firent à l'Eglise de Genève, & qui est digne des Siècles Apostoliques. C'est un modèle de sagesse & de modération. On en a rapporté quelques endroits dans les Notes ajoutées à l'*Histoire de Genève de Spon* (b). *Calvin* ne pouvoit pas ignorer leurs sentimens là-

(a) Tom. XXXII, pag. 448.

(b) *Hist. de Genève* 1730, in 4. pag. 292.

là-dessus. D'un autre côté, comme le dit fort bien Mr. de la Chapelle, dans une Apologie de ce Réformateur, insérée dans les premiers Volumes de la *Bibliothèque Raisonnée*, Calvin n'étoit pas un *Sot*. Comment donc se figurer qu'un habile Homme comme lui, ait demandé aux Ministres de Berne leur consentement pour faire bruler *Bolsec*? Mais on conçoit aisément que le faisant envisager comme un Esprit brouillon & pétulant, qui répandoit indiscrètement des sentimens qui alloient jusqu'au Pélagianisme, il leur aura insinué qu'il convenoit de l'écarter de Genève & du País voisin.

Enfin l'évènement est le meilleur Commentaire de la pensée de Calvin. *Bolsec* fut exilé de Genève. Il est vrai qu'il trouva d'abord un asile en Suisse. Mais n'ayant pas su se modérer, & s'étant trop fait connoître dans ce País-là, Calvin revint à la charge, & leur fit sentir la nécessité d'envoyer *Bolsec* plus loin. On voit dans la *Vie de Calvin* par Bèze, que le Réformateur étant allé à Berne, & s'étant plaint de *Bolsec* qui ne cessoit d'investir contre lui, comme s'il faisoit Dieu Auteur du péché, Messieurs de Berne, sans prononcer sur le fond de la question, ordonnèrent à *Bolsec* de se retirer hors du País.

Les Journalistes font ensuite sentir le changement qui est arrivé depuis ce tems-là, dans la Théologie de Genève. „ Voila donc, disent-
 „ ils, tous les forfaits de *Bolsec*. Aujourd'hui
 „ que l'Arminianisme domine en Hollande &
 „ à Genève, la Doctrine de *Bolsec* seroit regar-
 „ dée comme Orthodoxe, & il n'y auroit plus
 „ que quelques vieux Ministres Disciples de *Jar-*
 rien,

„ rien, ou quelques Réfugiés, prétendus Disci-
 „ ples de *St. Augustin*, qui s'en scandaliferoient.
 „ C'étoient-là sans doute, ajoutent ils à l'occa-
 „ sion de la procédure contre *Bolséc*, c'étoient-
 „ là les Préliminaires du Synode de Dord-
 „ recht, qui rejette de l'Eglise toute autorité in-
 „ faillible, & qui ne laisse pas après cela de fra-
 „ per d'Anatème, quiconque ne se rendra pas au
 „ jugement des Ministres & de leurs Consistoi-
 „ res. Mais, parce qu'on a pénétré l'inconsé-
 „ quence de ce Conciliabule, on s'est acoutumé
 „ à Genève & en Hollande à se moquer de ses
 „ Décrets... Notez pourtant que les Ministres
 „ Hollandois & Genevois, qui font si peu de cas
 „ des Ordonnances de Dordrecht, jurent grave-
 „ ment à leur réception, de les observer toutes.

Je ne fais ce qui se fait en Hollande; mais je
 me suis informé exactement de l'usage de l'E-
 glise de Genève, & l'on m'a assuré que depuis
 près de quarante ans, on n'exige rien de sembla-
 ble de ceux qu'on reçoit au Saint Ministère.
 C'est avec la même justesse que les Journalistes
 soutiennent que tout le Clergé de Genève est de-
 venu Arminien. Supposons la chose pour un mo-
 ment; il semble que, si la Théologie des Réfor-
 més s'est si fort rapprochée de celle des Molinif-
 tes, ils devroient commencer à devenir Amis.
 Cependant tout le reste de l'Extrait est égale-
 ment violent contre nous. On pourroit leur apli-
 quer le reproche que *Jésus-Christ* faisoit aux
 Juifs : *Nous vous avons chanté des airs lugu-
 bres, & ensuite des airs plus de votre goût, sans
 que vous y ayez daigné répondre* (a).

Il

(a) *Matth. XI, 17.*

Il s'en faut bien que la Théologie de Genève n'ait autant changé que le prétendent les Journalistes. Mais quand il y seroit arrivé quelque petite variation, on devroit la regarder comme une suite naturelle de l'examen de la Religion, qui est le grand principe de la Réformation. Ces changemens ne doivent point nous exposer à des reproches de légereté. Les Réformés ont avoué bien des fois qu'ils ne sont pas au-dessus de l'erreur, que dans un tems ils peuvent découvrir certaines vérités qui leur avoient échappé auparavant, & que des usages qu'ils désapprouvent aujourd'hui sur de nouvelles lumières, ont pu avoir lieu précédemment parmi eux, le trop de rigueur, par exemple, contre certaines opinions. Ils sont assez sincères & assez modestes pour en faire l'aveu.

Nos Journalistes reviennent à *Bolsec*. „ Il écrit depuis, la vie de *Calvin* & celle de *Bèze*, en stile d'homme qui n'avoit plus de commerce avec eux & avec leur Eglise. (L'expression est fort adoucie pour désigner des *Libelles*, remplis des plus afreuses calomnies)”. *Bèze* de son côté a dit tout le mal qu'il a pu de *Bolsec*.

On diroit, à cette manière de narrer les choses, que c'est par représailles que *Bèze* a écrit un peu vivement contre *Bolsec*. Cependant ce qu'il en a dit, a précédé de longtems l'Histoire de *Calvin* & de *Bèze* écrite par ce Médecin.

„ Le singulier est, ajoutent les Journalistes, que Mr. *Bayle* dans son Dictionnaire, débite sur la foi de *Bèze*, toutes les sotises que celui-ci dit de *Bolsec*, & qu'il ne peut souffrir

„ en même tems aucun des traits que *Bolfec* met
 „ sur le compte de *Calvin*. Cela s'appelle *un*
 „ *poids*, & *un poids*. Il falloit ou mettre les deux
 „ Parties hors de cour & de procès, ou bien
 „ croire quelque chose de ce que dit *Bolfec* con-
 „ tre *Calvin*, si l'on vouloit faire passer quelques-
 „ unes des *Anecdotes* de *Bèze* contre *Bolfec*” :

Je dis là-dessus à mon tour, *le singulier est*
 d'entendre ces R R. P P. donner des leçons
 d'impartialité, & cela dans un Ouvrage où le
 défintéressement brille autant que dans leurs
 Mémoires ! Et à qui donnent-ils ces leçons ?
 A un Mr. *Bayle*. Ne craignent-ils point que quel-
 que Ami de l'Auteur ne leur applique ce mot de
 l'Evangile : *Otez premièrement la poutre qui est*
dans votre œil, &c.

Autre singularité : *Bèze* & *Bolfec* mis en pa-
 rallèle comme deux Auteurs de même étoffe.
 Il est vrai qu'ils ont une place l'un & l'autre dans
 le Dictionnaire Critique. Mais voici les titres de
 ce dernier pour y avoir entrée. *Bolfec*, dit Mr.
Bayle, *seroit un homme tout-à-fait plongé dans*
les ténèbres de l'oubli, s'il ne s'étoit rendu fa-
meux par certains Ouvrages satiriques. Il s'ex-
 plique ensuite plus clairement dans une Note,
 & il nous apprend que dans la *Vie de Calvin*, que
Bolfec fit imprimer à Lion en 1577, il osa avan-
 cer que le Réformateur avoit été convaincu à
 Noion d'un péché énorme, & qui mérita la pei-
 ne du feu, mais qu'il fut condamné seulement
 à la Fleur de lis, son Evêque ayant intercedé pour
 lui, afin qu'on modérât la peine.

On ne peut donc pas reprocher à Mr. *Bayle*
 d'avoir supprimé dans son Dictionnaire, les traits
Tome XXXIV. Partie II. Dd ma-

malins de *Bolsec* contre *Calvin*. Il a fait un grand usage de cette *Anecdote*. Mais c'est pour prouver qu'il n'y eut jamais de calomnie plus atroce, & en même tems plus grossière & plus insoutenable (a).

Mr. *Bayle* a pesé en Critique exact le témoignage de *Bolsec*. Il a examiné les pièces du Procès, avec beaucoup de patience & de sagacité. Dans cet examen *Bolsec* s'est trouvé un infame Calomniateur. Cela déplait aux Journalistes. Ils auroient voulu qu'on n'eût pas si fort approfondi ce fait. Pour sauver à *Bolsec* la flétrissure que mérite sa colomnie, il falloit, disent-ils, prononcer *bors de cour & de procès*. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce conseil se trouve placé précisément dans l'endroit où l'on donne des leçons d'impartialité.

Si Mr. *Bayle* a rapporté très peu de ces *Anecdotes* que l'on trouve dans la *Vie de Calvin*, écrite par *Bolsec*, il nous en donne la raison, c'est qu'on y voit par-tout l'esprit de vengeance. Il ajoute que quand un Homme a été convaincu d'une imposture contre quelqu'un dans un cas grave, on ne peut plus se fier à lui, dès qu'il dépose contre cette même personne. *Semel malus semper presumitur malus in eodem genere mali.*

Les Journalistes auroient souhaité que Mr. *Bayle* eût tiré de cette *Vie de Calvin*, quelques traits qui pussent assortir ceux de *Bèze* contre *Bolsec*, qu'il leur a plu d'appeler des *Sotises*. Puisqu'il ne l'a pas fait, il faut pour les satisfaire, suppléer un peu à son silence. Le Livre de *Bolsec*

est

(a) Voyez les Articles *Bolsec* & *Berselier*.

est devenu rare. Peu de gens sont à portée de le consulter. On pourra juger par-là si l'on doit avoir regret au peu d'usage que Mr. Bayle a fait de semblables Anecdotes dans son Dictionnaire, En voici une qui regarde Mr. & Mad. de Falais. Elle est donc tout-à-fait de notre sujet, & par-là on pourra juger du reste,

„ Je ne veux laisser passer un point bien as-
 „ suré, dit *Bolsec*, & connu de plusieurs, c'est
 „ de Madame *Jolland de Brederode*, qui fut
 „ Femme du Seigneur *Jaques de Bourgogne*,
 „ Seigneur de *Falais*. Ledit Seigneur, depuis
 „ qu'il fut arrivé à Genève, fût fort mal dispo-
 „ sé de sa personne, & quasi continuellement
 „ entre les mains des Médecins. *Calvin* l'alloit
 „ souvent visiter, & par plusieurs fois dit à ladite
 „ Dame *Jolland*: *Que pensez-vous faire de cet*
 „ *Homme mal disposé ; jamais il ne sera pour*
 „ *vous rendre service ? Si vous me croyez laissez-*
 „ *le mourir. Aussi bien est-il comme mort, & s'il*
 „ *peut mourir, nous nous marierons ensemble (a) ;*

Puisque les Journalistes vouloient des *Sotises*, Mr. Bayle auroit pu leur servir celle-là. Dans la suite *Bolsec* blâme fort *Calvin* de s'être laissé peindre. Il trouve fort mauvais que l'on voie tant de ses Portraits dans Genève. Il a raison. Ce visage pâle & défait, que nous présentent tous les Portraits que nous avons de *Calvin*, donne un démenti aux offres de service que *Bolsec* lui fait faire à Mad. de *Falais* ; sans parler de ses infirmités que *Bolsec* étale imprudemment.

Le
 (a) *La Vie, Mœurs & Doctrine de Jean Calvin, par Hierosme Hermès Bolsec, Docteur Médecin, à Lion 1577, Chap. XV.*

Le meilleur, après tout, est de laisser ce misérable Ecrivain enseveli dans l'oubli, & cela pour son honneur, plutôt que pour celui de Calvin. Les Journalistes viennent ensuite à l'examen de quelques-unes des *Lettres de Calvin à Mr. de Falais*. Ils en copient quelques morceaux, sur lesquels ils exercent leur Critique.

„ Ce Seigneur & son Epouse demeuroident aux
 „ environs de Strasbourg. *Calvin* leur écrit pour
 „ les exhorter à la persévérance. Et pour les
 „ y encourager, il leur envoie un Ministre dont
 „ il fait ainsi le portrait. *Ce n'est pas un Homme fort versé aux sciences humaines, & n'est pas garni de la connoissance des Langues, même en Langue Latine, il n'est pas des plus diserts . . . sa Langue maternelle ne vous sera possible fort plaisante du commencement : mais je me tiens assuré que cela ne vous empêchera pas de prendre plaisir à ses Prédications. Il craignoit de n'être pas assez bien appris en civilité humaine; mais nous lui avons dit que ce ne seroit pas crime mortel envers vous . . . Au reste, ajoute-t-il, il n'est point adonné à gloire, ni à cupidité de se montrer. Vous pouvez l'admonester privéement de tout ce qui vous semblera, & j'espère qu'il se rendra docile. C'est-à-dire, concluent les Journalistes, que Calvin envoyoit pour Pasteur, à un Seigneur issu de la Maison Royale de France, un mince Sujet, qui n'avoit guère quelc mérite d'être bon-homme ”.*

Ils blâment Calvin de n'avoir pas mieux servi un Ami respectable comme celui-là. C'est en vérité chercher chicane à un Homme, parce qu'on

qu'on ne l'aime pas. Ne diroit-on pas que dans ces premiers commencemens, où *Calvin* avoit un si grand besoin d'Ouvriers, il avoit beaucoup à choisir ! On lui demandoit continuellement des Ministres pour diverses Eglises de France. Il leur répondoit que pour pouvoir leur en fournir, il falloit penser à lui envoyer à l'avance des Sujets qu'il pût un peu former à Genève. C'est le sens de ce mot dont il s'est servi quelquefois pour répondre à ces demandes réitérées : *Envoyez-nous du bois, & nous vous renverrons des flèches.*

J'ai dit que dès que ce Volume des *Mémoires de Trévoux* parut en Suisse, cet Extrait des *Lettres de Calvin* fut lu dans une Société de Gens de Lettres. Quand on en fut à cet endroit, l'un d'eux fit une Remarque assez singulière. „ Sa-
 „ vez-vous, Messieurs, leur dit-il, pourquoi
 „ les R. R. P. P. parlent avec tant de mépris, de
 „ ce Ministre que *Calvin* avoit envoyé à Mr.
 „ de *Falais*, pour ses dévotions domestiques ?
 „ Il n'étoit que vertueux, modeste, docile &
 „ Prédicateur solide. C'est qu'il faut bien d'au-
 „ tres qualités pour faire un Jésuite de mise, un
 „ Sujet marqué au coin de la Société, & qui
 „ ait véritablement l'esprit de l'Ordre. On lui
 „ demande à peu près le contrepied du portrait
 „ de ce *Bon-homme*. Ce doit être un Directeur
 „ poli, fait au stile des ruelles, doux, facile,
 „ muni d'accommodemens avec le Ciel, tel en
 „ un mot qu'il est dépeint dans les *Lettres Pro-
 „ vinciales* ”.

Dans toutes les autres Lettres que les Journalistes examinent, on voit la même envie de

contredire. Le seul article où ils paroissent fondés, c'est sur de petites vivacités qui ont échappé à Calvin contre l'Empereur. „ Dans plusieurs Lettres, disent-ils, Calvin oublie le sile de Prédicateur & de Réformé, pour prendre celui de l'invective contre Charles-Quint. „ Si c'étoit à moi à faire, dit-il dans la Lettre XV, je lui donnerois quelque bannière commiffion, laquelle l'empêcheroit d'approcher de nous de longtems. C'est-à-dire, que s'il en avoit été le maître, il auroit fait un bien mauvais parti à l'Empereur. Pour rendre Calvin plus odieux, on a supprimé la phrase suivante qui servoit de correctif à celle-ci : *Je désire qu'il soit à son aise, moyennant qu'il ne nous moleste point.*

„ Comme ce Prince étoit alors fort incommode de la goutte, le Réformateur s'en réjouit d'une manière peu évangélique : *Je suis plus joyeux*, dit-il, *que Dieu fasse la guerre à ce malheureux Tyran de sa propre main, qu'autrement . . .* J'espère, ajoute-t-il dans la Lettre XXVI, que notre Antioche (Antiochus) sera serré de si près, qu'il ne lui souviendra des gouttes de ses mains ni de ses pieds, car il y en aura par-tout le corps. Le bon Mr. de Falais & sa dévote Epouse ne se fâchoient point de cela, parce que Charles-Quint les avoit fait condamner à la Cour Souveraine de Malines ; mais Calvin n'en étoit pas moins un insolent, d'appeler *Tyrân & Antiochus* un grand Prince qui vangeoit l'ancienne Religion ataquée par une troupe de nouveaux venus, rebelles à l'Eglise & aux Souverains.

Per.

Personne ne doit approuver que l'on parle despectueusement des Puissances. Mais l'équ ré veut que l'on se rapelle que c'est ici une Lettre familière, où l'on ne pèse pas tant ses expressions. C'est une Réponse à Mr. de Falais. Il faudroit avoir la Lettre même de ce Seigneur à laquelle l'autre est relative. Peut-être se plaignoit-il amèrement du procédé rigoureux de *Charles - Quint*, & que ces petites vivacités de *Calvin* ne sont-là que pour entrer mieux dans la douleur d'un Affligé, en ayant un peu de condescendance pour la foiblesse humaine. Il faut encore se transporter dans le tems de la cortesspondance. Le stile de ce tems-là étoit beaucoup moins décent, beaucoup moins mesuré qu'il ne l'est aujourd'hui. Autrement il faudroit faire le procès aux plus habiles gens de ce Siècle-là. Les Pères de l'Eglise eux-mêmes se trouveroient dans le cas. On sait qu'ils ont très peu ménagé les Princes persécuteurs.

Après cela il est bon de voir d'où part contre *Calvin* une censure aussi forte, & qui va jusqu'à le traiter d'*insolent*. Il semble qu'une raison d'intérêt devroit rendre ces Censeurs un peu plus modérés, & les faire baisser d'un ton. Ne craignent-ils point les représailles? Voudroient-ils que l'on fût si rigide contre tous ceux à qui il est échappé quelque mot trop libre contre les Puissances? Ne pourroit-on point leur dire avec Horace:

*Quàm temerè in vos - met Legem sancitis
iniquam!*

Mes Révérends Pères, vous prononcez, sans y penser, un arrêt bien sévère contre vous-mêmes.

Heureusement on ne peut point reprocher à *Calvin* d'avoir avancé dans ses Ecrits la dangereuse maxime de certains Ecrivains fort connus de nos Journalistes, qui ont osé établir *qu'un Prince Hérétique, ou l'auteur d'Hérétiques, est par cela même déchu du droit à la Couronne; qu'on peut le déposer, & que ses Sujets sont déliés de leur serment de fidélité.* Après tout, ce que *Calvin* avoit dit à l'oreille de son Ami pour calmer sa douleur, n'augmentoît pas celle de *Charles-Quint*. Sa goutte n'en étoit ni plus ni moins douloureuse, & cela ne lui faisoit ni bien ni mal. C'est ce qu'on ne peut pas dire des pernicious principes que nous venons de citer, puisqu'ils ont été funestes à plus d'un Souverain.

Il est surprenant que nos Journalistes, Membres d'une Société qui a déclaré une guerre éternelle aux Hérétiques, trouvent si mauvais que *Calvin*, qui étoit encore alors engagé dans les préjugés du Papisme à cet égard, ait usé de tant de rigueur contre quelques-uns. C'est ce qui paroît dans plus d'un endroit de leur Extrait, mais ils conviennent en même tems, que nous avons aujourd'hui sur cette matière des principes plus doux & plus humains.

„ Aujourd'hui à Genève & en Hollande, disent-ils, on déteste ces écarts du Réformateur, on lui reproche plus qu'ailleurs l'Inquisition violente qu'il avoit établie dans sa Réforme, & les exécutions sanglantes qu'il sollicita contre ceux qui n'adoroient pas ses lumières. Il est bien vrai, ajoutent-ils, qu'on pense peut-être ainsi dans ces Régions Calvinistes, en conséquence d'un Tolérantisme

„ gé-

„ général, qui est devenu le Dogme à la mo-
 „ de, & qui par lui-même va à la confusion de
 „ tous les Cultes”.

Je ne sai si la Tolérance va à la confusion de
 tous les Cultes, comme le disent les Journa-
 listes, mais ce qu’il y a de certain, c’est qu’elle
 a mis beaucoup de confusion dans leur Extrait,
 & brouillé étrangement leurs idées. Ils confon-
 dent la Tolérance Civile avec l’*Ecclésiastique*,
 malgré la différence qu’il y a entre elles. Fau-
 dra-t-il donc leur représenter que notre *Tolé-
 rantisme* ne va pas à établir l’indifférence en ma-
 tière de Religion ou de Culte, mais simplement
 à supporter les sentimens qui ne troublent point
 l’Etat, ce qui n’empêche pas que nous ne sépa-
 rions de notre Eglise, par une Discipline pure-
 ment spirituelle, ceux qui nous paroissent errer
 dans les points fondamentaux. Ils confondent vi-
 siblement les droits de la Conscience & le support
 dû aux Errans, avec un *Tolérantisme* géné-
 ral qui va à confondre toutes les Sectes. Enfin,
 pour couronner le sophisme, ils prennent la con-
 duite d’une Eglise particulière pour la règle
 constante & générale des Réformés.

Quand on lut cet Extrait dans une petite As-
 semblée de Gens de Lettres, l’un d’eux hazar-
 da sur cet endroit une conjecture assez singu-
 lière. „ J’ai ouï dire, leur dit-il, que les RR.
 „ PP. chargés de ce Journal, en font faire de
 „ tems en tems quelques Articles à de leurs jeu-
 „ nes Religieux, pour les exercer & pour les for-
 „ mer. Je soupçonne fort, ajouta-t-il que cet
 „ Extrait est de la main d’un Novice. Un an-
 „ cien Profès ne feroit pas de semblables qui

„ *pro quo*. Ce sera aparemment quelque jeune
 „ Régent de Rhétorique, qu'on fera bien de
 „ faire monter en Philosophie pour débrouiller
 „ un peu ses idées”.

Cette saillie divertit la Compagnie, sans la persuader. On lui objecta que cet Extrait est de la main d'un Ecrivain fort décisif, & qui prend continuellement le ton de Maître, ce qui ne convient point à un jeune Homme. Les Calvinistes y sont traités du haut en bas; *Calvin*, leur Chef, est un *Prédicant*, un *Insolent*, &c. Mais cela ne fit point revenir celui qui avoit proposé la conjecture. „ Vous ne connoissez pas l'esprit de la Société, dit-il. Quand il s'agit de réfuter les Adversaires, ce sont les plus jeunes qui les traitent avec le plus de mépris. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un jeune Jésuite. C'est un *Petit-maitre* qui brusque toutes les bienséances”.

Quoiqu'il en soit, la vérité de l'Histoire & les bienséances sont également blessées par les airs de mépris que l'on s'est donnés dans les *Mémoires de Trévoux*, sur le compte d'un aussi Grand-homme que *Calvin*. On emploie, pour le désigner, les termes les plus méprisans. A le regarder simplement comme un Savant, il devoit être plus ménagé dans un Ouvrage qu'on a trouvé à propos d'appeler, *Mémoires pour l'Histoire des Sciences*. Nous vivons dans un Siècle poli, où les honnêtes gens sont convenus de laisser ces invectives dans la bouche d'un *Bolsec*, ou de ceux qui lui ressemblent.

ARTICLE XII.

A Mechanical Account of Poisons in several
Essais. By RICHARD MEAD, M. D. Coll.
Med. Lond. & R. S. S. Physician to his MA-
JESTY.

C'est-à-dire.

*Explication mécanique des Poisons ; en divers
Essais. Par Mr. MEAD, Dr. en Médecine,
Membre du Collège des Médecins, & de la
Société Royale de Londres, & Médecin de Sa
MAJESTÉ. Troisième Edition, considéra-
blement augmentée. In octavo, pag. 320, sans
l'Avertissement, la Préface & l'Introduction.
A Londres, chez J. Brindley, 1745.*

Nous n'entreprendrions pas de faire l'Ex-
trait d'un Traité si court, si cette Edition
ne lui rendoit pas toutes les graces de la nou-
veauté. Il n'y a que peu d'Auteurs, qui, en fai-
sant réimprimer leurs Ouvrages, sachent les ren-
dre plus utiles. Sont-ils contents du succès, ils
se relachent dans la révision, & c'est en vain
qu'ils s'efforcent de raccommoier ce que le Pu-
blic a une fois condamné. Dans l'un & dans
l'autre cas, ou ils se bornent à des changemens
de stile, ou ils augmentent le nombre peut-être
déjà trop grand des Citations, des Digressions,
& des Redites. On n'a guère vu de Livres qui
de mauvais soient devenus bons ; & du bon à
l'excellent le passage n'est pas commun. Les ex-
ceptions

ceptions sont toujours dignes de remarque ; aussi est-ce sous ce point de vue que nous présentons à nos Lecteurs un Ouvrage fort intéressant par lui-même.

A la reserve des Editions de 1702 & de 1708, Mr. Mead n'a eu aucune part à celles, qui ont précédé la dernière (a), & le premier mérite de celle-ci c'est d'être exemte des fautes, qui s'étoient glissées dans les autres. *Mais quarante ans d'étude & d'expérience* ont mis notre Savant en état de perfectionner un *Livre composé dans un âge, où la plupart des Faits ne pouvoient qu'être pris d'autres Auteurs, & où les Raisonnemens demandoient un Esprit plus patient & un Jugement plus mûr (b)*. Cet aveu fait honneur à la modestie de notre Auteur. Ajoutons ce qu'il dit un peu plus loin, & que nous regardons comme le second avantage de cette Edition. *Je n'ai pas eu honte . . . de retrancher ou de corriger tous les endroits où j'ai cru avoir tort . . . La Vérité ne s'insinue jamais mieux, que lorsqu'elle vient d'un homme, qui sait reconnoître ses erreurs. On convient que notre premier Maître Hippocrate n'a jamais marqué plus de sagesse & plus de grandeur d'ame, qu'en avouant qu'il avoit pris une Fracture du Crane pour une Suture, & l'éloge que Celse fait de lui à cette occasion (c) est aussi juste que remarquable. Ce jugement*

(a) Elles sont en assez grand nombre. Un Médecin nommé Nelson a traduit ce Livre en Latin, & sa Traduction a été imprimée in 8. à Leide en 1737.

(b) *Advertisemens*, pag. IV.

(c) *A futuris se deceptum esse Hippocrates memoria tradidit, more scilicet magnorum Virorum, & fiduciam magnarum*

jugement de *Celse* est certainement bien fondé, mais celui qui en a si bien profité ne mérite-t-il pas qu'on le lui applique à lui-même ?

Il y a plus. La plupart des Corrections de notre Auteur ont raport à des Découvertes postérieures aux premières Editions de son Livre. Les Recherches du Chevalier *Newton*, & les Phénomènes de l'Électricité, observés par Mr. *Gray & Du Fay*, lui ont servi non seulement à corriger ses premières idées, mais encore à former une Théorie toute nouvelle sur la nature des Esprits animaux. Mr. *Mead* avoue que ce qu'il nous donne sur ce sujet *tient plus de la Conjecture que de la Démonstration* (a); mais dans des Sujets aussi épineux que celui-ci, des Conjectures judicieuses valent presque des Découvertes.

Les Descriptions de la Vipère, qui se trouvoient dans les Editions précédentes de ce Livre, étoient du Dr. *Areskins*. Mr. *Nicholls*, le grand Anatomiste de l'Angleterre, ayant remarqué que ces Descriptions étoient *incomplètes & même fausses* à quelques égards, en a fourni de nouvelles au Dr. *Mead*. Enfin ce dernier a enrichi son Livre de diverses observations de Pratique. Tels sont en gros les avantages de cette Edition; le détail où nous allons entrer'en fera mieux

gnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam simplex veri erroris confessio, prapicueque in eo ministerio, quod utilitatis causa posteris traditur, ne qui decipiantur eadem ratione, qua quis ante deceptus est. Cels. Lib. VIII. Cap. IV.

(a) *Advertisement*, pag. VII.

ra, mieux sentir la nature & l'importance. . .
 . . . Commençons par l'Introduction. Nous ne
 nous arrêterons pas à ce que l'Auteur dit pour
 justifier la Providence dans la création des Poi-
 sons. L'accusation a trop été rebattue, pour
 qu'on ait lieu d'attendre de nouvelles solutions,
 & nous aimons mieux passer tout d'un coup à
 la Théorie des Poisons & des Esprits animaux.

Quelque différence qu'il y ait dans la nature
 des Poisons, on remarque beaucoup d'uniformité
 dans leur manière d'agir. Les Animaux
 venimeux font une blessure, dans laquelle ils
 infusent quelques gouttes d'une Liqueur, qui
 infecte celle des Nerfs, & qui enflame leurs
 Membranes. Delà l'Enflure & souvent la Gangrène.
 Les mêmes symptômes ont lieu, lorsqu'on a avalé
 des substances empoisonnées. Seulement, lorsque
 ces substances sont des Minéraux, l'inflammation
 de l'Estomac qu'elles causent, se termine plus
 promptement en Gangrène. Mais, que le Mal soit
 intérieur ou extérieur, il ne s'arrête pas à la partie
 affectée, il s'étend sur tout le Corps, & l'on ne peut
 guère attribuer cette communication subite qu'à
 l'activité du Fluide nerveux. La partie de ce
 Fluide, qui a reçu le Venin, ne tarde pas à
 infecter toute la masse, & à produire des
 Spasmes & des Convulsions dans les diverses
 parties du Corps. Dans l'Estomac & dans les
 Intestins, ce sont des Tranchées & des Vomisse-
 mens; dans le Cerveau, des Délires & des
 Symptômes épileptiques; dans le Cœur, des
 Palpitations & des Défaillances; & ainsi de
 suite. Toute l'économie animale est troublée;
 & quoique le genre des parties

parties affectées & le degré d'activité des Poisons mettent de la différence dans leurs effets, tous cependant indiquent que les Esprits animaux reçoivent les premières impressions.

Il est à remarquer que ces Esprits sont aussi principalement affectés dans les Fièvres pestilentiellles. Les Foibleesses, les Etourdissemens, les Palpitations, &c. qui sont les suites de la Contagion, montrent qu'elle est un Poison réel (a).

Quelques Auteurs revoquent en doute l'existence des Esprits animaux; mais qu'y substituent-ils? Attribuer les Actions des Muscles & des Sens à de simples Vibrations des Fibres nerveuses, c'est ne pas faire attention aux effets subits des Passions, à la promptitude avec laquelle diverses Maladies passent d'une partie à une autre, & aux altérations rapides qui se font dans la sécrétion des Liqueurs vitales. N'entrons pas dans la discussion de tous ces articles; & remarquons seulement que le Cerveau est une Glande, qui, de même que les autres, doit avoir des Conduits excrétoires. Les Nerfs paroissent avoir été faits pour cet usage, & ils sont par conséquent toujours remplis d'une Liqueur qui leur est propre.

Cette Liqueur, à en juger par ses effets, doit être subtile, volatile, pénétrante. Elle n'est vraisemblablement qu'une partie de la matière universelle & élastique, qui, incorporée dans les parties

(a) Introd. pag. XXXI. Mr. Mead renvoie ici à son *Traité de la Peste*. La neuvième Edition de ce Livre a été publiée l'année passée à Londres, avec des Additions considérables.

parties les plus fines du Sang, s'en sépare dans le Cerveau, & passe dans les Fibres des Nerfs. Par la Matière universelle & élastique on entend une Substance subtile & active, qui est répandue par-tout (a), & à laquelle le grand Philosophe Anglois attribue la Réfraction & la Réflexion des Rayons de la Lumière, la production de la Chaleur dans les Corps, & plusieurs actions de ces Corps les uns sur les autres (b).

Si cette matière élastique est le grand ressort de la Nature, dans les opérations du Monde inanimé, celles des Etres animés n'auroient-elles point la même origine? L'uniformité des Loix de la Nature semble indiquer, que les Esprits animaux sont des émanations de ce Principe universel. *Se peut-il de plus forte présomption en faveur d'un sentiment, que sa simplicité & sa dépendance du Système de l'Univers (c)?*

Dès que l'on admet une Substance de ce genre dans les Nerfs, on voit sans peine qu'elle doit y être susceptible de diverses altérations. Des Corps, dont la subtilité & la force seront assez grandes pour agir sur cette substance, (& certainement les Poisons sont de ce genre), ne manqueront pas d'y produire des effets sensibles.

Leur

(a) *Ibid.* pag. XXXIV.

(b) Voyez Newton *Optic. Quest.* 23. & 24, & sur-tout une Lettre très curieuse de ce Grand-homme à Mr. Boyle: *Life of Mr. Boyle prefix'd to his Works*, pag. 70. Comme cette Lettre n'a jamais paru qu'en Anglois, nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de leur en promettre une Traduction dans un des Volumes de cette Bibliothèque.

(c) *Introd.* pag. XXXVI.

Leur action mutuelle sera analogue à celle des Liqueurs chymiques, qui fermentent les unes avec les autres, & dont le mélange produit des Mixtes d'une nature différente de celle des Liquides, qui entrent dans la composition.

Mais l'Attraction & la Répulsion des Particules subtiles des Corps électriques nous donnent une plus juste idée de la force & de la vélocité des Esprits animaux. Si les Phénomènes de l'Electricité sont plus sensibles dans les Etres animés que dans les inanimés, c'est que le Fluide élastique, qui pénètre les uns & les autres, trouve une plus grande quantité d'un Fluide pareil dans les premiers que dans les derniers. Les Fibres des Animaux sont sans doute plus propres à le recevoir. *L'expérience de l'Enfant suspendu sur des cordons de Crin ou de Soie..... (a) découvre cet Esprit élastique au doigt & à l'œil. Car si les Nerfs..... sont des Tuyaux subtils, solides, transparens, & réunis en Faisceaux, le Tube de Verre frotté.... avec son Fluide élastique représentera.... les Nerfs & les Esprits animaux qu'ils contiennent (b).* De nouvelles expériences faites sur des Créatures vivantes nous donneront peut-être de nouvelles lumières sur les Loix & sur les actions de cette *Partie impétueuse (c)* de la Machine animale.

Quand Mr. Mead composa son Ouvrage, il croyoit que les Poisons, & sur-tout ceux des Animaux

(a) *Philos. Transact.* No. 417.

(b) *Introd.* pag. XXXVIII, XXXIX.

(c) *Τὰ ὀρμητικὰ σώματα.* Hippocr. *Epid. Lib. VIII.* §. 8.

nimaux, n'affectoient que le Sang. Mais la nature des Symptômes nerveux, & la promptitude de l'effet des Poisons ne permettent pas de croire qu'ils agissent par la voie de la Circulation. La morsure d'un Serpent à Sonnette fit mourir un Chien en moins d'un quart de minute (a). Keil a calculé que la vélocité du Sang, à la quarantième Branche de la grande Artère, est plus de cinq mille fois moindre, qu'elle ne l'est à l'origine de cette Artère (b). Il faut donc que le milieu, par lequel le Venin se communique si promptement à la Tête & au Cœur, ait une vitesse beaucoup plus grande que le Sang; & ce milieu quel est-il, si ce n'est le Fluide nerveux?

Les Observations, qu'on vient de faire, peuvent être d'usage dans plusieurs Maladies. On attribue, & d'ordinaire avec raison, la Paralyse aux mouvemens irréguliers & aux obstructions des Esprits animaux; mais la mauvaise disposition de ces Esprits ne doit-elle pas quelquefois en être la cause? Les Phénomènes surprenans de la Phrénésie & de la Mélancholie ne supposent-ils pas des changemens à la Liqueur active, par laquelle l'Âme gouverne le Corps? Mr. Ranby a observé (c), que dans quelques Plaies

(a) *Philos. Transact.* No. 399.

(b) *Tentam. Medic. Phys.* 2. La proportion pour laquelle il se détermine est de 1 à 5233; mais les suppositions sur lesquelles il se fonde ne sont rien moins qu'établies. Voyez Haller in Boerhaavii *Instit. Medic.* Vol. II. *passim*. Au reste il suffit pour Mr. Mead que le Sang soit très considérablement retardé dans les petits Vaisseaux; & c'est ce dont tout le monde convient.

(c) *On Gunshot Wounds*, pag. 72.

Plaies d'Armes à feu, où les Membranes sont fort déchirées, quoique le blessé soit assez bien pendant quelques jours, il est attaqué tout à coup de Convulsions dans le Visage, il perd la parole, & il meurt, en conservant jusqu'à la fin l'usage de ses Sens. Comme le Sang est en assez bon état, l'altération de la Liqueur nerveuse, causée par le déchirement des Membranes, doit être la cause de ce Symptôme affreux.

Le simple attouchement de divers Corps influe sur les mouvemens & sur les effets de la Matière électrique. Cette Matière, à plus forte raison, produira un Fluide élastique, qui diffèrera, suivant la nature de la partie la plus fine du Sang, qui lui sert de véhicule dans les Nerfs. Ce Fluide, différemment affecté par les Agens extérieurs, altère les effets des Poisons, & ceux-ci, quoique dans le fonds les mêmes, peuvent varier dans leur force, dans leur degré d'activité, & par conséquent dans leur manière de nuire.

Quand on rassemble toutes ces sources de diversité, on ne trouve rien d'incroyable dans ce que les Auteurs rapportent des divers genres de mort que donnent les Serpens d'*Afrique*. Mr. Mead se rapelle (a) que le fameux Paul Herman, Professeur à *Leide*, qui avoit longtems vécu aux *Indes*, assuroit, qu'il s'y trouvoit des Animaux pareils à ceux que décrivent les Historiens de l'*Afrique*. Des recherches exactes l'avoient convaincu, que les descriptions de Lucain (b) des différentes espèces de Vipères, que Caton rencontra dans les Déserts de la *Lybie*, n'é-

(a) *Introduit.* pag. XLIV. (b) *Pharsal.* Lib. IX.

n'étoient nullement des fictions poétiques. Il conservoit dans son Cabinet plusieurs Serpens des plus curieux ; entre autres l'*Aspic*, appelé *Nintipolongba Zeylanica*, dont la morsure est suivie d'un sommeil mortel ; le *Dipsas* ou *Situla Macassarica*, qui cause une soif que rien ne peut étancher ; & l'*Hæmorrhous Macassaricus*, dont le Venin fait sortir le Sang de tous les pores du Corps.

En effet, quoique les premières impressions du Poison soient sur les Esprits animaux, la masse du Sang ne tarde pas à participer à l'infection. Notre Auteur, à la vérité, ne croit pas que ce soit une suite du mélange du Poison avec le Sang, mais de la corruption du Sang produite par une Circulation irrégulière, des Sécrétions interrompues, & des Obstructions dans les plus petits Vaisseaux.

Telles sont les idées de Mr. Mead sur l'action des Poisons & sur la nature des Esprits animaux. On ne sauroit nier que son Système ne soit aussi ingénieux que vraisemblable ; & l'on admet volontiers une hypothèse qui a ces deux caractères ; souvent même il n'en faut pas tant. Mais notre Auteur est trop Philosophe pour se contenter d'un assentiment qui ne seroit dû qu'au préjugé. Il nous invite à être plus sévères ; il veut que nous examinions sa Théorie, en la comparant avec les Phénomènes de la Nature. *Les effets, dit-il, des divers Poisons, que je décris dans les Discours suivans, sont, à mon avis, autant de preuves . . . de mon sentiment (a).*

Ré-

(a) *Introduc't*, pag. XLVIII.

Répondons à ses vues, en parcourant ses Essais, mais en nous bornant toujours à ce que cette Edition a de nouveau.

Il s'agit de la Vipère dans la meilleure partie du premier Essai. La Description anatomique des Organes venimeux de la Vipère & du Serpent à Sonnette, (Serpent qui n'est qu'une espèce de Vipère plus grande que les autres), est la principale Addition de cet Essai. Aussi, quoiqu'elle soit placée à la suite des Observations de Mr. *Mead* sur la Vipère (a), ce sera par elle que nous commencerons. Nous avons déjà dit qu'elle est de la façon de Mr. *Nicholls*. Au hasard de devenir obscurs sans le secours des figures, nous tâcherons de donner un précis de ses Descriptions.

Les deux Machoires de la Vipère & du Serpent à Sonnette sont capables de mouvement. Elles ont même ceci de singulier, qu'elles peuvent se mouvoir d'un côté & demeurer fixes de l'autre. Les petites Dents crochues, dont elles sont garnies, servent à retenir la Proie, & le mouvement alternatif de chaque côté des Machoires la fait avancer vers le conduit de l'Estomac.

Au-dessus de la Machoire supérieure se trouve de chaque côté un Os joint à celui de la *Pomette* par une espèce de charnière. Chacun de ces Os loge deux Dents crochues comme les précédentes, mais grandes & mobiles. Elles s'appliquent le long du Palais, quand le Serpent ferme la Bouche, & elles se redressent lorsqu'il

(a) *Append. &c. pag. 56 — 51.*

qu'il veut mordre. Une lame d'Os assez mince, qui, de la Machoire supérieure s'élève obliquement & s'insère près de la charnière, sert à l'ouvrir ou à la fermer. En s'élevant elle redresse les Dents avec l'Os qui les loge; & le contraire arrive lorsque ses Muscles la retirent.

Il est rare que les deux Dents venimeuses de chaque côté soient également fixes dans leurs loges. Il y en a d'ordinaire une qui est plus lâche, moins longue, & qui ne se redresse pas autant que l'autre. Tantôt c'est l'extérieure & tantôt l'intérieure. Mr. *Nicholls* conjecture que le Serpent ne se sert que d'une seule de ses Dents. Leur figure crochue lui donne un grand avantage pour retenir sa Proie; voici pourtant un inconvénient auquel il est exposé. L'Animal blessé songe d'abord à se retirer; il entraîne la Vipère, & rompt la Dent qui ne se dégage pas assez tôt. La Nature, également attentive à la conservation de tous les Êtres, a donné au Serpent deux Dents de chaque côté. Y en a-t-il une qui se rompe, celle qui étoit à côté d'elle se fixe, & est bientôt en état d'agir. Celle qui est rompue, & qui ne tarde pas à tomber, dès qu'elle est devenue inutile, est remplacée par une nouvelle tirée probablement d'une espèce de Magasin de Dents plus ou moins parfaites, que l'on trouve près du Réservoir du Poison. Quoique Mr. *Nicholls* ne détermine pas de quelle manière cette nouvelle Dent est portée à la place de l'ancienne, il soupçonne que la Langue fourchue pourroit bien servir à cet usage.

On devine bien que les Dents dont nous venons de parler sont creusées. Elles ont deux Orifices,

fiées, l'un près de leur origine, l'autre près de leur extrémité. Depuis ce dernier Orifice, elles se terminent en pointe dure & solide.

Les deux Dents de chaque côté sont renfermées dans un Sac, & une Membrane dentelée, attachée d'un côté à cette enveloppe & de l'autre au Palais, forme entre ces Dents une espèce de cloison. Elle se contracte lorsque les Dents sont couchées, & celles-ci ne peuvent se redresser sans la forcer de s'étendre. C'est vers le haut de cette Membrane & entre les deux Dents que se trouve l'Orifice du conduit venimeux, qui, par la facilité que la Membrane dentelée a de s'étendre, & de suivre la direction de la Dent qui agit, s'applique à l'Orifice de cette Dent. Ainsi, par un sage artifice, une seule Dent porte dans la Plaie toute la Liqueur que le conduit excrétoire fournit.

Mais celui-ci d'où la tire-t-il ? Quel est l'Organe destiné à préparer le Venin ? Avant Mr. *Nicholls* on en attribuoit la préparation à une petite Glande blanchâtre, qui, par malheur pour des Observateurs trop précipités, se trouve tout près des Dents venimeuses. Il y a apparence que ce n'est qu'une Glande lymphatique ou salivaire. Du moins est-elle particulière à la Vipère, & manque-t-elle au Serpent à Sonnette. Mais dans l'un & dans l'autre de ces Animaux, on découvre sous leurs Joues une Glande beaucoup plus grosse, fixée au-devant de la Tête par un Ligament, & par un autre à la Machoire inférieure. Ces deux Tendons forment, en s'élargissant, la Membrane extérieure de la Glande, & cette Membrane continuée de-

vient le conduit excrétoire, dont nous avons parlé. Tous les Muscles, qui servent à l'action de mordre, pressent aussi la Glande. Il y en a pourtant un, qui paroît chargé de l'office d'exprimer le suc mortel. De la Machoire inférieure, où il a son origine, il passe sous les deux Ligamens de la Glande; il se replie ensuite autour d'elle, en couvre la partie extérieure, & suit le Conduit excrétoire auquel il est fortement attaché. Le cours de ce Muscle indique son action, qui est de presser la Glande, à peu près comme nous pressons une Orange. Comme il paroît faire corps avec la Glande & avec son Conduit, il est moins surprenant qu'on les ait confondus, & qu'on en ait composé un Muscle destiné à retirer les Dents venimeuses, qu'il ne l'est que Mr. *Nicholls* ait distingué des Organes si différens. Ce qui ne diminuera pas la surprise, du moins pour des Personnes judicieuses, c'est qu'il n'a eu besoin pour cela que de recourir à des moyens fort simples. Qu'on mette toute cette partie dans de l'eau bouillante, & l'on verra le Muscle se séparer de la Glande & de son Conduit, & les brins de Crin qu'on insinuera dans ce dernier ne laisseront aucun lieu de douter de la destination de la Glande qu'on vient de décrire.

Mr. *Mead*, (car il est tems de revenir à lui), a fait des expériences fort curieuses sur le Suc venimeux de la Vipère (a). Dans les premières Editions de son Livre, il avoit cru être en droit d'en conclurre que ce Suc étoit acide,

&

(a) Pag. 14, &c.

& en suposant que le Sang étoit un alkali, il déduisoit du mélange & de l'effervescence de ces deux Liqueurs tous les Symptômes de la morsure. Exemple frappant de l'influence qu'ont les unes sur les autres des Expériences peu exactes & des Hypothèses chéries! Mais j'en trouve un plus remarquable encore dans la force d'esprit qu'a eu notre Savant de répéter ses Expériences, & d'abandonner ses anciennes idées. De nouveaux Essais l'ont convaincu que le Venin de la Vipère ne donne aucun signe d'acide ni d'alkali. Il a même, (& il falloit être bien Physicien pour le faire), goûté du Venin diluë dans un peu d'eau chaude, & son exemple a rendu quelques-uns de ses Amis aussi intrépides que lui. Tous ont trouvé à la Liqueur un gout acre & brulant, qui ne s'est pas dissipé de deux ou trois heures. Un d'eux a poussé plus loin cette témérité philosophique. Il a osé goûter du Poison sans mélange d'eau chaude, & une légère enflure de Langue, accompagnée pendant deux jours d'inflammation & de douleur, a été sa seule punition. D'ailleurs ces Essais n'ont eu aucune mauvaise suite; ce qui prouve que la même Liqueur agit d'une manière toute différente sur les diverses parties & sur les diverses Humeurs de notre Corps. Un Animal blessé par les Dents de la Tête d'une Vipère, coupée depuis trois heures, ou même par une aiguille creusée & remplie du Venin de la Vipère, a eu les mêmes Symptômes, & est mort tout comme s'il en eût été mordu (a).

Un

Un des effets les plus singuliers de ce Venin c'est la Jaunisse (a). La Bile est un *Savon* ; c'est un mélange d'huile, d'eau, & de sel, tant fixe que volatil. Le Foie est l'organe où ce mélange se fait. Deux choses sont nécessaires pour sa perfection. L'une qu'il y ait une proportion exacte de ses parties constituantes ; l'autre que les Vaisseaux qui la reçoivent soient bien disposés. Les principes de la Bile ne peuvent guère être altérés en aussi peu de tems que paroît la Jaunisse dans les Gens mordus de la Vipère : il faut donc que le Venin agisse par des Spasmes nerveux, qui resserrent les conduits de la Bile, & arrêtent le passage de cette Liqueur. Elle reste dans le Sang & se décharge sur les autres parties du Corps.

Cette Jaunisse ressemble assez à celle qui suit certaines Coliques. La contraction spasmodique des Membranes du Bas-ventre interromp dans l'une & dans l'autre le mouvement de la Bile dans les Canaux Hépatiques ; & l'on sait que les Remèdes de la dernière sont les Dilatans & les Anodins.

La Jaunisse ordinaire est bien différente. La Bile elle même est la cause des obstructions du Foie, auxquelles on l'attribue ; & autant qu'on peut concevoir d'altérations différentes dans une Liqueur aussi composée que la Bile, autant doit-il y avoir & y a-t-il en effet de variétés dans les Symptômes de la Jaunisse qui en est la suite.

Les plus grands rapports sont rarement les plus marqués. Je fais cette remarque à l'occasion d'une

une digression de notre Auteur sur la *Diabète* (a). On dit d'ordinaire que c'est une maladie des Reins; mais on se trompe. Le Foie en est le véritable siège, & un défaut de la Bile d'origine. Elle attaque le plus souvent ceux qui, sans faire d'exercice, s'accoutument aux Liqueurs vineuses, & qui ensuite, (soit instinct, soit raisonnement), étanchent leur soif à force de Rafraichissans. Tant il est vrai qu'il faut se défier de certaines analogies séduisantes. Qu'arrive-t-il en effet? C'est que le Sel, qui entre dans la composition de la Bile, ne s'y trouve pas en assez grande quantité. Les parties huileuses ne sauroient se mêler avec les aqueuses; elles-ci abondent, & prennent leur cours par les passages urinaires élargis. Les huiles les plus fines passent avec elles, tandis que les grossières s'épaississent de plus en plus, bouchent les plus subtils Vaisseaux du Foie, & y forment les concrétions dures & graisseuses. Aussi trouve-t-on dans le Foie de ceux, qui meurent de cette Maladie, des amas de graisse pareils à ceux qu'on rend par les selles dans des Jaunisses confirmées.

Tout donc indique cette commune origine de deux Maladies en apparence si différentes. La douceur même de l'Urine la confirme; c'est la douceur de l'eau de Bile séparée de son Sel. Cinq parties de Fiel de Beuf en donnent par la distillation quatre d'une eau musquée (b). L'Urine,

(a) Pag. 32. On appelle de ce nom une Décharge abondante d'Urines épaisses & laiteuses.

(b) Haller, in Boerhaave *Instit. Med.* §. 99.

rine, dans les commencemens de la Jaunisse, & souvent une odeur de Violette, & vers la fin d'une Diabète l'Urine ne vient plus qu'en petite quantité, & elle a toute l'amertume de la Bile. Enfin les Remèdes usités dans ce cas sont les Sels fixes, ceux sur-tout des eaux de Chaux, & des Sources chaudes de Bristol. Mais revenons à la Vipère.

L'exemple de quelques Peuples anciens (a) fameux pour la cure de la morsure des Vipères, & les témoignages de divers Auteurs (b) ont convaincu Mr. Mead que le Remède le plus sûr c'est de sucir la Plaie (c). Il y a quelques années qu'un homme fut mordu au doigt, d'un Serpent à Sonnette, qu'on venoit de transporter de la Virginie en Angleterre. Il eut la présence d'esprit de mettre d'abord son doigt à sa bouche, & de sucir la Plaie. Sa Lèvre & sa Langue s'enfièrent; sa parole devint embarrassée; & il perdit presque entièrement l'usage de ses Sens. Une grande quantité d'huile & d'eau chaude, qu'on lui fit avaler, le fit beaucoup vomir. On fendit en deux un Pigeon, & on le lui mit sur le doigt. Deux heures après la chair autour de la Plaie fut coupée, on brula la partie avec un fer chaud, & après cette cruelle opération on appliqua sur le bras affecté une embrocation d'huile chaude. Le Malade recouvra la parole & la connoissance,

(a) Les Pfylls. Voyez Plin. *Hist. Nat. Lib. VIII. Cap. 2.* Elian. *Hist. Anim. Lib. I. Cap. 57.* Lucan. *Lib. IX. vs. 891.*

(b) Aristot. *Hist. Animal. Lib. VIII, Cap. 29.* Nicandr. *Theriac. vs. 86.* (c) Pag. 35.

ce, & des Remèdes ordinaires achevèrent de dissiper l'enflure.

De tous les Poisons celui du Serpent à Sonnette est le plus prompt & le plus funeste ; un bon Remède contre leur morsure doit l'être à plus forte raison contre celle de la Vipère. Or si l'on examine tous ceux qui furent faits à l'homme dont nous venons de parler, on se convaincra que le sucement de la Plaie, & peut-être le Vomitif, furent les seuls efficaces. L'application du Pigeon, les incisions & les brulures ne purent avoir que peu de part à la guérison : elles furent faites trop tard. Envain attribueroit-on la cure à l'embrocation faite avec l'huile. Ce Remède annoncé avec ostentation, & soutenu de quelques expériences, a mal soutenu sa réputation. On a jugé à *Paris* (a) qu'il n'avoit d'autre vertu que de dissiper l'enflure, & dans l'exemple qui fit tant de bruit à *Londres*, & qu'on a rapporté dans les *Transactions Philosophiques* (b), le Patient fut moins guéri par ces applications huileuses, que par des Cordiaux fréquemment réitérés.

Peut-être cependant se formera-t-on une plus haute idée de ce Spécifique, si l'on considère que Mr. *Mead* lui-même convient & prouve par quelques expériences (c) que la graisse de la Vipère appliquée immédiatement sur la Plaie peut remédier au Venin. Cette graisse, de même que les autres huiles, consiste de parties visqueuses & ténaces propres à envelopper les Sels volatils de la Liqueur venimeuse, & à prévenir

(a) *Mem. de l'Acad. des Scienc. de 1737.*

(b) *N. 443. (c) Pag. 45.*

nir leur cristallisation & leurs effets mortels. Je conviens que la graisse de la Vipère peut être plus volatile & plus pénétrante ; mais cette différence n'est que du plus au moins. L'huile, & sur-tout celle d'Olives, est plus commune ; on peut être plutôt à portée de l'appliquer, & il semble que la promptitude de cette application en fait toute l'efficace.

Quoiqu'il en soit, on auroit tort de se fier sur ces applications graisseuses, non plus que sur celles de Sel, & sur ces fameuses Pierres de Serpent, qu'on nous apporte des *Indes* (a). La méthode que Mr. *Mead* recommande a le double avantage d'être fondée sur la Raison & sur l'Expérience. Il veut que d'abord qu'un homme est mordu, il se suce lui-même la Plaie, ou qu'à son défaut une autre personne lui rende cet office. Pour prévenir l'inflammation de la bouche que ce Venin peut causer, il faudroit se la laver d'avance avec de l'huile tiède, & en tenir même dans sa bouche pendant qu'on suce. Un Vomitif d'*Ipecacuana* seroit ensuite nécessaire, & on le rendroit plus efficace, en avalant de l'huile & de l'eau chaude. L'action du Vomitif est d'ébranler les Nerfs, & de prévenir les mouvemens irréguliers du genre nerveux. Que si le Patient ne laissoit pas que de sentir des maux de tête, ou s'il paroïssoit quelque

(a) On prétend que cette Pierre se trouve dans la tête d'un Serpent très venimeux, nommé *Cobra de Capelle*. On dit aussi que ces Pierres appliquées sur la partie mordue en attirent le Venin. Mais ce ne sont que des productions artificielles, & elles n'imbibent qu'un peu d'humidité.

que symptôme nerveux , il faudroit le mettre au lit, & exciter la sueur par des Cordiaux, dont les Sels de Vipère & de Corne de Cerfferoient la base.

On prête souvent de fausses vues à la Nature, & plus d'une fois le préjugé est la source de l'admiration. En voici un exemple. On dit que la Sonnette du Serpent qui en porte le nom (a), lui a été donnée pour avertir les passans, & pour les empêcher de s'exposer à sa morsure. Mais la Providence, qui a formé les Organes des Animaux, pour leur servir & non pour leur nuire, a donné au Serpent sa Sonnette, pour le mettre en état de se nourrir d'Oiseaux & d'Ecureuils. Moins agile qu'eux il rampe au pié des arbres, où ils se tiennent, & par le bruit qu'il fait il les éveille, il les étourdit. Efrayés à sa vue, ils sautent de branche en branche, & après s'être fatigués inutilement pour éviter un Ennemi qui les attend, ils tombent devant lui, & ils deviennent sa Proie. C'est là en quoi consiste le *charme* qu'on leur attribue (b). Il arrive quelque chose de semblable à un Lion affamé. Ses hurlemens font sortir les Animaux de leurs trous & de leurs tanières. Ils courent dans

(a) Pag. 81. On fait que cette Sonnette est une suite l'Anneaux d'une Peau sèche, qui, frottant l'un contre l'autre, font un certain bruit. Mr. Mead remarque qu'ils n'en ont aucun lorsque le Serpent ne fait que se transporter l'un lieu à un autre.

(b) Je me rapelle d'avoir lu dans le *Voyage de l'Amérique* du P. Labat qu'il nie ce *charme*. Selon lui, les Animaux ni l'éprouvent ne font que ceux que le Serpent a blessés, & qui n'ont pas la force de s'en éloigner.

dans les bois, & le Lion les surprend & les dévore. Mr. *Mead* a vu un Faucon perché sur un Arbre, qui éfrayoit tellement les petits Oiseaux que, quoiqu'ils pussent s'envoler, ils ne s'en écartoient pas, & se jettoient enfin entre ses serres.

Un Auteur, qui fait détruire les fausses merveilles, mérite qu'on croie celles qu'il admet. Aussi n'hésiterions-nous pas à ajouter foi à ce que Mr. *Mead* nous dit du Scorpion (a), s'il en eût été lui-même le témoin. Mais ce n'est que sur le témoignage de plusieurs personnes qu'il rapporte qu'un Scorpion renfermé dans un cercle de charbons se pique lui-même, & se tue. Mr. de *Maupertuis* a examiné ce fait, & l'a trouvé faux. Il a même, (& c'est ce qu'on ne peut pas toujours faire), découvert ce qui l'avoit fait croire vrai (b). *Dès que le Scorpion se sent inquiété, son état de défense est de retrousser sa queue sur son dos, prête à piquer; il cherche même de tous cotés à enfoncer son aiguillon; lorsqu'il sent la chaleur des charbons il prend cette posture, & ceux qui n'y regardent pas d'assez près croient qu'il se pique.* A en croire ce célèbre Académicien, les piquures des Scorpions sont moins dangereuses qu'on ne le dit. Mais il ne parle que des Scorpions du *Languedoc*, qui, vivant dans un Climat moins chaud que les *Indes* & que l'*Afrique*, doivent aussi être moins venimeux. Car Mr. *Mead* remarque fort bien que la différence des Païs; & même celle des saisons, influe sur la force de leur Venin. Du ref-

(a) *Pag.* 94.

(b) *Mem. de l'Acad. des Scienc.* pag. 228.

de la Théorie de la morsure de la Vipère s'applique facilement à celle du Scorpion & à la piquure ; & le détail où nous sommes entrés sur l'une nous dispense de rien dire de l'autre.

Il est d'ailleurs tems de finir. Nous ne sommes encore qu'au premier Essai, & les cinq qui le suivent sont remplis d'observations assez curieuses, pour nous fournir la matière d'un nouvel Extrait.

A R T I C L E XIII.

The CAPACITY and EXTENT of HUMAN UNDERSTANDING exemplified in the extraordinary Case of AUTOMATHES, &c.

C'est-à-dire :

LA CAPACITE' & L'ETENDUE de l'ENTENDEMENT HUMAIN, démontrée dans le cas extraordinaire d'AUTOMATHES, qui, ayant été abandonné dans son enfance sur une Isle déserte, y avoit demeuré dix-neuf ans, privé de toute Société humaine. Conte rempli de quantité d'événemens surprenans, également utiles & amufans. A Londres, 1745, in 8^{vo}. pag. 284.

LE célèbre Porock avoit déjà publié en Arabe & en Latin un Roman semblable, d'un Philosophe (a) qui n'avoit appris que de lui-même.

(a) *Philosophus autodidactus.*

me tout ce qu'il savoit: ce qui aparemment a fourni l'occasion à Monsieur *Kirkby*, Auteur de cet Ouvrage, d'embellir & de perfectionner cette Idée.

Eugène, un des premiers Nobles de *Sottaria*, en fut banni avec *Sophie* sa femme, & *Automathès* leur fils unique, qui n'avoit alors qu'un an. Etant ainsi forcés à s'embarquer, ils essuièrent une tempête furieuse, tous les Matelots qui vouloient se sauver dans le Canot furent noyés, & le Vaisseau dans lequel il n'y avoit que le père & la mère avec l'enfant & un petit chien, échoua sur les côtes d'une Isle inconnue. *Eugène* y construisit à la hâte une petite cabane, & retira du Vaisseau les vivres, les meubles & les instrumens qui pouvoient lui servir. Une petite rivière fournissoit de l'eau à boire, l'enfant se nourrissoit du lait de sa mère, & elle avec son mari mangea des herbes, des racines, & de la chair des Daims, des Boucs & des Oiseaux, qu'*Eugène* tiroit avec son arc. Ils avoient passé ainsi sept mois après leur naufrage, fort contents de leur sort, quand la mort enleva *Sophie*; cette perte fut en quelque manière réparée par une Biche, qui s'étant blessée au pied fut prise avec son Faon par *Eugène*, qui fut fort surpris de trouver souvent, en revenant de la chasse, son fils *Automathès* sucer les mamelles de la Biche, ce qu'il avoit appris du Faon, ou chercher les racines, à l'imitation du petit Chien. *Eugène*, s'ennuyant de vivre dans un état si mélancolique, découvrit un beau jour une autre Isle à la distance de cinq lieues, & résolut d'y passer avec la Barque, espérant de trouver des

des hommes & des secours pour transporter son enfant; y étant arrivé il ne trouva personne, & la Barque qu'il avoit attachée à un arbre fut emportée par un grand vent, ce qui le priva de tout moyen de joindre son fils, qui n'avoit pas encore deux ans.

Voilà donc *Automathès* dans un état solitaire & abandonné, qui dura dix-neuf ans. Il ne se souvint plus ni de la Biche, ni de quelque autre occupation ou pensée, qu'il avoit eue dans le commencement. Il s'aperçut seulement qu'il avoit grandi, ayant pu premièrement, en se tenant tout droit, passer sous une branche d'arbre, qui à la fin ne lui alla que jusqu'à la ceinture. Quelquefois il s'égara de la Cabane, mais il eut le bonheur d'être cherché & ramené par le petit Chien. La première réflexion sérieuse lui vint un beau jour d'Eté, auquel s'étant promené plus loin de sa demeure qu'il n'avoit fait auparavant, il trouva un Etang, dans lequel voulant étancher sa soif, il vit sa propre image; ce phantôme semblant s'approcher vers lui, l'effraya, & lui fit prendre la fuite pour se cacher dans un Bois voisin. La soif augmentant, il eut le courage d'aborder un autre côté du Lac, où il vit la même chose, ce qui le troubla extrêmement non seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit par des songes. Il revint peu à peu de sa fraieur, voyant qu'il ne lui en arrivoit aucun mal, & il fut guéri entièrement quand il vit aussi l'image de son petit Chien dans un ruisseau; il découvrit par des expériences souvent réitérées, que cette image étoit produite par la réflexion de l'eau.

Cela lui fit naître l'idée de ses semblables ou de l'Espèce des Hommes. Il poussa ces pensées plus loin, ayant remarqué comment les autres Animaux produisoient leurs semblables, & il jugea par la conformité qu'il y avoit entre eux & lui, que tant lui que son Chien, quoique les seuls de leur Espèce dans cette Isle, avoient été mis au monde de la même manière, sa sagacité surpassant infiniment celle du fils de *Frère Philippe l'Hermite*, il en conclut qu'ils y étoient venus par Mer, & qu'au-delà de la Mer il y avoit bien d'autres Individus de l'Espèce humaine des deux sexes, qu'il avoit grande envie de trouver. Il fut confirmé dans sa conjecture, en comparant sa Cabane avec les demeures des Castors, dont l'une & l'autre prouvoit par sa régularité, que les premiers habitans les avoient construites à dessein & avec art. Les débris de la Barque & les instrumens & utensils, qu'il trouvoit, achevèrent de le convaincre qu'il étoit étranger dans cette Isle, & qu'il y avoit été transporté d'ailleurs.

Bientôt après il se mit à considérer la Nature; comment la Terre produisoit les fruits pour nourrir les Créatures vivantes, comment les Arbres, les Herbes & les Fleurs croissoient, comment les Saisons de l'Année se succédoient l'une à l'autre, la correspondance de la Lune avec le Flux & Reflux de la Mer, les révolutions des autres Planètes, la figure & la variété des couleurs de l'Arc-en-ciel, la nécessité de la Pluie & de la chaleur du Soleil pour meurir les fruits de la Terre, la structure admirable des corps de chaque Espèce d'Animaux, propor-

tionnée

donnée à leurs situation & à leur besoins, &c. Cette vue le frapa, & lui fit découvrir par-tout des marques de la Sagesse infinie du premier Moteur & Auteur de tout. Il se perdit dans la contemplation de cet Etre infini, duquel il reconnut distinctement la puissance, la sagesse, la bonté, l'éternité & l'unité, & envers lequel il fut rempli d'amour, de reconnoissance, d'admiration & de vénération.

Ayant entendu souvent chanter les Oiseaux, il crut non seulement qu'ils se communiquoient leurs pensées par ce moyen, mais aussi que cela se faisoit de même parmi les Hommes. Un soir il aperçut un Feu follet; qui couroit d'une place à l'autre, & qui reparut plus lumineux un moment après qu'il eut disparu; sa curiosité le poussa à s'en approcher, mais il ne put pas l'atteindre. En retournant chez soi il trouva des Vers luisans, il en prit quelques-uns pour les examiner de plus près le jour suivant; mais il trouva, à sa grande surprise, qu'ils ne luisoient plus, dont il ne put pas deviner la raison. Un autre jour ayant appelé son Chien, qu'il avoit perdu, il entendit que les mêmes mots étoient répétés par l'Echo, dont il découvrit la nature. Il vit une Eclipsé de la Lune & une autre du Soleil; & il lui fut facile de trouver la raison de la dernière, mais il ne put pas trouver la cause de la première. Il aprit des Castors à réparer sa Cabane; mais à cette occasion il eut le malheur de perdre son petit Chien, qui fut écrasé par la chute d'un Arbre: n'ayant jamais vu un Animal mort, il crut qu'il dormoit; mais ayant continué à raisonner là-dessus, il reconnut qu'il

avoit aussi lui-même un Corps mortel, quoique l'Ame, qui pensoit en lui, pourroit bien être immortelle. Ces réflexions, bien tristes au commencement, devinrent à la fin très consolantes pour lui.

Ayant considéré ensuite quelques instrumens, qui se trouvoient dans la Cabane, des Couteaux, des Fourchettes, des Cuillères d'argent, une Hache, un Marteau & des Clous, il connut d'abord l'usage des Clous, en ayant vu quelques-uns à la parois, où son père avoit suspendu son Arc & son Epée : mais il ne sut à quoi les autres instrumens étoient destinés ; il essaya la Hache & un des Couteaux sur le fourreau & sur une des Cuillères, & par-là il cassa & gâta tout ensemble, sans en retirer quelque profit. L'Epée lui fournit un phénomène surprenant par les étincelles qui en sortoient toutes les fois qu'il frapoit ou la Hache ou quelque pierre.

Enfin, il jeta les yeux sur une grande Caisse, qu'il avoit négligée jusqu'à présent ; il y trouva des ajustemens pour les deux Sexes, sans y rien connoître : il y découvrit aussi quelques Livres, du Papier blanc, des Plumes, & de l'Ancre, un Microscope & d'autres instrumens de Mathématique, un Miroir, une Montre d'or & un Eventail. Le verre qui couvroit la Montre attira le premier ses regards ; il fut surpris qu'étant transparent comme de l'eau, il n'étoit pas également fluide, & ne cédoit pas au doigt qui le touchoit ; il crut aussi que le Miroir étoit d'une tout autre matière que le verre transparent, jusqu'à ce qu'il se vit desabusé par les morceaux qu'il fit en frappant sur l'un & sur l'autre. Mais

Ce qui le surprit le plus agréablement, ce fut l'Eventail sur lequel il vit un nouveau Monde, un Berger & une Bergère différemment habillés, leurs Enfans, des Brébis, des Vaches, & des Chevaux, une Barque flotante sur la rivière, une Maison de campagne avec son Parterre & ses Jardins. Il ne pouvoit se rassasier de considérer la belle Bergère, sur laquelle il avoit fixé toute son attention pendant longtems. En feuilletant ensuite les Livres, qui lui restèrent à examiner, dont l'un traitoit de la Théologie, l'autre de l'Histoire, & le troisième des Mathématiques, il ne put jamais rien faire des deux premiers, de quelque manière qu'il les examinât. Mais les figures qu'il trouva dans le Livre de Mathématique lui furent d'une grande utilité. Il aprit par là l'usage du Compas & du Quadrant, il aprit à construire un Cercle, à y inscrire des Polygones, à diviser une ligne droite en deux parties égales, à dresser une ligne perpendiculaire, & à mesurer les Angles. Il devina aussi à la fin, ce que signifioient les dix figures des nombres, & à l'aide du papier & du crayon il se perfectionna dans la Géométrie. Ayant alors 15 ou 16 ans il mit son art en pratique; car non seulement il répara sa demeure, mais il fit aussi autour d'elle une espèce de Jardin & des allées, dont il avoit emprunté le modèle de l'Eventail.

Il eut aussi occasion de faire d'autres expériences sur la nature du feu. Voulant couper les racines d'un arbre pourri, la hache donna contre une pierre, dont sortirent des étincelles; peu après il vit la fumée sortir de la matière combustible, & ensuite la flamme. Il se sou-

vint alors des Vers luifans, mais voulant auffi manier le bois brulant, comme il avoit fait autrefois les Vers, la douleur qu'il en ressentit, l'obligea de retirer son doigt au plus vite; la pluie qui tomba lui aprit que l'eau éteint le feu. Le lendemain il réitéra la même expérience; il vit avec plaisir, comment le feu s'allumoit; mais la flamme ayant pris le dessus, jusqu'à embraser un Bois entier & remplir toute l'Isle de feu & de fumée, sans qu'il fût en son pouvoir de l'empêcher, il en conçut un vrai repentir; & c'est ainsi qu'il acquit l'idée des remords de Conscience.

Comme il avoit coutume de se divertir à la nage, il arriva que son pied se trouva embarrassé dans une branche d'arbre, dont il ne put se dégager: heureusement c'étoit près de la Digue, à laquelle se tenant par les mains, il trouva moyen d'avoir la tête hors de l'eau, jusqu'à ce que les Castors vinrent nager à son secours, & le délivrèrent en rongant avec leurs dents les rameaux qui le tenoient lié par les pieds. Il en fut pénétré de reconnoissance, & eut bientôt le plaisir de la témoigner par les effets, en leur rendant un service signalé; car le feu ayant pris par accident aux demeures des Castors dans un tems de longue sécheresse, il acourut promptement avec un vase, qu'il remplit d'eau autant qu'il le faisoit pour éteindre entierement le feu.

Enfin le tems de sa délivrance approchant, un des Vaisseaux du Roi s'étant écarté de son chemin par la violence d'une tempête, aborda à l'Isle où *Eugène*, Père d'*Automathès*, demeurait. Les Officiers du Vaisseau le reconnurent, & en témoignèrent une très grande joie; mais

com:

comme il souhaitoit fort de passer encore à l'autre Île, pour visiter le tombeau de *Sophie* sa femme, & pour enterrer les reliques de son enfant, au cas qu'elles fussent trouvées, le Capitaine lui accorda sa demande. C'est ainsi qu'*Automathès*, qui avoit alors vingt-un ans, fut retrouvé & ramené dans sa Patrie *Sotéria*.

La conclusion que notre Auteur tire de ces Premises, ne surprend pas moins que l'Histoire qu'il nous conte. Il en conclut que, de la manière que l'Homme vient au monde, il est aussi impossible qu'il se donne à soi-même ce qui est nécessaire pour agir en Créature raisonnable, qu'il est impossible qu'il se donne la naissance; que l'un & l'autre dépendent absolument de l'action d'autrui; que toutes les Nations doivent leur éducation à une origine surnaturelle, & que c'est Dieu lui-même qui nous révèle non seulement la connoissance qui nous fait Chrétiens, mais aussi celle qui nous rend des Hommes raisonnables, & qui nous distingue des Bêtes. Les Hommes venant au monde, dit-il, périroient infailliblement de froid, de faim & de soif, s'ils étoient abandonnés à eux-mêmes, ou, s'il en échapoit, on les verroit marchant sur les quatre pattes, & n'ayant aucun usage de la parole; d'où il s'ensuit que jamais le Genre-humain n'a été abandonné à soi-même, & qu'il faut nécessairement reconnoître un Etre supérieur très bon, & très sage, qui en a toujours pris soin.

L'Auteur avoit bien senti, que les Aventures de son *Automathès* passeroient dans l'esprit de ses Lecteurs plutôt pour une objection contre ce

qu'il venoit d'établir, que pour une preuve de sa Thèse. C'est pourquoi il répond, premièrement, qu'*Automathès* avoit reçu des instructions de son Père & de sa Mère pendant les deux premières années de sa Vie; &, en second lieu, que l'esprit de sa défunte Mère lui étoit apparu plusieurs fois, & qu'il avoit été averti & conseillé par de bons Anges dans ses Songes; peut-être auroit-il pu se tirer d'affaire d'une manière *plus simple* & plus courte, en disant en un mot, que cette Histoire n'étoit qu'une fiction toute pure.

ARTICLE XIV.

Lettre à Mr. F**. au sujet de l'Article VII
du Tome IV, Fascic. III, des *Miscellanea* de
Groningus, de Mr. GERDES.

MONSIEUR,

JE viens de lire tout récemment la dernière Partie des *Miscellanea* de Mr. Gerdes. Je ne vous dirai pas que ce soit avec cette satisfaction qu'on goûte à la lecture d'un bon Livre, où domine l'amour de la Paix & de la Vérité. Bien loin delà: l'Auteur y a inséré une défense du premier Volume de son *Histoire de la Réformation*, contre l'Extrait qui en a paru dans la *Bibl. Raisonnée*, Tom. XXXII, Part. II, pag. 454, &c., laquelle ne respire rien moins que la Charité Chrétienne. Elle est, au contraire, pleine de ce zèle amer & de cet Esprit de contention, qui font parler contre la Vérité. Vous en jugerez par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Cela ne regardera point ce qu'on y trouve d'odieux

dieux

lieux sur le compte des Journalistes qui travaillent à cette Bibliothèque. Ces Messieurs n'ont pas besoin d'un défenseur tel que moi ; & ils montreront suffisamment à Mr. *Gerdas* qu'il s'est attaqué à forte Partie. Je me bornerai à vous faire apercevoir combien Mr. *Gerdas* s'est écarté de la Vérité, en attribuant cet Extrait à une personne qu'il fait certainement n'y avoir aucune part.

Dès que la première Partie de son *Histoire de la Réformation* eut paru, il travailla à la faire prôner dans les Journaux. Et comme il semble être persuadé qu'il n'en est point de plus infidèle que la *Bibl. Raisonnée*, c'est sur elle qu'il tourna ses vues. Je n'avance pas cela sans fondement, Monsieur. Voici le portrait que Mr. *Gerdas* fait lui-même de ce Journal. „ Il y a longtems, dit-il, que les Savans „ ont remarqué, que ceux qui travaillent présentement à cette Bibliothèque, sont bien différens, „ non seulement entre eux, mais encore de ceux „ qui y ont travaillé autrefois. Ceux-ci se tenoient „ dans les bornes de l'honnêteté, & étoient beaucoup plus modestes que les Nouveaux, qui s'érigent insolemment en Censeurs, tant des Ecrivains que de la Vérité ; & se donnent la liberté de flétrir publiquement ceux qu'ils n'aiment point. C'est cependant à ces infidèles & insolens Journalistes que Mr. *Gerdas* a recours pour faire connoître son Ouvrage dans le Public. D'où peut venir un tel procédé ? Il n'est pas difficile de le deviner, Monsieur. Il n'ignoroit pas que des Ecrivains sincères n'auroient pu, en conscience, louer son Livre autant qu'il le souhaitoit ; & comme il vouloit absolument des louanges, il falloit recourir à des Auteurs, qu'il s'imaginait les prodiguer souvent aux dépens de la Vérité. Il ne s'agissoit que de gagner ces plumes vénales, en leur faisant parler par des

Amis

Amis communs , par des adulations & des bassesses , & par le don de son Livre. Ce sont les moyens que Mr. *Gordes* a mis en usage , mais sans succès , comme l'expérience & ce que je vais ajouter le feront voir.

Il étoit dans l'idée que Mr. *Westein* , Professeur en Philosophie dans l'Ecole des Remontrans , étoit un des principaux Auteurs du Journal dont il portoit un si beau jugement. Dans cette pensée , il chargea un de ses Amis d'Amsterdam , qu'il ne me seroit pas difficile de nommer , de prier ce Savant de sa part de donner l'Extrait de son Ouvrage. Il exécuta sa commission , lui remit un Exemplaire de ce Livre , & le sollicita puissamment de rendre ce service à Mr. *Gordes*. Mr. *Westein* s'excusa , disant qu'il ne travailloit point à ce Journal , & que , depuis son origine , il n'y avoit donné qu'un très petit nombre d'Extraits : surquoi il lui conseilla de s'adresser au Libraire même , qui donneroit le Livre aux Auteurs de la Bibliothèque , pour en rendre compte. Le Commissionnaire de Mr. *Gordes* est trop honnête homme pour nier aucun de ces faits ; & je suis bien persuadé qu'il n'aura pas manqué de lui rendre compte de sa Commission.

Il semble , cependant , que Mr. *Gordes* persiste dans l'idée que Mr. *Westein* est , non seulement le principal Auteur de la *Bibl. Raisonnée* , mais encore celui de l'Extrait de son Livre. Il s'en explique même assez ouvertement dans plusieurs endroits de sa défense , & en particulier dans celui-ci , où il le désigne par des traits qui ne peuvent convenir qu'à lui , dans les idées où il est sur son compte. „ Qu
 „ les Anabaptistes de ce tems , dit-il , ayent été
 „ mauvais Citoyens , & des perturbateurs du repos
 „ public , qui refusoient d'obéir aux Magistrats ,
 „ que notre Censeur paroît vouloir ignorer ou nier

„ c'est ce que je montrerai aussi clairement . . .
 „ qu'on a montré de nos jours, après la publication
 „ qu'on a faite à Bâle, & ailleurs, d'Actes Auten-
 „ tiques, que *ce même Censeur*, pour avoir suivi &
 „ défendu des Sentimens & des Opinions impies,
 „ a été privé du Ministère Evangélique ; de peur
 „ que les Brebis de Christ ne fussent sous la garde
 „ du Loup. Et c'est ainsi que le Souverain a sage-
 „ ment pourvu que le Christianisme ne souffrît au-
 „ cun dommage”.

- On voit bien, Monsieur, que tout cela regarde
 Mr. le Professeur *Wetstein*. Il a été autrefois Pasteur
 d'une des Eglises de *Bâle*, laquelle il déservait avec
 l'approbation & l'édification de son Troupeau, qui
 le chérissait. Ses Ennemis l'accusèrent d'avoir des
 sentimens erronés sur quelques points de Religion,
 & eurent assez de crédit, tant parmi les Ecclésiastiques
 que parmi Messieurs du Magistrat, pour lui faire ôter
 son Eglise. Desorte qu'on ne sauroit douter que Mr.
Gerdes n'ait accusé Mr. *Wetstein* d'être l'Auteur de
 l'Extrait de son Livre. Mais comme il n'y a eu aucune
 part, le Journaliste à qui on doit l'attribuer étant con-
 nu ; il s'ensuit évidemment que le Professeur de *Gron-
 ingue* a avancé une chose, que non seulement il ne
 sauroit prouver, mais qui est manifestement fautive.

Quant aux malignes insinuations qu'on lit dans sa
 défense, il me sera également facile, Monsieur, d'en
 détourner l'effet. Il veut nous faire accroire qu'on
 a attaqué dans la *Bibl. Raisonnée la spiritualité de
 Dieu, l'immatérialité de l'Âme, la distinction entre
 le Bien & le Mal moral, l'insuffisance de la Raison pour
 conduire au salut*, & d'autres choses semblables. Après
 quoi, il soutient d'un ton affirmatif que Mr. *Wet-
 stein* en est le principal Auteur. Le trait est des plus
 noirs : mais heureusement qu'il est facile d'en preve-
 nir l'effet ! Messieurs les Journalistes ne laisseront pas
 sans

sans réponse ce qui les concerne ; pour moi , j'en suis contente de répéter ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mr. *Weiss* n'a jamais été du nombre de ceux qui ont travaillé , à titre d'Office , à ce Journal. C'est ce que ses Amis , les Auteurs , les Libraires & les Correcteurs n'ignorent point. Si , de tems en tems , il y a inséré quelque chose , il est prêt à indiquer les Extraits qui sont de lui. Si alors Mr. *Gardes* veut les attaquer , on saura bien les défendre.

Les Auteurs de la *Bibl. Raisonnée* n'auroient , sans doute , point eu à effuier la mauvaise humeur de Mr. *Gardes* , s'il ne s'étoit pas imaginé que Mr. *Weiss* étoit de ce nombre. Ce n'est qu'à contre-coup qu'il s'en prend à eux ; & l'on sent bien sur qui portent ses traits. Car ne croyez pas , Monsieur , que ce soit dès aujourd'hui qu'il a commencé à avoir de l'animosité contre un homme , qui ne lui a jamais fait aucun mal ; il l'a conçue depuis longtems , & il semble qu'elle ne fait que s'accroître par les années. Je pourrois , sans peine , vous apprendre ce qui y a donné lieu ; mais il vaut mieux garder cette Anecdote pour une autre fois. Aussi ne manquerai-je pas de vous en régaler à la première incartade de Mr. *Gardes*.

Si vous vouliez prendre à la lettre le portrait qu'il nous fait de Mr. *Weiss* , & ce qu'il dit de la manière dont il est sorti de *Bâle* , vous vous formeriez assurément une idée très fautive & de ce servant , & des difficultés qu'il a eues avec la Faculté de Théologie de cette Ville. Je ne prétens point imiter ici Mr. *Gardes* , & renouveler une querelle affreuse depuis plusieurs années. La paix de l'Eglise m'est trop chère pour la sacrifier , à l'exemple de certaines personnes , au desir de triompher dans une querelle personnelle. Je me contenterai donc de remarquer , que cette prétendue impiété dans les *sc*
simens

timens, dont le Professeur de *Groningue* accuse Mr. *Weistein*, se borne à quelques points de spéculation, sur lesquels les Théologiens ont été de tout tems partagés; & qu'il n'a jamais été bien prouvé qu'il eût de tels sentimens. Aussi un grand nombre de ses Concitoyens, tant Ecclésiastiques que Laïques, ont hautement condamné la conduite de ceux qui ont occasionné sa sortie de *Bâle*; & elle n'a pas eu plus d'Approbateurs parmi les Etrangers qui ont quelque modération. Fachés d'avoir perdu un Sujet de ce mérite, on a travaillé plusieurs fois à le faire revenir dans sa Patrie; & on lui a permis, quoique absent, de se présenter pour remplir quelqu'une des Chaires de Professeur vacantes dans l'Université. Tout cela étant inutile, on a profité d'une occasion qui s'est présentée depuis peu, de rapeller dans sa Ville, de la manière la plus honorable, un Savant si propre à l'illustrer. Pour cet effet, on l'a élu Professeur Ordinaire, comme vous le verrez par l'Article suivant du Journal Helvétique du Mois de Janvier de l'Année 1745, dont je vous donne ici l'Extrait.

„ Les Prétendans à la Succession de Monsieur
 „ *Battier* furent en grand nombre. On en comp-
 „ ta, si je ne me trompe, jusqu'à treize. On fut
 „ surpris de voir tant de jeunes gens très versés dans
 „ la Lecture & l'intelligence des Auteurs Grecs.
 „ Les trois qui restèrent exposés au sort, furent
 „ Mr. *Birr*, Mr. *Mérian*, le Fils de Mr. l'Antistes,
 „ & Mr. *Weistein*, Professeur en Philosophie à Am-
 „ sterdam, dans la Communion des Arminiens. Le
 „ sort le choisit pour remplir la Chaire du Grec à
 „ *Bâle*; mais il a écrit depuis à Messieurs les Pro-
 „ fesseurs, pour les remercier de l'honneur qu'on
 „ lui avoit fait, & pour leur dire qu'il conservera
 „ son Poste à Amsterdam, où l'on a souhaité qu'il
 „ restât,

„ restât, lui ayant augmenté considérablement ses
 „ Honoraires. Ce savant Successeur du célèbre
 „ Mr. le Clerc vous est fort connu, & vous savez
 „ qu'il a tous les Talens & toute la Science né-
 „ cessaires pour remplir dignement les Chaires qui
 „ peuvent lui être conférées”.

Croirez-vous après cela, Monsieur, que le Magistrat de Bâle envisage Mr. *Wetstein*, comme un Loup à qui il ne faut pas confier les Brebis de Christ? S'il en avoit cette idée, l'auroit-il choisi pour expliquer le N. Testament à ceux qui se destinent à paître le Troupeau du Seigneur? Et puisqu'il a jeté les yeux sur lui pour remplir cette fonction, n'en faut-il pas conclure que Mr. *Gerdes* lui fait porter un jugement bien éloigné de ce qu'il pense? Je me persuade que les Seigneurs de Bâle sont assez sages pour juger moins dangereux les Loups de l'espèce de Mr. *Wetstein*, que ces Docteurs qui se présentent au Monde en habit de Brebis, & qui dans le cœur sont des Loups ravissans. Dieu préserve & vous & moi, & tous les honnêtes gens, de tomber jamais entre les mains des personnes de ce caractère! J'ai l'honneur d'être, &c.

ARTICLE XV.

LETTRE à Mr. *Gerdes*, Professeur à Groningue, où l'on expose l'injustice des plaintes amères & mal fondées qu'il a formées dans son *Apologie* contre l'Auteur de l'Extrait du Tome XXXII, Part. II, pag. 454, & suiv. de cette Bibliothèque.

MONSIEUR,

A Vouez que vous êtes bien mal mené dans la précédente Lettre de l'habile homme qui vient de prendre la défense de Mr. le Professeur *Wetstein* contre

contre l'injustice de votre procédé. Vous n'avez pourtant pas encore tout ce vous méritez; car que ne mérite pas un homme, qui ne se fait nul scrupule de prodiguer le mensonge pour noircir, d'une manière atroce & insultante, la réputation de son prochain? Avez-vous cru pouvoir en imposer au Public, à l'ombre des Titres que vous portez (a), & sous les apparences d'un zèle ardent pour la Religion que vous professez? Détrompez-vous. Dans le Siècle éclairé où nous vivons, on n'oseroit plus dire comme autrefois :

*On peut impunément, pour l'intérêt du Ciel,
Etre dur, se vanger, faire des injustices,
Tout n'est pour les Dévots que péché véniel.*

Dès que vous êtes convaincu de fausseté, votre caractère ne fait plus qu'aggraver votre faute. La calomnie est un crime d'autant plus atroce, qu'elle sort de la bouche d'un homme dont la fonction est d'annoncer publiquement la Vérité.

Je me serois dispensé de vous écrire cette Lettre, si vous n'eussiez attaqué que Mr. le Professeur *Westfein*. Ce Savant vient d'être trop bien justifié, pour qu'il soit besoin que je prenne aussi moi-même la défense de sa cause. Mais, non content d'avoir lancé sur lui les traits les plus malins & les plus satiriques, vous insultez encore très malicieusement la plupart des Auteurs de ce Journal, & celui-là sur-tout qui a donné l'Extrait de votre Ouvrage.

(a) Mr. *Gerdes* nous apprend modestement dans son *Histoire de l'Evangile renouvelé*, qu'il est Professeur en Théologie, Recteur de l'Université de *Groningus*, & Membre de la Société Royale de *Berlin*. Il est de la lisière de *Westphalie*.

vraie. Pour me mettre bien au fait de toute cette dispute, j'ai lu exactement & votre Histoire de la Réformation, & l'Extrait qu'on en a donné dans ce Journal, & votre prétendue Apologie, & la belle Lettre qui précède celle que j'ai l'honneur de vous adresser. Avec ces secours, je me crois en état d'entrer en lice; & de me mesurer avec vous. Je ne fais, je vous l'avoue, ni Professeur comme vous, ni Recteur, ni Académicien; mais qu'importe: la cause dont je me charge, me paroît si bonne, que, sans être revêtu d'aucun de ces Titres fastueux qui n'en imposent que trop souvent aux ignorans, je me flatte de pouvoir la gagner devant le Tribunal du Public, qui est d'ordinaire un Juge assez équitable, lorsqu'il n'est point prévenu ni par l'intérêt, ni par l'esprit de parti.

Avec vous, Monsieur, j'agirai rondement, galamment, & avec toute l'équité que vous pourriez exiger du meilleur de vos Amis. Comme ce n'est pas à moi à paremment que vous en voulez, puisque sûrement je ne vous ai jamais fait aucun mal, je procéderai avec vous comme si nous devions agir de concert pour régler une affaire où nous serions également intéressés. Vous ne trouverez en moi ni fiel, ni amertume, & je prendrai dans cette petite dispute, un flegme de Philosophe, dont vous aurez tout lieu d'être content, si vous êtes tant soit peu raisonnable. Je laisse les brocards aux Plaideurs, les termes rudes & grossiers aux Pédans, & les injures des haies aux Poissonnières. Je ne dirai pas que vous êtes un *Loup*, un *Hibou*, une *Souris*, un *impudent*, comme vous l'avez dit du brave & honnête-homme Mr. *Westlein*, & du pauvre Journaliste, que vous avez étourdi par vos violentes invectives. Fi donc; j'aurois honte d'un pareil procédé, & je craindrois fort qu'on ne me prît pour un rustaud de Westphalie. Pour

Pour remplir avec ordre la petite tâche que je me suis proposée, je commencerai par prendre la liberté de vous donner quelques avis charitables sur divers défauts généraux que je crois avoir découverts dans votre Histoire de la Réformation. Il me paroît que le Journaliste, qui en a donné l'Extrait, a eu pour vous un peu trop de complaisance, il a trop ménagé votre sensibilité. C'est un Philosophe que je connois très particulièrement. Grand amateur de la Vérité, il ne juge jamais d'un Ouvrage, que la balance de l'équité à la main. Le seul défaut que je lui trouve, si cependant c'en est un, c'est de trop ménager ses Auteurs, pour ne pas choquer leur amour-propre. C'est justement dans ce défaut qu'il est tombé, lorsqu'il a rendu compte de votre Histoire. Il en a parlé trop avantageusement. Il a fait remarquer quelques-uns des endroits les plus foibles; mais il n'a pas dit tout ce qu'il en pensoit, ou du moins tout ce qu'il auroit dû en dire. J'attribue son silence à sa grande discrétion, dont vous auriez dû le remercier, comme on remercie un Ami bien intentionné qui nous fait remarquer les défauts de nos productions. Je veux bien suppléer, Monsieur, à ce qu'il a omis; mais, en grace, ne vous en choquez pas, puisque je n'ai d'autre intention que de vous rendre service.

Un défaut bien essentiel de votre Ouvrage, & que ceux qui ont du gout & du discernement n'auront pas de peine à remarquer, c'est que c'est moins une Histoire, qu'un Recueil de passages assez mal digérés, des Auteurs que vous avez consultés. A quoi bon ces grands lambeaux tirés mot pour mot des Ouvrages d'Erasme, de Luther, de Melancthon, d'Ecolampade, de Zwingli, &c.? Il suffisoit d'en donner la substance, & de renvoyer pour le reste aux sources où vous avez puisé. Outre ces Auteurs,

dont je ne conteste ni le mérite ni la capacité, vous en citez une infinité d'autres, que l'on connoît à peine, comme si vous n'eussiez eu d'autre but que de faire montre de votre érudition. Quel agrément pensez-vous qu'on ait à lire une Histoire composée de tant de pièces rapportées, de morceaux cousus souvent bout à bout, & dont la diversité de Style produit une bigarrure qui ne sauroit plaire aux personnes de bon gout? Vous pourrez passer pour un laborieux Compilateur, mais ne vous attendez pas qu'on vous donne jamais le nom d'Historien. On pourra vous appliquer ce qu'a dit quelque part un de nos Beaux-esprits: *Du Monde entier Atlas chargé sa vaste échime.* Ne croyez pourtant pas que je méprise votre travail, j'en fais tout le cas qu'il mérite. Nous avons besoin de toutes sortes d'Ouvriers dans la République des Lettres, & ceux auxquels on donne le nom de *Portefaix* ne doivent pas être mis au dernier rang. S'il n'y avoit point de Carriers pour tirer les pierres du sein de la Terre, le plus habile Architecte manqueroit de ressource pour faire valoir ses talens. Puisque vous aviez la démanigaison de publier une Histoire, que n'en donniez-vous les matériaux à quelque bon Historien qui sçût les mettre en œuvre? Il seroit fort à souhaiter que tous ceux qui broient les couleurs les donnaient à quelque Peintre pour en faire un Tableau.

Un autre défaut plus grand encore, c'est que vous faites paroître d'un bout de l'Ouvrage à l'autre une extrême partialité. Ceux dont vous prenez la défense sont des Héros du premier ordre, vous les élevez jusqu'aux nues. Ils ont presque toujours raison, & leurs Adversaires ont toujours tort. Si vous ne le dites pas toujours, vous le donnez assez à entendre. Le portrait que vous faites des premiers Réformateurs est trop flateur. Plusieurs d'entre eux

avoient

avoient de la Vertu & de grands talens ; mais ils avoient aussi leurs défauts. Pourquoi donc , dans ce portrait que vous en donnez , n'exposez-vous presque jamais que le beau côté ? Sachez , Monsieur , que l'Histoire est un témoin , & non un lâche adulateur. Lorsqu'on se mêle de peindre les Hommes , il faut du moins les peindre tels qu'ils sont :

*Que toujours tes Portraits soient peints d'après Nature ;
Qu'on connoisse aisément le cœur à la peinture.*

Outre ces deux défauts capitaux , je trouve que les Faits essentiels sont noyés dans une Mer immense de détails inutiles & de longues digressions , qui n'ont rien d'intéressant & rompent à chaque instant le fil de la narration. L'Histoire des Hommes ne doit pas comprendre tout ce qu'ils font , mais seulement ce qu'ils ont fait de digne d'être transmis à la Postérité. Pour composer une bonne Histoire , il ne suffit pas d'assembler des matériaux , il faut savoir en faire choix , & n'employer que ceux qui méritent de l'être. Il étoit plus important pour votre réputation de donner des marques de votre jugement & de votre sagacité , que de votre application à la lecture.

En voilà assez sur ce qu'il y a de défectueux dans votre Histoire. Ma Lettre deviendrait trop longue , si j'entreprendois de l'examiner plus à fonds. Cependant , Monsieur , si mes remarques peuvent vous être de quelque utilité , comme je n'en doute presque pas , ayez la bonté de me le faire savoir , & j'aurai soin d'entrer dans de plus longs détails , que je ne manquerai pas de vous communiquer en même tems qu'au Public.

Je viens maintenant à votre *Apologie*. C'est une Pièce que vous avez lâchée trop précipitamment ,

gnore pas que quelques faux Dévots, auffi mal-intentionnés que vous, ont répandu dans le Public qu'on favorisoit le Systême de *Spinoza*. La seule chose qui ait pu donner lieu à ce soupçon mal fondé, c'est que l'Auteur de l'Extrait des *Recherches Philosophiques*, Tome 32, page 3, a loué Mr. de *St. Hyacinthe* d'avoir réfuté *Spinoza* sans l'accabler d'injures; & de s'être contenté de dire, en faisant son Portrait, qu'il étoit *bon-homme, simple, laborieux, aussi peu Juif du côté de l'intérêt, que du côté de la Religion, & que ses Mœurs lui firent des Amis pendant sa vie.*

C'est sur cela qu'on a crié à l'impiété, comme si on ne pouvoit pas dire que *Spinoza* étoit un *bon-homme*, sans adopter ses sentimens. On peut louer sa conduite & ses mœurs, sans faire pour cela l'éloge de sa Doctrine, parce qu'on peut vivre en bon Citoyen, & penser mal de la Divinité. Un Bonze peut être juste, charitable, bienfaisant, équitable, quoiqu'il n'adore que des Marmoulets. Il y a des Chrétiens qui croient tout ce que l'Evangile enseigne, & qui ne laissent pas d'être de grands scélérats. Vous voyez tous les jours des Gens qui s'imagineront faire un grand crime s'ils manquoient un Sermon, & qui ne se font nul scrupule de déchirer leur prochain. Quel contraste!

Seconde accusation. Votre second grief, c'est qu'on ait attaqué l'*Immatérialité de l'Âme*. Vous en dites trop, & je vous conseille de faire une autre fois plus d'attention à ce que vous lisez. Ou votre mémoire vous a trompé, ou vous voulez encore en imposer ici au Public. Les Auteurs de ce Journal n'ont avancé nulle part que l'Âme de l'Homme est matérielle. En vrais Philosophes, qui savent douter où il faut douter, ils n'ont rien voulu déterminer sur sa nature. Ils ont dit après *Locke*, que Dieu étant tout-

puissant

puissant a pu donner à la Matière la faculté de penser. Remarquez bien, je vous prie, qu'ils ne disent pas que Dieu ait effectivement donné cette faculté à la Matière, mais seulement qu'il *a pu* la lui donner. Voilà qui est modeste. Ces Messieurs ne décident rien sur cette question purement philosophique, & cela par respect pour la Divinité, dont ils ne veulent point borner la puissance. Je sai que j'ai une Ame, qui est une Substance pensante, mais je ne sai pas ce que c'est que cette Substance. Dites-moi, Monsieur, si vous en savez davantage que moi, & si je serai damné parce que je ne connois pas la nature de cette Substance ? Vous prétendez que la Matière ne sauroit penser ; mais savez-vous bien ce que c'est que Matière ?

Tout ce qu'un Chrétien est obligé de croire sur cet article, c'est qu'il a une Ame, que cette Ame est impérissable, immortelle, & qu'après cette vie elle ira dans le séjour des Bienheureux si elle le mérite. L'Ecriture n'exige rien de plus des Fidèles, & les Apôtres n'en ont pas dit davantage. Foible & hardi que vous êtes, où en avez-vous appris plus qu'eux ? Accoutumé à décider dans une Chaire, depuis que vous êtes Régent de Collège, vous pourriez bien prendre vos Syllogismes pour des Oracles, & vous rendre vous-même coupable d'irréligion, en osant borner la toute-puissance de Dieu. Celui qui a tiré le Monde du néant, & qui peut d'une Pierre faire un Ange, n'a-t-il pas pu donner à une portion de votre Corps la faculté de penser ? Répondez maintenant, mais prenez bien garde à ce que vous direz. Vous êtes perdu, si vous allez borner la puissance du Créateur. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est d'être plus humble & de vous taire ; car je prévois que vous n'aurez que des coups à gagner avec des Philosophes. Il ne s'a-

git pas ici de menacer ceux qui ne vous craignent pas, & de faire le fierabras; il faut payer de raison, ou vous renfermer dans la petite sphère de vos connoissances.

Troisième accusation. Pour un homme qui se mêle de discuter des faits historiques, vous n'êtes guère exact dans l'examen que vous faites des Ecrits que vous entreprenez de réfuter. Vous taxez les Journalistes d'avoir attaqué la *Moralité des actions humaines*; accusation vague; & qui peut donner lieu à former des jugemens très-téméraires, si vous ne fixez le sens de ce que vous voulez insinuer. Il y a ici plusieurs choses à examiner. La première, si l'Homme a naturellement une idée du Juste & de l'Injuste, en sorte que la connoissance des règles de Morale soit comme innée, sans qu'il soit besoin de les déduire par voie de raisonnement. Cette première question est purement Philosophique, & n'intéresse nullement la Religion. Le fameux *Locke*, & avec lui un grand nombre de Théologiens & de célèbres Jurisconsultes prétendent que nous n'avons point de telles idées. L'Auteur de l'Extrait du Tome 29, page 147, paroît avoir adopté ce sentiment; & je pense qu'on ne lui en fera point un crime, puisqu'il a pour lui le suffrage des plus Grands-hommes. Il n'y a donc sur cela aucun reproche d'impiété ou d'irréligion à faire aux Auteurs de ce Journal.

La seconde question est de savoir si cette idée du Juste & de l'Injuste, du Bien & du Mal moral, est une idée de l'éducation, une idée dépendante des Loix Divines & humaines. Il y a sur cela deux sentimens différens. Les uns prétendent que tous les Hommes ont cette idée, qu'ils l'acquière, à mesure qu'ils avancent en âge, par la seule voie du raisonnement, & qu'elle est par conséquent indépendante

dante des Loix & de l'éducation. D'autres soutiennent, au contraire, que, s'il n'y avoit ni Loix ni Religion, il n'y auroit ni Vice ni Vertu, parce que les Hommes n'auroient alors d'autre guide de leur conduite que le principe de l'Amour-propre. Il y a des Théologiens qui enseignent le pour & le contre en Chaire, suivant le Texte qu'ils ont à expliquer. Lorsqu'ils étalent toute la laideur du Vice, & qu'ils exposent avec emphase les charmes & les avantages de la Vertu, ils disent qu'elle est aimable par elle-même, & qu'on devroit la pratiquer, n'y eût-il ni Dieu, ni Religion, ni Enfer à craindre, ni Paradis à espérer. Mais lorsque ces mêmes Théologiens prêchent la nécessité de la Religion, ils changent entièrement de Système. Pour relever le mérite de la Révélation, ils disent que sans elle l'Homme se conduiroit en aveugle, qu'il ne consulteroit que son amour-propre, qu'il n'écouteroit que ses passions, qu'il seroit vicieux sans scrupule & sans remords, & qu'il se laisseroit aller aux plus grands crimes, dès qu'il lui en reviendrait quelque avantage & qu'il pourroit les commettre impunément.

De là vient qu'on a vu s'élever contre Bayle une foule de Théologiens, qui ont crié contre lui à l'impieété, pour avoir entrepris de prouver, qu'une République d'Athées pourroit subsister, en ne suivant d'autres Loix que celles qu'ils établissent entre eux. Lorsque d'autres Philosophes ont enseigné que c'est la Religion & les Loix Civiles qui fixent le Vice & la Vertu, les Théologiens ont crié tout de même à l'impieété, en disant qu'on renversoit la Morale & qu'on prêchoit l'irreligion. Ainsi de quelque côté qu'un pauvre Philosophe se tourne, en traitant cette matière, il se trouve toujours en but à quelques Ecclésiastiques animés d'un faux zèle, & qui ne veulent pas voir qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes.

Ces

Ces éclaircissemens étoient nécessaires pour répondre d'une manière précise au troisièmè grief que vous alléguez contre les Journalistes. Ces Messieurs ont dit, que la Raison n'est pas toujours suffisante pour discerner le Bien d'avec le Mal, le Juste d'avec l'Injuste; & ils ont établi par-là la nécessité d'une Religion & des Loix Civiles pour retenir l'Homme dans les bornes de ses devoirs. Ils n'ont fait que suivre en cela les traces d'un grand nombre d'illustres Théologiens & de Philosophes du premier ordre. Il y a plus. Ce qu'ils ont avancé, ils l'ont prouvé d'une manière sans réplique, en exposant la diversité des Mœurs & des Coutumes des Nations. Ils ont fait voir, que ce qui passe pour Juste dans un Païs, est regardé très souvent comme Injuste dans un autre Païs. Cette question n'est absolument qu'une question de fait, dont la solution dépend de la connoissance de ce qui se pratique chez les différens Peuples de la Terre; & on m'avouera qu'on peut fort bien se déclarer ou pour l'affirmative ou pour la négative, sans cesser pour cela d'être très bon Chrétien & très orthodoxe.

Pour être orthodoxe, il n'est pas nécessaire de croire que la seule Raison nous fait connoître ce que c'est que Vice & Vertu; il suffit de le croire, parce que la Révélation nous l'apprend. Ma Raison, souvent obscurcie par les préjugés, peut s'égarer dans le choix que je dois faire, parce qu'elle est foible & volage; mais la Révélation ne sauroit me tromper, parce qu'elle vient de Dieu qui est la Vérité même. Lorsqu'un Catéchiste instruit un Enfant, & qu'il lui fait cette question : *Est-il permis de commettre adultère ?* L'Enfant répond que non. Lorsque le Catéchiste ajoute : *Pourquoi cela ?* L'Enfant répond, *parce que Dieu l'a défendu.* Le seul motif qui le porte à croire cette Vérité, c'est l'infailibilité de la Parole de Dieu;

Dieu; & ce seul motif suffit pour qu'il en soit pleinement persuadé. Par la voie du Raisonnement il pourroit se tromper, au-lieu que l'Ecriture est pour lui un guide avec lequel il ne sauroit jamais s'égarer. Les autres motifs tirés de la Raison ne peuvent guère être regardés que comme un accessoire au motif principal tiré de l'infailibilité de Dieu.

Deux Extraits qui ont excité le zèle de quelques faux Dévots très ignorans, & qui ne cherchoient comme vous, Monsieur, qu'à décrier ce Journal, sont ceux qu'on a donnés dans le Tome 32, page 141 & 310, du *Traité Philosophique des Loix Naturelles* par le Docteur *Cumberland*, qui s'est sur-tout attaché à réfuter les *Elémens de la Morale & de la Politique* de *Hobbes*. La Traduction de ce Traité est de la façon de feu Mr. *Barbeyrac*, Professeur en Droit à Groningue. Il règne dans ces deux Extraits beaucoup de sincérité & de bonne-foi, on n'y remarque pas la moindre trace de partialité, & il paroît que l'Auteur n'a eu d'autre but que de faire connoître la Vérité. On y loue & on y blâme tour à tour, *Cumberland*, *Hobbes*, & *Barbeyrac*, suivant qu'on trouve qu'ils ont tort ou raison.

Cumberland, au-lieu de suivre son Adversaire pié à pié & l'épée dans les reins, s'est jetté dans des digressions inutiles, & a pris ses paralogismes pour des démonstrations. Par-tout où il a appelé à son secours la Philosophie, la Physique, la Médecine, l'Histoire Naturelle, il a donné des marques & de son peu de jugement & de sa parfaite ignorance dans ces Sciences. L'Auteur de l'Extrait a relevé ses bévues comme son devoir l'y engageoit. Il ne blâme pas *Cumberland* d'avoir entrepris de réfuter *Hobbes*; mais il le blâme de n'avoir allégué le plus souvent que de pitoyables raisons pour défendre une bonne cause. *Hobbes* avoit avancé que les Hommes sont plus
féroces

féroces que les Animaux, & qu'ils ne peuvent vivre ensemble aussi paisiblement que les Abeilles & les Fourmis. Cumberland, pour faire voir les grandes prérogatives de l'Homme sur les Animaux, allègue, entre autres raisons, celle de la grosseur de son Cerveau & de son panchant à l'Amour pendant toutes les saisons de l'année. On peut bien croire que l'Auteur de l'Extrait ne gouta pas ces beaux raisonnemens du Docteur Anglois. Il dit qu'on s'y étoit mal pris pour terrasser un Ennemi, qui avoit déjà été aux prises avec d'illustres Adversaires; & il se plaint que Mr Barbeyrac n'eût pas fait remarquer les faux raisonnemens répandus en une infinité d'endroits du Texte de son Auteur, au lieu de charger ce même Texte de Notes assez inutiles, & où il n'y a souvent d'autre chose à apprendre que l'Année de l'impression d'un Livre.

Il n'en falloit pas davantage pour exciter une furieuse tempête contre l'Auteur de l'Extrait. Des Amis de Barbeyrac sonnèrent le tocsin. Ils accusèrent le Journaliste de favoriser les sentimens de Hobbes; &, à votre exemple, ils publièrent qu'il attaquoit la *Moralité des actions humaines*. Quelques unes de ces Ames charitables, qui font un mélange bizarre de Religion, de Superstition & de Médisance, voulurent bien les croire sur leur parole. Cependant tout cela n'étoit que pure calomnie; & les personnes desintéressées, & très capables de juger de ces matières, rendirent justice à l'Auteur de l'Extrait. N'est-ce pas une chose cruelle qu'un Ecrivain n'ose relever de faux raisonnemens sans être taxé d'irréligion! J'ai lu deux fois l'Extrait en question, & je puis protester que l'Auteur n'y donne pas la moindre atteinte à la Religion, ni aux bonnes Mœurs. Il loue Hobbes de s'être déclaré en termes formels pour l'existence d'un Dieu; mais il se blâme de n'avoir parlé de la nature de cet Etre parfait que d'une manière souvent contradictoire. Il lui

reproche d'avoir pris trop à tâche de dégrader l'Homme, dans le parallèle, qu'il en fait avec les Bêtes. Au lieu, dit-il, de donner dans l'excès, vous auriez dû garder un juste milieu. Je conviens avec vous qu'il y a bien des cas où certains Animaux pourroient servir de modèle à l'Homme pour sa conduite; mais combien n'y en a-t-il pas où l'Homme l'emporte infiniment sur les Animaux? *Cumberland*, votre Adversaire, s'est jetté dans une extrémité opposée; il donne à l'Homme trop de mérite & de perfections, & il regarde la Bête beaucoup au dessous de ce qu'elle est. Il femble que l'amour-propre lui ait fait plaider sa propre cause, & que la haine du Genre humain vous ait porté à plaider celle des Bêtes."

Sur l'article des Mœurs, l'Auteur de l'Extrait parlant à *Hobbes*, lui adresse ces paroles remarquables. Dans le sein du Christianisme donnez le nom de Vertu à la Fidélité, à l'Humilité, au mépris des Richesses, à la Bonne-foi, à la Charité, à l'Amour du Prochain, à la soumission au Magistrat, & n'allez pas publier que toutes ces actions sont indifférentes, parcequ'il y a des Peuples qui ne vivent que de brigandages & de rapines. Il faut se conformer aux lieux & aux tems, & respecter par-tout l'essentiel de la Religion & les Loix". Telle est la Doctrine de l'Auteur, qu'on a voulu rendre suspecte, uniquement pour avoir dit que *Barbeyrac* a fait de trop longues Notes, & que *Cumberland* a pris ses parallélismes pour des démonstrations. Cela n'est-il pas pitoyable?

Quatrième accusation. Vous avez manqué de prudence & de bonne-foi en accusant l'Auteur de l'Extrait de votre Ouvrage de s'être déclaré contre l'insuffisance de la Raison pour être suivi. Vous lui faites un crime d'avoir eu des sentimens pleins d'humanité, & de

de ne s'être pas formé de Dieu une idée qui le deshônore. En parlant de ces Théologiens , qui appellent Hérétiques & damnent sans miséricorde ceux qui ne pensent pas comme eux , il avoit avancé ces paroles qui font l'éloge de son cœur : „ Pourquoi un Chrétien „ ne voudroit-il par croire avec *St. Paul* , que tous „ les Hommes seront jugés suivant leur conscience ; „ & quelle raison a-t il de douter qu'un bon-homme „ de Quaker , un Musulman , un Chinois , un Iro- „ quois , un Hottentot , puissent être sauvés, *s'ils vi- „ vent moralement bien*. Ce n'est pas à une petite por- „ tion du Genre-humain , qui n'occupe qu'un point „ dans l'Univers , à se croire la seule favorisée , & à „ donner des bornes à la bonté de Dieu.

C'est sur cela que vous traitez ce Journaliste d'*impudent* , & par un excès de témérité impardonnable vous faites passer la Religion pour une *Religion monstrueuse*. Reconnoissez à ces traits combien vous êtes violent & emporté. Ce reproche retombe sur vous. Lequel est le plus coupable , celui qui taxe de monstrueuse une Religion qui fait de Dieu un Être bienfaisant , ou celui qui l'envisage comme un Être plein de bonté & de miséricorde ? Le Journaliste ne dit guère que ce qu'a dit *St. Paul* , & ce qu'ont enseigné de braves & illustres Théologiens. Voulez-vous donc livrer aux tourmens de l'Enfer un Homme qui , dans une autre Hémisphère ou dans un coin du Monde presque inaccessible , *vit moralement bien & suivant les lumières de sa conscience* ? Sentiment cruel & barbare ! Où avez-vous puisé cette Doctrine ? Dieu n'est pas un Tyran , il ne punit pas des malheureux pour des crimes qu'ils n'ont pas commis. Il ne faut pas que l'Enfer soit bâti sur votre haine , & que le zèle & non la charité devienne votre guide. Suivez cette belle Maxime d'un Philosophe Chrétien : *Ne fais qu'un Système de bienveillance , de tous les Mondes , de tous les Êtres raisonnables ,*
de

de tous ceux qui ont vie & sentiment : d'autant plus heureux , que tu seras plus généreux ; le plus haut degré de bonheur correspond au plus haut degré de charité.

Il faut que je vous fasse encore remarquer une petite supercherie , dont vous avez usé pour noircir davantage votre Adversaire. Vous l'accusez d'avoir dit *qu'un Chinois, un Hottentot , &c. ont autant de droit de prétendre au Salut qu'un Chrétien , pourvu qu'ils vivent moralement bien.* Permettez que je vous dise que vous n'agissez pas de bonne foi. Le Journaliste n'a point fait ce parallèle. Il connoit aussi bien que vous les grandes prérogatives de la Religion Chrétienne sur les autres Religions , & il laisse à Dieu à décider , lequel mérite le plus d'être sauvé , ou un Chrétien , ou un Hottentot qui vivent tous deux également bien. Rentrez maintenant en vous-même , rendez justice à l'Auteur de l'Extrait de votre Histoire , que vous insultez grossièrement , & voyez quel blâme réjaillit sur vous d'ôser l'appeler *Latitudinaire , impudent , impie , perfide , importun ,* & de donner même à croire qu'il nie entièrement la Providence. Falloit-il l'accabler d'injures & le calomnier , pour avoir dit que Dieu récompense la Vertu par-tout où elle se trouve. Ayez une autrefois plus d'équité , & ne vous emancipez pas de tenir avec certains Dévots , animés d'un faux zèle , ce langage odieux :

*Malbranche est Spinosiste , & Locke , en ses Ecrits ,
Du poison d'Epicure infecte les Esprits.*

Pope est un scélérat , de qui la plume impie

Ose vanter de Dieu la clémence infinie ,

Qui prétend follement , O le mauvais Chrétien !

Que Dieu nous aime tous , & qu'ici tout est bien.

Je crois , Monsieur , qu'en voila assez pour une fois. D'ailleurs l'espace me manque pour vous écrire

une plus longue Lettre, & le reste de votre *Apologie* ne vaut guère la peine d'être repassé en revue. Il y a seulement encore quelques autres articles de très peu d'importance, qui méritent tout au plus une courte réponse, & auxquels je vais satisfaire en peu de mots, pour vous mettre, s'il est possible, à la raison.

Vous avez publié votre Ouvrage sous le Titre d'*Histoire de l'Evangile renouvelé*. L'Auteur, qui en a donné l'Extrait, a trouvé ce Titre assez impropre; & une des raisons sur lesquelles il se fonde, c'est que l'*Evangile*, qui est la Parole de Dieu même, ne sauroit être changé, ni *renouvelé*. Pourquoi *renouveler* ce qui est bien, ce qui est tout ce qu'il doit être, & tout ce qu'il peut être. L'Evangile est parfait; si vous y touchez, vous le défigurez. Là-dessus vous dites assez plaisamment, qu'on *renouvelle* bien les Temples & les Eglises. Je le sai bien. Les Temples sont bâtis de pierres & de chaux, & quelquefois de bois; les pierres se carient, le bois se pourrit, & à la fin tout le Bâtiment tombe en ruine. Gardez-vous donc bien de comparer l'Evangile, que rien ne sauroit détruire, à un Temple que le tems mine peu à peu. Vous ajoutez que vous n'avez fait que suivre en cela l'exemple d'*Abraham Scultet*, Théologien très renommé du Siècle passé, qui a publié à Heidelberg ses *Annales de l'Evangile renouvelé*, Ouvrage incomparable & connu des Enfans mêmes. Je vous avoue franchement, Monsieur, que, quoique jé ne sois plus Enfant, je ne connois cependant pas encore ni ces fameuses *Annales*, ni leur illustre Auteur. Comme je m'en tiens à l'Evangile tout pur, je ne cours pas beaucoup après les Auteurs qui ont travaillé à l'Histoire de son renouvellement. Quoiqu'il en soit à cet égard, je vous répondrai que l'exemple de *Scultet* ne sert pas plus à vous justifier, que lorsque vous dites n'avoir traité les *Anabaptistes* de Rebelles & de Séditieux, que
pour

pour imiter le très excellent Personnage J. H. Ottius, qui ne les traite pas moins cavalierement dans ses *Annales des Anabaptistes*. Vous avez vérifié en cela, Monsieur, un Proverbe fort connu, & dont Saint Paul s'est servi : *Corrumpunt bonos Mores Colloquia prava*. Ni vous, ni votre Héros Ottius n'êtes pas assez débonnaires & endurans pour présenter la joue gauche à celui qui vous frappera sur la droite, & vous ne laisserez pas emporter votre Manteau à celui qui voudra vous enlever votre Tunique. Vous êtes cependant Théologien, mais aparemment vous vous êtes plus attaché à la spéculation qu'à la pratique. Apprenez de l'Apôtre des Gentils que la Science enfle, & de Jésus-Christ, qu'il faut être doux & humble de cœur ; c'est par-là que vous auriez dû commencer.

*Avant que de vous hasarder
A paraître dans une Chaire,
Par de hautes vertus faites-vous regarder
En homme de vie exemplaire.
Qui veut bien persuader
Doit commencer par bien faire.*

A R T I C L E X V I.

LETTRE de Mr. L. B. D E C. ***. à un de ses Amis, sur les *Memoires secrets de Perse*.

J'avois déjà vu, Monsieur, le Livre intitulé *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse*, sur lequel vous me demandez mon avis. Je vous avoue que cet Ouvrage, qui a tant excité la curiosité du Public, m'en a imposé d'abord. Je l'ai regardé comme un phénomène dans la République des Lettres, mais l'illusion n'a point duré. Ce Livre est pour-

tant écrit d'un stile assez coulant, il y a des Portraits, des Caractères, quelques Anecdotes, le tout habillé à la *Perfane*, avec un air de mystère, qui en fait la *Rocambole*. Il en falloit beaucoup moins pour faire rechercher & lire avec avidité une production, qui dans le fonds n'est qu'une Gazette très défectueuse de ce qui s'est passé de plus considérable en Europe depuis la mort de l'Empereur *Charles VI* jusqu'à la détention de Mr. le Maréchal de *Belle-Isle*, dans l'Electorat de *Hanover*.

Quelques-uns de ces Portraits, & de ces Caractères, dont on reconnoit les Originaux, me paroissent assez ressemblans, & crayonnés avec des traits hardis; mais il y en a aussi de manqués, & d'autres qui doivent avoir été tracés au hasard, ou sur des rapports peu exacts.

Je ne me pique pas, Monsieur, d'être assez au fait de l'Histoire Secrette de la Cour de *France*, ni de connoître assez tous les Personnages masqués, dont parle ce *faiseur de Mémoires*, pour juger s'il est plus exact dans le reste. Le célèbre Mr. de *V****. assure que *parmi beaucoup de vrai, il y a plus de faux encore dans cet Ouvrage*. Mr. de la *C****. dont le jugement n'est pas moins respectable, dit que l'*Auteur de ces Mémoires ne dit rien qui ne fût déjà su, excepté ses fictions qui sont en grand nombre; que personne à Paris ne le connoit, mais qu'on sent assez, que c'est un homme qui n'a pas vu plus avant que le commun des Spectateurs*.

Je me persuade, Monsieur, que l'on peut hardiment mettre dans la classe des fictions, la prétendue Histoire du Prince *Giaffer*, qui ne peut être autre que *Louis de Bourbon Duc de Vermandois* (a), second Fils de *Louis XIV* & de la Duchesse

(a) Voyez *Hist. Généalog. de la Maison de France* par
le

de la Valière, né en 1667, légitimé la même année, fait Amiral de France en 1669, & mort d'une fièvre maligne à Courtrai en 1683, au retour de sa première Campagne.

Si l'Auteur des *Mémoires* dont il s'agit, avoit eu quelque respect pour la vérité, ou du moins quelque défiance des bruits populaires, il auroit retranché de son Ouvrage les Anecdotes romanesques & absurdes qu'il débite sur le chapitre de ce Prince, & dans lesquelles la vraisemblance même n'est pas observée. Est-il naturel, par exemple, que *Louis XIV.*, qui a toujours eu tant de prédilection pour ses Enfants Naturels, eût traité si cruellement un Fils que sa chère *la Valière* lui avoit donné. Ce Monarque n'auroit-il pas étouffé plutôt cette affaire, en exilant pour quelque tems le jeune *Duc de Vermandois*? Ce Roi si grand, si despotique, se seroit-il cru lié par je ne sais quelles *Loix de l'Etat* dont le Romancier parle, sans les citer, & même sans les connoître. Enfin, Monsieur, est-il croyable que Mlle. *de la Valière*, devenue Carmelite sous le nom de Sœur *Louise de la Miséricorde* & qui n'est morte qu'en 1710, ne se soit pas intéressée au sort de ce malheureux Prince, elle pour qui le Roi avoit conservé une si tendre estime, & que la Reine même honora plus d'une fois de ses visites.

Au reste, il est assez étonnant qu'excepté le passage suivant des *Mémoires de Mlle. de Montpensier* (*), on ne trouve aucunes particularités touchant ce jeune Prince dans toutes les Histoires de
 Fran-

le P. Anselme, &c. Tom. I. p. 91. & Tom. II. parmi les Amiraux, &c.

(*) Tom. VII. pag. 90, 92, de la dern. Edition.

France , tant prétendues réelles que Romanesques & Satyriques.

„ On avoit, dit *Mlle. de Montpensier* , assiégé
 „ *Courtrai* en Novembre 1683. *Mr. de Vermandois*
 „ partit pour s'y en aller. Il y avoit peu qu'il étoit
 „ revenu à la Cour. Le Roi n'avoit pas été con-
 „ tent de sa conduite , il s'étoit trouvé dans des
 „ débauches, & il ne le vouloit pas voir. Il étoit
 „ fort retiré, sans voir personne, & ne sortoit que
 „ pour aller à l'Académie, & le matin pour aller à
 „ la Messe. Ceux qui avoient été avec lui n'é-
 „ toient pas agréables au Roi. Ce sont de ces
 „ Histoires que l'on ne fait point, & qu'on ne
 „ voudroit pas savoir. Cela donne beaucoup de
 „ chagrin à *Mlle. de la Valière*. Il fit une con-
 „ fession générale, & l'on croyoit qu'il se fût fait
 „ un très honnête homme *Mad. de Mon-*
 „ *tespan* m'envoya un Courier (à Eu). Elle m'é-
 „ crivit que *Mr. de Vermandois* étoit mort, & que
 „ le Roi avoit donné sa Charge d'Amiral au Comte
 „ de *Toulouse*. Il tomba malade au siège de *Cour-*
 „ *trai* d'avoir bu trop d'eau de vie. On dit qu'il
 „ avoit donné de grandes marques de valeur & de
 „ courage, & on ne parloit de son esprit & de sa
 „ conduite, que comme l'on a accoutumé, selon que
 „ l'on aime les Gens", &c.

L'Auteur en question parle aussi en détail de
Cosrou (*Mr. Chauvelin*) & de sa disgrâce : mais il
 paroît en avoir ignoré la véritable cause. Le Car-
 dinal de *Fleury*, qui se défioit depuis quelque tems
 du Garde des Sceaux, découvrit qu'il avoit tâché
 par des promesses & des présens d'engager un de
 ses plus fidèles Domestiques à le trahir. C'étoit le
Sr. Barjac, Valet de chambre & Favori du Cardinal,
 que *Mr. Chauvelin* sollicitoit à trahir son Mai-
 tre , en le priant de lui rapporter tout ce qui se
 di-

disoit de lui chez son Eminence, & à lui donner part des choses que le Cardinal ne jugeoit pas à propos de communiquer au Garde des Sceaux.

Barjac, qui avoit constamment refusé de se prêter aux noirceurs de Mr. *Chauvelin*, se seroit tû peut-être : mais ce Ministre ayant imprudemment voulu le prévenir, en inspirant contre lui des soupçons à son Eminence, s'enferma de lui-même, fut convaincu d'ingratitude & de trahison, & réduit *ad metam non loqui*. Vous pouvez compter. Monsieur, sur cette Anecdote qui m'a été communiquée par un Seigneur des plus distingués, & employé avec succès dans les Négociations les plus délicates, qui me fait l'honneur d'être de mes Amis. En voici une seconde, que ce même Seigneur m'a racontée ; elle n'est pas moins curieuse que la première. Ces deux traits d'Histoire Secrete n'auroient pas mal figuré dans les Mémoires de Perse.

Mr. *Chauvelin*, devant remettre au Lord *Waldegrave*, alors Ambassadeur de S. M. Brit. à la Cour de France, un Mémoire sur quelques plaintes de Marchands, lui donna par mégarde un Plan pour placer le *Prétendant* sur le Trône d'Angleterre. Ce Ministre s'étant aperçu peu après de son énorme *qui pro quo*, courût chez l'Ambassadeur, & le pria instamment de lui rendre ce papier : celui-ci eut l'imprudence, dis-je, ou la foiblesse de le remettre.

Je pourrois rapporter quantité d'autres traits peu connus du Public, concernant les principaux Personnages dont il est parlé dans cet Ouvrage ; & je me flatte qu'ils seroient reconnus pour authentiques par tous ceux qui possèdent le mieux la Carte de la Cour de France. Mais je ne me suis pas proposé d'en faire l'Histoire Secrete, je me borne à vous faire part de quelques-unes de mes remarques sur celle de Perse.

Je passe quantité d'autres méprises semblables, & ne vous dis rien de la partialité très marquée de cet Auteur pour la *France*, vous en avez été frappé comme moi. Vous comprenez, Monsieur, que mon dessein n'est pas de vous envoyer une critique en forme d'un Livre lâché par l'Auteur & l'Imprimeur, pour amuser le Public, *ad utilitatem quoque ipsorum*. Au reste quelqu'un a dit très justement, que bien en prend à l'Auteur que le plus grand nombre de ses Lecteurs n'ait pas imprimée dans la tête la Carte & l'Histoire de la véritable *Asie*, afin de ne point découvrir à chaque pas les fautes Géographiques, Topographiques, & Historiques que la fiction *Persane* l'a obligé de faire. Il auroit pu facilement éviter ces incongruités, en plaçant la Scène dans les *Sévarambes*, dans la nouvelle *Athlanside*, ou dans quelque Région inconnue, où il eût été le maître de placer les Fleuves, les Rivières & les Royaumes à son choix.

Quant à l'Auteur, il est sagement resté derrière le rideau, & selon les apparences il fera bien de s'y tenir. A son stile & ses sentimens on voit qu'il est *François* de naissance & de système. On peut soupçonner même qu'il est Protestant, en lisant ses Réflexions sur le Rapel des Protestans en *France*. Quoique ses Réflexions politiques à ce sujet soient en quelque façon un vrai *bors-d'œuvre*, on ne peut disconvenir qu'elles ne soient également justes & solides. En voila trop sur cette matière, Monsieur, & beaucoup plus peut-être que vous ne m'en demandiez. Pardonnez la prolixité de ma Lettre au plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous. Je la finis, en vous assurant que je suis, &c. A....
ce 15 Juin 1745.

TABLE DES ARTICLES.

I. ANTIQUITE'S MIDDLETONIENNES, &c.	243
II. RECUEIL de PORTRAITS & d'ELOGES de plusieurs Ecrivains de notre tems, qui se sont rendus illustres par leur érudition.	267
III. ABREGE' de doutes sur le Système des Classes des QUADRUPÈDES & des AMPHIBIES, &c.	282
IV. SECONDE LETTRE sur la PRIERE.	292
V. HISTOIRE des Ecrivains Ecclesiastiques par le Doc- teur CAVE.	315
VI. TROIS OUVRAGES de XENOPHON, &c. avec La VIE de ce Philosophe.	320
VII. LES LEÇONS de la SAGESSE sur les DEFAUTS des HOMMES.	347
VIII. DE l'origine de la TERRE, du PARADIS & de son PARC; de la naissance d'ADAM, &c. Par EMANUEL SWEDENBORG.	371
IX. L'ART de trouver la VERITE', ou LOGIQUE en for- me d'Entretiens, par le Père REGNAULT.	384
X. EBAUCHE d'une recherche à faire sur la Ville de Ro- me, &c. Par Mr. W. KERSEBOOM.	402
XI. LETTRE aux Editeurs de la Bibliothèque Raisonnée, touchant un Extrait des Lettres de CALVIN à JACQUES de BOURGOGNE.	407
XII. EXPLICATION mécanique des POISONS par Mr. MEAD.	427
XIII. LA Capacité & l'étendue de l'ENTENDEMENT HUMAIN, &c.	449
XIV. LETTRE à Mr. F** sur l'Article VII du Tome IV., Fascic. III, des <i>Miscellanea</i> de Groningue, de Mr. GERDES.	458
XV. LETTRE à Mr. GERDES, Professeur à Groningue, où l'on expose l'injustice des plaintes amères & mal fon- dées qu'il a formées dans son APOLOGIE contre l'Auteur de l'Extrait de son HISTOIRE de l'ÉVANGILE RENOU- VELLE'.	464
XVI. LETTRE de Mr. LEB-DE C*** à un de ses Amis, sur les <i>Mémoires Secrets de Perse</i> (a).	483

(a) L'abondance des manières de quelques Articles qu'on s'é-
toit engagé d'insérer dans ce Volume, nous oblige de supprimer
cette fois les *Nouvelles Littéraires*, & de les renvoyer au Volume
suivant.

TABLE DES MATIERES.

A Beilles. Extrait de l'Histoire Naturelle de ces Insec-	
tes. 127, & <i>suiv.</i> Auteurs qui ont travaillé sur	
cette matiere. <i>ibid.</i>	
Age d'Or, Age d'Argent. Pourquoi l'ancien tems est ainsi	
nommé. 372	
Algarotti. (Mr.). Son mépris pour les Philosophes Fran-	
çois. 81	
Angleterre (le Guide d'). Extrait de cet Ouvrage. 204	
Anglois. En quoi consiste leur bonheur. 207, 223	
Animaux. Expériences hydrauliques faites sur des Ani-	
maux vivans. 116, & <i>suiv.</i> Leur origine. 279	
Art. Traité sur l'Art. 21, & <i>suiv.</i>	
Atomes. Voyez Elémens des Corps.	
Attraction Newtonienne. Sa définition. 113. Objections	
contre cette vertu attractive. 114, & <i>suiv.</i>	
Automatès. Ses aventures. 449	

B.

B Azin (Mr.), cité. 130	
Bellini. Erreur de cet Auteur. 119	
Bernoulli (Mr. Jean), Professeur en Mathématiques à	
Bâle, &c. Son éloge. 276, & <i>suiv.</i>	
Boehmer (Jusse-Henning). Abrégé de sa vie. 275	
Boerhave (Mr.). Jugement sur la Physique & sur la Mé-	
decine. 84. En quoi il fait consister l'action du So-	
leil. <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Son sentiment sur la nature des	
Corps primitifs. 99, 100	
Bolsec. Remarques sur son différend avec Calvin. 408,	
& <i>suiv.</i>	
Bonheur. Traité sur le Bonheur. 21, & <i>suiv.</i>	
Dase (Mr.). Ce qu'il a découvert sur la Vertu électrique.	
5, 7, 10, 13, & <i>suiv.</i> 16, & <i>suiv.</i> Ouvrages de cet	
Auteur. 19, 20	
Boyle. Son erreur sur la nature des Elémens des Corps. 97	
Brandebourg-Bàreith (Mme. la Margrave de), Princesse	
Royale de Prusse. 3	
Brazey (Mr. de). Ouvrage de cet Auteur. 205	
Brückner (Mr. Jacques), Ministre du St. Evangile à Augs-	
bourg. Ouvrage de cet Auteur. 268	
Brühl (Mme. la Comtesse de), Epouse du Premier Mi-	
nistre du Roi de Pologne. 2	
Brûyère (Mr. la). Jugement sur la critique qu'il fait des	
Mœurs de nos jours. 257	

T A B L E

C.

<i>Calvin</i> . Remarques sur ses Lettres à <i>Jaques de Bourgue</i> .	407, & suiv.
<i>Castéra</i> (Mr. <i>Duperron de</i>) justifie <i>Descartes</i> .	81
<i>Cat</i> (Mr. <i>Le</i>). Eloge de son <i>Traité des Sens</i> .	110
<i>Cave</i> (le Docteur). Son Histoire des Ecrivains Ecclesiastiques.	315
<i>Chastelles</i> (Mme. la Marquise de). Son éloge.	113
<i>Contradictions de ce Monde</i> . Exemples de ces Contradictions.	196, & suiv.
<i>Corps</i> . Leur porosité. 108. Voyez <i>Porus</i> .	
<i>Cumberland</i> (le Docteur). Jugement sur son <i>Traité Philosophique des Loix Naturelles</i> .	477

D.

<i>Déisme</i> . Extrait d'un Discours sur le <i>Déisme</i> . 193, 194. Pourquoi les <i>Déistes</i> n'ont jamais causé de tumulte.	195
<i>Descartes</i> justifié.	81
<i>Diabète</i> . Cause de cette maladie.	443
<i>Discoureurs</i> . Caractère des grands Discoureurs. 367, & suiv.	
<i>Divisibilité</i> de la Matière. Voyez <i>Matière</i> .	
<i>Dix-mille</i> (la <i>Retraite des</i>), ou expédition de <i>Cyrus</i> contre <i>Arsaxerxès</i> . 332. A qui est due la gloire de cette Retraite.	333
<i>Doppelmayr</i> (Mr.). Ouvrage de cet Auteur sur l' <i>Electricité</i> .	20
E.	
<i>Electricité</i> . Histoire des nouvelles Découvertes faites sur cette matière. 3, & suiv. Auteurs qui ont fait des expériences pour la découvrir.	ibid.
<i>Elémens des Corps</i> . Exposition des sentimens de quelques Philosophes sur ces Elémens.	92, & suiv.
<i>Eloges</i> de plusieurs Ecrivains de notre tems.	267
<i>Entendement humain</i> . Sa capacité & son étendue démontrée dans un cas extraordinaire.	449, & suiv.

F.

<i>Falais</i> (Mr. de). Occasion du différend survenu entre ce Seigneur & <i>Calvin</i> .	408, & suiv.
<i>Fay</i> (Mr. du). Découvertes qu'il a faites sur l' <i>Electricité</i> .	5, & suiv.
<i>Fontenelle</i> (Mr. de), cité.	30
<i>François</i> . Jugement sur les Philosophes François.	31
<i>Franco-Maçons</i> (l' <i>Ordre des</i>), trahi, &c. Extrait de cet Ouvrage.	61, & suiv.
G.	
<i>Erdes</i> (Mr.), Professeur à Groningue. Lettre sur un Article de ses <i>Miscellanea</i> . 458. Idée générale de l' <i>Apolo-</i>	

DES MATIERES.

- L'Apologie** qu'il a publiée contre l'Auteur de l'Extrait de son Histoire de l'*Evangile renouvelé*. *ibid.* Accusé d'avoir attribué cet Extrait à une personne qui n'y a aucune part. 459. Combien il est avide de louanges. *ibid.* Il attaque mal à propos Mr. le Professeur *Wetstein*. 461. De quoi il accuse les Auteurs de ce Journal. *ibid.* Lettre pour servir de réponse à son Apologie. 464. Injures auxquelles il a recours. 466. Divers défauts de son Ouvrage. 467, & *suiv.* Examen de son Apologie. 469, & *suiv.*
- Germes Humains.** S'ils sont indestructibles & impérissables. 98, & *suiv.*
- Gotha** (Mr. le Duc de). 8
- Gray** (Mr.). Ses expériences sur l'Electricité. 4, & *suiv.*
- H.**
- Haid** (Mr. *Jagues*), Peintre & Graveur à Augsbourg. 268
- Hales** (Mr. *Etienne*). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 116
- Hanov** (Mr.), cité. 14
- Harris** (J.). Ouvrage de cet Auteur. 21
- Hartsoeker.** Son sentiment sur les Atomes. 92, & *suiv.*
- Hiéron**, Roi de Syracuse. Son portrait. 322
- Histoire.** De quelle manière on doit écrire l'Histoire. 188, 189
- Hongrie** (la Reine de). Ode à cette Princesse. 203
- Hyacinthe** (Mr. de *St.*) admet des Atomes ou Corps primitifs indivisibles. 102. Il est le véritable-Auteur du *Matthanasius*. I. 193
- Inflammation.** Quelle en est la cause. 117, & *suiv.*
- Joseph** (*Flave*). Jugement sur cet Historien Juif. 319
- K.**
- Kersseboom** (Mr. *W.*). Ouvrage de cet Auteur. 402
- Klein** (*Jagues-Théodore*). Ouvrage de cet Auteur. 282
- L.**
- Lambris.** Avantage des Lambris des Romains. 253
- Leibnitz.** Fondement de sa Philosophie. 84. Son sentiment sur les Atomes ou Monades. 94
- Lettre aux Auteurs** de cette Bibliothèque, touchant un Extrait des Lettres de *Calvin* à *Jaque de Bourgogne*. 407. A Mr. *F***. pour servir de réponse à la prétendue Apologie de Mr. *Gerdes* Professeur à Groningue. 458. Lettre à ce Professeur, où l'on expose l'injustice des plaintes amères & mal fondées qu'il a formées contre l'Auteur de l'Extrait de son Histoire de l'*Evangile renouvelé*. 464. Lettre sur les *Mémoires Secrets de Perse*. 483
- L.*

T A B L E

<i>Liberté.</i> Pourquoi sans la Liberté il n'y auroit ni Vertu.	117
<i>Linnaeus</i> (Mr.). Examen de son Système des Classes des Quadrupèdes & des Amphibies.	282
<i>Locke.</i> Son sentiment sur la divisibilité de la Matière à l'infini.	98
<i>Logique</i> en forme d'Entretiens. Extrait de cet Ouvrage.	384
Utilités de la Logique.	385
<i>Luxe.</i> Idées qu'on doit s'en former.	354, & suiv.

M.

<i>Maisons.</i> Voyez <i>Frants-Maisons.</i>	
<i>Manteufel</i> (Mr. le Comte de), cité. s. Sa Maison regardée comme une espèce d'Académie.	271
<i>Matière.</i> Si elle est divisible à l'infini s. & suiv. Cette divisibilité ne sauroit avoir lieu, & pourquoi. 103, & suiv.	103, & suiv.
<i>Mauve blanc</i> vu à Paris, & jugement sur cette espèce d'Homme.	192, 193
<i>Mead</i> (Mr.), Docteur en Médecine, &c. Extrait de son Ouvrage sur les Poisons.	427
<i>Middleton</i> (Mr.). Extrait de ses <i>Antiquités.</i>	243
<i>Moïse.</i> Son Système de la Création regardé comme le plus conforme à la Raison & à l'Expérience.	384
<i>Momie.</i> Description d'une Momie de Cambridge.	264
<i>Monde.</i> Si le Monde vieillit.	373
<i>Moses.</i> Le Secret des <i>Moses</i> révélé. Extrait de cet Ouvrage.	61, & suiv.
<i>Mouvement perpétuel.</i> S'il est possible.	110, 111, 112
<i>Musique.</i> Traité sur la Musique.	21, & suiv.
<i>Muschenbroeck</i> (Mr.). Son sentiment sur les Atomes ou Unités.	100, 101

N.

<i>Newton.</i> Son sentiment sur la nature des Corps primitifs.	96
<i>Nieuwentys</i> (Bernard). Son sentiment sur la Résurrection.	98. Réfuté. 107
<i>Nolles</i> (Mr. l'Abbé). Extrait de ses <i>Leçons de Physique expérimentales.</i>	80
<i>Norberg</i> (Mr.), Auteur de l'Histoire de Charles XII, Roi de Suède. Plaintes formées contre lui par Mr. de Voltaire, 129. Jugement sur son Histoire.	191

P.

<i>Paix.</i> Moyen de la conserver dans la Société.	366, & suiv.
<i>Paralyse.</i> Si la mauvaise disposition des Esprits animaux n'en est pas quelquefois la cause.	454
<i>Paix-</i>	

DES MATIERES.

Peinture. Traité sur la Peinture. 21, & *suiv.* L'art de peindre sur le Verre n'étoit pas inconnu aux Romains.

253, 254

Prière. Remarques sur la Prière. 159. Seconde Lettre sur la Prière, où l'on examine son efficace. 292, & *suiv.*

Prusse (le Roi de), fait faire des Vers. 202. Fragment d'une Lettre de ce Prince. *ibid.*

Q.

Quenz (Mr.). Ouvrage de ce Philosophe. 103. Com- bien il admet de sortes d'Etendues. *ibid.* Son sen- timent sur les Etres insensibles. *ibid.*

R.

Regnault (le Père). Extrait de sa *Logique.* 384

Roban (le Cardinal de) apporte à Paris un morceau de Peinture à fresque trouvé sur le lambris d'une Voute souterraine à Rome. 247

S.

Sageffe. Extrait d'un Livre intitulé, *les Leçons de la Sa- gesse sur les Défauts des Hommes.* 347, & *suiv.*

Sauvages (Mr. de). Ouvrage de ce Médecin, 116

's Gravesande (Mr.). Jugement qu'il porte d'une opinion de Mr. *Böerhave.* 84, 85

Simonide. Abrégé de sa Vie. 323

Sylvius de le Boe. Malades que ce Médecin a fait périr. 121

T.

Terre. Système sur son origine. 374, & *suiv.*

Trevoux. Remarques sur un Extrait des Auteurs des Mémoires des Trevoux. 407, & *suiv.*

V.

Vangeance. Tableau de cette Passion. 365, & *suiv.*

W.

Wetstein (Mr.), Professeur en Philosophie dans l'E- cole des Remontrants à Amsterdam, est attaqué sans nul fondement par Mr. *Gerdes* Professeur à Gro- ningue. 460, & *suiv.* Justifié. 462. Il est rapellé avec honneur dans sa Patrie; mais il préfère de conserver son poste à Amsterdam. 463. Son éloge. 464

Winkler (Mr.), Professeur en Langues Grèqu & Lati- ne de l'Université de Leipfic. Ses expériences sur l'E- lectricité. 5, 11, & *suiv.* Ouvrage de cet Auteur. 19

Wolff (Mr.). Fondement de sa Philosophie. 84

X.

Xenophon. Ouvrages de cet Auteur. 320

Z.

Zaluski (Mr.), Grand-Chancelier de Pologne. 9

Fin de la Table des Matières.

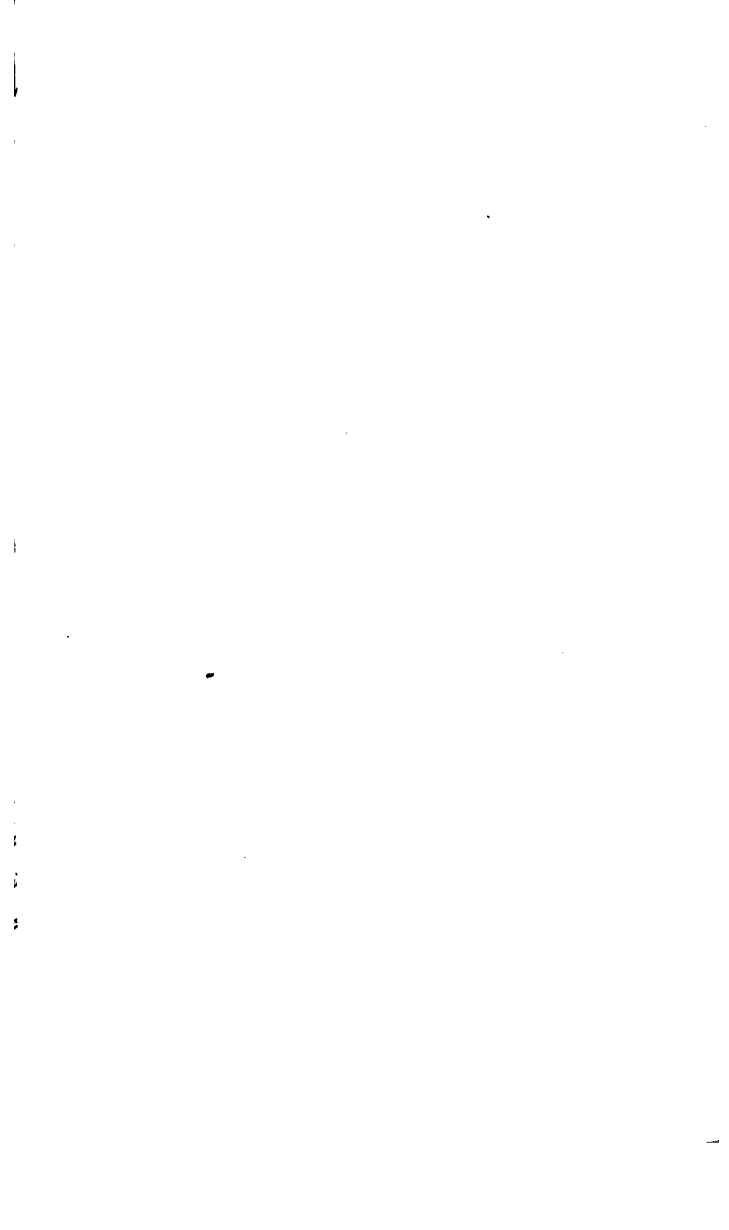
CATALOGUE

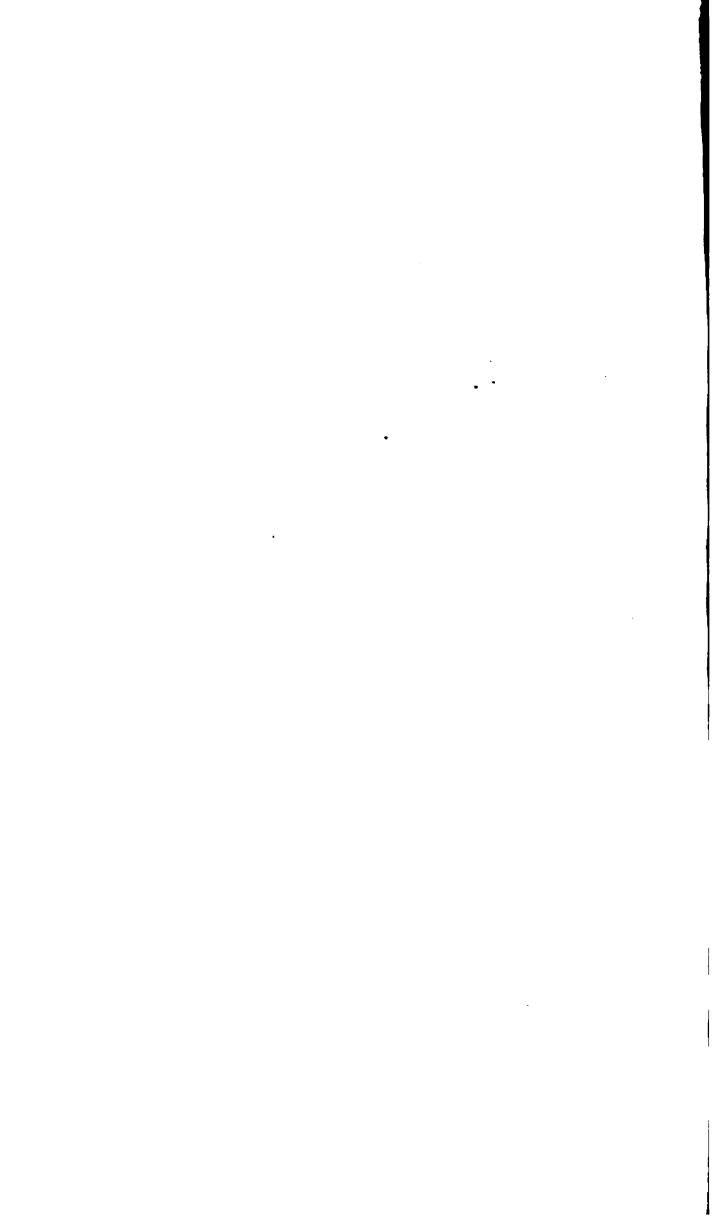
Des Nouveaux Livres Latins

Qui se trouvent chez

W E T S T E I N.

- A**ssemani Catalogus Codicum M. S. *Orientalium* Bibliothecz Medicez, Laurentianz, & *Palatinz*, fol. fig. Florentiz.
- Berettini Tabulz Anatomicz, egregie zri incisz & Petrioli Romani Doctoris, Regis Sardiniz Chirurgo, &c. Notis illustratz, folio magno, Romz.
- Carmina Sepulcralia ex Anthologia M. S. Græcorum Epigrammatum delecta cum versione Latina & Notis, Cornelii Nepotis Vitz excellentium Imperatorum sine Notis, Editio emendatior & elegantior. 24.
- Sti Ephraem Syri Opera omnia quæ exstant, Græce, Syriace, Latine, in sex Tomos distributa ac Notis & Variantibus Lectionibus illustrata, fol. Romz.
- Newtoni Philosophiz Naturalis Principia Mathematica perpetuis Commentariis illustrata communi studio le Seur & Jacquier, Continuatio, sive Tomi Tertii pars secunda, 4.
- Van Swieten Commentaria in H. Boerhaave Aphorismos, Tomus secundus, 4.
- Vaillant Numismata Imperatorum Romanorum præstantiora a Julio Cæsare ad Postumum usque, Editio prima Romana plurimis rarissimis Nummis aucta, 4. III. Tomi.
- Venuti Numismata Romanorum Pontificum præstantiora a Martino V. ad Benedictum XIV. 4. Romz.
- De Vries Dissertatio Critica de Priscillianistis eorumque Fatis & Doctrinis, 4.
- Westenbergii Principia Juris secundum ordinem Digestorum seu Pandectarum, Editio auctior, 8.
- Wolfii Curz Philologicz & Criticæ in Novum Testamentum, 4. V Tomi Basileæ.





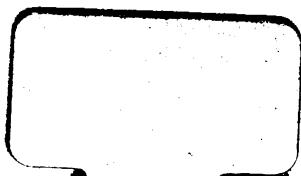


3 2044 050 492 099



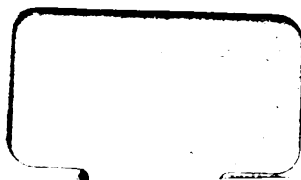


3 2044 050 492 099



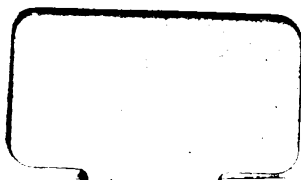


3 2044 050 492 099





3 2044 050 492 099





3 2044 050 492 099

